

ESSAI
SUR LA
FELICITÉ
DE LA
VIE A-VENIR.
EN
DIALOGUES.

Par C. L. DE VILLETTE, Ministre de l'Eglise
Françoise de St. Patrick à Dublin.

DUBLIN:
Imprimé par S. POWELL en Crane-lane:
M DCC XLVIII.

N O M S D E S S O U S C R I V A N S *

His Grace Dr. George Stone,
Lord Archbishop of Armagh,
Primate and Metropolitan of
all Ireland. Twenty Books.
His Excellency the Lord Newport,
Lord High Chancellor of Ire-
land,

Lords
Justices.

C O L. d'Abzac.
Hen. Alcock, Esq;
Rev. Dean J. Alcock,
D. D.
Mrs. Arabin,
B.
Right Hon. Lady Bla-
ney.
Right Hon. Lord Chief
Baron Bowes.
Mrs. Bachan.
Rev. Dr. Bacon.
Rev. Dr. Barrington,

Rev. Mr. Nath. Bar-
ton, A. M.
Rev. Mr. Beauchamp,
A. M.
Rev. Mr. Beaufort.
David Bindon, Esq;
Rev. Mr. Alex. Bisset,
A. M.
William Blair, Esq;
Mils Jul. de Blosset.
Mr. Sim. Boileau.
Mrs. Jud. Jul. de Bon-
neval,

Mr,

* Comme il y a plusieurs Titres Anglois, qu'il est impos-
sible de rendre en François par des Titres, qui y repondent
exactement, on a jugé à propos de mettre les Titres en
Anglois.

NOMS DES SOUSCRIVANS.

Mr. Max. de Bonville.	James Cuff, Esq;
Miss Fanny Boswell.	Rev. Mr. Robt. Curtis,
Mr. P. Bourliquot.	A. M.
Samuel Bradley, Esq;	D.
Two Books.	His Grace Charles Lord
Rev. Dr. Brett.	Archbp. of Dublin.
Will. Bristow, Esq;	Right Rev. William
Rev. Dean Brocas, D.D.	Lord Bishop of Derry.
Three Books.	Mr. William Darquier.
Rev. Mr. Brodrick,	Capt. Theo. Desbrisay.
A. M.	Rev. Mr. Desvoeux.
Tho. Bryan, Esq;	Rev. Dr. Disney, S. F.
Amyas Bulhe, Esq;	T.C.D. Three Books.
C.	Mrs. Doyne.
Right Hon. Tho. Carter, Esq;	Mr. Drouffar, S. M.
Master of	Rev. Mr. Droz.
the Rolls.	Mrs. Eliz. Ducasse.
Rev. Mr. Caillard.	E.
Mrs. Carmichael.	John Echlin, Esq;
Carre, Esq;	Mr. J. Erck.
Mr. P. Chaigneau.	F.
Mrs. Chambers.	P. La Faucille, Esq;
Rev. Mr. Champagné,	Rev. Mr. Fleury, A. M.
A. M.	Mr. J. Freboul.
Col. Chenevix.	Mrs. Forrester.
Rev. Dean Coates,	Faithf. Fortescue, Esq;
LL. D.	Mrs. E. Franquesfort.
Rev. Mr. Colombine,	G.
A. M.	Rev. Mr. L. Gaillard.
Rev. Archdeacon Congreve, D. D.	Rev. Mr. J. Galt, A. M.
Rev. Mr. Charles Coote,	Rev. Dean Gervais,
A. M.	A. M.
Hon. Sir John Cope,	Mr. P. Gervais, A. M.
Knight of the Bath.	Mrs. Martha Gilbert.
Mrs. Corneille.	Hon. Sir Arthur Gore,
	Bart.
	Miss

NOM: DES SOUSCRIVANT.

Miss M. Grogan.	Mr. Will. Lefann.
John Grogan, Esq.	Mrs. Lefan.
Mrs. Jane de Gualy.	Miss Eliza Lefan.
H.	Rev. Dr. Lefan.
Right Hon. Lady Viscountess Hillsborough	Rev. Mr. William Hill,
Hon. Miss Hamilton.	A. M.
Hon. James Hamilton, Esq.	M.
Joseph Henry, Esq.	Right Hon. Lady Isabella Monk.
Three Books.	Rev. Dean Madden,
Rev. Sir Philip Hobbs,	D. D.
Bart.	Edmund Malone, Esq.
Rev. Mr. Hunt, A. M.	Mrs. Marcel.
Rev. Mr. J. J. J.	Rev. Dr. Mann.
Mrs. Jolly.	Rev. Mr. John Meares.
Right Hon. Countess Dowager of Kildare.	Charles Mercier, Esq.
Right Hon. Countess of Kildare.	Mr. Ab. Michell.
Right Hon. Earl of Kildare.	Miss Mar. de la Millicre.
Right Hon. Viscountess Limerick.	Mr. Alex. de la Millicre.
Right Rev. Robert Ed. Bishop of Leighlin and Ferns.	Major Phil. Morel.
Mrs. La Coudriette.	Hon. Baron Mountnorris.
Mr. George Lapierre.	N.
James Digges Latouche, Esq. Six Books.	Idem, Nicola.
Mr. Pet. Laural.	O.
Rev. Dr. Lawton, S. F.	Charles O'Hara, Esq.
T. C. D.	Rev. Mr. L. Ostervald.
	P.
	Right Hon. Lady Anne Paul.
	Mrs. Packenham.
	Mrs. Pagez.
	Mr. Paumier.
	Colonel Pechel.
	Miss

NOMS DES SOUSCRIVANS.

Miss Mar. Pellissier.	John Smith, Esq; Coun-
Rev. Mr. Charles Pel-	sellor at Law.
lissier, A. M.	Rev. Mr. L. Scoffier.
Rev. Mr. Peter Pel-	T.
lissier, A. M.	Right Hon. Lord Tul-
Rev. Mr. Pelletreau,	amore.
A. M.	James Tilson, Esq;
Mrs. de la Perine,	Mrs. Trotter.
Rev. Mr. Petitpierre.	V.
Rev. Archdeacon Pe-	Mr. James Vareilles.
cocke, LL. D. and	Mr. P. Vauteau.
F. R. S.	Mr. H. Vignau.
Mrs. du Poncet.	Mrs. Mar. des Vignoles.
Major du Poncet.	Mr. le Baron de Virafel.
Mrs. Price.	Rev. Mr. S. de Virafel,
R.	Two Books.
William Read, Esq.	W.
Rev. Dr. Read, F. T.	Right Rev. Richard
C. D.	Lord Bishop of Wa-
Robert Rochford, Esq;	terford.
Capt. la Rousseliere.	Right Worshipful Wil-
S.	liam Wall, LL. D.
Rev. Mr. Paul de St.	Dr. Weld.
Ferreol.	Rev. Dr. Whitting-
Rev. Dean Saurin, D.D.	ham, S. F. T. C. D.

E R R A T A.

Page 5. Ligne 19. — qui j'ai — Lisez — que j'ai.
 25. 3 & 4. — Dieu ne pourroit — Lisez — on
 sent que Dieu ne pourroit.
 285. 25. — la sciencie — Lisez — la sienne.
 319. 9. — à sa premiere lecture — Lisez —
 dans notre premier Entretien.



ESSAI

SUR LA

Felicité de la Vie a-venir.

Avertissement.

Je choisis la forme du Dialogue! Il est

inutile d'en alleguer les raisons en detail.

Je dirai seulement que le Dialogue pre-

sente de la façon la plus simple, & la

plus commode, les Objections, & les Re-

ponses, & que la liberté de la Conversation

amène naturellement diverses Observations in-

teressantes, qui n'ont quelquefois qu'un rapport

éloigné au sujet principal, & que l'on ne

pourroit introduire dans un Traité de tout

autre genre sans le trop charger de Digres-

sions.

Cet important sujet demande diverses reflexions préliminaires ; Et comme ces sortes de reflexions perdent souvent une grande partie de leur utilité si on les raccourcit trop, je donne à celles que j'ai à proposer, toute l'étendue nécessaire pour les bien mettre dans leur jour. Elles occupent les Interlocuteurs jusqu'à la fin du premier Dialogue.

Au reste, on rencontrera dans mon Essai plusieurs Pensées qui co-incident avec celles de Th. Burnet, de l'Auteur des 14 Lettres, de Whiston, & de plusieurs autres Savans, qui ont écrit avant moi.

Si je ne les cite pas, ou ne les cite qu'une fois, ou deux, ce n'est point que je veuille, meprisable *Pie*, me parer des plumes du *Paon*.

Qu'on leur attribue, si l'on veut, tout ce qu'il y a chez moi, qui a le bonheur de leur ressembler ; Je n'aurai garde de m'en formaliser.

Il ne s'agit que de la Verité : Qu'elle se manifeste ; Qu'elle soit reçue ; Qu'elle se repande ; Voilà le but de mes foibles travaux.

Il est vrai que de fades, ou fréquentes, répétitions seroient de pitoyables ressources pour hâter l'exécution de ce beau dessein.

Mais comme ce petit ouvrage est sur un Plan fort différent, & dans un tout autre goût, je

me flatte qu'on n'aura pas à se plaindre de n'y trouver que de vains Echos.

I. DIALOGUE.

PHILEMON, EUGENE, CLEOBULE, &
THEOCRITE.

PHIL.

TU nous as dit, Théocrite, que tu as composé un Essai sur la félicité de la Vie à-venir, & que, si nous le trouvons de notre goût, tu veux le publier. Nous avons fait nos réflexions sur ton dessein, & nous venons te les communiquer : Après quoi nous nous attendons à la lecture de ton Essai. Si tu ne peux résoudre nos difficultés, nous supposons que ton ouvrage n'ira pas plus loin ; Et si tes réponses nous satisfont, nous souhaiterons de le voir entre les mains de tout le monde.

THEOCR.

Je me flatte que j'ai prévu toutes les difficultés de quelque importance. J'ai préparé mes Solutions : Ainsi en général ma défense, non plus que votre attaque, ne sera pas un impromptu.

PHIL.

PHIL.

Eugene, Cléobule, & moi, nous pensons bien differemment sur le Sujet en question. Pour moi je t'avoue que notre ignorance touchant les Biens du ciel, ou la grande difficulté de s'en former quelque idée, me fait beaucoup de peine. Je ne sais comment concilier cette obscurité avec les soins du Créateur, par rapport à notre salut. Nous ne savons ce que c'est que le Ciel : Par nos propres lumieres nous n'en pouvons decouvrir que bien peu ; Et l'Ecriture nous en parle d'une maniere si vague que sur ce qu'elle nous apprend il nous est, sinon impossible, dumoins extremement difficile, de nous en tracer même une foible ebauche. Les images, qu'elle employe, sont des allegories. Ce qu'on en peut conclure en gros c'est que la felicité celeste sera très superieure à celle, dont nous pouvons jouir ici bas ; Mais cela ne nous indique point en quoi elle consiste. Cependant il est certain que notre ignorance la dessus affoiblit considerablement le motif, que nous fournit l'esper d'une glorieuse recompense pour nous porter à la vertu. S'il etoit possible que par des expressions litterales, par un tableau detaille, on nous etalât des plaisirs, dont nous eussions une conception nette, O que l'encouragement à entreprendre

prendre l'ouvrage de notre sanctification, & à nous y soutenir, seroit vif, seroit pressant ! Il n'y auroit alors ni défaut d'attention, ni indolence, ni force des passions, ni enchantement des habitudes criminelles, qui pût y résister : Un zèle tout de feu, un courage impétueux, & constant, nous entraineroient toujours dans la voye du salut.

Par quelle raison donc le Seigneur ne nous donne-t-il pas un pareil tableau ? Il nous cache ce qui pouvoit le mieux nous animer à abandonner les choses qui sont en arriere pour courir vers celles qui sont en avant : Cela repond il à ses tendres compassions, à ce desir immuable qu'il a que tous les hommes viennent à la repentance, qu'ils soient sauvez, en un mot, à cet amour paternel, que les Ecrivains sacrez exaltent si souvent, & si eloquemment ?

EUGENE.

Ce n'est là qu'en apparence un Sujet de plainte : La difficulté même, ou pour mieux dire, l'impossibilité, de représenter les Biens du Ciel est une démonstration de leur supériorité immense à ceux de la terre : Il n'importe de quelle nature soient ces biens éternels, pourvu que réellement ils méritent les plus ardens desirs d'une créature raisonnable : Assurément les expressions de la Ste Ecriture vont à nous faire juger que non-seulement

seulement ils surpassent nos conceptions les plus sublimes, mais même tout ce que nous oserions desirer : Les promesses du Très-haut fussent elles beaucoup plus vagues, plus obscures, qu'elles ne sont, nous devrions entièrement nous en rapporter à sa puissance, à sa fidélité, à sa bonté : En un mot, être assuré que celui qui fait, & peut, tout, veut nous rendre heureux, cela seul forme un motif plus que suffisant pour nous engager à tout entreprendre, à tout sacrifier, pour obeir à ses commandemens.

THEOCR.

Il y a dans tes reponses du solide, & du vrai, Eugene ; Mais si je puis faire voir qu'il est faux que nous connoissions si mal, ou soyons si peu en etat de connoitre, les Biens du Ciel, je donnerai à la difficulté de Philemon une solution tout autrement satisfaisante que tes reflexions generales. Avouez le, mes chers amis, il faut avoir de grands egards pour les foibleesses humaines : On a beau dire ; Quelque ferme que soit la confiance que nous avons en un Superieur, qui a le pouvoir de tenir ce qu'il promet ; Et quelque magnifique que soit une promesse, qu'il veut bien nous faire, c'est une verité de sentiment que si pour designer le Bien, dont il s'agit, il n'employe que des expressions vagues, ou ne nous fournit
aucun

aucun moyen d'entrevoir ce que c'est, nous n'en sommes pas, & n'en pouvons être, aussi vivement touchés que s'il nous marquoit en quoi ce Bien consiste, ou nous mettoit en état de le decouvrir, & par là de juger combien il est au dessus de tous ceux, dont nous jouissons, ou au dessus de nos esperances. Il est vrai que quand c'est un sage Bien-faiteur qui parle, les paroles qui signifient de la façon la plus indeterminée quelque chose de très considerable, suffisent pour nous faire imaginer cet objet confus comme surpassant notre ambition : Il est vrai aussi que puisqu'il juge à propos de l'envelopper ainsi de nuages nous devons supposer qu'il a pour cela de bonnes raisons ; Et si ce Bien-faiteur outre son excellent caractere possède encore un certain degré de pouvoir, il faudroit être bien insensé, ou bien ingrat, pour que cette promesse mystérieuse, mais positive, fit naître d'injurieux Soupçons.

Mais avec cela nous ne saurions être aussi contents que s'il eût consenti ou à debrouiller lui même un peu l'enigme, ou à nous laisser l'espoir de la dechiffrer : Nous ne savons, & ne saurions deviner, ce que c'est : Cela inquiette ; cela embarrasse ; cela ne nourrit point nos desirs : Est il question de renoncer à un Bien present pour obtenir celui qui est éloigné, & inconnu, l'idée de ce dernier n'est

pas un guillon bien vif : Etre convaincu, & être touché, sont deux choses fort différentes. La promesse d'un Bien incomparablement plus précieux qu'aucun Bien, que j'ai, mais d'un Bien, que je ne puis concevoir, me force à convenir que j'agirois avec une imprudence inexcusable si je ne negligois, ne rejettois, tout pour l'acquérir ; Mais voilà une conviction sèche : Elle ne frappe point mon imagination, ne saisit point mon coeur, ne le gagne pas : La plus legere peinture, ou même l'esquisse la plus grossiere, de ce grand objet produiroit un effet plus prompt, plus sûr, & plus durable.

Certainement c'est là ce qu'il nous faut pour nous animer, nous enflammer. Cela étant, je me joindrois à Philemon : S'il est vrai que notre Pere celeste ne nous ait accordé qu'un si foible degre d'intelligence, ou ne nous ait donné dans ses revelations que des promesses si vagues, que ni nos etudes, ni ses enseignemens, ne puissent nous faire comprendre quel est le bonheur, qu'il reserve aux fideles, on ne peut s'empêcher de s'en plaindre. Pour etouffer tout secret murmure il faudroit nous faire voir que par la nature même des choses la moindre connoissance du séjour de l'immortalité est impossible dans notre etat present : A peine même cela pourroit il nous tranquilliser. Mais j'ose avancer que ce n'est point là
le

le cas : Je suis persuadé au contraire que par un grand usage de notre raison, & par une étude appliquée de la Ste Ecriture, nous pouvons dévoiler en partie les ravissans objets du ciel.

PHILEMON.

Mais quand même nous pourrions après de longs efforts conjecturer avec beaucoup de probabilité en quoi consiste principalement la félicité celeste, les travaux que demande une telle découverte, ne seroient ils pas un grand inconvenient, un juste sujet de plainte ? Combien peu de gens voudroient les subir, ou les subiroient avec succès ! En general il me paroît bien fâcheux que le Créateur nous aît donné tout à la fois & une si grande envie, & de si foibles moyens, de découvrir d'importantes veritez.

THEOCR.

Cette oeconomie loin de fournir un juste sujet de plainte est digne de toute notre reconnaissance : Elle a divers avantages, qui ne se trouveroient point dans une science infuse, ou dans toute autre maniere d'instruction, qui ne nous coûteroit aucun effort, aucune peine. Agir, travailler, pour obtenir un Bien, c'est ce qui en fait la plus grande valeur. Nous sommes ici bas, non dans un état d'*Epreuve*, comme parlent la plupart de nos Théologiens,

giens, mais dans un etat de *Discipline* (a); Et cet etat est, sans doute, le fondement de la felicité de toute Créature intelligente. Comme il est absolument necessaire qu'un Etre doué de cette admirable prérrogative, que vous me permettrez d'appeller *Agence*, se mette lui même en mouvement pour recueillir le fruit de son *Action*, il faut qu'il apprenne à agir sagement, à choisir avec facilité, & à rencontrer seûrement le Vrai, & le Bon. Pour cela il faut qu'il exerce ses facultez; qu'il les tienne en haleine. Tout cela implique des soins, des difficultez, des obstacles. Quand par des habitudes bien enracinées nous aurons acquis une merveilleuse facilité à faire tout ce que nous devons vouloir, & à trouver tout ce que nous devons chercher, il sera encore, il sera eternellement essentiel à notre bonheur que nous deliberions, que nous choisissions, que nous cherchions. La seule difference qu'il peut y avoir entre ce tems d'Enfance, où nous prenions des leçons peinibles, & le tems, où nous aurons beaucoup appris, c'est qu'alors nous nous determinerons, & chercherons, avec assez d'*aisance*, assez de certitude du succès, pour ôter à nos travaux tout ce qu'ils pourroient avoir

(a) Par un etat de *Discipline* j'entens une *Ecole*, un *cours d'Education*. Le terme d'*Epreuve* ne rend point cette idée-là, & implique quelque chose de contraire à ce que je crois être le dessein du Créateur en nous plaçant sur la Terre.

avoir de dur, ou de rebuttant : Et plus aura été long, & fâcheux, l'âge de l'Ecole, & de l'Esclavage, plus sera grand, & glorieux, le prix de notre affranchissement, & de nos progrès. On a donc tort de s'affliger de cet état de Discipline en general, & par consequent en particulier de la peine qu'il faut prendre pour surmonter l'ignorance en question. Au reste la plainte qui regarde notre situation par rapport à la connoissance des Biens du Ciel, cette plainte particuliere est evidemment applicable à nostre état par rapport à toute autre science ; Par là elle devient generale comme tu l'as indiqué ; Et par tout elle est mal fondée.

A cette premiere difficulté, dont je me flatte, Philemon, de t'avoir donné une solution satisfaisante, tu en as en deux mots joint une seconde : " Combien peu de gens, as tu " dit, voudroient subir les travaux necessaires " pour se former une idée des Biens du Ciel, " ou les subiroient avec succès !" A cela je reponds qu'au grand plaisir de faire une decouverte celui, qui en jouit, peut ajoûter le plaisir exquis de la communiquer à ses semblables. Voilà pour la société un lien charmant ; une source feconde des douceurs de la Bonté, de la Reconnoissance, & par-tant de l'amour fraternel. Pourvû que les decouvertes soient faisables, & que ceux qui sont capables d'y réussir, ne se plaignent pas des
peines

peines que cela demande, où est le sujet de murmure?

Il n'est pas nécessaire, il n'est pas bon, que chaque Individu du genre humain puisse deterrer un thresor destiné à enrichir tous les Hommes. Il en est des lumieres comme de tout autre avantage: Il suffit que ceux, qui les possèdent abondamment, en distribuent aux autres la part, qui leur convient. Ces derniers obtiennent par là sans beaucoup de peine une connoissance, que sans un pareil secours leurs talens, & leur situation, ne leur permettoient pas d'esperer; Une connoissance, qui, à considerer leurs dispositions, & ce qu'on a lieu d'attendre d'eux, peut avoir autant d'influence sur leurs sentimens, & sur leur conduite, qu'en ont sur les sentimens, & la conduite, des plus eclairez les lumieres les plus etendues, & les plus difficilement acquises. La subordination, la diversité des avantages, la necessité de s'entr'aider les uns les autres, la varieté des degrez de grandeur, & de felicité, tout cela forme un ordre, un arrangement, qui meritent toute notre admiration. Je l'avois dit en partie, & je le redis en y appuyant, ce sont là les liens de la societé humaine, & apparemment aussi de la societé de toutes sortes de Créatures intelligentes: Ce sont (si je puis m'exprimer de la sorte) les pivots, sur lesquels roule la plus grande partie du bonheur de l'Univers.

J'ai

J'ai donc eu raison d'avancer non seulement qu'on a tort de se plaindre de l'ignorance, dont il s'agit, comme on auroit tort de se plaindre de notre état de Discipline, mais même que cet état en general, & conséquemment cette ignorance en particulier, sont plutôt des sujets de félicitation.

CLEOBULE.

Cela seroit le mieux du monde s'il étoit en notre pouvoir de jeter quelques rayons de lumière au travers de ces noires ténèbres, qui nous interceptent la vue des Biens du Ciel; Mais, Eugene l'a remarqué en passant, cela est impossible: Ces Biens sont de telle nature que notre état présent ne comporte pas que nous nous en formions des idées; Et quant au secours, qu'il semble que nous pourrions tirer de la Ste Ecriture à cet égard, les Auteurs sacrez loin de nous le donner, nous avertissent de ne pas même rechercher en quoi peut consister cette béatitude: Ils nous disent que ce sont des choses (b) inenarrables, des choses, qu'oeuil n'a point vues, qu'oreille n'a point ouïes, & qui ne sont point montées au coeur de l'Homme. Ils nous disent que (c) ce que nous serons n'est point encore manifesté. Après cela une pareille recherche ne seroit elle pas frivole, & temeraire?

THEOCR.

(b) 2 Cor. xii. 2. 1 Cor. ii. 9. (c) 1 Jean iii. 2.

THEOCR.

Ce que Cléobule vient de dire contient deux difficultez tout-à-fait distinctes, que je vais considerer l'une après l'autre: La premiere est tirée de la Nature des Biens celestes: On la suppose telle que dans notre situation presente nous ne saurions imaginer quoique ce soit, qui y ressemble.

La seconde est que les Ecrivains sacrez nous declarent que nous n'avons point de signes, de figures, ou d'expressions, pour les representer; De sorte que supposé qu'un homme singulierement & surnaturellement favorisé pût les concevoir, il ne s'ensuivroit point qu'il en pût faire une description intelligible: D'où il faut conclurre qu'en general ici bas nous ne devons esperer aucune connoissance de notre felicité dans le Ciel.

A l'égard de la premiere difficulté, je ne sai sur quoi on fonde une telle supposition. Il est au contraire très probable, peutêtre même evident, que les Biens du Ciel sont *analogues*, peut être même *semblables*, au moins en plusieurs choses, à tous ceux des Biens de cette vie que l'on doit reconnoitre pour des Biens réels, & assortis à l'excellence de notre être. La connoissance que nous avons, & de la nature de l'univers, & des voyes de Dieu, nous fournissent de fortes raisons d'en être persuadez. Pour etablir à plein la

verité.

verité de ma Proposition il faudroit un discours exprès, un discours Philosophique, dont vous me dispenserez ici d'autant plus volontiers que quand nous viendrons à la lecture de mon Essai vous entendrez quelques observations là dessus, qui suffiront pour en montrer la grande vraisemblance. En attendant je vous prie, mes amis, de m'accorder ma Proposition, ou de la supposer veritable. Je la repete afin qu'elle ne vous échappe pas de la memoire : Les Biens du Ciel sont tout au moins *analogues*, peut être même *semblables*, au moins en plusieurs choses, à ceux des Biens de cette vie, que l'on doit reconnoître pour des Biens réels, assortis à l'excellence de notre être.

La seconde difficulté paroît forte. De ce que les Ecrivains sacrez nous avertissent que les Biens du Ciel sont inenarrables, il semble qu'on a tout droit de conclurre qu'il seroit temeraire ou de tenter la decouverte de ce qu'ils sont ou de vouloir la communiquer, supposé que par un miracle l'esprit de Dieu en eût favorisé le nôtre. Cela est eblouissant ; Et puis c'est tout : Quelques momens d'attention en demelent le peu de solidité.

Il est vrai au pied de la lettre que les Biens du Ciel sont inenarrables ; que, comme ils l'emportent sur ceux de la terre au delà de toute proportion il nous est impossible d'en faire une representation précise, & à plus

forte

forte raison une representation complete : Mais tout cela ne prouve nullement qu'ils ne sont pas analogues à ceux que nous connoissons, ou en general qu'ils ne puissent pas avoir une ressemblance aux plus veritables Biens d'ici bas, & qu'il soit au delà de notre capacité de concevoir assez distinctement sur plusieurs articles le bonheur de l'autre vie.

La Ste Ecriture bien loin d'exclurre cette idée nous donne tout lieu de l'admettre : C'est encore ce que je me flatte de faire voir dans mon Essai. A l'égard du passage de St Jean, que tu as cité (*d*), tu n'as qu'à lire le chapitre, & y penser un moment, & tu demeureras persuadé, qu'il n'ébranle point ma these. L'Apôtre nous dit seulement que ce n'est ici ni le tems, ni le lieu, de la remuneration & du triomphe ; que nous n'aurons une pleine connoissance des excellentes qualitez de notre Redempteur, & du sort glorieux qu'il nous prepare, que quand nous serons etablis dans le sejour de l'immortalité.

On pourroit avec autant de fondement alleguer ce que dit St Paul—*Que nous ne connoissons qu'en partie* (*e*). De pareils endroits loin de former de solides objections fournissent des argumens en ma faveur ; Car ils marquent que nous avons, ou pouvons acquérir, un degré de connoissance de notre etat futur,

(*d*) Ci-dessus p. 15.

(*e*) 1 Cor. xiii. 9—12.

futur, & que nos idées d'àpresent, quelque imparfaites qu'elles soient, sont au moins des idées justes.

Cela posé, quoique les plus belles peintures ne puissent approcher de l'original, cependant il demeurera vrai que ce léger crayon ne sera point une peinture chimerique, & qu'il nous offrira quelque chose de détaillé, de frappant, de magnifique ; De sorte qu'alors on auroit tort de dire que nous ne saurions avoir aucune notion de notre glorieux état dans le séjour des Bien-heureux, & encore plus de tort de blâmer comme téméraires les pieux efforts que l'on fait pour nous le decouvrir.

CLEOB.

Il nous reste encore une difficulté, qui est peut être la plus importante de toutes. Nous l'avons examinée soigneusement, Eugene, & moi, & tu me permettras, Théocrite, d'entendre un peu mes raisonnemens de peur de l'affoiblir par trop de brieveté.

Notre ignorance touchant les Biens du Ciel est très utile, ou même nécessaire, à notre bonheur present, & à-venir. Il suit de là que quand même par une profonde meditation nous pourrions faire de grandes decouvertes dans la Canaan celeste, nos tentatives à cet egard ne laisseroient pas d'être condamnables comme nuisibles, même à

celui, qui auroit le plus de succès ; Et que surtout il y auroit de la cruauté à communiquer ces decouvertes.

THEOCR.

Nuisibles ! Cette etrange idée m'est venue dans l'esprit : Mais continue.

CLEOB.

Une vue trop pleine, ou trop claire, de cet etat indicible nous jetteroit dans une impatience presque insupportable. Le degout affreux, qu'elle nous causeroit pour la vie presente, ne conviendrait pas à notre sort sur la terre, à cette Discipline, par laquelle il faut que nous passions pour parvenir graduellement au poste glorieux, qui nous est destiné dans le Ciel. Il nous faut ici bas des plaisirs ; il nous faut de l'attachement à ce monde : Pour pouvoir sans une mortelle affliction attendre pendant 80 Ans à nous embarquer pour notre celeste Patrie nous avons besoin d'un certain degre d'ignorance sur les delices de ce merveilleux séjour. Sans ce degre d'ignorance (j'insiste là dessus) l'impatience, la melancholie, nous rendroit incapables de nous acquitter de plusieurs devoirs essentiels. Place dans une entiere solitude ; Plonge dans le plus noir cachot, un homme, à qui le monde prodiguoit ses plaisirs ; Je pose en fait que cet etat, tout terrible qu'il paroît, ne seroit point pour lui une privation
fi

si douloureuse, une prison si cruelle, que le feroit la nôtre dans la plus grande prospérité temporelle, si nous envisagions à plein le Paradis.

De plus notre imagination trop frappée d'un tableau si ravissant ne laisseroit point à notre choix à suivre les sentiers de la vertu. Philemon a eu bien raison de le dire; Et j'emprunte ses expressions: (f) " Le motif " à entreprendre l'ouvrage de notre sancti- " fication seroit si vif, si pressant, que rien " ne pourroit tenir contre notre zele: Il " nous precipiteroit dans la voye du salut." Mais cela même, qu'il a cru devoir nous faire desirer une lumiere si eclatante, nous le regardons, Eugene, & moi, comme ce qui a principalement determiné notre Pere celeste à nous la refuser. En effet, si nous etions ainsi poussez au Bien avec une vehemence irresistible, il n'y auroit plus de choix: Nous pratiquerions les bonnes oeuvres, sans connoître la vertu: je veux dire qu'avant que d'en avoir demêlé, cultivé, fortifié, les sentimens nous ferions exterieurement ce qu'elle prescrit. Ce que nous pourrions acquerir dans la suite, ce que nous pourrions perfectionner, de ces belles dispositions, de ces aimables habitudes, qui font la vertu, ne seroit quasi plus notre ouvrage; Et il est si essentiel qu'elle le soit que sans cela le Paradis

(f) Ci-dessus, p. 7.

Paradis même cesseroit pour nous d'être le Paradis : Oüi, Théocrite, là dessus je suis absolument de ton opinion : Pour être heureux il faut que nous soyons, du moins en partie, ou même principalement, les artisans de notre felicité. J'appuye d'autant plus sur ce Principe qu'il me donne l'avantage de te combattre avec tes propres armes,

PHILEM.

Mais suffit il de l'avancer si hardiment, cet important Principe ? Avant que d'en tirer des consequences prens la peine de le bien etablir.

CLEOB.

Très volontiers. Je n'en cherche pas les preuves plus loin que l'experience, & le sentiment : R'entrons en nous mêmes : Examinons ce qui se passe dans notre ame : Nous y verrons distinctement que les sentimens moraux, qui forment les plus doux plaisirs d'une créature intelligente, deviendroient insipides dez le moment qu'elle s'appercevrait qu'elle est purement passive, qu'elle n'y met rien du sien. L'amour propre, celui qui est le mieux réglé, mêleroit toujours l'amertume d'une juste mortification aux sensations les plus agréables, si nous n'agissions point pour nous les procurer. Le pouvoir de choisir fait souvent tout le prix, tout le charme, de la

la possession d'un objet. Il nous faut même des difficultez. Tel est le relief, qu'elles donnent à l'acquisition d'un objet désiré que souvent sans ce relief l'objet cesse de nous paroître desirable. Cela se sent par tout, jusque dans les bagatelles : Voyez avec quelle assiduité, quels soins, quelles peines, cet habile Jardinier cultive une fleur exotique, un fruit étranger. Le plaisir de voir l'un, ou l'autre, dans sa perfection n'est en lui même rien pour lui : Preuve de cela c'est que si vous lui apportez des Indes la même fleur, le même fruit, parfaitement conservez, il n'en fait que très peu de cas. Voyez avec quelle constance cet ardent Chasseur poursuit sa proie ; avec quelle temerité il escalade un rocher, ou traverse un torrent : Remarquez combien malgré sa lassitude, sa faim, sa soif, il paroît content de tenir l'animal, qu'il vient enfin d'attraper. Apportez lui le même animal, il meprise votre present. Nous nous plaignons quelquefois que la Nature ne fait son ouvrage qu'à demi ; Que nos grains, nos fruits, si nous les laissons sans culture, seroient si petits, si âpres, ou si mêlez de tant d'autres productions inutiles, ou nuisibles, qu'ils ne pourroient presque nous servir, Que de declamations, & de vers, où les traits dominans du tableau font d'un côté une affluence, qui nous forceroit à une entière oisiveté, & de l'autre un tissu de tristes hyperboles

boles sur la neccessité, & la dureté, de notre travail. Vil clinquant ! meprisables futilitez ! On prouveroit aisément que dans la pluspart des cas ce pretendu sujet de plainte est un grand sujet de reconnoissance. Partout le Créateur nous a menagé la satisfaction, la joye, qui resulte de notre volonté, & de nos soins. Il l'a fait surtout par rapport à nos plus precieuses facultez. Nos connoissances, nos goûts, n'atteignent un certain degré d'etendue, de finesse, & de force, que quand nous nous attachons avec zele, & avec perseverance, à faire valoir nos talens. Dans ses revelations mêmes notre bon Dieu n'a point perdu de vue cette oeconomie si subtile, si pleine d'une bonté delicate, si digne de lui. Parmi les rayons eclatans, qu'il estoit neccessaire pour notre salut qu'il fît briller à nos yeux il a laissé des plages d'obscurité : Pour nous gratifier du doux travail d'y porter nous mêmes peu à peu la lumiere il a bien voulu n'en pas dissiper lui même les tenebres. Les plus augustes veritez perdroient leurs plus touchans attraits si le Seigneur nous les deployoit tout d'un coup, & sans que nous eussions le moindre effort à faire pour les trouver, & les contempler. Une petite decouverte, qui est le fruit de nos meditations, de nos veilles, nous saisit, nous penetre d'une satisfaction vive, & durable : Elle ne nous eût touché que légèrement si un autre nous l'avoit communiquée. En
tout

tems donc, même dans nos plus petits amusemens, & à plus forte raison pour les choses, où notre bonheur est le plus intéressé, Dieu ne pourroit nous ôter le privilege de deliberer, de choisir, d'agir, qu'il ne nous ôtât précisément ce qu'il y a de plus réel, de plus précieux, dans le Bien même, qu'il s'agiroit de nous donner. En voilà-t-il assez, Philemon, pour te convaincre du Principe ?

PHIL.

Oui, je sens qu'il est vrai.

CLEOB.

Et la conclusion se presente d'elle même : Dans l'ouvrage de notre sanctification il ne faut rien de forcé, rien même de trop violent. Ce seroit là evidemment le cas, où nous mettroit une vue distincte des Biens du Ciel.

EUGENE.

On pourroit encore prendre la chose d'un autre biais, qui nous conduiroit au même Poinct, & qui acheveroit peut être d'accabler Théocrite : Une vertu forcée n'est point vertu. Quand le motif, qui me pousse à faire une action, qui s'appelle vertueuse, est si grand qu'il ne me laisse presque pas la liberté de considerer ce que je dois faire ; ou, en d'autres termes, quand ce motif est si supérieur à tout ce qui me sollicite à m'abstenir de

D

cette

cette action, qu'il y auroit de l'extravagance à balancer un moment, assurément cette action est sans merite, ou sans vertu. Seroit-ce, par exemple, une oeuvre fort meritoire que de prendre pour un Roi pendant quelques minutes une peine legere, ou de lui faire present d'un bijou de peu de valeur, si on étoit bien assuré qu'une heure après il vous donneroit une somme immense, ou une haute dignité, clairement spécifiée? Non: On a donc raison de dire qu'il est essentiel à la vertu qu'il y aît quelque sorte de proportion entre les motifs, qui nous poussent à la suivre, & ceux, qui nous portent à l'abandonner. Une vue trop distincte du Paradis détruiroit absolument cette espece de proportion: Il resteroit moins d'équilibre qu'entre le present fait au Roi & sa recompense. L'idée vague d'une felicité très supérieure à celle, dont nous pouvons jouir ici bas, est plus que suffisante pour faire pancher la balance. C'en est assez: Un beaucoup plus grand poids du côté de la sanctification seroit suivi des inconveniens, que nous venons de marquer; Inconveniens, qu'apparemment le Seigneur a voulu éviter. On y exposeroit tous ceux, à qui on montreroit la felicité d'en-haut beaucoup plus clairement, & plus en detail, que la plupart des Gens ne la voyent: Ainsi, Théocrite, supposé que ton dessein fût praticable, tu devrois y renoncer.

THEOCR.

THEOCR.

Je ne me rends point ; Il s'en faut beaucoup. On prend mal ici les desseins du Créateur : Les nuages, dont il enveloppe la Canaan celeste, ne sont pas des voiles totalement impenetrables : Il a voulu, non la dérober toute à nos regards, mais exercer nos facultez, & nous donner le plaisir de percer ces voiles, au moins en quelques endroits. L'inconvenient, ou les inconveniens, dont vous voulez m'alarmer, il est aisé de les faire disparoître. Si j'avois le bonheur de bien executer mon dessein, je croirois faire ce que l'on peut imaginer de plus efficace pour guerir les hommes de leurs faux goûts, de leurs vains desirs ; les détourner de leurs poursuites aussi funestes que ridicules, & gagner pour jamais leurs coeurs à la sainteté. Une telle reponse faite avec un air de confiance il faut en etablir la justesse sur de solides raisons : Premièrement donc un homme, eût il la connoissance, & le langage, des Anges, ne pourroit jamais repandre sur ce divin tableau une lumiere adaptée aux foibles yeux des mortels. Il y a un grand nombre d'objets, qui pendant que nous logeons dans ce tabernacle d'argile nous demeureront toujours invisibles. Notre capacité presente n'admet pas la perception de toutes les nouvelles facultez, de toutes les nouvelles especes de plaisirs, en un

D 2

mot,

mot, de tous les nouveaux Biens, que le Toutpuissant nous reserve. Il en tient sous clef, pour ainsi dire, une grande partie dans les immenses thresors de sa bonté. Quelque ingenieusement que le plus habile de tous les hommes puisse approfondir, il demeure toujours certain que plusieurs des objets celestes sont des choses, qu'*oeuil n'a point vues*, & ne sauroit voir, qu'*oreille n'a point ouies*, & ne sauroit ouir, & *qui ne sont point montées*, & ici bas ne monteront jamais, *au coeur de l'Homme*. Sur un grand nombre d'articles donc on nous parleroit un langage inconnu. Par consequent il resteroit dans cet admirable tableau des ombres, des obscuritez, qui affoibliroient son impression. Après cela est il à craindre que nous puissions le presenter sous de trop vives couleurs ? Est il à presumer que nous y laisserons trop peu de tenebres ? De la maniere, dont les hommes sont faits (je ne veux pas dire de leur nature, mais par leur propre faute) infatuez de tous les objets des sens, avides du plus petit plaisir present, corrompus par des passions extravagantes, dechûs par un long abrutissement de presque toute leur dignité naturelle, devenus presque insensibles à la divine beauté de la vertu, endürcis aux delicieuses impressions de la charité, inflexibles à ses plus doux mouvemens, lâchement intrepides sous l'idée de la cessation de leur existence, depourvûs
du

du véritable honneur, & n'ayant substitué en sa place qu'un cruel orgueil, sans ambition pour la véritable gloire, & pour l'immortalité, y a-t-il de l'apparence que quelques ouvertures sur les subtiles joyes du Paradis, quelques images, qui ne sont touchantes que pour des âmes soignées, quelques objets curieux, que leurs regards dissipent n'avoient point apperçûs, quelques idées d'un Bien qu'ils envisagent dans l'éloignement, & à l'acquisition duquel ils se figurent toujours qu'il faut sacrifier des plaisirs actuels, feront un effet trop prompt, & trop violent, les arracheront aux affections inveterées de la chair & du sang, & les jetteront dans l'extrémité opposée? Helas non! Tout ce qu'il y a à craindre c'est que ce moyen, ce grand moyen, de les ramener ne demeure inutile comme tant d'autres, qu'on employe vainement tous les jours.

Ce n'est pas que nos connoissances ne puissent aller assez loin pour nous pousser à l'ouvrage de notre sanctification avec une vehemence, à laquelle nous ne pourrions résister dans aucune autre situation que celle où nous avons eu la stupidité, la folie, de nous placer; Mais cette situation est telle que nous résistons, & pourrions peut être encore résister quand même nous porterions nos decouvertes beaucoup plus loin qu'on ne peut l'espérer. Cette seule observation fait voir qu'en general

ral les Chrétiens en contractant de misérables dispositions ont prévenu l'inconvenient, ou les inconveniens, dont il s'agit ; Et par conséquent elle suffit pour résoudre vos difficultés. Mais d'ailleurs quand il seroit vrai que par une profonde étude de la nature des choses, des desseins de Dieu, des voyes de la Providence, de la constitution de notre être, des déclarations formelles, ou des fines insinuations, de la Ste Ecriture ; Et par une longue culture, un grand accroissement, de notre goût pour la vertu, (soins, & avantage, absolument requis pour pouvoir un peu juger des plaisirs du ciel) nous pourrions en acquérir cette ample connoissance, qui produiroit un motif à la sanctification si puissant qu'il fût presque impossible d'y résister ; quand cela seroit vrai, comme j'ai bien du penchant à le croire ; Et supposé même qu'ayant actuellement cette connoissance, & avec elle cette pureté, & cette force, de Vertu, qui en seroient les suites, nous fussions réellement devenus de z ici bas autant inaccessibles aux atteintes du péché que nous le serons dans le Paradis, ne voyez vous pas qu'il y auroit là beaucoup de notre ouvrage ? On ne peut parvenir à cette connoissance que par de longs efforts, une grande assiduité à l'étude : On ne peut augmenter, fortifier, ce goût que par un fréquent exercice : Si donc cette connoissance, & ce goût, ont fait de grands progrès,
il

il faut que ces progrès aient commencé longtemps avant que nous eussions atteint ce degré de perfection, puisque cette connoissance demande bien des années de travail, & que si nous ne songions à exercer notre goût que dans un âge avancé il demeureroit foible pendant le reste de nos jours : Ainsi dans cette connoissance si sublime, & si intéressante ; dans ce goût si noble, & si prédominant, il y a beaucoup du nôtre ; Et à l'égard de ceux, qui incapables par eux mêmes de ces grandes decouvertes, les reçoivent d'autrui, ne faut il pas qu'ils ecoutent, qu'ils examinent, autant que leur portée, & leurs circonstances, le permettent ? Ne faut il pas aussi qu'ils aient fortifié de certaines dispositions ; Qu'ils aient porté jusqu'à un certain Point leur goût pour ces attraits celestes, qui ne touchent pas, ou ne touchent que bien foiblement, des coeurs trop gâtez, ou seulement trop negligez ? Voilà de l'action, du travail : Il y a là beaucoup du leur.

Il n'en seroit pas de même si Dieu nous instruisoit tout d'un coup en nous mettant tout à la fois sous les yeux avec une vive lumiere tout cet admirable tableau, & en fa-
çonnant lui même notre coeur à toute la sensibilité necessaire : Alors nous verrions, & sentirions, sans pouvoir nous empêcher de voir, & de sentir : Nous en serions frappez, penetrez ; Et, comme Cléobule l'a remar-
qué

qué, l'exercice des bons goûts moraux suivroit aussi-tôt, & necessairement, la pratique extérieure de la vertu : Tout seroit de Dieu : Rien, ou presque rien, ne viendrait de nous. Or c'est une pareille idée, l'idée de n'avoir que peu, ou point contribué à un état de sainteté, une idée comme celle là seulement, qui donne du poids à l'objection, que Cléobule nous a si amplement développée : Car ne pas être emporté soudainement, & par une force insurmontable, ne pas être ainsi emporté, dis-je, à l'état d'une impeccabilité morale ; mais y parvenir graduellement par notre attention, par nos sages deliberations, par nos soins, par nos efforts, assurément ce n'est pas un desavantage : C'est au contraire la glorieuse prérogative des Bien-heureux de la première classe : Cette prérogative est la suite naturelle, comme la juste recompense, de leurs travaux : Ou pour parler un langage, auquel on est plus accoutumé, & que l'on croit mieux entendre, quoiqu'il soit peut-être beaucoup moins philosophique, & moins clair, que le premier ; & pour répondre conformément à la notion d'Eugene sur ce qui fait le plus, ou le moins, de vertu, ou de merite, je conviens qu'à la verité les plus beaux sentimens, qu'un homme puisse avoir, les meilleures actions, qu'il puisse faire, en consequence de cet état d'impeccabilité, dans lequel il s'est mis, n'ont plus ce qui, à la rigueur,

rigueur, s'appelle Merite. C'est un etat qui approche de la perfection du Très-haut, un etat, auquel tous les Etres intelligens doivent aspirer. Le merite n'est plus là ; mais il étoit dans toutes les peines, que cet homme sage a prises pour s'élever à ce haut point de vertu, ou de sainteté.

Enfin, mes amis, quelque probables, quelque satisfaisantes, que puissent être des conjectures, & des conclusions, tirées de la connoissance, que nous avons de Dieu, & de celle, que nous avons de nous mêmes ; Quelque plausible que soit le sens, que je donne aux instructions de l'Ecriture par rapport aux Biens du ciel ; Quelque convaincans que l'on suppose mes raisonnemens pour ceux, qui voudront mediter, examiner, sans préoccupation, il y a pourtant tout sujet de douter que la plupart de mes Lecteurs veuillent y souscrire. Bien des gens ne daigneront pas seulement prendre la peine d'y penser avec l'application requise pour discerner la verité. D'autres peu capables de juger, & pourtant très prompts à le faire, decideront que ce sont des visions, des chimeres : Et même les plus enclins à recevoir mon opinion n'en feront peut être que peu touchez. On aura beau prouver que dans le ciel il y aura des sensations : Qu'elles seront incomparablement plus parfaites que celles d'ici bas : Dez qu'on avouera qu'elles seront différentes,

E

qu'on

qu'on ne fait pas précisément ce qu'elles feront, il n'en faudra pas davantage pour y rendre peu sensibles des hommes charnels, grossiers, tels que la plupart des hommes le sont : Mais surtout ce noble desir de savoir ; Cet amour des affections genereuses, en un mot, ce goût de la vertu, dispositions qui nous qualifient le mieux pour sentir ce qu'il y a de plus attrayant dans un tableau de cette nature, ces grandes dispositions, les rencontrerai-je partout jusqu'à un certain point ? Où elles se trouveront languissantes les plus beaux endroits du tableau seront à peu près perdus pour le spectateur. Il n'est donc nullement à craindre que ce que l'on peut faire de meilleur sur ce sujet ajoûte à ce motif vers la sanctification une force invincible ; nous prive ainsi de l'honneur du choix, ou en détruise le merite ; nous ravisse l'ineestimable satisfaction d'être nous mêmes les principaux artisans de notre felicité ; ou nous enleve l'Essence même de notre vertu, & par là tout droit à la recompense. Il est bien plus à craindre qu'on ne s'etonne de ce qu'il y a des speculateurs, qui s'enfoncent dans de pareilles rêveries : Ou du moins il est à craindre que les Lecteurs après avoir reçu agreablement une legere impression, & s'en être amusez quelques momens, ne la laissent s'effacer toute entiere sans songer seulement à en retirer aucun fruit.

Quoiqu'il

Quoiqu'il en soit, bien assuré que mes vœux ne sont point indiscrets, ou imprudens, quand je les emprunte de St. Paul, (g) je prie le Seigneur d'illuminer les yeux de l'Entendement de tous mes semblables afin qu'ils sachent quelle est l'esperance de la vocation & quelles sont les richesses de la gloire de son heritage dans les saints ; Et me flattant que je pourrai en animer quelques uns, & leur aider, à acquerir une connoissance, que je croi pouvoir devenir si salutaire, je veux offrir au Public dans un assez grand detail toutes les idées, que j'ai du séjour de l'immortalité.

PHIL.

Il pourroit avoir raison.

EUGENE.

Mais en effet ; Je me trouve tout enclin à être de son avis.

CLEOB.

Et moi aussi. Voyons donc—Commence la lecture de ton Essai.

EUGENE.

Renvoyons cela à une autre entrevue, & raisonnons un moment. Tu as avancé, Théocrite, “ que l'état d'une impeccabilité morale, où nous serions parvenus graduelle-

E 2

“ ment

“ ment par nos sages deliberations, par nos
 “ soins, par nos efforts, ne seroit pas un
 “ desavantage ; Que c'est là au contraire la
 “ glorieuse prerogative des Bien-heureux de
 “ la premiere Classe ; Que cette prerogative
 “ est la suite naturelle, comme la glorieuse
 “ recompense, de leurs travaux (b).” Il est
 evident que dans cet excellent ouvrage il y a
 beaucoup du nôtre ; Mais cet etat une fois
 acquis ne nous ôte-t-il pas le plaisir de l'a-
 gence, ou du choix ? Si cela est, il arrivera
 que dans le ciel ce grand avantage, cet etat
 à quelques egards si favorable à notre béati-
 tude, la diminuera dans ce qui lui est le
 plus essentiel : En effet quand on est toujours
 immanquablement determiné d'une certaine
 façon, où est la liberté ? Si on est ainsi de-
 terminé au Bien cela est heureux ; mais à
 proprement parler se determine-t-on ? Y a-t-
 il du choix ?

En consequence de ces idées là j'avoue que
 je ne comprends pas distinctement la liberté de
 Dieu. Je ne pretens pas que ma difficulté
 soit insoluble ; mais elle m'embarrasse : Ex-
 plique nous un peu tout cela, si tu peux.

THEOCR.

Je vais faire de mon mieux :—On est
 très sujet à regarder la Liberté comme une
 Faculté Passive, & ses Determinations comme
 des

(b) Ci-dessus, p. 32.

des Effets neceffaires, dont les idées, ou les impressions, qu'on appelle des *Motifs*, font les Causes. De là une infinité d'obscuritez & d'erreurs, dans nos raisonnemens sur cette admirable faculté. Je crois qu'elle est un Principe isolé, independant. Je veux c'est un commencement, une cause premiere, un *Moteur*. Les motifs, c'est à dire les conceptions d'un Etre intelligent, les idées qu'il a des choses, les Jugemens qu'il en fait, ne meuvent point : Ils ne font que *diriger*. S'il étoit possible qu'un Etre sans intelligence possédât la liberté il voudroit indifferemment le *blanc*, ou le *noir* ; mais un Etre qui pense, c'est à dire qui réfléchit, qui raisonne, doit naturellement déterminer les actes de sa liberté suivant les directions de sa Raison. Cette conduite ne porte aucune atteinte à la faculté en question : Quoique je suive un excellent guide qui me montre le bon chemin, n'est il pas evident qu'à chaque pas, que je fais, je conserve le pouvoir de m'en détourner ? Quand cet Etre intelligent, & libre, se détermine sans consulter sa Raison il prostitue sa liberté : Il *veut* ; mais il ne *choisit* pas : Sa liberté alors devient *cause aveugle*.

Si par mes reflexions, par un exercice assidu, par de constans efforts, je contracte, fortifie, perfectionne de plus en plus, l'habitude de bien deliberer, de bien choisir, c'est à dire l'art de démêler d'un coup d'oeuil les
objets,

objets, qui meritent mon attachement, des objets, qui ne le meritent pas; D'extraire de tout habilement ces idées fécondes, qui devenant à mon ame autant d'objets, flattent mes divers goûts; De tenir en regle tout ce qu'il peut y avoir en moi de mouvemens mechaniques, qui m'entraineroient rapidement, & detruiroient par là tout examen, tout choix proprement dit; En un mot, de preferer sans combat, sans repugnance, ce que je vois être preferable, assurément je ne retranche rien à ma Liberté; mais je la debarrasse, je la purifie; Et par là je grossis beaucoup la source de tous les plaisirs qui conviennent le mieux à l'Etre raisonnable.

Qu'on ne me dise point qu'il y a ici de même que dans l'effort d'un mouvement mechanique un *Entrainement*, & par consequent une violence faite à la liberté.

Le cas est très different: Quand je me livre à une passion fougueuse ce n'est pas mon intelligence qui me conduit: Ce n'est pas en vertu d'une deliberation anterieure; Ce n'est pas en vertu d'un choix travaillé, & etabli, de longue main, que je cours après l'objet de cette passion; Au lieu qu'à l'égard des actions louables mes determinations resultent des operations de mon intelligence, de diverses idées ramassées avec soin, de diverses dispositions contractées avec discernement. J'ai ainsi préparé mes deliberations: Alors
dans

dans l'occasion elles se font avec facilité, avec une promptitude extreme ; Ou, pour mieux dire, il n'en est plus besoin : Je vois d'abord le parti que j'ai à prendre ; Et ayant éloigné les obstacles, qui pouvoient s'opposer à l'exercice de ma Liberté, je l'emploie tout à plein, je m'en prévaus le plus avantageusement.

On agit mal, on *peche* parce qu'on ne delibere pas meûrement, qu'on ne *choisit* pas avec exactitude : On ne se gouverne point ; On se laisse gouverner : De là qu'on s'abandonne à un panchant on devient passif ; L'agence est suspendue : On a permis qu'elle le fût ; On a bien voulu la suspendre : Voilà, pour le dire en passant, voilà ce qui rend criminel. L'Homme borné dans ses lumieres peut se meprendre par rapport à l'objet qui lui convient le mieux, ou qui repondroit le mieux à l'execution d'un sage dessein ; mais si on a soigneusement deliberé, & choisi, ou, en d'autres termes, si on a fait tout l'usage possible de sa Raison pour guider sa Liberté, un mauvais choix alors n'est qu'un accident, un malheur ; Ce ne sauroit être un peché.

De ce que je viens de dire il parôit que non seulement une impeccabilité morale n'est pas incompatible avec la Liberté ; mais même que ce glorieux etat ne peut être autre chose que le plus parfait usage de la Liberté. Dieu, dont la connoissance est infinie, dont les goûts

goûts moraux sont à leur plus haut point de perfection, & qui n'a point de passions turbulentes, choisit toujours infailliblement ce qui est le mieux : Il est absolument *impeccable* parce qu'il est souverainement *Libre* & souverainement éclairé ; Plus donc nous approcherons de lui plus nous serons des *Agens*, des Etres libres.

Un homme qui a perfectionné ses goûts moraux, ses habitudes vertueuses, s'est fait une route qu'il suit constamment. Il a vû qu'elle étoit la seule bonne : Il l'a préférée : Sa conduite n'est plus qu'un choix continué ; Et quoiqu'il se soumette rigoureusement à ce qu'on appelle des Loix, ou des Devoirs, il agit en tout de son bon gré, d'inclination, d'affection. Vouloir l'engager à s'en écarter ce seroit le contraindre cruellement. Il est evident qu'il conserve l'excellent privilege de la Liberté ; Mais puisque rien ne le porte à en faire que précisément l'usage qu'il en fait, c'est à dire à ne se laisser jamais aller à ses inclinations que quand sa Raison les approuve ; ou, en termes equivalents, puisque rien ne l'empêche de deliberer toujours selon toute sa capacité, & de choisir consequemment, il arrivera à coup sûr qu'il se conduira toujours de même sans que jamais cela implique *mechanisme*, *nécessité*, en un mot, la moindre privation d'une pure, & veritable, *agence*.

EUGENE.

EUGENE.

Cela demanderoit encore des éclaircissements. Nous pourrons y revenir quelque jour. Adieu.

II. D I A L O G U E.

PHILEMON, EUGENE, CLEOBULE, &
THEOCRITE.

THEOCRITE *lit.*

NOUS sommes composez de Corps, & d'Esprit. Nous ne pouvons rien concevoir de plus dans aucune Créature. Notre corps, & notre ame, sont donc les deux objets généraux, qui comprennent tous les objets particuliers de nos recherches sur cet état d'une glorieuse immortalité, que les lumieres naturelles nous font entrevoir, & que l'Evangile a mis en evidence.

A l'égard du Corps la pluspart des anciens Philosophes pensoient que quand il se dissout c'est pour jamais : Ils croyoient que l'immortalité ne convient qu'à l'ame seule ; mais (Et cela est bien remarquable) ils parloient de notre Ame dans une autre vie comme on parle d'un Etre, qui n'est pas absolument

F

imma-

immateriel : Ils ne pouvoient s'en empêcher : Ils s'acheminoient ainsi sans y penser, & comme malgré eux, vers l'idée d'une Resurrection proprement dite.

Je la pose en fait, cette admirable Resurrection. Cet Essai s'adresse à des Lecteurs Chrétiens ; mais s'il tombe entre les mains de quelqu'un, qui ignore, ou rejette, l'Evangile, je me flatte que quelques unes de mes reflexions contribueront à le persuader que par les lumieres naturelles on peut la conjecturer avec beaucoup de vrai-semblance : Et si cela est, la plus grande partie du detail de mes idées sur les avantages du nouveau Corps, peut se soutenir sans les declarations de la Ste Ecriture.

A l'égard de l'Ame, ceux qui la croient immortelle, feront apparemment assez d'accord avec moi sur ce que je dis de son bonheur dans le ciel ; Et il seroit hors de propos ici de disputer avec ceux qui jugent qu'elle perit avec le corps.

Pour decouvrir avec quelque certitude, ou du moins avec beaucoup de probabilité, en quoi consisteront les avantages de ce nouveau Corps, & ceux de nos facultez intellectuelles, dans le sejour de l'immortalité, voici les moyens, dont nous sommes pourvus :

1. Nous avons acquis, ou sommes en etat d'acquérir, un certain degre de connoissance de

de la nature des choses en general, & de notre constitution en particulier.

2. Nous pouvons penetrer jusqu'à un certain point les desseins, & les voyes, du Créateur.

3. Et sur tout nous avons les declarations expressees, ou les insinuations, de la Ste Ecriture.

Ce seront là les trois sources de mes reflexions ; Mais ce sera principalement la Revelation, qui me guidera dans toutes mes recherches. J'appuyurai le moins qu'il me sera possible sur ces notions, qu'on appelle abstraites, ou metaphysiques, qui, bien qu'elles soient souvent très intelligibles, très simples, peut être même beaucoup plus à la portée de tout le monde que d'autres, que l'on croit mieux entendre, ne sont pourtant du goût que d'un petit nombre de Lecteurs.

Je pose d'abord ce Principe general : Que tout ce que la Raison nous fait clairement concevoir comme necessaire pour rendre heureux un Etre Intelligent, Libre, & doué de Goûts Moraux, doit entrer dans le composé de son bonheur : De sorte que toute conjecture clairement fondée sur ce Principe doit être censée d'une grande probabilité.

Les desseins, ou les actions, du Toutpuissant, qui ne quadreroient point avec ce Principe, ne pourroient selon nos idées repondre au projet supposé d'etablir la felicité d'un Etre

de cette nature. Par exemple, pour donner à cet Etre des Biens portables à son Intelligence il faudroit lui donner matiere à l'exercer ; Il faudroit lui fournir des moyens, & des objets, pour satisfaire sa curiosité ; Lui procurer le plaisir d'examiner, d'apprendre, de savoir. De même pour lui accorder des Biens correspondans au noble privilege de la Liberté il faudroit qu'elle influât toujours sur tout ce qui lui arriveroit d'agréable, ou d'avantageux ; Il faudroit, en un mot, que cet Etre fût autant *actif*, ou aussi peu *passif* qu'il seroit possible. De même enfin pour contenter ses goûts moraux il faudroit qu'il eût commerce avec d'autres Etres Intelligens, & Moraux, & que de ce commerce resultâssent & tous les secours necessaires pour se perfectionner, & tous les plaisirs de la bonté, de la reconnoissance, de l'amitié.

Si cette Créature Intelligente a un corps, il me paroît d'une egale evidence que ce corps ne peut contribuer à son bonheur que par des qualitez qui le rendent commode, c'est à dire propre à transmettre à l'ame de douces, ou d'utiles, sensations.

• Ces idées sont si simples ; Elles se presentent si naturellement ; Elles ont (pour ainsi dire) un tel éclat de verité, que je ne pense pas que l'on puisse un moment les revoquer en doute.

Mettez votre esprit à la torture ; Cherchez
si

si vous pourrez par des routes opposées, ou seulement par des routes différentes, conduire à la béatitude la Créature en question : Je pose en fait que vous n'y réussirez pas.

Sur ce Principe general je vais fonder un grand nombre de particularitez ; Ou plustôt je vais simplement le developper, presenter séparément, & en detail, les diverses Propositions, qu'il renferme.

Je commence par celles qui concernent le Corps.

Autant que nous pouvons concevoir les choses, il nous paroît clairement qu'un Corps, auquel l'intelligence est attachée, doit être organisé. Cela est nécessaire pour lui procurer la perception des objets, qui sont autour d'elle. Un corps, qui n'auroit pas certaines propriétés pour administrer à notre ame un pareil service, seroit une masse inutile, un poids incommode : Mais des Organes bien constituez lui fournissent une infinité d'idées utiles, & de sensations agréables. Si elle étoit depourvue de leur ministere, il faudroit de deux choses l'une :———Ou qu'elle demeurât toute renfermée en elle même ; Et là, à moins que dans quelque autre situation précédente elle n'eût fait provision d'idées, & de connoissances, qu'elle pourroit ruminer à loisir, elle se trouveroit dans une indigence, une ignorance, qui rendroit sa situation presente la plus ennuyeuse que l'on puisse se figurer :

figurer :—Ou bien il faudroit qu'elle se transportât continuellement à chaque objet, & à chaque partie d'un objet, pour en recevoir quelque idée, ou quelque sentiment (a). Cela est evident puisqu'il l'est, sans contredit, qu'aucun Etre quelconque ne peut agir immédiatement, ou recevoir immédiatement une impression, dans un endroit où il n'est pas. On a beau dire qu'il est de la nature de l'Esprit de ne point occuper d'espace, & que par consequent il est absurde de concevoir de la Localité quand il s'agit de la Substance immatérielle. C'est là une Philosophie absolument inintelligible. Mais quand je dis qu'un Etre ne sauroit agir, ou recevoir une impression, dans un endroit où il n'est pas, j'avance une Proposition simple, dont le vrai se fait sentir aux moins eclairez. Un million de raisonnemens n'en ebranleroient pas la solidité. Votre ame agit elle, ou reçoit elle quelque impression hors de votre corps ? Personne, je pense, n'oseroit l'avancer. Elle est donc là.

Or

(a) Le Dilemme paroît complet, à moins qu'on ne suppose que ce que nous appellons des objets extérieurs, & nos organes, ne sont que phantastiques : Qu'il n'y a rien de réel que nos idées : Que ces idées n'impliquent rien hors de nous, qui y corresponde. C'est là un Systeme que toute l'habileté de quelques celebres Philosophes n'a pu mettre en vogue ; Mais quand même on l'adopteroit, mes conjectures touchant la felicité celeste n'en subsisteroient pas moins : On les deduiroit d'une Resurrection *Ideale* tout comme d'une Resurrection *Substantielle*, ou Réelle : Il faudroit seulement les prendre dans un sens accommodé à ce systeme.

Or s'il falloit que l'ame se transportât à chaque objet, ces voyages continuels, quelque rapide que vous imaginiez son mouvement, ne pourroient peut-être en dix mille ans lui donner l'idée, ou la perception, de tout ce que par le moyen de nos organes nous saisissons dans un clin d'oeuil.

Excepté pour l'Esprit pur, & immense, qui remplit tout, qui est actuellement présent à l'Interieur comme à l'Exterieur, de toutes choses, c'est à dire excepté pour Dieu seul, une Organization accommodée aux objets, qui ont, ou qui peuvent avoir, quelque relation avec des Etres intelligens, suivant les différentes plages de l'univers, qu'ils habitent, ou suivant leurs différentes Classes, & leurs diverses perfections, est réellement un riche thresor. Il n'y a apparemment que Dieu seul qui soit un Esprit Philosophiquement, *Pur*, ou en d'autres termes, qui ne soit en façon quelconque composé de ce que nous appellons matiere (b). Cette hypothese fortifie

(b) L'idée d'*Immensité* ne renferme point (Elle exclut plutôt) les qualitez, que nous connoissons dans la Matiere. Il ne faut pas confondre avec elle l'*Etendue*, & supposer que la dernière de ces idées implique l'autre. Il y a une *Etendue* réelle, immense, & dont les qualitez sont totalement différentes de celles de la Matiere. Pour le prouver j'emprunte les paroles d'un excellent Auteur anonyme qui a écrit en Anglois. [Liter. Journal, Dublin, Vol. III. P. II. p. 98, 99.]

Il se fait cette objection, " Quoiqu'il y ait de l'*Etendue*,
" peut être n'est ce que celle de la matiere, qui si l'on fait
" abstraction

tifie beaucoup la necessité des organes dans les Etres créez, & finis. Quoiqu'il en soit, ce que j'ai dit avant cette petite digression suffit pour etablir la grande utilité des organes. Loin de nous donc ces injustes, & froides, declamations, dans lesquelles on decrie ce precieux don du Créateur !

Nous entendons souvent prononcer avec emphaze que notre corps n'est qu'une triste prison ; que nos sens sont des entraves à notre ame, & que si nous etions delivrez de ce fardeau nous ressemblerions aux Anges. Si on s'en laissoit imposer par cette fausse
Rhétorique,

“ abstraction de ses autres qualitez, nous donne l'idée de
“ *pure Etendue*, quoique comme telle elle n'existe point réellement dans la nature. Certainement, repond il, ce n'est
“ point cela. Le Receptacle d'un Cube solide est different
“ du Cube même : Quand le Cube se meut l'Etendue ne se
“ meut point avec lui, mais demeure là prête à recevoir un
“ autre Cube de pareilles dimensions. Elle est immobile,
“ fixée invariablement où elle se trouve, & par consequent
“ ne sauroit être la même chose que cette substance solide,
“ mobile, & etendue, que l'on appelle *Matiere*.

“ Mais dans le fonds, dira-t-on peut être encore, cette
“ *pure Etendue* n'est qu'une idée negative, une simple capacité de contenir des Corps, en un mot *un pur Rien*. Sur
“ ce pied là, repond notre Auteur, ce qui n'est pas a des
“ qualitez, & des dimensions ; Ce qui n'est pas est long,
“ large, & profond ; Ce qui n'est pas contient tout ce qui
“ est ; Et sans ce qui n'est pas, rien de ce qui est ne pourroit
“ être. Permettez moi d'ajouter que par parité de raison
“ ce qui n'est pas est aussi impenetrable, & mobile ; Que ce
“ qui n'est pas pense, & veut. Après cela je laisse aux
“ Objecteurs le tout à examiner.”

Confondre l'Etendue avec la *Matiere* est une des grandes sources de diverses erreurs, que l'on trouve repandues dans plusieurs ouvrages metaphysiques.

Rhetorique, qui ne croiroit qu'il y a eu en Dieu bien de la dureté à captiver ainsi notre ame angelique sous les pesantes chaines de la chair, & du sang?

Si St Paul (c) appelle notre corps terrestre un *corps vil*, ce n'est que par comparaison à ce *corps glorieux*, dont nous serons un jour revetus. Nos Organes d'à present conviennent admirablement à notre Etre d'à present, à cette classe de Créatures, & à ce monde particulier, qu'il a plû au Créateur de nous faire occuper pendant un court espace de tems : Je dis un court espace de tems ; Car son dessein est de nous elever bientôt à un etat superieur, de nous placer dans un sejour plus riant, & d'affortir nos facultez, nos organes, à ce nouveau sejour. C'est pour cela qu'il a si sagement ajusté nos affections, nos qualitez, nos imperfections, à cet etat de Discipline, ou de Pedagogie, qu'il falloit que nous subissions pour être *admettables* dans la *combourgeoisie* des cieux. Sur ce pied là donc nous n'avons pas à nous plaindre de ce que Dieu nous a donné un Corps ; mais nous concevons aussi que quand le Seigneur nous aura ôté celui-ci il faudra pour nous rendre susceptibles de toute la felicité, qu'il nous reserve dans une autre oeconomie, il faudra necessairement qu'il nous restitue un autre

G Corps

(c) Phil. iii. 21.

Corps encore mieux organisé. Ce que nous connoissons des attributs de Dieu : (Et peut être n'y a-t-il rien que nous connoissons mieux) Ce que nous savons de la destination de la plupart des Etres : Ce que nous sentons de notre propre excellence : Tout nous annonce le grand dessein, que je viens de marquer ; Tout ce que nous appercevons de ses voyes nous le confirme : Et à cet egard ce que nos lumieres naturelles nous refusent de clarté, ou de certitude, la Revelation nous le prodigue : Il y a là dessus un grand nombre de passages formels (*d*).

Si d'un côté il est indubitable que nous serons revetus d'un autre corps incomparablement plus parfait que celui d'ici bas, d'un autre côté il faut avouer qu'il nous est impossible de juger avec précision quels seront nos nouveaux organes, ou quelle sera notre constitution corporelle d'alors. Cependant nous devons juger (Et l'on peut même avancer qu'il est certain) qu'à plusieurs egards nos organes, ou du moins nos sensations, seront analogues à nos organes, ou à nos sensations, d'aujourd'hui.

A plus forte raison cela doit il être vrai aussi de certaines facultez, & qualitez, qui paroissent inseparables de tout Corps uni à une Intelligence, & excellemment organisé.

En

(*d*) Voyez Phil. iii, v. 21. 1 Cor. xv. &c.

En voici deux raisons :

1. N'est il pas très vraisemblable qu'il y aura une analogie generale entre la nature de cette recompense (e) & ce que nous aurons fait pour l'obtenir ?

La plupart des Théologiens Modernes, tout autrement Philosophes que les Anciens, conviennent qu'apparemment notre bonheur celeste sera une suite naturelle des goûts intellectuels, que nous aurons cultivez, des bonnes affections morales, que nous aurons fomentées, des habitudes vertueuses, que nous aurons contractées. Il en faut excepter quelques circonstances etrangeres, quelques dons arbitraires, je veux dire des circonstances, & des dons, qui n'auront aucun rapport à notre etat present ; mais que pourtant nous devinons, ou même que nous connoissons en partie.

A cela près il y aura dans l'Essentiel de notre etat des liaisons naturelles, des rapports originaires, des avantages consecutifs.

En effet si un Etre Intelligent ne peut être heureux que par les lumieres, & les sentimens ; S'il faut que dans le ciel ce soient-là les principales sources de ses plaisirs, il faut

G 2

aussi

(e) Le terme de *Recompense* semble être employé ici fort improprement. J'ai pourtant jugé à propos de m'en servir parceque c'est un terme fort en usage sur le sujet, que je traite ; Que c'est même un terme consacré ; Qu'à quelques egards il exprime le vrai litteralement, & que dans l'endroit, où je le place, il ne peut causer, ni obscurité, ni equivoque.

aussi que dez ici bas il s'eclaire, & perfectionne son coeur ; Et en ce cas là sa felicité future sera principalement, essentiellement, le fruit de ses travaux presens : Il y aura les Relations d'*Effet à Cause*, de *Semence à Production*.

Je dis qu'il faut que dez ici bas l'Etre *Intelligent*, & *Moral* eclaire son Esprit, & perfectionne son Coeur. Cela est evident ; Car supposer une infusion de connoissances & de sentimens, quand nous pouvons les acquerir nous mêmes, c'est supposer ce qui en aviliroit le prix, en affadiroit les delices presque jusqu'à les anéantir : C'est supposer que contre toutes les regles de sa sagesse, & de sa bonté, Dieu gâteroit l'ouvrage même, que nous savons qu'il veut ameliorer. Des infusions de connoissance, des impulsions, ou autres operations de cette espece, ne conviennent point ordinairement à des Etres comme nous douez d'Intelligence, & de Liberté : Elles ne sont bonnes que dans des cas extraordinaires, seulement pour un tems & pour executer quelque dessein occasionnel : Ou si dans le cours ordinaire de la Providence & de la Grace, il arrive que l'Esprit de Dieu suggere immediatement quelque chose au nôtre, il faut au moins que son inspiration soit insensible, & ne serve tout au plus que d'aiguillon, ou de secours ; En sorte que
pour

pour le *Fort* de l'ouvrage nous demeurions toujours veritablement *Agens*.

Pourquoi cette Analogie generale par rapport à nos Facultez spirituelles ne s'etendrait elle pas à nos Facultez corporelles, à nos sens? Puisque dans la vie future le Créateur veut nous redonner un Corps, pourquoi ne conserveroit il pas entre celui d'alors & celui d'à present les Relations convenables, comme il les conservera entre nos Facultez spirituelles d'alors & celles d'à present?

A la verité on juge bien que nos travaux corporels d'aujourd'hui ne peuvent avoir aucune influence sur nos qualitez corporelles après la Resurrection. Ce Corps sera detruit: Dieu nous en rendra un meilleur: Apparemment ce ne sera pas le même r'assemblé, & perfectionné, au lieu que nous aurons la même Ame: Elle ne perit point. Cela fait une grande difference. Les travaux corporels ne peuvent servir que pour les besoins de cette vie: Rien dans notre Felicité future ne pourra resulter que de ce qu'il y a à present en nous d'Intellectuel, & de Moral. Ainsi le nouveau Corps n'aura pas avec celui d'à present les rapports d'*Effet Naturel* à *Cause*: Ce seront de purs Dons, des Dons arbitraires (f). Mais cette espece d'anomalie,

(f) Quand même on supposeroit qu'il restera de notre Corps *mortel* quelque Principe, quelque Germe, de notre Corps.

lie, ou d'exception, ne doit pas nous empêcher d'admettre entre le Corps *celeste*, & le Corps *terrestre* une analogie generale. Je viens d'en alleguer quelques raisons vagues. Il y en a de plus précises :

2. Je dis donc en second lieu que toutes nos idées nous portent à conclurre que les choses ne sauroient être autrement. Telles sont la pluspart de nos facultez corporelles, tels sont la pluspart de nos sens, que nous ne concevons pas que des Etres intelligens, curieux de savoir, & unis entre eux par des inclinations sociales, qui seroient depourvûs ou des mêmes facultez, des mêmes sens, ou de quelque chose d'analogue, pûssent être heureux, Comment se passeroit on, par exemple de la faculté loco-motive, ou du sens de la vue, ou de celui de l'ouïe, ou de quelque chose—je ne dis pas d'*equivalent*, ou d'un prix egal, mais de *semblable*, ou *analogue* ? Que feroient ensemble un nombre d'Etres Intelligens, Sociables & Corporels, qui ne pourroient se remuer de leur place ; & qui ne pourroient se communiquer leurs pensées ? Il me paroît donc plus que probable que Dieu nous rendra des qualitez corporelles, analogues à celles, dont il nous a douez dans ce monde.

Je

Corps *celeste*, je ne vois pas comment on en conclurroit que notre exercice corporel d'à present pût contribuer à la perfection de ce nouveau Corps.

Je ne puis comprendre sur quel fondement on se figureroit que les sensations sont incompatibles avec l'état d'immortalité, que la Revelation nous fait entrevoir. Par là même qu'elle nous annonce une Resurrection proprement ainsi nommée elle nous annonce des sensations. Il est vrai qu'en plusieurs endroits elle nous declare que celles-là en seront bannies, dont l'utilité se borne à la vie presente ; Mais cela même loin de porter contre les sensations en general semble n'être qu'une exception, & impliquer la regle : Et, encore une fois, s'il y a des sensations, pourquoi rejetteroit on une analogie convenable entre celles d'alors & celles d'à present ?

Parvenus là nous pouvons pousser nos decouvertes jusqu'à demêler les differences les plus essentielles, qu'il y aura entre notre corps celeste, & notre corps terrestre.

C'est ce que nous verrons en son lieu.

CLEOB.

A l'égard d'une grande analogie entre notre felicité future, & l'état des fideles sur la terre par rapport aux plaisirs intellectuels, & Moraux, il me semble que l'Ecriture l'insinue fortement quand elle appelle l'assemblée des fideles confidez comme remplis de la connoissance de Dieu, animez d'une fervente pieté, & pratiquant avec exactitude toutes les vertus Chretiennes, quand elle appelle,

pelle, dis-je, cette assemblée, & cet état, le *Royaume de Christ*, le *Royaume des Cieux*, le *Regne*, ou *Royaume*, de Dieu (g). En effet s'il n'y avoit pas beaucoup de ressemblance, ou d'analogie, entre le *Royaume des Cieux*, qui est à-venir, & ce *Royaume des Cieux* sur la terre, cette parité d'expression pour designer l'un & l'autre seroit très impropre : Ainsi à l'égard de la connoissance, & des sentimens, il me paroît bien raisonnable de regarder ce *royaume des cieux* dans la vie presente comme un echantillon, un commencement, de notre état futur : Ce qui implique clairement que ce second état ne sera au fonds que le même ; mais infiniment augmenté, ou perfectionné (h).

A l'égard de l'analogie entre notre corps present, & notre corps futur, je n'ai rien à ajouter à tes reflexions. Reprens ta lecture.

THEOCR.

[*Il se remet à lire.*]

Quant aux avantages, ou plaisirs, intellectuels, ou spirituels, ceux, dont nous sommes susceptibles sans l'entremise du corps, ces plaisirs-là plus reculez, pour ainsi dire, mais plus nombreux, & plus excellens, ne s'offrent ordinairement

(g) Jean xviii. Col. i. Matth. xiii. Act. viii. Rom. xiv. Phil. iii. 20, &c.

(h) V. Taylor's Pref. to a Paraphr. on the Rom. p. cxc. sect. 1.

ordinairement à l'esprit qu'après les autres. C'a été-là du moins l'ordre de mes recherches; Et ce sera aussi celui de ce Discours. Mais pour marquer cet ordre plus nettement, & plus amplement, voici quatre Chefs, sous lesquels je vais ranger les diverses particularitez, que je me propose de toucher :

I. Premièrement je considererai les Biens du Ciel uniquement à l'égard du Corps.

II. Je tacherai de depeindre ceux qui concernent les facultez de notre ame par rapport seulement à nos connoissances.

III. Ceux qui regardent nos affections, ou ce qu'on appelle communément les Sentimens du Cœur.

IV. Et enfin divers avantages, que j'appellerai *accessoires*, qui relevent infiniment le prix de tous les autres.

Pour decouvrir quels seront les Biens du Ciel à l'égard du corps, il est à propos d'examiner d'abord en general, & puis en detail, les avantages, & les desavantages, de ce corps, que nous avons à present. Persuadez, comme nous le sommes, que le Créateur a resolu d'en retrancher les infirmittez, & d'en perfectionner les meilleures qualitez, nous devinerons par rapport à chacune des

H proprieté

proprietez de ce corps mortel quels seront les
heureux changemens, que Dieu y apportera.
On pourroit m'arrêter ici dez le debut " Au
" moins, me dira-t-on peut être, ne vous
" servez pas d'une ruse ordinaire aux Rhe-
" toriciens ; c'est de représenter en laid
" l'objet inferieur pour mieux faire sentir le
" Beau de celui, qu'ils veulent exalter. En
" general, comme vous l'avez indiqué, tous
" nos sens sont avantageux, toutes nos qua-
" litez corporelles sont bonnes. La plus-
" part des maux réels, auxquels nous nous
" trouvons assujettis par la constitution des
" Etres, qui nous environnent, & par celle
" de nos corps, sont des maux accidentels,
" que les hommes par leur industrie, & par
" leur union, pourroient presque toujours
" éviter. Le peu qu'il y a de maux réels
" inevitables sont ordinairement legers en
" eux mêmes, & nous procurent comme en
" dedommagement quelques douceurs, que
" nous ne goûterions que peu, ou point, sans
" eux. Par exemple, la grande ardeur du
" soleil nous fait jouir d'un ombrage frais.
" Le froid nous donne le plaisir de nous
" chauffer. Notre decadence graduelle, &
" l'approche de la mort, dez qu'on les envi-
" sage separément de l'esperance d'une resur-
" rection, & d'une heureuse immortalité,
" sont assurément des maux très réels, &
" très grands, pour des Etres capables comme
" nous

“ nous de reflexion, de prévision, d'un vif
“ sentiment de felicité, & du plus ardent
“ defir de l'obtenir ; Cependant ces maux là
“ même, à les confiderer tels qu'ils font de
“ leur nature, & affranchis des diverfes mi-
“ seres, qui s'y joignent souvent, mais fans
“ y être neceffairement attachées, ces maux
“ là même font plustôt privation de quel-
“ ques Biens que des maux positifs. Un
“ vieillard d'une constitution robuste s'affoi-
“ blit insensiblement, & fans douleur : Il
“ meurt fans agonie, & quasi fans s'en ap-
“ percevoir : Il s'endort. A proprement
“ parler donc la plupart des maux réels, qui
“ affligent le Genre humain, font des mal-
“ heurs, qu'il s'est attiré par la mauvaise
“ conduite : Ils n'étoient point entrez dans
“ le plan de notre bon Créateur ; Et même
“ malgré les defordres affreux que l'iniquité
“ des hommes a introduits, nous pouvons
“ encore nous garantir d'une grande partie
“ de ces douleurs, sous lesquelles tant d'au-
“ tres gemiffent.

“ A l'égard de nos fens, de nos qualitez,
“ nous concevons à la vérité qu'ils pourroient
“ être plus parfaits ; que nos qualitez pour-
“ roient être encore meilleures. Notre ima-
“ gination peut tout ameliorer, tout aggran-
“ dir. Quelque perfuadez que nous soyons que
“ notre constitution presente est merveil-
“ leufement adaptée à l'oeconomie presente,
“ nous ne pouvons nous empêcher de nous

“ figurer une autre oeconomie plus heureuse,
 “ & de la desirer. Mais il faut soigneuse-
 “ ment distinguer entre un *Mal réel*, & un
 “ *moindre Bien*. Un moindre Bien ne sau-
 “ roit être un Mal. S’il se change en mal
 “ c’est par notre phantaisie, ou notre ima-
 “ gination. C’est donc sur ce pied là seule-
 “ ment, & sans exagerer les maux de cette
 “ vie, que vous devez former votre com-
 “ paraison, & nous peindre les Biens du
 “ Ciel.”

Je souscris à cette observation. Elle est
 vraie : Elle prévient des idées injurieuses à la
 bonté de Dieu, qu’un portrait affreux de nos
 miseres, tel que nos Declamateurs se plaisent
 à le tracer, ne manquent jamais de faire naî-
 tre : Elle nous fait comprendre que le plan
 primitif de Dieu avoit ecarté presque toutes
 les souffrances, qui par notre faute nous as-
 saillent aujourd’hui : Et cette belle idée en
 nous donnant une haute opinion de la bonté
 de l’Etre Suprême nous aide à decouvrir au
 milieu de cette espece de confusion, qui à
 present obscurcit tout ici bas, nous aide,
 dis-je, à decouvrir une disposition, une vo-
 lonté, ou même un projet fixe, de renou-
 veller, de r’etablir, toutes choses. Mais ce-
 pendant la consequence, que l’on tire de
 cette juste observation, est absolument fausse.
 Ce n’est point sur ce pied là que je dois faire
 ma comparaison : Et il n’est nullement neces-
 faire

faire d'exaggerer les maux de la vie presente pour les faire paroître bien grands. Ces distinctions entre Maux, qui sont attachez à notre constitution naturelle, & Maux, que le Genre humain s'est attirez ; ou entre Maux accidentels, que par notre industrie, nos soins, notre union avec nos semblables, nous pourrions eviter, & Maux, dont nous ne saurions nous garantir, ces distinctions-là ne sont pas valables dans la discussion, dont il s'agit. Il est question d'envisager les choses telles qu'elles sont actuellement, ou telles qu'elles sont si communément, si frequemment, que même les hommes les plus sages sont exposez à mille soucis, mille douleurs.

Quant à la distinction entre Mal réel, & moindre Bien, & la remarque qui a été faite que ce moindre Bien, s'il devient un Mal, n'est qu'un Mal imaginaire, je la reçois aussi comme solide. Mais encore que ce moindre Bien soit un Bien réel il ne laisse pas de nous donner l'idée, & le desir, d'un plus grand Bien de la même nature. C'est là une verité, qu'il ne faut point mettre à l'ecart dans une speculation comme celle-ci. Elle nous servira beaucoup à concevoir ce que nous ferons dans le Ciel.

Suivant ces reflexions je place entre les Maux réels les Maladies, les Douleurs, la Decadence de notre Corps, & sa Mortalité : J'appellerai fâcheuses infirmités, desavantages

tages réels, toutes ces sujétions, qui viennent avec nous au monde, & ne nous quittent point, comme sont le sommeil, & toutes les désagréables suites de la nourriture : Et par rapport à nos facultez corporelles, & à nos sens, je marquerai leurs imperfections, & quelques Inconveniens positifs, qui en résultent.

Après avoir vû ces maux, que l'on peut appeller *maux du corps* il faudra considerer de même ceux qui appartiennent à l'Esprit, tels que sont les soucis, les inquietudes, les chagrins. Mais cet article ne viendra qu'après que j'aurai comparé à notre etat corporel sur la terre tout ce que nous pouvons decouvrir, ou deviner, de notre etat corporel dans le sejour de l'immortalité. Je suivrai par tout la même methode. Dans un tableau fort étendu, comme celui-ci le fera, il me semble que mettre côte à côte les principales parties, qui forment le Contraste, c'est le meilleur moyen de le faire envisager aisément, & de le rendre frappant.

Commençons par les infirmittez naturelles, ou les sujétions, qui sont attachées à notre Corps. A l'égard des désagréables suites de la nourriture, il suffit de les indiquer (i).

Quant

(i) Comme il n'y a aucun Animal, qui employe pour sa nourriture une si grande varieté d'Alimens que l'Homme, aussi n'y en a-t-il point en qui les désagréables effets de la nourriture

Quant au sommeil, il y a peut être bien des gens, qui loin de le reconnoître pour une triste sujétion le prennent au contraire pour un heureux privilege. Dans un sens c'est un Bien assurément, un très grand Bien ; mais ce n'est un Bien que comme le sont tous les remedes : Ils supposent des maux. Le sommeil est un admirable mecanisme pour reparer les esprits dissipés, les forces perdues ; pour rafraichir, renouveler, le sang. Il a d'ailleurs un effet moral, qui est très considerable : En suspendant toutes les agitations de l'ame, & en raccommmodant, pour ainsi dire, tous les derangemens de notre Etre, il nous met en etat d'examiner les choses tout de nouveau, & de sang froid, & par là de calmer nos passions, de changer dans nos des-seins tout ce qu'il y avoit de fougueux, tout ce qui eût pu nous jeter dans de pernicious ecarts. Mais cela ne prouve point qu'il soit en lui même un Bien : Au contraire tout cela suppose des maux, auxquels il sert de remede. Après cela en lui-même il n'a rien de

nourriture soient si nombreux. A cet egard l'Homme est inferieur à tout le reste de la Création. Cela n'est il pas bien rebuttant, bien humiliant ? J'avoue que cette espece d'infirmité resulte de deux avantages, que nous avons sur les Brutes : Le premier c'est beaucoup moins de risque de souffrir de la faim, ou de la soif—L'autre une jouissance beaucoup plus abondante, & plus variée, des plaisirs de la bouche. Il valoit mieux, sans doute, nous assujettir à cet inconvenient que de nous retrancher ces deux Biens ; Mais il n'en est pas moins vrai que voilà une choquante infirmité.

de doux : C'est un etat d'insensibilité ; C'est une mort periodique, dont l'idée doit être douloureuse pour un Etre intelligent, qui aime tant à exister, à penser regulierement, & à sentir son existence.

Considerons en second lieu les imperfections de nos facultez corporelles, de nos sens, & les principaux inconveniens positifs, qui sont occasionnez & par ces imperfections, & par la nature des Etres, qui nous environnent :

La faculté de nous transporter d'un lieu à un autre est absolument necessaire à notre conservation, & à nos plaisirs. Et le Créateur, qui a bien voulu nous elever loin au dessus des Brutes, même par rapport aux avantages corporels, autant que cela se pouvoit sans nous exposer à des maux, dont ces avantages ne nous dedommageroient pas, le Créateur, dis-je, a rendu cette faculté telle qu'avec notre industrie elle l'emporte de beaucoup sur la faculté loco-motive de tous les autres animaux. Quoique nous ne puissions, ni courir, ni sauter, ni grimper, ni nager, ni voler, comme certains animaux, cependant, à tout prendre, nous surmontons infiniment mieux qu'eux toutes sortes d'obstacles. Il n'est point de mont, ou de rocher, tant soit il escarpé, au haut duquel nous ne trouvions moyen de nous guinder ; Point de torrent, que nous ne puissions franchir ; Point de caverne, où nous ne puissions descendre ;

cendre ; Point de desert si vaste, & si sablonneux, ni de mer si immense, que nous ne puissions traverser : Soit dit à la louange de la liberalité de Dieu envers les Hommes. Avec cela pourtant cette faculté est très imparfaite. Quand nous nous comparons à cet egard aux Oiseaux il nous semble que nous ne faisons que ramper. En voyant avec quelle aisance, & quelle vitesse, ils se jouent dans les airs on ne peut presque s'empêcher de les envier.

Pouvoir voler comme eux seroit pour nous dans cette vie un très grand malheur. Voilà, sans doute, pourquoi Dieu nous a refusé cet avantage : Mais ce n'est pas là de quoi il s'agit : Je ne considere à present que l'imperfection même des moyens que Dieu nous a donnez de passer d'un lieu à un autre. Outre que nous allons pesamment, & lentement, nous ne saurions voyager longtems, aller un peu loin, sans divers embarras, & sans fatigue. Voilà des inconveniens positifs, des maux réels.

Notre souplesse, notre agilité, & notre force, repondent en general à tous nos besoins, au moins quand nous avons eu soin de les cultiver dez l'enfance par un frequent exercice : Mais cependant dans un grand nombre de cas imprevis nous souhaitterions la force, & la souplesse, de divers animaux, qui nous surpassent beaucoup de ce côté là.

D'ailleurs nous ne saurions nous en servir sans subir un travail, des peines, que l'on peut souvent appeller des maux.

A l'égard de nos sens, ils sont aussi admirablement adaptez à notre usage, cela est certain. En plusieurs occasions néanmoins nous les trouvons moins parfaits que nous ne les voudrions. Nos flambeaux ne suppléent qu'en partie au defect de la lumiere du soleil : Nous ne voyons que devant nous, & un peu à côté : Il faut pour appercevoir à droite, & à gauche, & surtout derriere nous, que nous fassions divers mouvemens de la tête, ou des yeux : Ainsi on peut nous surprendre : Le manque de lumiere rend nos yeux inutilles : Le trop de lumiere les eblouit, & les blesse : En un mot, la necessité, où nous sommes de reparer par notre industrie tout ce qui manque à nos facultez, & à nos sens, demontre leur imperfection, & nous fait desirer quelque chose d'analogue, qui soit infiniment moins sujet à toutes ces incommoditez.

Si les sens du goût, & de l'odorat, nous fournissent un grand nombre d'agréables sensations par la multiplicité des objets propres à les exciter, il arrive souvent aussi que des objets contraires produisent un effet opposé. Cela survient inevitablement par mille accidens. Mais de pareils inconveniens, quoique la presente disposition des choses les amène frequemment,

fréquemment, & que par là ils deviennent des desagrémens à être mis au rang des maux, ne sont pourtant presque rien en comparaison des maladies, des douleurs, de la decadence de notre corps, & de sa mortalité. Ce sont là les maux, qui seuls font de ce monde present pour bien des mortels une *vallée de misere*. Encore qu'ils n'approchent pas des maux de l'esprit, & en particulier des tortures insupportables d'une conscience bourrelée, les moindres de ces maux ne laissent pas de repandre par tout le degout, & l'amertume; Et les plus grands-savoir les maladies, & les douleurs, ont quelque chose d'affreux, capable de nous faire souhaitter, non seulement la mort, mais le néant, s'il n'y avoit que cela qui pût nous guerir. Malheureusement, soit par la mauvaise conduite de nos Parens, soit par notre propre imprudence, ou par l'etourderie, & la mechanceté, de nos semblables, ou par les intemperies de l'air, ou par les mauvaises qualitez des alimens, & des liqueurs, ou par les suites de certains travaux attachez à notre Profession, à notre Metier, ces maux là ont si universellement gagné sur le genre humain qu'il n'y a qu'un très petit nombre d'individus, qui n'en soient plus ou moins attaquez, & tourmentez (k).

I 2

La

(k) On juge bien que l'idée vague de douleurs corporelles renferme la faim, la soif, la nudité, la lassitude, maux qui

La decadence generale de notre corps, quelque graduelle, quelque insensible, qu'on la suppose, implique celle de nos facultez corporelles, & de nos sens. Notre vie alors considerée par rapport au corps devient insipide, & languissante; Et il faut remarquer que cette decadence commence bientôt. Ce n'est qu'à l'age de quinze à vingt ans que le corps atteint son degré naturel de maturité, & de perfection; Et c'est au plus tard trente à quarante ans après qu'il commence à decheoir. Vingt à vingt cinq ans de plus le reduisent en poudre.

Au reste, notre Mortalité, & l'Idée, ou la Crainte, que nous en avons, sont deux sujets absolument differens. Il falloit parler ici de notre caducité, & de notre dissolution: Cela regarde le corps. Mais l'idée de la mortalité est un mal de l'Esprit. C'est pourquoi je la renvoye à l'article des maux, que j'appelle particulierement *Maux de l'Esprit*, comme sont crainte, regrets, remords, & autres sentimens semblables.

L'aiguillon de la mort c'est l'apprehension, qu'on en a. La mort elle même n'est rien, même en supposant qu'elle emporte une cessation totale d'existence. Pour les Brutes elle n'est point un mal parcequ'elles ne savent

qui dans ce monde si derangé, si depravé, sont tres ordinaires.

vent pas qu'elles doivent mourir. Il s'agissoit des imperfections, & des maux, qui ne concernent que le corps. Sa decadence est un mal actuel ; Mais la mort ne l'étant pas de même, je n'avois autre chose à en dire sinon que le dechet de notre corps se termine par sa dissolution.

Dans cette peinture de notre état ici bas par rapport à notre corps on m'avouera qu'il n'y a rien d'outré. Au contraire de peur de trop charger mes couleurs, & de grossir les traits, j'ai peut être tout affoibli, tout diminué. Cette extrémité là est moins vicieuse que l'autre. Elle n'est même sujette à aucun inconvenient. Quand on demeureroit bien loin au dessous du vrai on ne terniroit qu'imperceptiblement l'éclat du contraste, que produira un tableau, ou seulement un foible crayon, de notre état corporel dans le séjour de l'immortalité.

C'est ce tableau que j'ai à présent à tracer ; Et puisque *notre corps vil doit être transformé en corps glorieux (1)*, il faut que ce second tableau corrige l'autre : Il y faut faire disparaître les objets, qui nous faisoient de la peine : Il y en faut ajouter qui nous plaisent ; Et tout cela d'une manière analogue à nos conceptions, & conforme aux déclarations de la Ste Ecriture.

Outre

(1) Phil. iii. 21.

Outre les grandes idées, que nous donne en general l'épithete de *glorieux*, que St Paul dans son Epitre aux *Philippiens* joint à ce Corps, dont le Seigneur nous revetira, l'épithete de *spirituel*, par laquelle le même Apôtre dans sa premiere aux *Corinthiens* distingue ce nouveau Corps, & l'oppose à notre Corps d'aujourd'hui, qu'il appelle *sensuel* (m), eleve encore nos pensées, & peut même beaucoup servir à les particulariser. Car quoiqu'on ne doive pas prendre ici à la rigueur, ou dans un sens absolument philosophique, le terme de *spirituel*, cependant il est clair qu'étant mis en opposition à celui de *sensuel*, (ou *animal*) il exprime avec energie une transmutation, par laquelle ce nouveau Corps sera & delivré de toutes les imperfections attachées à ce tabernacle terrestre, grossier, & doué de diverses qualitez, les plus excellentes qui puissent être alliées à une matiere organisée.

Sur ce pied là tout ce que nous pourrons imaginer de ces qualitez, en n'admettant que celles qui sont du ressort de la matiere, & en suivant l'opposition marquée par St Paul, tout cela sera apparemment ou le vrai même, ou quelque chose qui en approchera beaucoup. Entrons dans le detail :

Premierement nous serons affranchis de toutes ces infirmités naturelles, que j'ai appelées

(m) 1 Corinth. xv. 44. Σῶμα πνευματικόν, σῶμα ψυχικόν.

pellées de fâcheuses sujétions. Dans le Ciel notre Corps ne seroit point un Corps glorieux, assorti à ce beau séjour, si par un mécanisme semblable à celui d'ici-bas il falloit que pour se soutenir il reçût ces alimens grossiers, qui produisent nécessairement de pareils effets. Cet état là d'ailleurs semble ne s'accorder guere avec l'immortalité : Or l'immortalité est le plus grand privilege de cet admirable séjour : Ou du moins avec quelque facilité que l'on se figure que nous pussions reparer les atteintes, les breches, que causeroit nécessairement le choc d'une matiere grossiere, qui attaqueroit notre Interieur, il semble qu'il seroit fâcheux de nous trouver dans la necessité de nous occuper si souvent à nous r'etablir.

Cependant il est de la nature même de tout ce que nous connoissons des corps, surtout des corps organizez, qu'ils s'usent, qu'ils deperissent à la longue : Nous voilà donc forcez à supposer des moyens de conserver, & de restituer, nos corps incorruptibles. Ces moyens seront, sans doute, si simples, si aisez, si commodes, qu'on ne pourra les regarder comme des inconveniens ; Et ce ne sera que rarement, ou de loin à loin, que nous serons obligez d'en faire usage.

Si les passages que j'ai citez, & l'idée d'un état d'immortalité, ne prouvent pas d'une maniere absolument satisfaisante que nous ferons

rons degagez des fâcheuses sujétions, qui sont des suites inseparables de la nourriture, nous en demeurerons convaincus par un autre passage, qui nous le dit formellement (n) : *Les viandes sont pour le ventre, & le ventre pour les viandes : Mais Dieu détruira l'un & l'autre (o).*

Quant au sommeil, par parité de raison, il n'aura plus lieu non plus. Les desseins moraux, qui ont engagé le Créateur à l'introduire dans le monde, deviendront inutiles envers des Etres, dont les facultez intellectuelles ne seront plus asservies à des bouillonnemens du sang souvent très irreguliers & très impetueux. Ces Etres-là d'ailleurs ayant passé par une longue discipline pour apprendre à regler leurs passions n'auront plus besoin d'un secours etranger, & mechanique, pour les contenir dans leurs justes bornes. Ce ne sera que quand ils auront atteint un certain degré de perfection dans le grand art de moderer leurs desirs, d'en bien choisir les objets, d'eteindre ceux qui sont deraisonnables, de faire naître, & d'animer de plus en plus, ceux que la sagesse approuve, ce ne sera qu'alors, dis-je, qu'ils seront admis dans cette demeure celeste. A quoi donc leur serviroit le sommeil ? Ne seroit il pas même un grand des-
avantage,

(n) 1. Cor. vi. 13.

(o) C'est une opinion ancienne, & assez generale. Les plus illustres des Peres l'ont eue. On peut l'inferer aussi, quoique moins directement, de Matth. xxii. 30.

avantage, un vrai malheur ? Cette espece de mort periodique ne seroit elle pas autant de retranché sur une delicieuse existence ? Ne seroit elle pas une usurpation des droits de l'immortalité ?

Oui nos corps, quoique delicatement organisez, subsisteront dans le même etat sans avoir besoin pour cela d'être reparez d'une maniere embarrassante par l'intervention d'une matiere externe, ou d'un intervalle de repos.

On ne doit pas inferer de là qu'au moment de notre entrée dans le ciel notre corps aura une perfection si absolue qu'il ne sera plus susceptible d'aucune autre avantageuse disposition.

Il est bien vrai que comme il n'y aura point alors de nourriture pareille à celle d'ici bas, apparemment il n'y aura point non plus d'accroissement proprement dit : Mais cela n'implique point que nous ne pourrons perfectionner nos dispositions, nos organes ; Et il est fort probable que nos *sens* d'alors (c'est ainsi que j'appelle tout ce qui peut nous rendre susceptible de quelque idée, ou de quelque sentiment par l'entremise de quelque organe) feront des progrès continuels en finesse, en vigueur, en etendue.

Cette conjecture est fondée d'abord en general sur ce que certainement tout notre bonheur ira toujours en augmentant. C'est ce

K

que

que je tâcherai de faire voir ailleurs. Elle est fondée en particulier sur ce que même ici bas dans notre état d'imperfection toutes nos facultez, toutes nos qualitez, tant corporelles que spirituelles, se deployent, s'affermissent, se renforcent, par une sage culture, & un exercice modéré.

J'ai en second lieu à confiderer les heureux changemens qu'il y aura dans notre corps celeste par rapport aux imperfections des facultez, & des sens, de notre corps terrestre, & par rapport aux inconveniens positifs, qui resultent de ces imperfections, & de la nature des Etres, dont nous sommes environnez. Commençons par la faculté loco-motive.

Aujourd'hui nous nous trainons sur la terre : Nous ne pouvons nous empêcher de desirer l'aisance, & la rapidité, du vol des aigles. Peut être les surpasserons nous.

Il ne s'agit pas de là que Dieu nous donnera des ailes. Elles seroient embarrassantes, & sujettes à de grandes catastrophes. Le Tout-puissant peut nous conferer d'une autre maniere, ou par d'autres moyens, le pouvoir de nous elancer dans les airs, & de traverser sans fatigue, avec une celerité admirable, de vastes regions.

St Paul dans sa premiere Epitre aux Thessaloniens (p) dit : *Le Seigneur lui même*
avec

(p) 1 Theff. iv. 16, 17.

avec un cri d'exhortation, & une voix d'Arch-ange, & avec la trompette de Dieu, descendra du ciel; Et ceux qui sont morts en Christ ressusciteront premierement. Puis nous qui vivrons, & qui resterons, serons enlevez ensemble avec eux dans les nuées au devant du Seigneur en l'air. Quelque remarquable que soit ce passage, je ne dis pas qu'il nous indique rien de précis sur la faculté en question: Je pretens seulement qu'il nous autorise à concevoir quelque chose d'analogue à cette façon de nous transporter d'un lieu à un autre.

Certainement, quels que soient les organes, ou instrumens, de nos mouvemens, ou quelle que soit notre puissance de nous mouvoir, nous le ferons avec beaucoup de facilité, & de vitesse.

Ce que je viens d'avancer sur l'excellence de notre faculté loco-motive d'alors implique visiblement toute l'agilité, qui pourra par quelque endroit contribuer à nos plaisirs. Il est donc inutile de m'arrêter sur l'agilité en particulier.

A l'égard de la force proprement dite, il y a aussi tout lieu de juger que nous aurons les moyens les plus commodes, & les plus nombreux, pour vaincre la résistance des corps. Nos travaux corporels d'alors, de quelque nature qu'ils puissent être, n'auront que ce doux degré de peine, qui dans bien

des cas dans ce monde même en fait autant de plaisirs. Comme il ne s'agira plus alors de frequens besoins pour notre conservation, toutes celles de nos occupations, qui demanderont l'exercice de nos organes, ressembleront en beau à ce que nous faisons ici bas pour nous occuper agréablement. Je conçois que sans nous lasser, & avec une promptitude, & une exactitude, dont à present nos plus grands efforts, nos soins les plus assidus, n'approchent pas, nous pourrons remuer les elemens, arranger, assembler, decomposer, les matieres pour en tirer mille thresors cachez, que notre bon Créateur nous laissera la satisfaction de chercher.

St Paul dans sa premiere Epitre aux Corinthiens (9) dit que *le Corps est semé en foiblesse, & qu'il ressuscitera en force*. Je sais bien que ces termes là ne doivent pas être pris absolument à la lettre dans le sens, qu'ils ont ordinairement. Mais il est clair qu'on en doit inferer & ce que je viens de représenter, & tout autre avantage, qui manque à nos corps terrestres par rapport à la faculté de résister aux autres corps, & d'agir sur eux.

Il y a un autre Passage qui nous apprend que toute imperfection humiliante de notre corps d'à present disparoitra, & que le Créateur y substituera tout ce qui, tant à l'égard de la grandeur de ses proprieté qu'à l'égard

de

(9) 1 Cor. xv. 43. *En δυνάμει.*

de sa pureté, pourra rendre accompli le nouveau domicile de notre ame. Voici le Passage :—Notre corps *est semé en deshonneur : Il ressuscitera en honneur* (r).

Ainsi toutes les idées, que je viens d'enoncer & de notre affranchissement de toute fâcheuse sujétion, & de notre activité, agilité, force, souplesse, legereté ; & s'il y a quelque autre propriété corporelle de cette espee, qui soit commode, avantageuse, ou honorable, toutes ces idées-là sont fondées sur la Raison, & principalement sur l'Ecriture.

Je passe à l'article de nos Sens.

CLEOBULE.

En voilà assez pour une fois. Remettons à demain la suite de cette lecture.

PHIL.

L'avis est bon. Théocrite se fatiguerait.

THEOCR.

Et peut être vous fatiguerois-je aussi.

EUGENE.

Mais faisons quelques reflexions.

CLEOB.

Bien courtes donc, s'il te plaît.

EUGENE

(r) 1 Cor. xv. 43.

EUGENE.

Théocrite a avancé que si on en excepte quelques circonstances occasionnelles, & quelques Dons arbitraires, notre felicité dans le Ciel sera une suite naturelle des sages dispositions, des habitudes vertueuses, que nous aurons contractées ici bas (f). Si cela est, il est vraisemblable aussi que la misere, & la destruction, des Pecheurs incorrigibles seront de même les deplorables effets de leurs vices. Je conçois que la Raison nous mène là ; Mais pourroit on en bonne critique appuyer cette opinion sur quelque Passage de l'Ecriture ?

THEOCR.

Oui : Il y en a plusieurs, qui l'insinuent distinctement. *L'affection de la chair est la mort ; Mais l'affection de l'Esprit est la vie, & la paix : Ce que l'Homme aura semé il le moissonnera aussi : C'est pourquoi celui, qui sème à la chair, moissonnera aussi de la chair la corruption ; Mais celui, qui sème à l'Esprit, moissonnera de l'Esprit la vie eternelle (t).* On pourroit confirmer la Proposition par divers raisonnemens, & par d'autres Passages. A quelque heure de loisir, mes Amis, si vous voulez, nous aurons une conversation exprès là dessus. Adieu.

(f) Ci-dessus, p. 51. & la suite.

(t) Rom. viii. 6. Gal. vi. 7, 8. Voyez aussi Jaq. i. 15.

III. D I A L O G U E.

PHILEMON, EUGENE, CLEOBULE, &
THEOCRITE.

THEOCR.

JE suppose, mes amis, que vous n'avez pas oublié que ce que je vous lus hier de mon Essai marque une partie des heureux changemens, qui se feront dans nos corps mortels quand notre Seigneur *les rendra conformes à son corps glorieux (u)* ; Et que j'en suis à l'article des Sens.

[Il lit.]

Nos sens sont de differente espece, & respondent plus ou moins à l'excellence de la créature intelligente. Les impressions, que notre ame reçoit par le moyen de nos organes (Et c'est là ce qu'on appelle des Sensations) sont en general des sentimens agréables. Les sentimens douloureux, qui nous affectent aussi par l'entremise du corps doivent être censez, des accidens ; Et ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici.

Il y a quelques uns de nos Sens, qui outre le plaisir actuel, qu'ils nous donnent, servent encore, & principalement, à nous procurer la connoissance des objets autour de nous.
D'autres.

(u) Phil. iii. 21:

D'autres considerez en eux mêmes se bornent au sentiment de plaisir. Celui de la Vue, le plus noble de tous, est evidemment, & principalement, destiné à nous fournir la connoissance des objets. La vue d'une fleur, par exemple, produit bien d'abord un sentiment agréable ; Mais elle me donne aussi (Et c'est là, sans contredit, le grand usage de la merveille de l'Oeil) elle me donne aussi des perceptions, ou des idées, de la figure de cette fleur, & des parties qui la composent.

Le Goût, & l'Odorat, au contraire, si on les considere en eux mêmes, se bornent à ce sentiment de plaisir, qu'ils excitent dans mon ame. En effet je ne puis en tirer aucun secours pour decouvrir ce que c'est qui dans ce morceau delicat, ou dans cette rose, produit en moi la douce sensation.

L'Ouïe peut être regardée comme étant d'une espece mitoyenne. Un seul son agréable n'est à la verité qu'un simple sentiment. Il ne peut m'aider à apprendre quel est l'objet qui le cause : Mais plusieurs sons differens, qui se conviennent l'un à l'autre, & qui forment de touchans accords, impriment necessairement dans mon esprit l'idée de l'Harmonie : J'apprens par là naturellement des rapports curieux, & interessans.

Il est bien vrai qu'entre les objets du Goût & entre les objets de l'Odorat, dont nous faisons d'agréables mélanges, il y a des rapports

rapports de convenance, qui donnent lieu à la speculation, & par consequent nous aident à former des idées : Et de même entre les objets innombrables de la Vue il y a une infinité de relations de grandeur, de figure, & de couleur, qui fournissent matiere à une curieuse, & profonde, etude ; Mais il me semble que tout cela n'est qu'accidentel ; Ou du moins nous ne sommes point frappez de ces rapports de la même maniere, nous ne le sommes pas si immediatement, si naturellement, je pourrois dire si necessairement, que des rapports de plusieurs sons harmonieux, Il y a d'ailleurs une difference considerable entre les impressions, que font sur notre ame les Sons agréables, & celles, que produisent le Goût, & l'Odorat : L'impression des Sons, sur tout quand on y joint le discernement de l'harmonie, se lie admirablement avec ce qu'il y a en nous d'intellectuel, & de moral : Au lieu que le Goût, & l'Odorat, pris en eux mêmes, ne vont pas plus loin que ce plaisir purement animal, qu'ils excitent.

En voilà assez sur les differentes especes, ou les differens effets, & usages, de nos sensations. Avant que d'en venir à des raisonnemens particuliers sur celles, que nous aurons dans le ciel, il est important de faire encore quelques reflexions generales.

La premiere question, qui se presente, c'est :—De quelle sorte seront elles ?

Je croirois qu'elles seront des deux sortes, que je viens d'indiquer. Celles, que le changement de notre etat engagera le Créateur à exclurre de notre constitution, ne pourra, ne voudra-t-il, point les remplacer, y suppléer, par des sensations differentes, très superieures, & peut être en beaucoup plus grand nombre ?

Celles des sensations nouvelles, qui n'auront rien de semblable, ou d'analogue, aux sensations, que nous connoissons, il nous est impossible d'en former une idée parceque pour connoître une sensation il faut necessairement l'avoir. Un Aveugle ne peut deviner ce que c'est que la Vue, ni un Sourd ce que c'est que l'Ouïe : Mais de cela même qu'il y a ici bas des sensations, qui sont totalement ignorées de certains hommes, nous avons droit de conclurre que dans le ciel, il pourra y en avoir que nous ne saurions à present deviner. Comme il est du ressort de la puissance suprême de varier les sensations à l'infini, il est digne de la munificence, & de la bonté, de Dieu, d'en gratifier ses créatures intelligentes à mesure qu'elles le meriteront par leur sage conduite, & qu'elles monteront d'une classe à une autre dans la gradation éternelle des etats de felicité,

Quelle autre exception voudroit on que celle qui est indiquée par l'Ecriture ? Ces sensations-

sensations-là à coup seur, & apparemment celles-là seules seront retranchées, qui alors ne seroient pas dignes de nous, ou ne seroient point adaptées à notre glorieux etat.

Je fortifie cette conjecture par quelques raisonnemens :

Pour des Etres imparfaits, & corporels, comme nous serons, même dans la gloire, la perte d'une seule sorte de sensations convenables seroit une perte réelle. Notre bonheur en seroit diminué d'autant. D'ailleurs ce retranchement detruiroit aussi en partie l'activité de diverses Vertus, dont les sensations occasionnent l'exercice, & la naissance de plusieurs sentimens moraux, qui enrichissent notre bonheur. Certainement entre autres bons effets des sensations quand les desirs qu'elles suscitent, sont enchainez par la Raison, ou toujours guidez par elle, il y a celui-ci, qui est bien considerable: Elles peuvent sans aucun mélange de venin donner prise, pour ainsi dire, à une multitude de gracieuses attentions, de soins obligeans, qui cimentent, qui animent, l'affection mutuelle.

A force de vouloir spiritualiser notre existence celeste on se reduit à une impossibilité de s'en former quelque idée : On etablit un systême incompatible avec la nature des objets materiels ; Et tout en avouant une resurrection réelle, on la rejette. De là cette plainte si ordinaire——Que nous n'ayons aucune

aucune notion du Paradis ; Et de là en partie la froideur avec laquelle la plupart des Gens le desirent.

Ici bas bien souvent les idées, les desirs, qui naissent des sensations corrompent nos vertueux sentimens, nous jettent dans de honteux ecarts ; mais dans le Ciel quelque délicieuses qu'elles puissent être, elles ne pourront egarer l'imagination. Notre Entendement, & nos Sentimens moraux la tiendront toujours en regle. Ce n'est qu'à cette condition-là qu'elles nous seront accordées. Ceci, pour le dire en passant, nous indique pourquoi il est si necessaire dez ici bas de gagner cet empire sur nos sens. Il faut que de bonne heure nous apprenions à nous en rendre tellement les maîtres que nous sachions les faire toujours servir à nos vertus, & les empêcher constamment de s'y opposer. Si dans le ciel il n'y en avoit point, on ne fait quel rapport notre discipline d'ici bas auroit avec notre etat d'alors : Nous apprendrions toute notre vie à vaincre des Ennemis, qui ne devroient plus revenir, & dont la défaite ne pourroit par elle même avoir aucune influence sur notre sort ; Au lieu que suivant mon idée notre victoire d'ici bas nous les fera retrouver defarmez, & propres à être de bons serviteurs. Je souhaite qu'à cette occasion on se r'appelle ce que j'ai dit auparavant sur la grande probabilité d'une analogie

gie(a) generale entre notre etat terrestre, & notre etat celeste. L'observation particuliere que je viens de faire ici, reçoit du jour de cet endroit là & lui en donne.

Si pendant que nous étions sur la terre nous avons *marché, non point selon la Chair ; mais selon l'Esprit (b)*, encore une fois où fera le danger, où fera l'inconvenient, en nous éclairant d'une vaste effusion de lumiere de nous rendre en même tems au centuple des plaisirs de la nature de ceux, qui ne nous ont point seduits ?

On me dira peut être que pour ce qui est de quelques facultez, ou qualitez, corporelles, & de deux, ou trois sensations, analogues à celles d'ici bas, on est prêt à convenir que selon toutes les apparences il y en aura dans le ciel ; Mais que ce que je hazarde sur le nombre, & la varieté, des sensations d'alors, n'est qu'une bien foible conjecture.

Ce n'est qu'une conjecture : J'en tombe d'accord ; Mais elle ne me paroît point foible : Je ne la propose point à la legere. Outre qu'elle est fondée sur des raisonnemens très plaufibles, la Ste Ecriture semble nous l'insinuer. Les images, qu'elle nous donne de la Vie à-venir, sont le plus souvent tirées de divers objets corporels, qui excitent d'agréables sensations.

II

(a) Voyez II. Dial. p. 51, & suiv.

(b) Rom. viii. 1.

Il est bien vrai qu'en nous apprenant que ce qui regarde les festins, par exemple, & autres plaisirs des Sens, qui ne sont que pour l'oeconomie passagere de ce monde present, doit être entendu figurément, elle nous précautionne contre la grossiere absurdité qu'il y auroit à prendre ces images à la lettre; Mais il semble pourtant que ces images marquent des sensations ou analogues, ou equivalentes, ou superieures, & apparemment tout cela; Car si le bonheur celeste consiste uniquement dans les connoissances, & les sentimens moraux, & n'admet de facultez, ou qualitez, corporelles, ou sensations, que celles qui sont inseparables de tout corps quelconque; ou qui sont absolument requises pour procurer certaines perceptions intellectuelles; ou sans lesquelles nous serions privez de communication avec nos semblables, si, dis-je, c'est là le cas, de pareilles images non seulement representent mal; mais nous induisent en erreur, ou du moins rendent l'erreur bien excusable. Et à quoi bon, je vous prie, des peintures qui sans pouvoir nous donner la moindre idée de la realité des choses peuvent aisément, peut être même doivent naturellement, nous les faire concevoir à faux?

Il y a donc beaucoup d'apparence qu'un nombre infini d'objets exciteront en nous des sensations exquisés, qui très frequentes, très variées, n'ebbranleront pourtant point la fine,
mais

mais solide, constitution de nos corps celestes. On imagine facilement de subtiles sensations de cette espece : L'Odorat par exemple nous en donne une idée : Quand les parfums ne sont pas trop violens leurs impressions ne causent à notre cerveau aucune alteration : C'est une impression legere, qui ne derange rien. Le mélange des diverses odeurs, qu'exhalent de tous côtez les bois, & les prairies, se fait sentir par tout : C'est un plaisir varié, mais continuel : Cependant il n'entête, ne fatigue point, n'occasionne aucun mal : Au contraire cette foible, mais douce, agitation contribue à la santé, à la gayeté.

Nous pouvons supposer dans les objets, & dans nos organes, de l'autre vie des proprieté, & des rapports, semblables, ou analogues. Et les delicieuses sensations, qui en resulteront, nous dedommageront bien amplement de la perte de celles, qui créées uniquement pour notre etat terrestre, & mortel, doivent cesser au moment que cet etat ne sera plus.

Ces reflexions generales sur nos sensations celestes amènent des observations particulieres, des conjectures de detail :

La Vue nous presente un vaste tableau de differens objets. Elle nous donne avec une promptitude etonnante l'idée de tous ces objets : Et le plaisir, qu'elle nous procure par là, est plutôt un plaisir intellectuel qu'un plaisir sensuel : Assurément ce n'est pas tant de

de l'image d'un objet simple, & unique, que de la diversité des objets, & de la connoissance que cette diversité nous donne de leurs differences, & de leurs rapports, que notre ame est agréablement frappée. D'ailleurs (je l'ai déjà marqué en deux mots (c) ; mais il faut le redire ici, & le developper un peu) un Etre intelligent, mais corporel, & placé parmi un grand nombre d'autres Etres corporels aussi, ne pourroit être heureux s'il n'avoit une prompte perception & de la nature, & des mouvemens, de tous les objets voisins, qui peuvent le heurter, le toucher, l'affecter de quelque maniere. Des Etres corporels, qui se mouvroient dans de profondes tenebres, je veux dire dans une entiere ignorance des mouvemens des autres corps, s'entre-choqueroient frequemment : Ce seroit un affreux cahos. Par consequent placez nous dans tel séjour qu'il vous plaira, qui est toujours supposé plus parfait que celui-ci, il faudra que nous ayons la Vue, ou quelque chose de très analogue à cet admirable organe. Ici bas nous sentons à toute heure son imperfection. Il y a donc tout lieu de juger que dans le Ciel le Sens analogue sera non seulement exempt des defauts d'à present, mais encore beaucoup plus excellent que la Vue d'aucun animal de ce monde, que nous habitons.

Les

(c) Voyez II. Dial. p. 54:

Les oiseaux de proie decouvrent du haut des nues un petit oiseau à deux pieds de terre : Il y a des Reptiles, & des Insectes, dont les yeux sont ou faits, & placez de façon, ou si nombreux, qu'ils voyent de tous côtez. Peut être ces avantages là seront ils réunis en nous. Mais sans appuyer sur de telles particularitez, ce que l'on peut au moins avancer hardiment c'est que le sens, qui repondra à ce que nous appellons la vue, sera incomparablement plus fin, plus perçant, plus étendu, que notre Vue d'aujourd'hui.

Après cela, s'il y a quelque chose de semblable, ou d'analogue, à la lumiere d'à présent, il faudra que cette lumiere soit invariable, éternelle. La nuit ne convient point à des Etres, qui ne dorment pas.

Dans cette grande Prophetie : — (d) *Tu n'auras plus le soleil pour ta lumiere du jour, & la lueur de ta lune ne t'eclairera plus ; Mais l'Eternel te sera pour lumiere éternelle, & ton Dieu pour ta gloire. Ton soleil ne se couchera plus, & ta lune ne se retirera plus ; Car l'Eternel te sera pour lumiere perpetuelle*, je ne sai si Esaïe a eu une idée pareille à la mienne ; Mais il est bien probable que c'est dans ce sens là que l'Auteur de l'Apocalypse dans sa brillante description de la Jerusalem celeste entend les paroles suivantes : — (e) *La Cité*

M

(d) *El. lx. 19. 20.*

(e) *Apocal. xxi. 23.*

n'a pas besoin du soleil, ni de la lune, pour luire en elle ; Car la clarté de Dieu l'a éclairée, & l'Agneau est son flambeau ; Et plus bas : — (f) Il n'y aura plus là de nuit ; Et ils n'ont que faire de la lumière de la chandelle, ni de la lumière du soleil ; Car le seigneur Dieu les eclaire (g).

Ce sera donc une lumière pure, egale, d'un éclat éternel, & dont cependant nos yeux alors faits exprès pour elle, ne seront ni éblouis, ni fatiguez.

L'Ouïe est le second de nos Sens, qui convienne le mieux à l'excellence d'une Créature intelligente. Ses principaux usages sont :

Premierement de nous fournir un moyen prompt, & commode, de nous entre-communiquer nos pensées : Et

En second lieu de suppléer au défaut de la Vue ; De nous avertir des mouvemens invisibles, qui se font autour de nous, & qui pourroient nous nuire.

A l'égard

(f) Apocal. xxii. 5.

(g) J'ai bien pensé à divers raisonnemens, que l'on peut faire contre la justesse de mes citations tirées de l'Apocalypse ; Mais comme je ne pourrois y répondre sans une Digression, ou une Note, très longue & peut être très ennuyeuse, je ne juge pas à propos d'entrer dans cette discussion.

Si on me propose des difficultez, peut être tâcherai-je de les résoudre.

Au pis-aller, quand même on regarderoit ces citations comme nulles, je pense que mes conjectures pourroient se soutenir. Elles ne seroient déstituées de l'autorité de la Ste Ecriture que par rapport a un peu plus de detail.

A l'égard de ce premier usage, on conçoit bien que dans un état, où nous aurons des facultez, & des moyens, d'une tout autre perfection que ceux d'ici bas pour multiplier, & augmenter, nos connoissances, & pour y faire des progrès plus rapides, Dieu nous rendra quelque chose de semblable, ou d'analogue, mais très supérieur à tout ce que dans l'organe de l'Ouïe il peut y avoir aujourd'hui de nécessaire à cette fin.

Quant aux mouvemens dangereux, dont nous sommes avertis par l'Ouïe, supposé que dans le séjour de l'immortalité nous pûssions être exposez à quelque mouvement nuisible, on juge d'abord que des Etres qui voyent de la façon que je le conjecture, & qui ne dorment jamais, n'ont guere besoin de l'Ouïe pour être informez de ces sortes de mouvemens. Ainsi par le changement de nos circonstances elle perdra entierement, ou peu s'en faut un usage, qui ne sert qu'à notre sûreté. Mais tous les usages, qui peuvent être des ingrediens convenables à notre félicité d'alors, l'Ouïe, ou la sensation analogue, qui nous sera restituée, les retrouvera & plus parfaits, & apparemment en plus grand nombre.

Le plaisir de la symphonie en particulier ne doit pas perir. C'est un plaisir, dont assurément les Brutes ne sont pas susceptibles comme nous. L'Ouïe leur a été donnée à

cause de son utilité par rapport à leur conservation ; Mais la douce addition de la Musique resulte de la faveur que Dieu nous a faite de nous douer d'une ame bien differente de la leur.

Par l'influence du corps sur notre ame ; Par la souplesse, & la promptitude de l'imagination, & par la communication d'ébranlement qui resulte d'une infinité de connexions entre nos idées, les sons harmonieux font naître divers sentimens Moraux, ou nous disposent à les recevoir, &, à plus forte raison les animent, les augmentent, quand on les a deja reçus (b).

Peut être y aura-t-il dans le Ciel quelque chose d'analogue à cet heureux Mechanisme.

Quoiqu'il en soit, le plaisir de la Musique est à present si eminemment assorti à notre dignité qu'apparemment il ne cessera pas de l'être lorsque nous serons habitans du Ciel.

L'Odorat a une étroite liaison avec le Goût. Il aide à nous faire distinguer ce qui peut nous servir d'aliment, & ce qui ne le doit pas. Il excite l'appetit, & fait souvent la

(b) *Music bath Charms to sooth a savage Brest.*

Aux accens melodieux
Quel cœur feroit insensible ?

Les Poëtes, & divers autres Ecrivains, de tous les Tems, & de toutes les Nations, ont dit quelque chose de semblable.

la meilleure partie du plaisir que donne le boire, ou le manger.

Il se pourroit que dans le Ciel la sensation analogue eût une influence analogue. Mais independamment de cette utilité particuliere, & si sagement adaptée à notre etat present, il est par lui même extrêmement agréable ; Et comme il m'a servi d'exemple pour ces Sensations subtiles, mais douces, & innocentes, que je suppose que nous aurons, je croirois que nous retrouverons ou cela même admirablement raffiné, ou quelque chose de bien analogue.

Il est vrai que les plus agréables Sensations ne sont après tout qu'un supplément au bonheur intelligent, & moral. C'est là une Proposition importante que je ne fais que marquer ici, & que j'aurai soin de developper ailleurs.

Plus ce bonheur intelligent, & moral, est porté à un haut degré, moins l'Etre, qui le possède a besoin de sensations pour compléter sa felicité. Mais il n'est pas à supposer qu'en entrant dans le Ciel, ni même bien des siecles après, ni peut être en aucun tems, nous parvenions à ce point de sublimité, où des sensations agréables deviendroient absolument inutiles à notre béatitude ; Et tant qu'elles pourront par quelque endroit y contribuer, encore une fois il y a toute apparence que le Tout-puissant nous les prodiguera.

Il ne neglige rien : Le plus petit avantage, qu'il peut procurer à ses cheres Créatures, ne lui est point à *mepris*.

Aux reflexions, que je viens de faire sur les Sensations, j'ajoute cette remarque importante :

Il y a un etat, qui n'a du rapport à aucun de nos sens en particulier, mais qui les favorise tous. C'est cet etat d'une Aise complete, où l'on se trouve quand on jouit d'une santé entiere; Qu'aucune intemperie de l'air, aucun insecte, aucun des corps, qui environnent le nôtre, ne nous causent la moindre incommodité, & qu'au contraire tout conspire à nous flatter, à nous plaire. C'est plus qu'une simple tranquillité : Ce n'est pas du moins une tranquillité insipide : Sans faire attention aux objets, qui pourroient chatouiller quelqu'un de nos sens en particulier, on goûte un plaisir general, qui sans être fort vif a quelque chose de bien doux : Ainsi, par exemple, après un paisible sommeil, dans un lieu riant, où l'air est pur, & frais, on jouit de l'etat, que je veux dire. Il suffit de l'indiquer pour le faire comprendre, parceque vraisemblablement il n'y a personne, qui ne le connoisse par experience.

Nous devons supposer dans le Ciel une situation analogue. Nous n'y serons plus exposez ni à la faim, ni à la soif, ni aux injures de l'air, ni par consequent au labeur excessif, que souvent les necessitez presentes nous font subir,

subir. Certains animaux nécessaires, ou utiles dans ce monde, mais souvent fort incommodes, ne seront point là. Où il n'y aura plus de *sexe*, & dans un lieu inaccessible aux vents, & aux frimats, les vetemens seroient superflus. Voilà encore un embarras, une gêne, dont nous serons delivrez. Ainsi la douce situation, que je viens de faire envisager, ne peut approcher que peu de celle du même genre dans le séjour de l'immortalité, même sans compter l'article, qui seul y met une difference immense, c'est que rare ici, là elle sera perpetuelle. Tout cela est positivement marqué dans l'Ecriture (i).

En voilà assez sur les Sens.

Les maladies, les douleurs, la decadence de notre corps, & sa mortalité, ce sont là les grands maux de la vie presente, desquels toute notre sagesse ne peut nous garantir. Or *ce corruptible-ci revetira l'incorruptible* (k); Et dans la Cité celeste il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni peine (l).

J'ai deja eu occasion de le dire en passant : On ne sauroit imaginer un corps organisé, que rien ne puisse detraquer (m). Il ne seroit

(i) Apocal. xxi. 4. & Matth. xxii. 30.

(k) 1 Cor. xv. 53, 54. Apocal. xxi. 4.

(l) Il est evident que dans cet endroit le mot *πένος* signifie Travail dur, ou fâcheux, ou Peine, Douleur. Il falloit donc dans nos Versions le rendre par celui de Peins, & non par le terme equivoque de Travail.

(m) Voyez II. Dial. p. 71.

roit donc pas judicieux de supposer une entiere impossibilité du moindre dechet dans nos corps celestes ; Mais sans cette supposition nous pouvons concevoir leur immortalité ; Et s'ils ne sont pas absolument inaccessibles à la maladie, & à la douleur, au moins le desordre fera, sans doute, très facilement, & très promptement réparé.

Particularisons un peu ce que j'ai avancé là dessus en termes vagues (n) :

Apparemment Dieu nous donnera & une perception distincte de chaque partie de notre composition, & en même tems le pouvoir de r'établir sur le champ, & peut être par un seul acte de notre volonté, cette partie, où il pourroit être survenu quelque derangement. Alors il ne seroit pas necessaire, comme il l'est à present, que nous sentissions de la douleur pour nous avertir du desordre : Nous l'appercevriens sans douleur au moment même qu'il arriveroit. Tout ce qu'il y aura autour de nous sera de nature à ne pouvoir nuire à notre constitution qu'autant qu'il est de la nature de la matiere en general quand elle est agitée de porter atteinte à tout ce qui est corporel ; Et si au bout d'un long espace de tems nous decouvrons la plus legere blessure, ou indisposition, nous reparerons dans un clin d'oeuil cette breche presque imperceptible :

(n) Voyez II. Dial. p. 71.

nous refuser, de suspendre, pendant de longs intervalles l'usage de ces moyens. Si cela n'étoit pas, notre état celeste seroit sujet à divers inconveniens physiques, & moraux, qui ne quadrent point avec l'immortalité, & la béatitude. Apparemment la privation de ces moyens causera à la longue quelque petit detrimement corporel ; Mais nous pourrons y remédier aussitôt selon ma supposition ci-dessus. Au reste cette privation ne pourra jamais être que volontaire ; Car assurément la disette des moyens de se conserver ne sera jamais à craindre. Et si on me demande pourquoi j'imagine que l'on voudroit quelquefois subir cette privation, je repondrai qu'on le voudra dans toutes les occurrences, où il s'agira de sacrifier les plaisirs de quelque sensation à des plaisirs plus nobles. Je ne developpe point ici cette pensée : Ce n'en est pas le lieu. Elle aura sa place quand je parlerai des plaisirs intellectuels, & moraux.

Anjourd'hui les maladies.

CLEOB.

Attens un moment. Tu me parois panacher à croire que nous pourrons être inaccessibles à la douleur ; Que comme elle ne sera plus nécessaire pour nous avertir d'un derangement, qui pourroit avoir des suites funestes, il conviendra que nous n'y soyons plus sujets. Cela seroit fort bien si on pouvoit

voit concevoir qu'un Etre corporel susceptible de sensations agréables pût ne l'être pas de sensations douloureuses ; Mais je doute qu'en bonne philosophie cela puisse se concilier.

THEOCR.

Aussi en ai-je parlé comme d'une chose problématique : Mais supposons que par quelque choc imprévu, qui pourra arriver une fois en cent millions d'ans, je souffre une douleur, dont je me guéris à l'instant même que je la sens, seroit-ce-là un grand inconvénient ?

CLEOB.

Si l'on te passe le reste de ton hypothese, tu as raison. Reprens ta lecture.

THEOCR.

Aujourd'hui les maladies, les douleurs, traversent frequemment nos plus utiles, nos plus douces, occupations, nos plaisirs les plus chers. Alors plus de ces tristes obstacles, plus de ces affligeantes interruptions : Nous serons entierement à nous mêmes : Nous posséderons nos Biens à plein. Aujourd'hui tantôt un mal, tantôt un autre, nous en ravit la jouissance. Alors rien ne pourra ni nous l'enlever, ni la diminuer. Au Ciel il n'est point de (p) *Larrons, qui percent, & derob-*

N 2

bent :

(p) Matth. vi. 20.

bent : La tigne, & la rouille n'y gâtent rien. A present l'affoiblissement inevitable de nos facultez, de nos sens, nous met dans un etat de langueur, d'insensibilité, d'ennui. Alors dans une jeunesse eternelle, & à la faveur d'un accroissement continuel de nos facultez, & de nos goûts, nos plaisirs s'affermiront, & augmenteront de plus en plus en vivacité, & en variété.

Ce que j'ai dit jusqu'à present se rapporte tout à ces avantages, ces Biens, ou ces plaisirs, que je nomme avantages, & plaisirs, du Corps pour les distinguer de ceux, qui supposent les Affections Morales, & la Reflexion. Ces derniers, que j'appelle particulièrement les Biens, ou les plaisirs, de l'Ame, sont d'un tout autre prix. Sans eux nous ne serions heureux que comme les Brutes. Ainsi notre Ame dans le Ciel auprès de notre bon Dieu, parmi les Saints glorifiez; va nous presenter un tableau infiniment plus auguste, & plus attrayant.

CLEOB.

Arrêtons nous ici : Gardons ce tableau pour une autre lecture, & raisonnons un peu sur ce que nous venons d'entendre.

Quoique ce que Théocrite nous a lû sur l'avantage des organes materiels pour une Intelligence finie me paroisse assez plausible, cependant je suis encore en suspens. Par là même

même qu'il admet comme un Principe certain que l'Etre infini est Esprit pur il est evident qu'il reconnoît la possibilité d'un Etre spirituel degagé de toute matiere ; Et il faut qu'il avoue en même tems que cet etat là etant celui de l'Etre suprême a beaucoup plus d'excellence que tout autre etat quelconque.

THEOCR.

Il me paroît, Cléobule, qu'en faisant cette objection tu n'as pas donné assez d'attention à l'idée de l'Infini, ou de l'Immensité. L'Etre immense étant par tout, se trouvant intimement present à tous les Esprits, penetrant toutes les parties de la matiere, n'a besoin ni de mouvement, ni d'organes, pour être ici, ou là, ou pour voir tel, ou tel, objet. Il n'en est pas de même d'un Etre intelligent, de qui l'Immensité ne sauroit être un attribut. A l'Etre Intelligent, mais fini, il faut des organes ; Et l'idée d'organes implique celle de matiere : Mais je ne veux point repeter ce que je vous ai lû là dessus (q). Je suppose que tu te le r'appelles.

CLEOB.

Ah ! oui je m'en souviens : Et j'ai oublié de te proposer quelques difficultez tirées de quelques phenomenes du monde materiel, comme, par exemple, de l'Attraction, ou de la Gravitation.

THEOCR.

(q) II. Dial. p. 45. & suiv.

THEOCR.

Je les ai prévues, & peut être pourrois-je les résoudre ; Mais, je vous prie, n'entrons pas plus avant dans une pareille discussion. Rapportons nous en à ce que nous enseigne la Ste Ecriture. Elle nous parle d'une Resurrection, & du revetissement d'un meilleur corps, comme d'un grand Bien (r). Assurément s'il étoit mieux, & s'il convenoit à la nature de notre être, à cette classe d'Etres, à laquelle nous appartenons, ou, en d'autres termes, à cette sorte d'Etres que nous sommes, que notre ame fût absolument séparée de toute matiere, Dieu ne nous chargeroit point d'un nouveau corps. Puisque pour compléter notre béatitude il a dessein de nous en revetir, il faut que c'en soit un moyen nécessaire.

EUGENE.

Mais quand nous mourons ce corps, que nous avons ici bas, se dissout entièrement ; Et ne m'avouera-t-on pas qu'alors si notre ame continue à exister elle est absolument séparée de toute matiere ?

PHILEM.

Ce n'est point une consequence. Il se peut que ce que nous appelons notre Ame fasse

(r) Voyez 1 Cor. xv. & 2 Cor. v. 1—4, &c.

fasse un Tout avec une matiere invisible, & incorruptible. Si cela est, notre mort ne la prive que de ces organes terrestres, qui n'étoient faits que pour ce Monde present. Je n'ai garde pourtant d'affirmer que cela est ainsi. Ce sont là des Points d'une speculation abstraite, sur lesquels je ne prens pas le ton decisif, & dont j'avoue même que je ne m'embarrasse guere parce qu'ils me paroissent peu interessans. Ce n'est pas sur la nature de notre Ame, c'est sur la sagesse, & la bonté, de Dieu que je fonde l'idée de notre immortalité.

Théocrite a avancé, comme une Proposition fort probable, qu'il n'y a que Dieu seul, qui soit un Esprit absolument pur (s). Cette Proposition-là semble renfermer, ou, si vous voulez, renferme indubitablement, celle qui vient de me servir à repondre à la question de Philemon : Mais que ces Propositions soient vraies, ou non, au fond que nous importe ? Dans nos circonstances presentes savoir avec quelque certitude que notre ame ne mourra point, &, que pour être parfaitement heureuse elle a besoin d'organes, c'en est assez.

EUGENE.

Je me figure cette pauvre ame depouillée de ses Organes, attachée peut être à un atome, transportée quelquefois en divers endroits,

(s) Dial. II. p. 47.

droits, mais involontairement, & sans le savoir : Et quand vous la supposeriez separée de tout Corps quelconque, la voilà dans un etat semblable à celui que tu as indiqué (t), isolée, concentrée en elle même, reduite à peu près à ruminer les idées, & à raisonner sur la situation precedente, & sur celle qui l'attend.

Combien seront miserables pendant tout l'intervalle de tems, qui s'ecoulera entre celui de leur mort & celui de leur resurrection, ceux qui n'auront à se r'appeller que des egaremens volontaires, des folies, des crimes !

Envisageant tout d'un tout autre oeil, & sans doute, convaincus alors d'un terrible avenir, que de honte, que de regrets, que de frayeur !

PHIL.

Cela est vrai ; Mais cette situation n'aura rien de triste pour les ames vertueuses : Au contraire, elles jouiront d'une tranquillité bien douce, d'une esperance bien flatteuse.

CLEOB.

Hé, mais, je ne sai. Il me semble que si ce sejour est bien long, elles se trouveront souvent exposées à l'ennui.

PHIL.

(t) Voyez Dial. II. p. 45, & suiv.

PHIL.

Pourquoi ne concevrions nous pas que, s'il le faut pour éviter cet inconvenient, elles tomberont quelquefois dans un état d'inaction, & de repos, qui seroit, si vous voulez, analogue au sommeil, sans exclurre pourtant tout sentiment d'existence ? Ou-bien quand même ce seroit réellement un sommeil, une insensibilité periodique, je ne vois pas où seroit le mal. On se figure que l'ame ne sauroit exister sans reflechir, sans raisonner. Cette notion est elle bien fondée ? L'un, ou l'autre, de ces états, seroit un bon moyen d'abreger beaucoup le sentiment, ou la mesure d'une durée, que le manque d'occupation pourroit quelquefois faire paroître bien longue. On ne s'ennuye point quand on ne reflechit pas, quand on ne calcule pas le tems ; Encore moins s'ennuye-t-on, s'apperçoit on d'un long espace de tems, quand on dort.

THEOCR.

Je ne goûte point cette hypothese. Nous n'en avons pas besoin. Elle n'est pas plus propre qu'une autre à dissiper nos tenebres sur l'état en question. Je suis persuadé que l'Esprit de Dieu daignera par de benignes influences, des communications, dont à present nous n'avons aucune idée, rendre cet

O

état

etat non seulement toujours agréable, ou paisible, mais quelquefois ravissant. Le commencement du chap. v. de la seconde Epître de St Paul aux Corinth. (u) semble insinuer que même avant la Resurrection nous aurons avec Christ plus de communication que nous n'en avons sur la terre. Il est bien probable aussi que cet endroit de l'Apocalypse :
 — Bienheureux sont ceux qui meurent au seigneur ; Car ils se reposent de leurs travaux, & leurs oeuvres les suivent (x) — regarde principalement l'etat, dont nous parlons.

EUGENE.

Peut être ceci nous indique-t-il le sens de ce passage de l'Evangile selon St Luc : *En verité je te dis qu'aujourd'hui tu seras avec moi en Paradis* (y). Jesus Christ exprimeroit par là un etat actuellement heureux, & une attente certaine du bonheur qui est réservé aux Fideles dans le Ciel. Il est ordinaire aux Ecrivains sacrez d'envisager comme réellement & pleinement, arrivé un evenement qui ne l'est encore qu'en partie, mais dont le Tout est infallible.

THEOCR.

Ou sans le secours de cette remarque, & plus simplement, notre seigneur parle ici selon

(u) 2 Cor. v. 6—8.

(x) Apocal. xiv. 13. Voyez aussi Luc. xx. 37, 38.

(y) Luc. xxiii. 43.

lon l'idée des Juifs, & la confirme : Ils croyoient qu'il y a un lieu, où les ames des Fideles sont reçues immediatement après la dissolution du corps, & que loin de devenir insensibles ellès-y jouissent d'un grand bonheur.

CLEOB.

Les Fideles ne pourront ils employer utilement, aussi bien qu'agréablement, ce long loisir ? — Se servir de leurs reflexions à corriger certaines idées, à diminuer certains attachemens ? Et les influences, les communications, dont tu as parlé, ne pourroient elles point les seconder dans cette bonne occupation ?

THEOCR.

Je ne sache rien qui nous empêche de le croire : Il faut seulement remarquer que ces influences ne doivent point aller jusqu'à suggerer miraculeusement des connoissances, dont l'acquisition est reservée pour le ciel. Pendant l'intervalle entre notre mort & la Resurrection c'est assez que ces influences entretiennent l'ame dans la tranquillité, dans la confiance, & lui inspirent de tems en tems de vifs sentimens de joye. Porter ces influences plus loin ce seroit confondre les Dispensations ; ce seroit surtout empieter sur les droits de l'Agence ; Ce seroit abandonner le dessein

que Dieu me paroît avoir formé de faire arriver ses Enfans tous ensemble au port de salut.

Ce grand, & sage dessein, les Ecrivains sacrez nous le marquent assez clairement : Ils nous insinuent même que les choses sont réglées de façon qu'aucun des Fideles n'aura d'autres avantages sur son Frere que ceux qui resulteront de la difference necessaire de leurs talens, & des soins qu'ils en auront pris. L'Auteur de l'Epitre aux Hebreux parlant de ceux, qu'il avoit citez en exemple d'une grande Foi, dit : (x) *Quoiqu'ils ayent tous été recommandables par leur Foi, ils n'ont pourtant point reçu l'affet, ou l'ACCOMPLISSEMENT, de la promesse; Dieu ayant pourvu quelque chose de meilleur pour nous afin qu'ils ne parviennent point à la perfection sans nous (a).* Et St Paul dans sa premiere aux Theſſalon. (b) parle ainsi : — *Car nous disons ceci par la parole du seigneur que nous qui resterons à la venue du seigneur, ne previendrons point ceux qui dorment.*

Quoique ceci semble regarder uniquement la resurrection, je crois cependant qu'on peut raison-

(x) Hebr. xi. 39, 40.

(a) C'est evidemment ainsi qu'il faut traduire ces paroles — *ὅτι μὴ ἔχομεν ἴσθιν τελειώσιν.* & non, comme porte la Bible de M. Martin, *En sorte qu'ils ne sont point parvenus à la perfection, &c.*

La plupart des Peres, & particulièrement Origene, entendent cela de la couronne de gloire, & en concluent que les premiers Fideles attendront les derniers, afin que tous soient couronnez ensemble.

(b) 1 Theſſ. iv. 15.

raisonnablement l'étendre, & l'appliquer à ma proposition : En effet s'il n'est pas convenable que les anciens Fideles parviennent à la perfection sans nous, ne doit on pas juger par parité de raison qu'il ne l'est pas non plus que nous parvenions à la perfection sans eux ?

J'ai appelé ce dessein grand, & sage : C'est que je crois y voir eclatter l'impartialité du Très-haut.

CLEOB.

Je suis en doute sur cette dernière reflexion. L'idée d'impartialité, sur la quelle tu appuyes, n'est peut être ici que peu solide. On doit craindre de gêner la liberté des dons du Créateur. A l'égard des passages de l'Ecriture, ils ne sont pas décisifs. Sans concevoir que Dieu a eu pour but d'éviter toute partialité on juge qu'il est de l'ordre que la resurrection des morts, & la Transmutation de ceux, qui au dernier avènement du Sauveur se trouveront les derniers dans ce monde, arrivent presque à la fois : Ce sera une Revolution universelle, qui ne doit point se faire lentement, successivement, & suivant le cours ordinaire de la nature.

THEOCR.

Comme tu voudras. Je ne veux pas insister. Je pense pourtant que mon idée n'est pas tout-à-fait creuse.

EUGENE.

EUGENE.

Pour moi je fais toujours avec joye tout ce qui peut nous aider à decouvrir l'etendue, & la delicateffe, de la bonté, & de l'equité, du Très-haut ; Et par cette raison je panche du côté de Théocrite,

PHIL.

Je voudrois bien voir un peu plus clair dans notre situation depuis le moment de notre mort jusqu'à notre Resurrection. Pourrions nous concevoir un peu distinctement ce que c'est que le *Hades* (c) ? — Que signifie la premiere Resurrection (d), dont parle St Jean ? — Quelle idée devons nous avoir du Regne de mille ans (e) ? Origene, & les *Millenaires* modernes,

THEOCR.

(c) Matth. xvi. 18. Luc, xvi. 23, &c.

^{ᾠδης} — Nos Versions rendent ce mot par celui d'*Enfer* ; Et telle est l'idée qu'on attache aujourd'hui à ce mot qu'il n'etoit pas possible de traduire plus mal. Vous diriez qu'on ne se fait guere de scrupule d'exposer les Illiterez à de grossieres erreurs. Ce terme Grec correspondant à l'Hebreux *Sheol* signifie ordinairement, & simplement, la demeure des Morts, c'est à dire le Lieu, où l'on croyoit qu'etoient reçues les ames des Hommes après leur mort. A la verité, on pensoit que celles des Mechans seroient dans un endroit separé du séjour de celles des Justes. C'est là dessus qu'est fondée la Parabole du mauvais Riche : Mais tout cela n'implique nullement l'idée de cet *Enfer*, que l'on suppose à present être un abyme de tenebres, & de feu, où les Impies seront precipitez après le Jugement universel.

(d) Apocal. xx. 5.

(e) Ibid. ver. 4.

THEOCR.

Ah ! mes amis, nous nous ecartons trop du sujet de mon Essai. Vous savez qu'il ne roule que sur l'heureux etat qui suivra le Jugement universel. R'approchons nous en, je vous prie.

CLEOB.

Ho ! je ne saurois me r'approcher. Tu as pensé me faire oublier que j'ai ailleurs une affaire pressante.

EUGENE.

Je suis dans le même cas. Au revoir.

IV. DIALOGUE.

PHILEMON, EUGENE, CLEOBULE, &
THEOCRITE.

THEOCRITE *lit.*

A Ce que j'ai avancé sur les Sensations (a), que je crois que nous aurons dans le Ciel, on peut objecter ce passage de St Matth.—
On est comme les Anges de Dieu au Ciel (b).

Resoudre

(a) Ci-dessus III. Dial. p. 82, & suiv.

(b) Matth. xxii. 30.

Resoudre cette difficulté c'est en même tems resoudre toutes celles, que l'on pourroit tirer de quelque autre passage ; Car celui-là est le plus fort.

Comme elle demande une assez longue discussion, & une discussion purement critique, il me paroît bon de la placer ici à part afin qu'elle ne vienne point à la traverse des reflexions que vous attendez sur ces plaisirs, que j'appelle *plaisirs de l'Ame*.

Supposé que ces paroles de notre sauveur deussent être entendues sans restriction, & par consequent marquassent que dans le Ciel nous ressemblerons aux Anges à tous egards, on n'en pourroit pas inferer que nous n'aurons ni Organes, ni Sensations ; Mais seulement que notre organization d'alors sera differente de ce qu'elle est ici bas, & que tout ce qui ne convient qu'à notre etat de mortalité en sera absolument retranché.

Pour que la Comparaison de notre etat à celui des Anges conclût contre mon opinion il faudroit être bien assuré d'ailleurs que les Anges sont des Esprits purs ; Qu'ils n'ont un corps, ou ne sont revetus de matiere, en aucun sens de ces termes ; Que par consequent ils n'ont point d'Organes, & qu'en un mot leur Spiritualité est parfaitement semblable à celle de Dieu : Or tant s'en faut qu'on soit bien assuré de cette These qu'au contraire la Proposition
opposée

opposée est beaucoup plus probable: Oui, comme je l'ai déjà remarqué dans un autre endroit, il y a de fortes raisons de croire que Dieu seul est un Esprit *pur* dans le sens que je donne à cette epithete (c).

Après cela si les Anges sont des Esprits purs comme l'Etre suprême, & si nous pressons la comparaison entre eux & nous, il s'ensuivra que dans le Ciel nous serons aussi comme eux des Esprits purs: Ce qui exclurroit totalement la Resurrection proprement dite: Or il est evident que ce n'est point là la pensée de notre Sauveur; Car dans l'occasion où il prononce ces paroles il s'agit d'une Resurrection proprement dite: C'est cette Resurrection, que les Sadducéens attaquent dans la question qu'ils lui font: C'est cette Resurrection, que J. Christ enseignoit formellement. Pour s'en convaincre on n'a qu'à lire le Chapitre, où ces paroles se trouvent. Si ce n'eût pas été-là sa doctrine, ses Disciples l'auroient très mal comprise; Car dans leurs ecrits ils établissent cette Resurrection avec toute la clarté imaginable.

Ainsi quand même on avoueroit qu'il faut étendre la comparaison à tous les rapports possibles, & quand même on conviendrait de la spiritualité absolue des Anges, vous voyez bien que cela ne pourroit ébranler mes idées

P

de

(c) Voyez ci-dessus II. Dial. p. 47.

de l'Organization, & des Sensations, qu'en detruisant le Dogme d'une Resurrection proprement dite ; Et ce n'est pas là l'intention de l'Objecteur : On le suppose ici d'accord avec nous sur ce point. S'il ne l'etoit pas, c'est cette Resurrection même, qu'il devoit attaquer ; Et pour cela il faudroit qu'il s'inscrivît en faux contre un grand nombre de declarations expressees de la Ste Ecriture.

Mais ces concessions, que je viens de faire pour un moment par surabondance de droit, je les retracte, & je dis que la comparaison en question a un rapport particulier à la difficulté proposée par les Sadducéens, & ne s'étend qu'à ce qu'il étoit important de leur apprendre pour résoudre la difficulté. Leur dire que nous serons immortels c'étoit leur en dire assez pour leur faire juger qu'en general tout Etablissement, qui n'est nécessaire qu'à cause de notre mortalité, & en particulier celui, dont il s'agissoit (*d*), doit cesser dez que la mort aura été engloutie en victoire, comme parle St Paul, ou dez que ce *corruptible-ci* aura revetu l'incorruption. C'est ce dont J. Christ les instruit en representant notre etat dans le Ciel comme semblable à celui des Anges. On croyoit que les Anges sont immortels. Les Sadducéens eux mêmes, qui nioient l'existence de ces Etres celestes, pensoient

(*d*) Le Mariage.

pensoient que, s'il y en a, ils ne doivent pas mourir : Ils savoient qu'on en avoit cette idée : De sorte que même dans leur esprit la comparaison portoit coup aussi bien que dans l'esprit de ceux qui estoient persuadez qu'il y a des Anges.

La reponse de notre Sauveur prise dans la vue, & dans le sens, que je viens d'indiquer, est juste, précise, & suffisante : A quoi bon donc l'étendre plus loin ? Mais ce qui acheve de prouver qu'elle ne va que là, je veux dire que l'on raisonneroit mal si on en tiroit d'autres consequences touchant notre ressemblance aux Anges, c'est le même Dialogue entre J. Christ & les Sadducéens, tel qu'il est rapporté un peu plus au long dans l'Evangile selon St Luc vers la fin du Chap. xx^e.

Il est bien vrai qu'outre les consequences que je viens de marquer comme les seules, qu'en bonne Logique nous puissions deduire de la reponse de J. Christ, elle en insinue une autre très considerable : C'est que nous ne serons plus dans le même assujettissement, qui resulte de l'union presente de notre Corps, & de notre Ame. Cette idée là paroît être impliquée dans l'état de perfection, qui, à quelques egards, approchera de celui des Anges. Mais c'est une idée occasionnelle, qu'apparemment J. Christ n'avoit point en vue parcequ'elle n'étoit pas necessaire à son dessein. De plus cette idée loin d'anéantir

celle des Sensations la suppose au contraire : Elle nous donne à entendre que les Sensations, dont alors nous serons susceptibles, (susceptibilité, qui est la suite constante, & même le seul usage, l'unique utilité, d'un Corps) nous pourrons les regler, les maîtriser, incomparablement mieux que nous ne le pouvons ici bas.

En voilà plus qu'il n'en faut sur cette difficulté. A present avant que d'entrer directement en matiere sur les plaisirs intellectuels, & moraux, dont nous jouirons dans le Ciel, je vais r'assembler & sur la nature de ces plaisirs-là, & sur celle des plaisirs des sens, diverses observations, & reflexions, que j'ai omises dans mes raisonnemens precedens de peur d'y introduire de l'interruption, & du desordre.

Après cela avant que de me renfermer entierement dans ce qui concerne les plaisirs spirituels je parlerai de l'empire, que nous aurons sur nos sensations, & de l'usage, que nous en ferons, dans le sejour de l'immortalité. Les grands changemens, que Dieu fera en nous quand il nous donnera un corps incorruptible, nous mènent naturellement à de pareilles reflexions ; Et ce qui m'engage sur-tout à m'y arrêter c'est qu'elles repandront des traits de clarté, & de force, sur la plus importante partie de mon tableau de la béatitude celeste,

Je

Je pense qu'il seroit superflu de faire ici une distinction exacte entre les plaisirs des Sens & les plaisirs Intellectuels, & Moraux. Les termes mêmes indiquent assez leur différence pour l'usage, que j'ai à en faire dans cet endroit. Les Brutes sont susceptibles comme nous des plaisirs sensuels : Mais il n'y a que des Etres intelligens, qui soient susceptibles des autres. Que l'on parle à la Personne du monde la plus illiterée du plaisir d'apprendre quelque chose ; Du plaisir de l'Amitié, & de celui du Goût, ou de l'Odeur, elle les distinguera d'abord très nettement ; Elle en sentira la grande différence, tout autant qu'il le faut pour le but, que je me propose.

Quand on compare soigneusement les plaisirs Intellectuels, & Moraux, avec ceux des Sens on est surpris de trouver que ces derniers sont un si petit article de notre félicité qu'à peine méritent ils d'être mis en ligne de Compte ; Et (ce qui est bien singulier, bien digne de remarque) le fort de leur valeur, la seule chose, qui rend un grand nombre d'hommes si affolés de ces plaisirs, c'est que souvent ils donnent occasion, ils servent de mobile, aux plaisirs Intellectuels, & Moraux. En general les prodigieux écarts des hommes, leurs honteux excès, ont pour causes, non les Sens, comme on se le figure faute de bien observer les choses, mais les plus excellentes

Facultez,

Facultez, & les plus beaux sentimens, savoir—la Liberté, le desir de s'élever, les affections genereuses, & sociales. On est etonné de voir ses semblables, des Créatures raisonnables, se livrer à une dissolution, à des debauches, qui sont inconnues parmi les Brutes: Cela fournit à nos Declamateurs un nombre infini de faux-brillans de Rhetorique, de fades antitheses, de comparaisons gauches, & outrées.

Pour expliquer le phenomene je pourrois remarquer que nous savons assaisonner, varier, nos mets; En composer de nouveaux; Faire diverses sortes d'agréables liqueurs: Cette observation demontre une industrie particuliere au Genre humain, & peut servir à faire voir que notre superiorité sur les Brutes est une des causes de ces differences à notre desavantage, qui sont entre elles & nous. Mais cela n'est que fort indirectement de mon sujet: D'ailleurs ce n'est pas la principale cause: Je ne m'y arrête donc pas: Il me suffit de l'avoir indiquée. La grande source de ces differences, la reflexion, qui me mène droit à mon but, c'est que les Brutes ne sont pas libres comme nous: C'est qu'elles ne sont mûes que par leur instinct: C'est qu'elles n'ont point d'imagination: C'est qu'elles n'ont point d'ambition: C'est qu'elles sont destituées d'affections genereuses, & sociales: Oui, nos vices mêmes procedent de nos
plus

plus nobles facultez, de nos plus beaux sentimens. Quand une fois notre ambition naturelle a produit l'orgueil, & la vanité, nous les mêlons à tout comme nous y mêlerions l'ambition la plus raisonnable, la plus glorieuse : De même quand une fois nous nous sommes accoutumés à prostituer nos bonnes affections, nous les exerçons constamment dans une infinité d'occurrences, où elles nous font commettre de grandes fautes. La fertilité de notre imagination fait germer, & croître, dans les plus petites choses des objets pour notre orgueil, pour notre vanité, pour nos bonnes affections. Peut être ne sentira-t-on pas bien le vrai de ces observations generales si je ne les eclaircis par quelques exemples. Dans un repas somptueux, & delicat, le Maître de la maison se fait un plaisir de voir que les Conviez en prennent à sa table : Sa vanité est aussi un peu flattée du rare, & de l'exquis, de ses mets. Pour repondre à sa bonne intention, & donner à sa vanité la petite satisfaction, qu'elle demande, les Conviez de leur côté temoignent en touchant à tous les plats qu'ils trouvent tout à leur goût ; Et insensiblement par une complaisance pleine de bonté ils se laissent aller à un excès, auquel leur Hôte s'efforce de les induire par son exemple. Donnez ce même repas à chacun des Conviez à part au milieu d'un desert : Mangeront
ils

ils trop ? Non : Cela pourra arriver à quelque Enfant seduit par la curiosité, & par la diversité des fruits, ou des compositions ; ou peut être encore à quelque homme habitué de sa jeunesse à la friandise : Mais cela n'arrivera point à la plupart de ces mêmes Personnes, qui viennent de se trop charger l'estomac chez un Ami genereux, & carelessant. De même ce n'est pas le goût du vin qui fait l'yvrogne, c'est la compagnie ; C'est l'activité que cette liqueur donne aux mouvemens de notre coeur ; C'est la joye sociale, qu'elle excite. On remarque que les Peuples du Nord sont beaucoup plus addonnez à la boisson que ceux des pais Meridionaux : Ceux-là sont ils plus sensuels que ceux-ci ? Non : S'il y a de la difference, elle est à l'avantage des premiers. D'où vient donc l'intemperance des uns, & la sobriété des autres ? Elle vient de la difference des constitutions, & de l'avidité universelle des hommes pour les plaisirs intellectuels, & moraux. Les habitans des pais froids sont sujets à un certain engourdissement de leurs facultez, & de leurs affections. Les liqueurs spiritueuses les mettent en mouvement, & par là leur en procurent une jouissance plus vive, & plus étendue, que celle qu'ils auroient sans un pareil secours : Et au contraire les habitans des pais chauds ont un feu, une volatilité, qui rendroit l'usage du vin, ou de toute autre
liqueur

liqueur forte, non seulement inutile, mais même pernicieux, à l'exercice de leurs facultez, & de leurs affections.

De là il paroît évidemment que ce n'est pas le plaisir sensuel, comme tel, qui entraîne les hommes dans de honteux excès, & que quand on le separe de ces plaisirs Intellectuels, & Moraux, auxquels il donne lieu, ou qu'il aide à susciter, ils n'en font que peu de cas. Pour achever de demontrer cette verité je pourrois alleguer d'autres exemples, peut-être encore plus frappans. Je ne juge point à propos de le faire: J'ajoute seulement en termes vagues qu'il y a un Instinct, qui par lui même seroit assez puissant pour jeter les hommes dans le desordre; Que cependant il n'en causeroit guere s'il n'étoit intimement mêlé avec des sentimens Intellectuels, & Moraux, des affections genereuses, & sociales, qui prédominent, & augmentent beaucoup son impetuosité. Encore une fois donc ce n'est pas le pouvoir des Sens, ou l'amorce des plaisirs sensuels, comme tels, qui asservit, ou seduit, & corrompt, les hommes: Non: ces plaisirs pris en eux mêmes sont bien petits, bien meprisables, pour des Etres douez d'Intelligence, & en effet sont generalement meprisez. Par consequent leur perte, s'il falloit les perdre, devroit peu nous toucher, n'étoit qu'entre les mains de la sagesse ils deviennent des Instrumens, ou, comme je les

Q

ai

ai deja appelez, des occasions, des mobiles, de plusieurs sentimens dignes de nous, dignes même des habitans du Ciel. Les Libertins se trompent sur les objets de leur felicité : C'est par les plaisirs Intellectuels, & Moraux, que même les plus abrutis d'entre eux la cherchent sans le savoir. Les plaisirs des sens sont par eux mêmes si incapables de la leur procurer que les y reduire seroit les plonger dans un etat deplorable. Enfermez un Epicurien dans un palais magnifique : Que les mets exquis, & les plus doux parfums, y abondent : Que le Nectar y coule toujours : Mettez autour de lui des figures humaines belles, & mouvantes ; mais qui soient des corps sans ame ; Et je pose en fait qu'il y tombera bientôt dans une profonde melancholie. Certainement ce sont les plaisirs Intellectuels, & Moraux, qui forment les grandes sources, la baze, l'essentiel, de notre bonheur. (f) Les plaisirs des sens pris en eux mêmes ne sont, & ne peuvent être, tout au plus, qu'un foible supplément, une petite addition, à la felicité, pour laquelle nous sommes faits ; & si vous les considerez comme utiles à l'exercice de nos facultez intellectuelles, & de nos affections morales, alors ils sont simplement des moyens de contribuer à ce

(f) Ci-dessus, Dial. III, p. 93.

à ce qu'il y a dans notre bonheur de plus pur, & de plus solide.

Que ceux là sont à plaindre qui prennent un léger accessoire pour le fonds même, le Tout, de leur béatitude, ou quelques moyens de parvenir à une bonne fin, pour cette fin même ! Un peu d'attention, de réflexion, previeudroit l'erreur, l'illusion. Il s'agit seulement de bien diriger nos Facultez, nos affections ; D'en bien choisir les objets ; De bien epurer nos idées, & nos sentimens. C'est parce qu'on ne le fait point qu'insensiblement on se rend sujet à tout confondre ; A se meprendre à tout ; A chercher la félicité où elle ne sauroit être ; A prendre pour une source de bonheur quelque plaisir sensuel, qui ne repond nullement aux sublimes desirs de notre ame ; A exercer sur des riens nos plus nobles affections ; A faire degenerer en vices ces admirables semences de tout ce qu'il y a de louable, & d'aimable, qui sont nées avec nos coeurs ; A s'egarer dans une obscurité, dans laquelle on s'est soi même enveloppé ; En un mot, à s'enlacer dans un filet de maux cruels, dont on a soi même ourdi le funeste tissu.

Quand une fois les hommes (qu'il me soit permis de faire ici cette espece de digression, ou d'allongement : Il me paroît interessant) quand une fois les hommes ont ainsi vicié leurs meilleures affections ; quand ils en ont si mal choisi les objets, ils deviennent réellement

ment plus meprisables, & plus malheureux, que les Brutes. Ce n'est pas seulement à leurs sens qu'ils sont indignement asservis, c'est à plusieurs odieuses passions, qu'à la faveur de l'affoiblissement de leurs facultez Intellectuelles, & de la depravation de leurs goûts Moraux, les sens rebelles ont suscitées, fortifiées, & qui à la longue sont devenues une seconde Nature. Esclaves alors de la chair & du sang, & encore plus de leur propre corruption, ils ont perdu toute idée de la véritable felicité ; Et exposez, inevitablement à divers contretens ; A bien des traverses ; A un grand nombre de maladies, de châtimens, de rongeantes inquietudes ; En un mot, à mille douleurs, ils sont, non seulement pour la dignité, mais encore pour le bonheur, bien loin au dessous des plus vils, des plus sales, animaux. Ici on peut reconnoître comme philosophiquement vrais ces jolis morceaux de Poësie, où les moutons, & les Bêtes des forets, nous sont representez comme plus heureux (g) que nous : Mais ces idées là prises dans la generalité, où le Poëte les laisse ordinairement, sont absolument fausses, sont pitoyables. Les Bêtes, avec cette liberté, ou, pour parler plus juste, cette *Spontanéité*, que la Nature leur donne, & ne connoissant d'autre

Loi

(g) Voyez *Mad. des Houlières Idylle des Moutons*, & II *Pastor Fido*, Atto III. Sc. IV.

Loi que leur Instinct, n'ont pour tout Bien que les plaisirs des Sens; Ce qui (je le repete) se reduit presque à rien quand on l'envisage separément de tout autre plaisir, & sur-tout quand on le compare à la felicité d'un Etre, qui a des Goûts Intellectuels, & Moraux, qui reflechit, examine, delibere, veut, choisit, & forme, compose, assemble, varie, multiplie au delà de l'expression, divers objets, qui excitent dans son ame une infinité de doux sentimens totalement inconnus aux Brutes. J'ai fait en passant cette remarque pour prévenir les erreurs, où ce clinquant d'une Poësie seductrice peut induire un Lecteur mal précautionné. Ces fortes de pensées-là ravilissent l'excellence de la nature humaine : Injurieuses au Créateur elles nous le font paroître infiniment moins sage, & moins bon, qu'il n'est : Elles tendent à nous degouter de notre situation ;—A nous decourager dans l'exercice de nos Facultez : Elles peuvent ainsi porter atteinte à notre pieté : Retarder, deranger, l'ouvrage de notre sanctification, & par consequent celui de notre bonheur present, & à-venir.

Mais en même tems si de pareilles pensées ne portent que sur ces Insensez, qui se livrent aveuglément à leurs appetits charnels, elles peignent de traits bien frappans leur degradation, leur turpitude, leur misere.

Voici

Voici une experience, que tout le monde a faite très souvent ; C'est qu'excepté les plaisirs Intellectuels, & Moraux, que nous donnent des objets sagement choisis, il n'y a point de plaisirs que notre imagination dans le portrait, qu'elle en avoit tracé par avance, n'eût poussé beaucoup au delà de leur réalité : Nouvelle, & riche, matiere pour nos Rhetoriciens superficiels ; Pour nos fievreux Poëtes ; Pour nos faux Philosophes, à se plaindre en termes energiques de cette constitution de l'Homme, & des Biens d'ici bas ; A nous en presenter des peintures hyperboliques, & hideuses ; A attaquer les plus aimables attributs du Très-haut. Dans le vrai néanmoins c'est là un Etablissement admirable : Qu'il y a de sagesse, & de bonté, à nous avoir faits de façon qu'au moment que nous cedons trop d'empire à nos Sens ; Que nous en recherchons trop avidement les Objets ; Que nous appliquons mal nos Facultez Intellectuelles, & Morales ; Que nous egarons, pour ainsi dire, nos Vertus naturelles dans la route des Vices, nous sentons aussitôt que le bonheur, que nous cherchions, n'est point là ! Ce châtiment attaché à nos folles erreurs n'est il pas ce que l'on peut concevoir de plus pressant pour nous r'amener dans la veritable voye de la felicité ?

Si Dieu ne nous avoit créé que pour ce monde present, il y auroit, je l'avoue, bien des
des

des fujets de plainte : Il sembleroit que le Créateur (soit dit sans blasphême) se feroit un etrange plaisir de nous decevoir à tout moment ; de former ces malheureux Ixions de la Fable, qui courent après des phantômes, & ne saisissent que du vent : La plainte surtout seroit très bien fondée par rapport aux plaisirs sensuels. Mais tout change de face dez que nous nous considérons comme des Etres destinez à un etat eternel ; Comme des Etres constituez pour s'élever graduellement à une plus haute perfection ; Comme des Etres reservez pour un séjour glorieux, où les plaisirs, qui naissent des sensations, seront en eux mêmes des plaisirs vils, des objets de rebut ; un séjour, où les Biens Intellectuels, & Moraux, composeront si essentiellement la felicité de ses habitans que les sensations n'y pourront contribuer qu'autant que soumises à une Raison bien instruite, à une Volonté circonspecte, elles demeureront renfermées dans les bornes de la plus scrupuleuse innocence, ou serviront à exercer notre Entendement epuré, & nos vertueuses Affections. C'est au Ciel seul qu'il

PHIL.

Arrête un moment. Tu as oublié une reflexion utile. Non seulement l'experience qui me fait sentir que tel, ou tel, plaisir mondain est beaucoup au dessous de ce que je me l'étois figuré, m'apprend à tourner mes
vues

vues vers le bût de *ma supernelle vocation* ; Mais cette même fallace des Biens temporels doit m'accoutumer aussi à me defier extrêmement de mon Imagination à l'égard de tous les objets terrestres, que je ne connois qu'en idée. Constamment déçu dans la possession de tous ceux, que j'ai pu acquérir, n'ai-je pas tout lieu de supposer que je le serois de même dans la jouissance de tous ceux, que je n'ai point acquis ? Sur ces derniers, outre mes justes conjectures, j'ai l'expérience de tous ceux qui en ont joui : En voila bien assez pour me persuader que la fallace est generale. C'est donc ailleurs que je dois porter mes yeux & mes desirs.

THEOCR. [*se remet à lire.*]

C'est au Ciel seul qu'il y a pour nous un solide Thresor : C'est donc là aussi que doit être notre coeur (*b*). Et pour qu'il y soit sans partage, sans un partage du-moins qui nous expose trop à pancher du mauvais côté, ou seulement à ralentir notre course vers ce glorieux séjour, il faut que les plus aimables objets d'ici bas, propres seulement à nous procurer des commoditez dans notre voyage, (*i*) & à nous y amuser, n'ayent rien qui puisse fournir à notre ame la centième partie du contentement qu'elle desire.

Malgré

(*b*) Matth. vi. 21.

(*i*) Heb. xii. 13.

Malgré cet admirable constitution des choses la folie des Hommes, les fougues de leur imagination, font regner puissamment cette *Loi des membres* (k), dont St Paul se plaint. Un peu d'examen ; Un peu de patience ; Un peu de courage, nous nous garantissons de sa tyrannie ; Et à la fin de notre carrière en entrant dans le Ciel nous en serons entièrement affranchis. Là nous goûterons sans risque, sans inquietude, ce que nos sensations pourront nous procurer de plaisirs.

Mais voyons un peu plus particulièrement l'empire que nous y aurons sur elles, & le principal usage que nous en ferons. Cela est de l'ordre, que je me suis prescrit : Je dois toucher ce sujet avant que de m'appliquer uniquement à ce qui concerne les plaisirs spirituels.

Tout assujettissement à ce qui est deraisonnable, criminel, est une terrible servitude : C'est pour ainsi dire, un Emprisonnement, un état de condamnation. Sans le secours d'une véritable repentance, & de la clemence de Dieu, on ne peut sortir de là que pour aller aux tourmens, & à la *mort seconde*. Tous les Ecrivains sacrez, & en particulier St Paul, & St Jaques (l), nous font envisager la sainteté comme un affranchissement de cet esclavage : Elle est un état de liberté,

R

un

(k) Rom. vii. 23.

(l) Rom. viii. 2-13. 2 Cor. iii. 17. Jaq. i. 25.

un *Esprit de vie*. C'est par là que selon l'expression du premier de ces Apôtres nous devenons dez ici bas comme par anticipation *Combourgeois des Cieux, & Domestiques de Dieu*. Par cette miséricorde infinie, qui a été démontrée au Genre humain en J. Christ notre Sauveur, & en faveur de la sincérité de nos efforts dans l'ouvrage de notre sanctification, Dieu nous pardonnera tout ce qu'à cause de l'infirmité de notre chair il pourra y avoir de defectueux dans ce glorieux affranchissement : Il nous fournira les moyens de nous mieux qualifier pour la Jerusalem celeste. *Rien d'impur, ou de souillé ne peut y entrer (m)*. Il faudra donc que nous ne soyons plus assujettis à cette *Loi des membres*, dont nous ne saurions ici bas totalement secouer le joug. Ainsi dez notre arrivée à la *Canaan celeste* nous cesserons de *marcher selon la chair* : Nous ne marcherons plus que *selon l'Esprit* comme les saints Anges. C'est là la disposition que nous aurons constamment travaillé à acquérir quand nous étions sur la terre : Alors d'ailleurs nous serons munis de connoissances très superieures à celles que nous avons ici bas, & d'un goût infiniment plus vif pour les vrais plaisirs de l'Etre Intelligent.

On juge bien qu'avec de tels avantages nous n'aurons plus rien à craindre de nos Sens,
&

(m) Apocal. xxi. 27.

& que, comme j'ai déjà eu occasion de l'indiquer, nous pourrons les employer bien utilement à divers usages.

A l'égard de ces Usages, nous ne pouvons en concevoir plus de trois : Savoir——

1. Les Sensations serviront d'Instrumens pour multiplier nos Connoissances.

2. Il y a le plaisir même, que donne une agréable Sensation.

3. Elles nous fourniront divers moyens de procurer des plaisirs, des agrémens, à nos Semblables.

J'ai dit dans un autre endroit de cet Essai, & prouvé par quelques raisonnemens, qu'apparemment nos sensations dans le Ciel seront incomparablement plus nombreuses, aussi bien que plus parfaites, qu'elles ne sont ici bas. J'appuye ici cette Conjecture par de nouvelles reflexions : Et ces reflexions feront voir en même tems que nos Sensations auront les trois usages indiquez.

1. Si les Sensations sont nécessaires pour nous communiquer des idées, il est clair que dans une Situation, où un de nos plus grands avantages sera d'étendre, & de varier, nos connoissances, il sera convenable de nous donner un grand nombre de ces organes, qui en sont comme les canaux.

2. Quelque peu considérable que puisse être ce que nous perdrons par notre heureuse trans-migration dans le Ciel, il est bien digne

de la munificence du Très-haut de nous en dedommager au centuple par des Biens analogues, mais d'un tout autre prix. On ne sauroit pousser trop loin l'idée de cette admirable munificence quand on considere de quelle maniere J. Christ, & ses Apôtres, nous parlent du séjour de l'immortalité. Que l'on jette les yeux sur la description que St Jean nous fait de la *Jerusalem d'enhaut* (n). Cette description est toute figurée, sans doute : Mais ne marque-t-elle pas une profusion inconcevable de toutes sortes de thresors ? Que l'on fasse attention à ces paroles de St Paul -- *Annoncer les richesses incomprehensibles de Christ* (o) ; Et vous m'avouerez que pourvû qu'on ne se figure rien qui ne soit assorti à cet edifice de par Dieu, cette maison eternelle, qui nous est reservée dans les Cieux (p), on ne doit pas craindre d'imaginer trop de Biens, ou des Biens trop precieux.

3. Après cela si par nos Sensations nous pouvons procurer à nos Semblables des agrémens, des plaisirs, soit en leur communiquant, soit en perfectionnant, les objets requis pour cela, n'est il pas fort probable que pour repondre à la prodigieuse multitude des objets, que le Créateur nous prodiguera, elles seront très nombreuses.

Remarquez

(n) Apocal. xxi.

(o) Ephes. iii. 8.

(p) 2 Cor. v. 1.

Remarquez bien qu'il ne s'agira plus de nous arracher aux peines : Il ne s'agira que de multiplier nos plaisirs. Par cette raison-là ce que nous perdrons du côté du doux exercice de la compassion ; De la jouissance de plusieurs sentimens genereux, qui ne peuvent avoir lieu que par les maux d'autrui, je conçois que nous en ferons dedommagement par une infinité d'autres moyens d'exercer notre bonté, notre affection mutuelle. L'accroissement du nombre, & de la delicateſſe, de nos sensations est viſiblement propre à cela : On ne voit d'ailleurs aucun inconvenient à le penser : Il est donc très raisonnable ; Il est conforme à diverses insinuations de l'Ecriture, d'admettre cette agréable hypothese. Plus de detail seroit superflu.

Je devrois à present passer tout de suite au tableau que j'ai promis des Biens Intellectuels, & Moraux, du ſejour de l'immortalité. Mais cependant avant que d'entrer directement en matiere là dessus je juge encore à propos de traiter une question importante, qui a beaucoup de rapport au ſujet des connoissances, que nous aurons dans le Ciel, ſujet qui fera le premier article de l'enumeration des Biens ſpirituels. Les reflexions, auxquelles cette question donne lieu, nous mènent à des conclusions, occasionnent des idées, qui pourront beaucoup contribuer à diriger, & à fortifier, nos conjectures sur l'etendue,

tendue, & l'excellence, des revelations, dont l'Eternel voudra bien nous favoriser en se montrant à nous *face à face*. Si c'est ici un detour, c'est, je pense, un de ceux qui en nous faisant éviter des embarras, des difficultez, nous conduisent mieux à notre but.

Voici cette question : Quand même nos facultez, telles qu'elles sont dans ce monde, comporteroient que nous pûssions avoir de Dieu une vue, une connoissance, beaucoup plus distincte, plus forte, plus etendue, que celle que nous pouvons en acquérir par nos lumieres naturelles, & par celles de l'Evangile, conviendrait il à notre etat present que nous en obtinssions une pareille vue ?

Je prens la Negative : En voici les . . .

PHIL.

Halte là, notre Ami. En voilà assez pour une Séance.

EUGENE.

Donne toi le tems de respirer, & à nous celui de discourir un peu. La question, que Théocrite se propose, me r'appelle un passage, qui y a beaucoup de rapport : C'est cet endroit de l'Exode (q) : — *Puis il dit : Tu ne pourras pas voir ma face ; Car nul ne peut me voir, & vivre.* Mais j'avoue que je suis un

(q) Exod. xxxiii. 20.

un peu incertain sur le vrai sens de ce passage ; Et je serai bien aise que nous l'examinions.

CLEOB.

Le terme de l'Original, que nous traduisons par celui de *Face*, signifie diverses choses selon les endroits, où il se trouve placé. Quelquefois il designe seulement, mais d'une maniere emphatique, & speciale, la Personne même. C'est ainsi qu'il est dit dans le même Chapitre (r) : *Ma Face ira devant toi*—Cela veut dire simplement *J'irai—J'irai moi même.*

Se parler Face à Face—phrase employée aussi dans le même Chapitre, ne marque autre chose qu'un entretien ouvert, & familier. Mais dans l'endroit cité par Eugene ce mot a un sens different, & tout autrement élevé.

Dans un verset precedent (s) Moysé dit à Dieu—*je te prie, fais moi voir ta Gloire* ; Et à cette demande Dieu repond—*Tu ne saurois voir ma Face.* De là il paroît clairement que la *Gloire*, & la *Face*, de Dieu sont ici une seule & même chose ; Et par cette expression de l'Idiome Hebraïque, & du Goût Oriental, Moysé marque qu'il souhaite que Dieu se montre à lui sous quelque forme surnaturelle, & eclatante, qui reponde à la Majesté divine.

II

(r) Exod. xxxiii, 14.

(s) Ver. 18.

Il n'étoit pas de la sagesse de Dieu dans les circonstances où il se trouvoit, & dans les vues qu'il avoit à l'égard des Israélites, qu'il apparût sous une forme visible ; Ou, s'il apparoissoit selon toute la teneur de la requête de Moyse, il falloit que le phenomene fût assez frappant pour causer un saisissement inexprimable, une mortelle agitation. Mais pour ne pas refuser absolument il lui accorde de se laisser voir *par derriere*, c'est à dire de presenter la partie la moins lumineuse de ce grand appareil, qui devoit accompagner une manifestation extraordinaire de la Majesté divine, ou, en d'autres termes, de produire un phenomene, qui ne pût exciter une emotion dangereuse, & qui en même tems ne tirât point à consequence par rapport à l'idolatrie.

THEOCR.

Le passage peut signifier simplement —
L'Homme vivant, l'Homme tel qu'il est sur la terre, n'est pas en etat de me voir, de me connoître, autrement, & d'une façon plus intime, qu'il ne fait : Il n'a pas des organes, des facultez, propres à cela.

PHIL.

Laissons là ce passage. Je roule dans mon esprit sur un sujet plus interessant des reflexions, qui m'embarrassent. Celles, que Théocrite

crite vient de nous lire sur les sens, paroissent vraies : Il semble que par eux mêmes les sens ne peuvent contribuer que foiblement au bonheur de l'Homme. Cependant il faut qu'ils ayent une force etonnante, ou quelque qualité enchanteresse qui se derobbe à nos speculations ; Car enfin ne sont ils pas la principale source de la prodigieuse corruption du Genre humain ? N'entrent ils pas pour beaucoup dans ce *composé*, que la Ste Ecriture appelle la *Loi des Membres*, l'*affection de la chair* ? Les mauvaises inclinations, les habitudes criminelles, qu'ils produisent, la Ste Ecriture ne les represente-t-elle pas comme faisant partie de nous mêmes ? Et n'est ce pas selon cette idée qu'elle nous exhorte à *renoncer à nous mêmes* ?

THEOCR.

Les sens sont bien la premiere source, ou plustôt la premiere Occasion, de la Corruption humaine ; Mais il s'en faut bien qu'ils ne soient la principale. Ce sont, comme je l'ai deja marqué, (t) ce sont nos meilleurs *Instincts Moraux*, qui donnent lieu à nos vices les plus odieux. Une ambition naturellement utile, sublime, celeste, degenero en ambition basse, nuisible, infernale : Oui le plus vaste, & le plus noble, de tous nos desirs, celui de nous perfectionner, de nous

S

aggrandir,

(t) Voyez Ci-dessus, p. 118, 119.

aggrandir, devient Orgueil, Vanité, Jalousie, Envie. • La possibilité de cet horrible abus resulte de la nature même de l'Etre intelligent, & doué des qualitez les plus nécessaires à son bonheur.

CLEOB.

Théocrite a raison : Nos sens n'ont rien qui tende à nous corrompre. Ils sont antérieurs à la maturité de notre Raison : Nous leur joignons nos goûts moraux sans attendre qu'elle nous guide : Nous nous livrons aux premiers objets, qui frappent notre imagination. De là suit le malheur de negliger nos meilleures facultez, d'appliquer mal nos bonnes affections. Voilà ce qui nous abrutit, & nous rend pervers. Ce tout-ensemble, je veux dire cet abandon à nos sens, à notre imagination, & particulièrement cette depravation, & ce mauvais usage de nos facultez, & de nos goûts Moraux, en un mot, ce composé de perversité, est ce que la Ste Ecriture nous indique par les expressions, que Philemon vient de rapporter.

PHILEM.

Develope un peu ta pensée.

CLEOB.

Les Sens, & l'Imagination, nous font hâter notre choix, ou, pour mieux dire après
Théocrite

Théocrite, nous portent à delibérer mal, & par consequent à choisir de même (u). C'est en cela seulement que consiste cette force, ou cette qualité enchanteresse, dont tu as parlé. Et à mesure que l'on neglige ses facultez; Que l'on croupit dans l'ignorance; Que l'on contracte de faux goûts; Tout ce qu'il y avoit en nous de grand, & de bon, s'affoiblit, languit, se corrompt: Alors l'affection de la chair devient presque une seconde Nature. La vaincre c'est en effet *renoncer à soi même*. Mais tout cela ne prouve point que nos sens ayent par eux mêmes une force, à laquelle il soit difficile de resister; Ou bien si dans les commencemens de la vie cette force est considerable, il est sûr du-moins que pourvu qu'on se prevale de ses facultez, & de ses bonnes affections, avant que l'ouvrage de l'aveuglement, & de l'iniquité, soit fort avancé, on reprend aisément sur eux l'empire qu'ils avoient usurpé. J'en dis autant de notre Imagination: Et le bonheur de bien employer ses facultez, de rectifier, de bien diriger, ses goûts moraux vient de lui même à la suite de cette victoire.

EUGENE.

Cela est si vrai que ceux là sont extrêmement etonnez de la corruption generale, qui s'étant *sourvenus de leur Créateur aux jours de*

S 2

leur

(u) Voyez ci-dessus, Dial. I. p. 37. & suiv.

leur jeunesse (x), & ayant en même tems établi dans leurs ames, & affermi de jour en jour, par de sages reflexions les grandes veritez de la Religion, ont senti de bonne heure cette chaleur de pieté, ce goût vif pour la Vertu, qui prèdominent sur toute autre affection. Après tout nous n'avons point d'inclination, point d'appetits, ou de desirs, naturels, qui ne soient en eux mêmes bons, & que Dieu ne nous permette de contenter. Il nous a largement assigné des objets à cet effet : *Il nous donne toutes choses abondamment pour en jouir (y)*. Une jouissance irreguliere, injuste, excessive, est la seule, qu'il nous aît deffendue : Et celle-là est toujours suivie de mille maux. Naturellement, & dans le plan visible de Dieu, tout nous porte à la Vertu : Elle est de plein pied, si je puis parler de la sorte : Elle est le chemin uni, & qui se presente aux premieres lueurs du sens commun.

Il y a plus que ce que Théocrite nous a lû sur les erreurs de notre Imagination (z). Un peu d'experience nous demontre que les plaisirs des sens sont extremement passagers ; Qu'ils sont accompagnez de satieté, & même de degoût, si on en prend trop ; Que les excès sont destructifs. Pouvoit il y avoir rien de mieux que des suites si promptes, si rebuttantes, si terribles, pour empêcher les hommes de se livrer

(x) Ecclef. xii. 3.

(y) 1 Tim. vi. 17.

(z) Ci-dessus, p. 126.

vrer à de tels plaisirs ? Et comme cet abandon tend à les abrutir, à les rendre incapables de la seule félicité, qui leur convient, notre tendre Pere pouvoit il prendre trop de précautions pour prévenir ce mal, un des plus grands, & des plus irremédiables, de tous nos maux ?

PHIL.

Mais comment donc expliquerons nous cette depravation si universelle ? S'il est vrai que la Vertu soit si simple, si aisée ; S'il est vrai que nos affections naturelles, & le sens commun, nous y conduisent, par quel malheur étrange presque tous les hommes s'en écartent ils ?

CLEOB.

Eugene a dit, & je pense avec lui, que *Primitivement, Originaiement*, tout nous portoit à la Vertu. Mais si cela est, comment le Vice s'est il introduit dans le monde ? Voilà une difficulté embarrassante. Je crois pourtant que l'on peut expliquer ce triste phénomène sans affoiblir notre Proposition : La moindre negligence a quelquefois de terribles suites : Elle degénere en paresse : L'Esprit s'engourdit : Les bonnes affections se relâchent : Le pouvoir des sens augmente : Par une suite naturelle de l'inaction, & de la mollesse, on n'apperçoit plus que confusément les grands objets : Insensiblement on les perd

perd de vue : On associe mal les vertueuses inclinations : On confond les idées : On n'acquiert pas celles, qui soutiendroient nos beaux sentimens : On oublie celles, qui aideroient à produire le même effet : On tombe dans l'ignorance : En un mot, dans un état de tranquillité, & d'abondance, si un homme n'est pas toujours attentif, & circonspect, les meilleures affections Morales ne le garantissent point du danger de se laisser aller peu à peu du côté de l'abrutissement. C'a été là, sans doute, le cas des premiers habitans du Monde. Après cela une Education defectueuse ; De mauvais exemples ; De bonnes dispositions negligées de plus en plus ; Un nombre de prejugez reçus dez la jeunesse ; Une multiplication de besoins temporels ; Beaucoup plus d'ignorance sur ce qu'il importe de savoir ; Un grand accroissement au pouvoir des sens ; En faut-il d'avantage pour decouvrir les sources du mal ? On voit par là comment le vice, foible dans ses commencemens, s'est bientôt renforcé, & a fait de rapides progrès.

Le Vice unefois introduit, & repandu, on decouvre facilement comment il a inondé toute la Terre. Un Monde extremement corrompu fait naître une infinité de fâcheuses circonstances, de dangereuses tentations, qui ne pourroient avoir lieu dans une société toute vertueuse : Ainsi se trouve herissé d'épines,

d'épines, entrecoupé d'obstacles, ce beau chemin, que sans ces affreux derangemens nous suivrions par un panchant naturel, par un choix prompt, & fixe.

Ce qu'il y a de bien terrible c'est que quand une fois on a entierement perdu l'idée, & le desir, des plaisirs, qui seuls peuvent nous rendre heureux, c'en est fait ; Il n'y a plus de retour à la felicité. On la chercheroit en vain dans les plaisirs des sens ; Encore moins la trouveroit on dans le desordre des affecti-
ons morales. Si un homme ainsi abruti, & corrompu, étoit du nombre des immortels, & dans leur séjour, il y feroit toujours inquiet, incertain, toujours miserable, & troubleroit leur paix.

Le plus grand acte de clemence, qu'il pût esperer du Toutpuissant seroit d'être anéanti. — Je n'ai pu m'empêcher de faire ici ce petit commentaire sur ce qu'Eugene a appelé à si juste tittre un des plus *grands*, & des plus *irremediables*, de tous les maux.

PHIL.

Je veux ajoûter aussi mon petit Commen-
taire, & avancer un Paradoxe, que je me fe-
rois fort de verifier en Detail si on m'y ob-
ligeoit : — C'est que de tous les hommes du
Monde il n'y a que ceux qui sont penetrez
des sentimens de la pieté, & de la Vertu, qui
sachent donner un vrai relief aux plaisirs sen-
suels,

fuels, les goûter purement, & vivement, & par un art ignoré du Libertin le plus ingénieux tirer d'une sensation mille autres plaisirs plus subtils, plus doux, & plus durables, qu'elle.

Le convaincre qu'il est infiniment moins habile qu'eux à bien jouir même des plaisirs des sens, ce seroit un triomphe éclatant, ou plustôt (& ceci seul doit nous toucher) ce seroit un sujet d'esperer sa conversion.

En vain nous vantera-t-il le nombre, & la variété, de ses plaisirs : Calculez, examinez, les mélanges amers, les tristes accompagnemens, les ruineuses Deductions, qu'il faut porter en compte avec son specieux etalage : Calculez, examinez, la pureté, la tranquillité, les doux accompagnemens, les précieuses additions, qu'il faut joindre au modeste Catalogue des plaisirs sensuels du *Combourgeois des cieux*, & vous verrez que les moindres articles de celui-ci valent autant que la somme entiere du Libertin.

Est ce-là un Dieu, qui veuille nous gêner mal à propos ? N'y a-t-il pas là une ample compensation pour la contrainte, où les circonstances de notre etat ici bas, & surtout la depravation de nos semblables, nous enserrent quelquefois ? S'il exige que nous l'aimions, & que nous soyons vertueux, n'est ce pas evidemment parceque la *piété*, & la Vertu, ont les promesses, c'est à dire sont les sources,
les

les seules sources, de tout ce qu'il y a de vraiment bon dans la vie présente aussi bien que dans celle qui est à-venir (a) ?

THEOCR.

Graces à la liberté de la Conversation nous avons promené nos reflexions un peu loin du sujet de mon Essai ; Et elles pourroient bien nous mener à des questions fort embarrassantes.

CLEOB.

A propos de promenade, tu me fais songer qu'il est tems que je parte pour me rendre au bout de la ville à une heure marquée. Bonsoir.

V. DIALOGUE.

PHILEMON, EUGENE, CLEOBULE, &
THEOCRITE.

THEOCR.

SOUVENEZ vous, mes Amis, que la dernière fois que nous étions ensemble, quand vous interrompîtes ma lecture j'allois répondre à la question suivante, que j'avois cru important de me proposer :

T

[17]

(a) 1^{re} Tim. iv. 8,

[Il lit.]

Quand même nos Facultez telles qu'elles sont dans ce monde comporteroient que nous pûssions avoir de Dieu une vue, une connoissance, beaucoup plus distincte, plus forte, plus étendue, que celle que nous pouvons en acquérir par nos lumières naturelles, & par celles de l'Evangile, conviendrait il à notre état présent que nous en obtinssions une pareille vue ?

Je prens la Negative. En voici les raisons ~~Je ne sache que deux sortes de moyens que~~

Dieu pût employer pour se manifester à nous d'une maniere beaucoup plus claire, & plus frappante, qu'il ne fait. Le premier est quelque phenomene prodigieux ; Quelque vision ; Quelque chose de sensible, qui servît à nous en donner une glorieuse idée par le *Grand*, le *Merveilleux*, l'*Etonnant*, de cet objet.

La seconde sorte de moyens c'est une operation immediate de Dieu sur notre ame. Il pourroit se rendre présent à notre esprit par des influences du sien si touchantes, si vives, que le sentiment, qu'elles exciteroient, nous jettât dans des ravissements, des extases, inexprimables, & nous convainquît sans l'aide du raisonnement que ce seroient des influences divines.

Examinons le premier moyen :

Imaginez

Imaginez telle vision, tel objet sensible, tel prodigieux phénomène, qu'il vous plaira ; Il est absolument impossible que cet objet vous donne de la Divinité une plus juste, une plus haute, idée que celle, que les plus simples lumieres de la Raison tirent sans peine de l'état present de l'Univers. Et même ce phénomène tend à vous induire en erreur : Ce qu'il a d'eclattant, d'ebouissant, n'est propre qu'à faire conclurre que, s'il représente en quelque sorte la Divinité, il faut qu'elle soit un Etre circonscrit ; Revetu, à la verité, de certaines qualitez merveilleuses ; Mais non de cette Immensité, qui confond nos esprits ; De cette Infinité à tous egards, à laquelle il est essentiel de ne pouvoir être comprise par des Intelligences, qui ne sont pas infinies comme le Très-haut.

Un miracle, qui n'est produit que pour confirmer une verité, c'est à dire pour servir de temoignage, ou de sceau, à une déclaration, à un commandement, & qui ne peut par aucun endroit être censé une representation de la Divinité, ne change rien, ne gâte rien, à l'idée, que nous nous formons de l'Etre suprême. Ce miracle sert seulement à nous assurer mieux que nous ne l'etions, ou que nous ne pouvions l'être sans ce secours extraordinaire, que Dieu a tel, ou tel, attribut ; Tel, ou tel, dessein ; Telle, ou telle, volonté. D'ailleurs quelque etonnant qu'il

puisse être comme miracle, il ne suppose point un événement; Une vision; Un objet, qui frappe l'Imagination avec une vehemence, que nous ne puissions endurer.

Des fléaux miraculeux, qui causent une affliction imprevue, ou des faveurs miraculeuses, qui procurent quelque bonheur inesperé, ont pour but, outre celui qui est ordinairement attaché au miracle, & que je viens de mentionner tout-à-l'heure, ont pour but, dis-je, la Recompense, le Châtiment, l'Exemple, ou quelque autre dessein moral.

Un phenomene miraculeux, qui ne seroit point operé ou dans la vue de corroborer la créance de quelque point de doctrine, ou dans l'une des autres vues morales, que je viens d'indiquer; En un mot, un phenomene, que Dieu créeroit uniquement pour nous donner une plus juste, ou plus haute, idée de lui, seroit une espee d'image: Et si cette image n'étoit composée de tout ce qui pourroit nous frapper avec une violence de beaucoup au delà de nos forces, elle n'auroit aucune sorte de proportion, ou de ressemblance, avec l'objet, qu'il s'agiroit de depeindre.

Quelle seroit la consequence de ces mortelles emotions? Il faudroit un autre miracle pour en guerir: Après quoi il nous faudroit des efforts de Raison pour que cette representation, quelque magnifique qu'elle fût, n'imprimât

n'imprimât pas dans notre esprit une fausse conception de la Divinité.

Examinons de même le second moyen :— Une action, ou impression de l'Esprit de Dieu sur le notre, par laquelle nous aurions de lui une vue beaucoup plus distincte que celle, que nous pouvons nous en procurer par nos meditations, ne manqueroit pas d'exciter en nous des sentimens d'admiration, d'amour, de confiance, & d'esperance, infiniment plus vifs, que ceux, qui procedent de notre attention, & de nos etudes. Ici, comme en tout autre cas, nos sentimens sont proportionnez à l'etendue, & à la clarté, des idées, qui les font naître. Il faudroit que cette connoissance infuse, dont il s'agit, fût très superieure à celle, que nous pouvons acquerir : Je dis qu'il le faudroit ; Car si cette impression surnaturelle ne portoit pas nos idées, ou notre connoissance, plus loin que celle, qu'il est en notre pouvoir d'atteindre, que seroit elle ? A quoi serviroit elle ?

Si vous supposez qu'elle ne seroit point distincte de celle, que nous acquerons naturellement par l'usage de nos facultez, nous les confondrions infailliblement, ou plustôt nous ignorerions la premiere : Et si elle etoit si distincte, si sensible, que nous sentissions d'abord qu'elle ne vient pas de nous, elle nous seroit moins agreable, moins avantageuse, que l'autre. Si nous avions celle-là au lieu de celle-ci, nous perdriens beaucoup
au

au change ; Et encore une fois si elles étoient égales, à quoi bon les aurions nous toutes deux ? Par conséquent il faudroit que la connoissance inspirée surpassât tout ce que nous pouvons decouvrir de nous mêmes par le plus grand usage de nos facultez. Sur ce pied-là les sentimens, que cette action immediate de Dieu exciteroit dans nos ames, seroient très superieurs en vivacité, en vehemence, à ces mêmes sentimens, tels que nous pouvons les susciter nous mêmes par nos reflexions : Et cela étant je crois pouvoir poser en fait qu'ils nous derangeroient.

Le plus haut degré de cet etat si heureux (appelez le si vous voulez ce saint, & ravissant enthousiasme) où l'on jouit à pur & à plein de ces doux sentimens, le plus haut degré de cet etat que nous puissions atteindre par nos propres travaux, fait à peu près le dernier degré d'emotion, ou d'agitation, que nous puissions supporter. Un surcroît aussi considerable que celui, que produiroit infailliblement cette abondante infusion de connoissance, excéderoit absolument nos forces ; Nous en perdriens bien-tôt la Vie, ou la Raison ; Ou bien, il faudroit encore que Dieu changeât miraculeusement notre constitution, c'est à dire qu'il nous donnât à peu près celle qu'il nous destine dans le Ciel : Or cela ce seroit tout precipiter, tout confondre,

Ce

Ce que je viens de dire de l'agitation causée par cet enthousiasme, qu'une pieuse meditation eleve quelquefois dans notre ame, paroîtra peut-être fort singulier à quelques Personnes, qui n'ont jamais rien senti de semblable : Peut-être ira-t-on jusqu'à le revoker en doute ; Et en ce cas là la consequence que j'en tire par rapport à l'effet, qu'une emotion beaucoup plus forte, & plus durable, auroit infailliblement, cette Consequence tombera avec son Principe. Mais l'insensibilité de ces Personnes-là ne prouve rien, du moins à considerer le Genre humain en general ; Car il y a tout sujet de croire que si un grand nombre de Gens n'éprouvent point de pareilles emotions, cela vient moins de la pesanteur de leur Imagination, & de la froideur de leur Temperament, que de la rareté de leurs pieuses meditations ; Du peu d'étendue de leurs connoissances touchant la Divinité ; De la foiblesse des idées, qu'ils en ont ; De la negligence, ou de la distraction, avec laquelle ils pensent aux admirables objets de la Religion ; De la depravation d'un coeur habitué aux objets charnels, & terrestres, & particulierement de ce mélange d'incertitude, qui falsifie notre Foi. Ce triste mélange se fait sentir promptement, & arrête soudain les plus vifs transports : Oui c'est là, & même chez les plus sages, & les plus eclaire ; la plus puissante cause du peu de force, ou du peu de durée, des pieux sentimens ;

sentimens : Et remarquez que ce mélange de doute ne pourroit avoir lieu avec cette abondante infusion de connoissance, que nous supposons.

De tout tems les hommes ont été si bien persuadez qu'une operation immediate de Dieu, par laquelle il nous communiqueroit une vue de ses attributs, & de ses desseins, plus nette, & plus ample, que celle, que nos etudes peuvent nous procurer, exciteroit en nous un vehement enthousiasme ; Ils en ont, dis-je, été si bien persuadez que quelques imposteurs se prevalant de cette opinion generale, & voulant executer le projet de demontrer qu'ils recevoient de l'Esprit de Dieu une impression immediate, & miraculeuse, qui les mouvoit à prononcer des Oracles, ont feint d'être agitez de transports surnaturels : Il est vrai que ces Imposteurs prenoient eux-mêmes le change, ou le donnoient aux autres, en ne faisant point une juste distinction entre Revelation particuliere sur la conduite, que les hommes doivent tenir, ou sur quelque evenement qui devoit arriver, & Revelation, ou Infusion de connoissance, qui epure, & amplifie, toutes nos idées du Très-haut ; Mais cette meprise loin d'invalider ce que je viens d'avancer de l'opinion commune touchant les effets de l'operation immediate, & surnaturelle, de l'Esprit de Dieu sur le nôtre, pourroit aide au contraire à le fortifier.

Puisque

Puisque par la grace ordinaire du Tout-puissant j'ai assez de moyens pour me rendre vertueux ; assez de motifs pour m'y encourager, & que je puis sans perdre le précieux relief de l'Agence me procurer un état de joye, ou de paix, exactement assorti à ma condition presente, à quoi bon cet Enthousiasme surnaturel & excessif ?

Outre les inconveniens, que j'ai marquez distinctement, ou que j'ai insinuez, il y en auroit encore d'autres, que pour abreger ma digression je passe sous silence.

Mais voici une specieuse objection, que je ne saurois,

PHIL.

Pardon, Théocrite : Il faut que je t'interrompe un moment. Ce que j'ai à dire m'échapperoit peut-être ; Ou du moins je ne trouveroie pas à le placer ailleurs — On pourroit tirer du (a) ravissement de St Paul quelques difficultez.

THEOCR.

Crois mois, Philemon : Ne te donne pas la peine de les proposer en detail, à moins que les deux, ou trois reflexions, que je vais faire là dessus en peu de mots, ne te paroissent pas suffisantes ou pour obvier à ces difficultez, ou pour les resoudre.

U

Ni

(a) Voyez 2 Cor. xii.

Ni de la conduite de Dieu par rapport aux Apôtres, ni des effets, que produisoient en eux les revelations extraordinaires, dont il les favorisoit, on ne doit rien inferer à l'égard des Hommes en general : Et puis nous ne savons pas combien de tems dura le ravissement de St Paul : Nous ignorons quelles en auroient pu être les suites naturelles. Peut-être que Dieu pour prévenir celles, qui auroient été fâcheuses, interposa la même puissance, qui avoit créé ce ravissement. Ce que nous savons certainement, & qui appuie ma proposition, c'est qu'il fut dans une Transe, une Extase, un état très violent. Ton silence, Philemon, me permet de reprendre le fil de ma lecture.

[Il se remet à lire.]

Mais voici une spécieuse Objection, que je ne saurois me dispenser d'alleguer, & de réfuter :

“ Nous avouons, me dira-t-on, qu'à l'égard
 “ de ces heureux mouvemens, ou de ce
 “ saint enthousiasme, dont vous avez parlé,
 “ la connoissance, que nous pouvons naturellement acquérir, est plus que suffisante
 “ pour en exciter autant qu'il nous convient
 “ d'en avoir ; Mais il faut soigneusement
 “ distinguer entre ces violens mouvemens de
 “ pieté, qui ne durent que peu, & les sentimens solides ou permanens ; Les déterminations

“ minations fixes de notre volonté ; La te-
“ neur (pour ainsi dire) de nos dispositions,
“ & de notre conduite. Une belle specu-
“ lation sur la Divinité, quand même on ne
“ seroit point persuadé du vrai de ce qu'on
“ y voit, peut nous frapper vivement : C'est
“ là un effet connu des touchantes fictions.
“ Mais les fruits passagers de notre imagina-
“ tion ne font qu'un léger article dans le
“ Compte de nos Biens. La grande ques-
“ tion est ; — Si nous pouvons porter cette
“ connoissance au Poinct requis pour nous
“ fournir ces motifs, ces consolations, ces
“ douceurs, qui gagnent l'ame, qui l'at-
“ tachent à notre Créateur, qui la soutien-
“ nent, l'animent de plus en plus, dans la
“ carrière de la vertu. Vous l'avez dit, ou
“ supposé ; Mais ce n'est pas assez : Il faut
“ droit le prouver.”

Rien ne seroit plus facile que de faire voir
avec beaucoup de clarté que non seulement
cette connoissance est aussi certaine, & aussi
étendue, qu'il le faut pour produire ce grand
effet ; Mais même qu'elle excède considéra-
blement le poinct, qui seroit requis à la ri-
gueur pour incliner du côté de Dieu, & de
la Vertu, une Créature raisonnable. Je ne
dois pas entreprendre de le faire ici en detail :
Cela demanderoit un Traité exprès. Deux,
ou trois, reflexions suffiront.

CLEOB.

Arrête un instant — Ceci co-incide en partie avec notre conversation de l'autre jour (b) ; Et nous allons apparemment entendre quelques unes des mêmes reflexions, que nous fîmes.

THEOCR.

Sans doute, il y aura dans un endroit, ou deux, quelque ressemblance ; Mais pas assez pour que quelques idées additionnelles, ou accessoire, n'y mettent une difference à vous épargner le devoire de la repetition. En tout cas cela est court : Ainsi r'assurez vous.

[Il se remet à lire.]

Quand il s'agit de sentimens, & de conduite, on ne doit jamais considerer nos connoissances separément de nos affections, de nos goûts.

Je demanderois d'abord au plus opiniâtre de ceux qui m'ont fait l'objection si un homme plein de candeur peut de sang froid, & en conscience, declarer que les lumieres touchant la Divinité, que nous avons acquises soit par la Raison, soit par la Ste Ecriture, ces lumieres envisagées conjointement avec les affections naturelles, qui nous portent à la Vertu, lui paroissent trop foibles pour

(b) Voyez le IV. Dial. vers la fin.

pour nous y determiner ; Ou plustôt, ne lui paroissent pas avoir un grand excès de pouvoir, ou d'efficacité, à cet effet.

Les Hommes peuvent ils à bon droit se plaindre de la foiblesse d'une connoissance, que la plupart ne recherchent point ? Avec la plus legere attention on s'apperçoit distinctement qu'une des plus grandes sources de la perversité humaine c'est une honteuse ignorance, dans laquelle ils croupissent volontairement, ou laissent cruellement croupir leurs semblables.

Point de chicane :—Quoiqu'on en puisse dire, c'est un fait averé par l'experience (Et cela seul vaut tous les autres argumens) que quand on ne neglige pas ses facultez, la connoissance, que l'on acquiert, les affections vertueuses, les heureux goûts, les louables habitudes, que l'on fortifie, ou que l'on contracte, l'emportent de bien loin sur le contrepoids des desirs criminels ; Que nos idées de notre grand Dieu quand nous sommes frequemment occupez à l'etudier, triomphent hautement de toutes celles, dont la plus feconde Imagination puisse farder les objets du monde. Si nous ne les avons pas laissé trop souvent, ou trop longtems, disparaître, ces augustes idées, elles arrêtent soudain la fougue de nos passions les plus impetueuses ; Elles detournent le courant de nos dangereuses inclinations ; Elles en eloignent,
ou

158 *Essai sur la Felicité*

ou en affoiblissent les objets ; Ainsi, peu à peu elles metamorphozent tout notre coeur ; Réhabilitent toutes nos bonnes dispositions, & sement (pour ainsi dire) la Vertu dans tous les replis, où croissoit le Vice.

S'il est vrai que les moyens, que Dieu nous donne de nous sauver, puissent nous fournir des connoissances, & des motifs, beaucoup au delà de ce degré, où nous aurions trop approché d'un perilleux equilibre entre le Bien, & le Mal ; S'il est vrai que de notre entrée au monde, de le debut de notre Discipline, tout nous porte du côté de la veritable felicité, & que, si au premier pas nous prenons la bonne route, tout nous y engage, nous y encourage, de plus en plus, il est vrai aussi (Et c'est une observation bien remarquable, bien consolante, que je n'ai pu m'empêcher de faire en passant) que Dieu infiniment sage, & bon, n'a hazardé notre bonheur qu'autant qu'il le falloit pour ne point toucher à notre Liberté, l'ame de toute béatitude.

Après ce long detour je viens enfin aux plaisirs spirituels de la Vie à-venir.

Quand il s'agissoit des

CLEOB.

Arrête : J'ai quelque chose à vous raconter, & quelque chose à vous lire. *Semper ego Auditor tantum ?*

Ce

Ce que tu nous as dit de cette sainte joye, que St Pierre appelle *une joye ineffable, & glorieuse* (c), fait venir tout à propos la narration d'un evenement singulier, qui m'arriva l'autre jour.

Dans une longue conversation avec un homme sensé, & d'un *coeur honnête, & bon*, j'eus le plaisir de le convaincre de la verité du Christianisme. Je lui fis après cela envisager les diverses circonstances, les nombreuses merveilles, qui relevent si admirablement la bonté de notre grand Dieu, la charité de notre divin Sauveur : Qui etablissent sur de si fermes fondemens l'esperance d'une felicité eternelle, & qui nous font concevoir tous les moyens de parvenir à cette felicité non seulement comme des moyens naturels, assez, le simple resultat des Facultez, des dispositions, que le Créateur a mises en nous ; Mais encore comme des moyens, qui en general sont eux mêmes des plaisirs.

Après cela je lui parlai de se *rejouir au seigneur* (d) : Je lui representai que les augustes veritez, qu'il venoit d'entendre, devoient lui inspirer une douce joye : Je l'exhortai à faire ses efforts pour l'exciter dans son ame ; A l'enraciner, la fortifier, assez pour que les petits revers d'une vie, qui va bientôt s'envoler, & à laquelle succedera une

(c) 1 Pierre i. 8.

(d) Phil. iii. 1.

une glorieuse immortalité, ne pûssent détruire, ou seulement déranger, sa tranquillité, son contentement ; Souvent même ne pûssent guere affoiblir la vivacité de ses heureux sentimens.

Après m'avoir regardé quelques instans sans me repondre — “ Mais, me dit il, mon
 “ cher Ami, seroit il possible que je n'eusse
 “ pas deja senti tout cela ? N'avez vous pas vu
 “ qu'à peine avois-je parcouru la moitié du
 “ celeste tableau, que vous venez d'etaler à
 “ mes yeux, que mon ame toute saisie ma-
 “ gnifioit le seigneur, & tressailloit (e) de joye
 “ en Dieu (f). Je crois bien que ma joye
 “ ne pourra demeurer longtems dans ce de-
 “ gré de vehemence où elle est à present ;
 “ Mais je suis bien sûr que le contente-
 “ ment, qui la suivra, sera à l'épreuve de
 “ toutes les afflictions temporelles. Cela
 “ peut il être autrement ?

Je me retirai en faisant mes reflexions sur ce doux enthousiasme, & en arrivant chez moi je les mis par écrit. Comme elles ont quelque rapport à la félicité celeste j'ai mis ce papier dans ma poche pour vous le communiquer. J'y developpé quelques unes des veritez

(e) Le terme Grec *αγαλλίασθαι* signifie *Tressaillir*, être transporté de joye. Celui de *s'Egayer*, que l'on employe dans nos Versions, est ici faux, & plat.

(f) Luc. i. 46, 47.

veritez, que Théocrite n'a indiquées qu'occasionnellement, & en passant.

EUGENE.

Je serai bien aise d'entendre cette lecture.

THEOCR.

Et moi aussi.

PHIL.

Et moi de même.

CLEOB. [*H lit.*]

Si d'un côté il y a une palpable absurdité, une stupidité grossière, à se rejouir à la façon d'un homme, qui mange, & boit, aujourd'hui en attendant la mort, qui viendra demain, d'un autre côté il y auroit une foiblesse inexcusable à laisser troubler sa joye, ou du moins (car il n'en faut pas demander trop aux foibles mortels) à laisser ebranler sa tranquillité, falsifier son contentement, par de petits maux, qui finiront aussi demain, & qui seront suivis d'une gloire excellente (g).
Priez quelqu'un de réfléchir sans préoccupation. Dieu lui dit : ——— “ Ton Créateur te donnera dix millions, & puis dix
X “ autres

(g) Matth. xxv. 46. Rom. ii. 7.

“ autres millions, d'années ; Et ainsi à re-
“ commencer pour toujours. Pendant tout
“ ce tems là tu ne sortiras d'un etat heureux
“ que pour r'entrer dans un autre plus
“ heureux : Ce seront toujours de nouvelles
“ surprises, de nouveaux ravissèmens. Il est
“ vrai que sur l'Eternité il y aura trois, ou
“ quatre, ans, où tu subiras quelques petits
“ maux,” Cet homme là oseroit il bien,
pourroit il, s'en affliger beaucoup ? Pensez
vous que l'idée de ces quatre fâcheuses an-
nées diminuâssent considérablement ce deluge
de joye, qui auroit inondé son ame ? Non :
Et c'est là précisément le cas du Chretien.
Je pose en fait qu'à mettre ensemble tous
les maux, que nous endurons, ces maux du-
moins que nous ne nous attirons pas nous
mêmes, ou que par une obscure dispensation
de la Providence nous nous attirons sans qu'il
paroisse y avoir de notre faute, ils ne font pas
quatre ans sur une vie de soixante & dix :
Encore ne viennent ils point à la fois ; En-
core sont ils mêlez de diverses douceurs ; En-
core sont ils constamment allégez par le plai-
sir de l'approbation de soi même ; Par le sen-
timent d'une affectueuse obeïssance, d'une
humble resignation à la volonté de cet Etre
tout adorable, qu'on aime de toute son ame :
Ils sont même souvent presque absorbez dans
cette

cette Foi, qui est comme une possession anticipée (b) des choses, que l'on espere.

St Pierre pose en fait qu'un Chretien plein de Foi l'est aussi d'une vive joye. Il ne dit point aux Fideles, à qui il s'adresse : En croyant au Fils de Dieu *joyez transportez* ; Mais — *vous êtes transportez* (i) d'une joye ineffable, & glorieuse ; Et il est bien digne de remarque que dans le tems que St Pierre leur parloit de la sorte ils estoient menacez de mille maux, d'un côté par le pouvoir absolu des Gentils ; De l'autre par l'implacable fureur des Juifs.

Je ne veux point m'étendre sur l'Irruption destructive des doutes. Pourvûque ces malheureux doutes ne rabbaissent pas notre esperance, notre confiance, extremement loin au dessous de celle, dont l'Auteur de l'Epitre aux Hebreux nous donne une si belle description, & que St Pierre suppose dans les paroles, que je viens de citer, je conçois, ou plustôt je sai, que dans les momens d'une attention un peu soutenue un Chretien ne

X 2

fauroit

(b) Heb. xi. 1. *La Foi est une Substiance des choses, que l'on espere, & une Demonstration de cel'es, que l'on ne voit point.* Le mot de *Demonstration* employé dans nos Versions ne rend pas bien l'idée de ce Passage. Le terme *ἰσχυρος* signifie aussi *Probatio, Experientia, Epreuves, Experience* ; Et je pense que c'est dans ce sens-là qu'il faut le prendre ici. Cela répond bien au mot precedent *εὐδοκίας* ; Au lieu que *Demonstration* n'y vient pas, & presente un faux sens.

(i) 1 Pierre 1. 8.

sauroit être insensible aux grâtes de l'Eternel en son Fils bien aimé ; Que même s'il n'est pas d'une de ces constitutions rares, que rien n'émue, il faut qu'il soit vivement touché. Mais cette attention cesse. Si elle ne cessoit pas bientôt d'elle même par la lassitude, que cause une longue contention d'esprit, il seroit souvent de la prudence ; Il seroit du devoir, de l'arrêter, ou de la détourner à quelque autre objet, pour mettre fin à la dangereuse continuation des grands mouvemens du cœur.

S'il lui restoit ce calme, ce contentement, que rien ne devoit nous arracher, il se trouveroit précisément dans cette situation, à laquelle seule on doit aspirer ici bas. Sa tranquillité toujours accompagnée de douceur ne seroit interrompue que par ces délicieuses agitations, qu'il n'oseroit recevoir que de tems en tems. Mais ce n'est point cela : Ce Chretien tout-à-l'heure pénétré d'une celeste joye, est à present un foible mondain, un vil Mortel, qui s'afflige, & se rejouit, de rien.

D'abord ce triste phenomene paroît chimerique, impossible : Il est pourtant aussi commun qu'il est réel : On peut même sans beaucoup de peine l'expliquer : ——— Dezz-que l'on se retrouve dans le train ordinaire de la vie une malheureuse habitude de suivre en Automate diverses meprisables inclinations ; De laisser egarer ses pensées parmi des bagatelles ;

telles ; Et sur-tout le malheur de n'avoir point établi dans son ame une suite de Principes clairs, de maximes certaines ; De n'y avoir point fixé des résolutions inébranlables ; De ne l'avoir point exercée à s'éveiller quand il lui plaît les sentimens de la Reconnoissance, & de l'Amour ; Tout cela nous decouvre les causes de ce triste, & prompt, changement.

“ Vraiment me dira peut être quelque
“ Docteur severe, cela n'explique rien ; Et
“ je tiens encore impossible le phenomene
“ en question. Vous ne prenez pas garde
“ que ce Chretien suppose, vous le me-
“ tamorphosez en homme charnel, en
“ homme purement mondain : Vous vous
“ ecartez ainsi de la supposition ; Et par là
“ votre solution est nulle.”

Ah ! il y a dans cette objection quelque chose de beaucoup trop rigoureux. C'est ne pas connoître l'Homme que de se figurer qu'il puisse être toujours le même ; Que jamais sa Raison, & son coeur, ne plient sous l'impres-
sion de l'exemple, & sous l'effort des pas-
sions. Bien plus, malgré la resistance de l'Entendement ; Malgré l'ascendant des plus beaux sentimens, le mechanisme de notre corps, ses derangemens imprevis, produisent de malheureuses variations, d'affligeantes in-
constances, qu'un jugement peu equitable, une severité outrée, font regarder comme in-
compatibles avec la Pieté zélée, la solide Ver-
tu.

tu. Non, ni ces humiliantes variations, ni ces inconstances pleines de foiblesse, ces dissipations pueriles, ces negligences stupides, ni même ces chutes, dont la plupart des Chrétiens sont coupables, ne prouvent que nous n'aimons pas notre bon Pere celeste, & notre misericordieux Sauveur ; Que nous ne savons pas nous confier, nous rejouir, en lui : A Dieu ne plaise ! Mais, je l'avoue, on pourroit epurer ces glorieux sentimens ; Les porter plus loin ; Les assurer à un tout autre point de fermeté.

Notre avidité naturelle pour les Biens presents, qui est si souvent un motif à nous faire agir en insensé, forme ici un de nos motifs à employer nos soins, nos efforts, pour perfectionner cet important ouvrage : En effet ce calme ; Cet état de paix, de contentement, dont je parlois tout-à-l'heure, est un Bien immediat, actuel ; Et c'est un Bien inestimable ; Car outre qu'il est evidemment un preservatif, ou un baume, universel pour tous les maux, il joint à tous nos plaisirs innocens un assaisonnement étranger, qui surpasse infiniment leur douceur intrinseque. Pendant que sans cette tranquillité appuyée sur une baze immobile ; Sans cette satisfaction permanente, dont la source est dans notre propre sein, & qui ne depend d'aucun objet extérieur, tout ce qui s'appelle plaisir dans ce monde amène presque toujours quelque chose de

de sinistre, & de lugubre ; Ne se presente guere sans être accompagné d'une effrayante Cohorte de reproches, de regrets, de douleurs, & de l'image de la mort ; Ou du moins pendant que sans cette sage tranquillité un plaisir de quelques momens nous prepare de longues peines, que nous n'avons pas voulu prévoir, elle fait de la moindre recreation, du plus leger amusement, faire un Bien réel, considerable, fertile en nouveaux plaisirs. Voyez le pieux Théophile, qui cueille dans son jardin un fruit, que ses soins ont rendu beau. Peut être dans ce moment au fort de sa santé, dans le calme, & la magnificence, d'un beau jour, parmi la verdure & les fleurs, pense-t-il à la mort ; Mais c'est-là une de ses speculations favorites ; Ainsi loin de mêler de l'amertume à la douceur de sa situation, elle l'augmente. Il a cultivé ce fruit avec succès : Cette idée le touche : Il y voit la sagesse, & la bonté de Dieu : Cette idée le charme. L'agréable vermeil, & le suc exquis, de ce fruit ne sont quasi plus rien dans le plaisir, qu'il goûte.

Son solide contentement, sa durable joye, repandent par tout leurs influences : Ses occupations ; Ses plaisirs ; Ses recreations ; Ses sentimens les plus secrets ; Ses rêveries les plus vagues ; Tout en est raffiné, relevé, perfectionné ; Tout en tire un lustre attrayant, de précieux appas.

Le

Le plus infipide jour de l'homme, qui se plaît en Dieu, vaut mieux, infiniment mieux, que le jour le plus brillant, le plus fortuné, de l'Ambitieux, & du Voluptueux : Mais prenez le, cet homme beni d'*Enhaut*, prenez le ou dans les *parvis de l'Eternel*, ou dans une retraite choisie, lorsque detournant ses regards de tous les objets terrestres, & appelant par une vive femonce de son Entendement tous ceux, qui *sont le thresor de son coeur*, à comparoître devant son ame, il la remplit d'une celeste joye ; Alors vous vous ecrierez avec lui, & avec le Psalmiste — *Un jour chez toi, O Eternel ! vaut mieux que mille ailleurs (1)* : Alors vous ne serez point surpris de cette ardente soif spirituelle de David ; De ces desirs extatiques, dont Dieu est l'objet ; De ces soupirs inexprimables de St Paul ; De cette joye ineffable de St Pierre ; De cette paix qui surpasse tout Entendement (m) ; Expressions que la plupart des Gens prennent ou pour des hyperboles poëtiques, ou pour des ecarts d'une Imagination echauffée à l'Orientale ; Jugeant ainsi temerairement par un Goût, qui est une privation de Goût ; Par des sentimens, qui sont une langueur, une paralysie, de sentimens, jugeant ainsi, dis-je, temerairement, & mal, de ces choses invisibles,

(1) Psal. lxxxiv. 11. xlii. 2, 3. lxxxiv. 3. Rom. viii. 25. 1 Pierre i. 8.

(m) Phil. iv. 7.

invifibles, dont peut être leurs affections charnelles, & groffieres, leur honteux abrutiffement ; Ou du moins certaines indispositions du fang, & des organes, les rendent Juges tout-à-fait incompetens.

On appellera les mouvemens de cette faine joye *Saillies d'une fougueufe Imagination* ; On les appellera comme on voudra : Ils font au deffous des fentimens, que meritent des objets fi sublimes, fi raviffans.

Il eft bien vrai que les degrez de cette joye dependent beaucoup du Temperament, ou du plus, ou du moins, de force, ou de delicateffe, de certaines facultez, ou qualitez : C'eft pourquoi ceux, qui font fufceptibles de ces mouvemens fi grands, & fi vifs, auroient tort de mefurer par là la réalité, la fincerité, la conftance, de la pieté d'Autrui : Mais auffi ceux, qui ne fauroient les fentir, ne doivent point traiter d'*Egarement*, ou de *Foibleffe*, une fenfibilité fi belle, fi digne d'envie.

Les uns, & les autres, peuvent, fi je ne me trompe, regarder comme Axiomes de Morale les Propositions fuivantes :

1. Si cette joye, que nous inspire notre amour pour Dieu, & pour fons Fil Jéfus Chrif, n'eft pas au pied de la lettre chez la pluspart des Chretiens une joye ineffable, au moins eft il certain que fouverit elle a de la vehemence, & qu'ordinairement elle eft un etat de paix, de confiance, de contentement,

ment, dont aucune situation purement mondaine, ou terrestre, ne sauroit approcher. A la verité elle est quelquefois suspendue, arrêtée, dans les embarras des affaires : Elle peut aussi être comme engloutie pendant quelque tems dans une grande affliction : Elle peut encore être bannie pour quelques instans par les petulentes impatiences d'un Temperament prompt, & sensible ; Mais elle reprend vite le dessus, & r'établit une sage tranquillité : Là, où elle n'est pas cela ; n'a pas de tels effets, elle n'existe point ; Et il faut que ceux, en qui elle n'opere pas de la sorte, & qui pourtant se croient Chrétiens, *se déçoivent eux mêmes (n) ;* Qu'ils prennent pour une pieté réelle ce qui n'en a que l'apparence ; Ou bien il faut que *les convoitises charnelles, qui font la guerre à l'ame (o),* remportent sur leur foible vertu d'indignes, & fréquentes, victoires ; Qu'ils s'abandonnent à des desirs, des projets, des attachemens, *fols, & nuisibles.* En pareil cas assurément on ne sauroit s'attendre à cette celeste joye ; Et les mêmes Principes, qui pouvoient la susciter, & la faire croître, doivent produire en sa place une tristesse, & un effroi, que l'Incredulité même ne connoît pas.

2. Si nous voulons nous assurer que cette joye est solide ; Qu'elle repond à la grandeur de

(n) Jac. i. 22.

(o) 1 Pierre ii. 11.

de sa cause ; Qu'elle marque combien nous sommes touchés de cette Foi, que nous déclarons être *plantée dans nos coeurs* ; Combien nous sommes pénétrés d'admiration, d'amour, de reconnaissance, de confiance, d'espérance, gardons nous de nous en rapporter à des mouvemens passagers. Quelque vehemens qu'ils puissent être, ils sont trompeurs. Nous ne saurions bien juger de cette joye que par ses effets ordinaires, & constans. Le Chretien, en qui elle reside, ne voit rien, je ne dis pas qui l'egale, mais que l'on puisse lui comparer. Il forme donc une resolution fixe de bannir incessamment toute autre joye, avec laquelle celle-ci ne peut subsister. Il sait qu'elle a sa source, non dans une contemplation sterile des Bienfaits du Très-haut, & de ses vastes desseins pour le bonheur du Genre humain ; Mais dans une admiration agissante ; Dans une reconnaissance féconde en bonnes oeuvres ; Dans un goût delicat, & un ferme attachement, pour tout ce qui est *louable, honorable, juste, aimable* ; Enfin dans nos soins, nos travaux, pour cultiver, fortifier, en nous tous ces heureux Principes de Vertu, que l'Eternel a formés avec nous ; Toutes les connoissances salutaires, qu'il nous a données ; En un mot toutes les semences naturelles, & surnaturelles, de notre *Regeneration*.

Pour peu qu'on aît goûté le don celeste, la parole de vie, les puissances du siecle à-venir (p), si on se laisse seduire aux attrait du peché, on tombe inevitablement dans un goufre de maux entre deux differentes sortes de felicité : On ne peut plus jouir ni des plaisirs de la Vertu, ni de ceux du vice : Entraîné tantôt vers les uns, tantôt vers les autres, on porte toujours de ceux-ci à ceux-là, & de ceux-là à ceux-ci, des sentimens, qui les empoisonnent.

Que la pluspart des hommes, & surtout des Chretiens, sont miserables ! Ils ont en eux mêmes le germe d'une haute esperance, d'une vaste béatitude. Christ a donné à ce germe une force extraordinaire pour fructifier abondamment : Ils peuvent faire naître, corroborer, etendre, & conserver en tous lieux dans leur coeur un Paradis ; Et au lieu de cela qu'est ce qu'ils y entretiennent ? Helas ! Des desirs aussi rongeurs qu'ils sont vains, & insensés ; Les remords ; La confusion ; La terreur ; — Un Enfer.

Le Chretien, dont je parlois, fait cela : Il fremit à l'aspect d'un etat si deplorable. Deque le moindre peril menace sa conscience, toutes les puissances de son ame se rassemblent, s'exercent, comme d'elles mêmes, pour l'éviter. Animé d'ailleurs par son bonheur

(p) Heb. vi. 4, 5.

heur présent il cherche, & travaille, non avec de peinibles efforts ; mais avec allegresse, à l'affermir, à l'augmenter.

PHIL.

As-tu fini, Cléobule ?

CLEOB.

Oui.

PHIL.

La premiere sentence de ton Ecrit me suggere une reflexion : — Dans les raisonnemens, que l'on fait sur l'a-venir, on est sujet à supposer toujours les hommes plus Philosophes qu'ils ne sont. Il est evident que l'idée d'un mal inevitable doit beaucoup falsifier tous les plaisirs d'un Etre, qui pense. Cependant nous voyons qu'elle n'a point ordinairement cet effet. Le plaisir present captive en quelque sorte la Raison.

CLEOB.

Conclurrois tu de là que moins on réfléchit, ou, en d'autres termes, plus on devient *animal*, plus on est heureux dans la jouissance d'un etat agréable ? Il y auroit du vrai dans cette consequence ; Mais envisagée dans toute son etendue elle iroit de beaucoup trop loin.

Ce

Ce qu'il y a de très certain c'est que la prévision d'un mal, à moins qu'il ne soit de peu de durée, & qu'il ne doive être suivi d'une délivrance, après laquelle il n'y aura plus de maux à craindre seroit un triste appendice de l'Intelligence, si l'Etre, qui en est doué, n'étoit destiné à ce retour au bonheur, & ne savoit son heureuse destination. Sans cela plus cet Etre seroit parfait par les facultez spirituelles, plus cet appendice deviendroit onereux, & cruel : Preuve (Et je suis bien aise, Philemon, que tu m'ayes fourni l'occasion de faire cette remarque) preuve convaincante que le Créateur, s'il est bon, a voulu que la Créature, qui pense, pût se rendre heureuse malgré les maux prévûs, & que le *Fort*, l'*Essentiel*, de son bonheur consiste dans le don précieux, dont ce douloureux Appendice est inseparable.—Il est tard, Adieu !

VI. D I A L O G U E.

PHILEMON, EUGENE, CLEOBULE, &
THEOCRITE.

THEOCR.

NOUS en sommes aux plaisirs spirituels
(a) de la Vie à-venir.

[Il lit.]

Quand il s'agissoit des maux corporels dans la Vie presente j'en ai d'abord marqué une idée generale. Il en faut faire autant à l'égard des maux de l'Ame : Après quoi je placerai côte-à-côte, ou vis-à-vis, les plaisirs opposez.

Tout ce qui concerne l'Ame, je le renferme sous ces deux chefs: Les connoissances, & les sentimens.

Les Biens, ou les Maux, qui appartiennent au premier Chef, je les appellerai *Biens*, ou *Maux, Intellectuels*, & ceux qui appartiennent au second je les appellerai simplement *Sentimens*, ou *Biens*, & *Maux, Spirituels*, ou *Biens*, & *Maux, de l'Ame*.

Je puis mettre au rang des maux Intellectuels les imperfections naturelles de nos facultez. Notre Entendement, notre Memoire,

(a) Voyez V. Dial. p. 158.

176 *Essai sur la Felicité*

moire, sont foibles. Mais outre cela il y a un grand nombre de maux *Positifs*, & très griefs. Divers obstacles inevitables nous empêchent d'employer à plein nos talens.

Des erreurs

EUGENE.

Heureux s'il n'y avoit d'autres obstacles que ceux qui viennent des infirmités humaines & des diverses occupations nécessaires, qui n'éclairent pas l'Esprit ! Mais c'est aussi par la tyrannie des Hommes que l'on se trouve arrêté dans la carrière des études les plus sublimes, & les plus intéressantes. Tout le monde desire les belles Connoissances ; Et cependant des Peuples entiers, presque tous les Peuples de la Terre, honteusement asservis aux préjugés, & se faisant de leur stupide entêtement un honneur ridicule, persistent avec une invincible opiniâtreté dans une route tenebreuse, ou incertaine, & souvent ne font que s'égarer de plus en plus ; Ou plutôt satisfaits des travaux de leurs Prédécesseurs, & là dessus s'abandonnant à une molle indolence, ils ne cherchent plus : Ils ont déjà tout trouvé.

Si on s'en tenoit à cet esclavage spirituel, à cette indigne oisiveté ; Si on ne s'opposoit point aux recherches de quelques Particuliers, qui noblement jaloux de l'indépendance naturelle de l'Homme, & animez d'un ardent amour

amour pour la verité, osent & secouer eux mêmes ce joug si fletrissant, si dangereux, & essayer d'en affranchir les autres; Oui, si seulement on vouloit bien les laisser faire, la Religion se degageroit peu à peu de l'obscurité, & de l'erreur: Mais on les traverse, on les inquiette, on les persecute. Quelle perversité! Quel renversement! — Pardon, Théocrite. — Saisi, agité, de cette douloureuse reflexion je n'ai pû me contenir dans le calme, & dans le silence.

THEOCR. [*Il se remet à lire.*]

Des erreurs etablies; Des Maîtres qui enseignent mal; Ou, si on est reduit à aller sans guide, le-manque de moyens pour s'instruire, ou une mauvaise façon d'etudier, que dans le tems de l'ignorance on a eu le malheur de choisir, & diverses circonstances de la Vie, qui nous detournent des connoissances, que nous avons le plus de disposition à acquerir; En un mot, une infinité d'Accidens, & de Contre-tems, ou nous ecartent du Vrai, ou ne nous le laissent voir que bien foiblement, que bien confusément.

Si quelqu'un s'etonnaît de ce que sur le grand nombre de Personnes, qu'il y a dans le Monde, il ne s'en trouve que peu qui pensent juste, ou qui fassent des progres dans les belles connoissances, je le prie seulement de considerer combien est rare l'avantage d'une me-

Z

ditation

dition tranquille, & soutenue ; Combien de besoins, ou de desordres, derangent, ou retardent, nos recherches.

A l'égard des sentimens, je puis d'abord mettre au rang des maux de l'ame tous ceux qui par une suite ordinaire de l'influence du corps sur l'ame sont occasionnez par de violens maux du Corps. Tels sont l'inquietude, l'impatience, les emportemens. Quand même, à parler à la rigueur, il seroit en notre pouvoir de nous en garantir, cependant comme cela est difficile, & que très peu de gens sont assez maîtres d'eux mêmes pour pratiquer exactement la Philosophie des Stoïciens, ou la Resignation Chretienne, je ne crois pas que l'on puisse à bon droit rayer de ma liste ces Maux-là. Il faut faire la même remarque sur tous ceux qu'il seroit possible d'éviter ; Mais que fort peu de gens évitent.

A plus forte raison puis-je mettre au même rang cet abbatement de l'Esprit, cette tristesse, dont on ne sauroit decouvrir la cause ni dans l'ame même, ni dans aucun événement extérieur, & qu'à cause de cela on juge ne pouvoir venir que de quelque dérangement corporel, qui sans ce fâcheux effet demeureroit imperceptible. Mais ne seroit-ce point ici une chimere ? Non : On voit souvent, & encore plus souvent qu'ailleurs dans ces Climats heureux, où l'Abondance, la Liberté, & la Raison, regnent
eminem-

éminemment, on voit des Gens d'un bon-sens exquis, bien reglez dans leurs mœurs, richement partagez des Biens de la Nature, & de la Fortune, tomber tout d'un coup dans une sombre melancholie, qu'ils nous assurent être insurmontable. Tout les degoute : Rien ne les egaye. Mais êtes vous bien sûr qu'il ne leur est pas survenu quelque grand sujet d'affliction ? Oui, j'en suis sûr : Ils l'avouent : Tout leur rit comme auparavant. C'est donc une maladie interieure, & insensible, qui affecte ainsi leurs facultez intellectuelles.

Les circonstances varient aussi à l'infini les Maux de l'Âme. Il est extrêmement rare que notre Metier, notre Profession, notre genre de Vie, les Personnes, que nous connoissons, le País que nous habitons, le Bien, l'Emploi, le Rang, que nous possédons, répondent à nos inclinations, & à nos idées. Tel, que son sort confine dans une campagne à-demi deserte, songe incessamment au bonheur du Citoyen d'une Capitale, pendant que le même Citoyen accablé d'affaires, & rongé de soucis, envie la paisible retraite du Campagnard. On entend tous les jours quelqu'un s'écrier ; — “ Que je serois heureux dans la situation d'un Tel ! ” Et peut-être au même moment ce Tel pousse la même exclamation. Et en effet ces vœux differens ne partent pas toujours d'une Ima-

gination blessée : Rien de plus commun que d'être pour la vie presente bisarrement déplacé.

Mais ce sont sur-tout les Passions qui causent les grands Maux, & les multiplient, les varient, prodigieusement. Pour peu que l'on s'y livre, elles deviennent à l'Ame ce que les Paroxismes sont à nos foibles Corps ; Et, quelque glorieusement que l'on puisse les subjuguier, il y a au moins un tems, où elles nous font souffrir : C'est celui du combat.

Je serois trop long si je particularisois davantage. Parlons d'une maniere plus generale : —

Tous les plaisirs, que nous pouvons tirer de la Religion, de notre commerce avec nos Semblables, & de nous mêmes, sont mêlez de diverses amertumes. Souvent même au lieu de ces plaisirs on nous cause des maux, ou nous nous en attirons.

Nos desirs, nos craintes, à l'égard de toutes sortes de Biens, & de Maux, réels, ou imaginaires, sont les sources d'une infinité de chagrins, & de douleurs. Il y a frequemment inquietudes, frayeurs, & par rapport au siecle present, & par rapport au siecle à-venir : On craint pour ses Biens, pour sa Reputacion, pour sa santé, pour sa vie : On s'interesse pour les autres ; On craint pour eux les mêmes Maux : On desire follement, & ces desirs nous devorent ; On aime ce qui ne le merite pas ; Et tôt, ou tard, on a lieu d'en rougir ; On en souffre
mille

mille mortifications : On regrette à l'excès un objet, qui ne pouvoit que très defectueusement contribuer à notre bonheur : On a peur de ce qui peut-être n'arrivera point : On espere ce qui ne sauroit presque arriver. Une Imagination frappée cause des tourmens aussi réels, & quelquefois beaucoup plus rigoureux, que ne le seroit le mal même qu'on envisage ; Et une folle esperance nous punit en frustrant notre attente : — Après cela Dissentions, Querelles, Jalousies, en un mot, Afflictions de toute espee, que souvent dans ce monde corrompu la prudence, & la probité, ne sauroient prévenir ; Enfin les maux de la Conscience incomparablement plus affreux que tous les autres.

Souvent ce n'est ni à nos propres folies, ni aux vices d'autrui, que nous devons imputer plusieurs de nos maux spirituels. Voilà un Fait, qui rend notre sort ici bas singulierement déplorable, & qu'à cause de cela je n'ai pas voulu laisser comme enseveli dans la generalité de mes reflexions precedentes : Pour être heureux il nous faut des desirs ; Et combien souvent sans que nous puissions nous en prendre à Personne n'arrive-t-il pas que nous ne saurions les satisfaire ! Ajoutez à cela la juste crainte de plusieurs autres maux réels, & inevitables, ajoutez y la perte actuelle de plusieurs Biens, que la Raison, que les plus doux panchans de nos coeurs, que

que diverses circonstances, que tout concourt à rendre précieux, & vous conviendrez que les Hommes les plus moderez, les plus précautionnez, les plus vertueux, sont exposez à un grand nombre de tristes agitations.

Certainement la partie spirituelle de notre felicité (Permettez moi de l'appeller la Santé, & l'Aise, de l'Ame) tient à plus de choses encore que l'Aise, & la Santé, du Corps, & ses ressorts sont aussi beaucoup plus delicats.

L'idée la plus mince, & la plus fugitive, excite un sentiment ; Et quel n'est pas le nombre des fâcheuses idées ! Un petit evenement, une parole, un Rien, les fait naître : Elles voltigent, pour ainsi dire, autour de nous par milliers. En un mot, dans une longue vie, il y a des semaines, des mois, des années, qu'aucun derangement corporel ne distingue des autres ; Au lieu qu'il ne s'y trouve guere de jour, qui ne soit marqué par quelque douleur, ou du moins quelque mal-aise, de l'ame.

On peut donc avancer hardiment que les Maux de l'Ame sont incomparablement plus nombreux, plus diversifiez, & souvent beaucoup moins supportables, que ceux du Corps.

Cette Ebauche des . . . [*Théocrite s'inter-*

Qu'as tu Philemon ? rompt lui même.]

Que veut dire ce soupir qui t'échappe ?

PHIL.

PHIL.

Je pensois à ces maux. Quand on les met tous ensemble, quel amas d'adversité, & de misère ! En vérité si notre existence étoit bornée à cette vie, je serois tenté de dire avec un Poète : — *C'étoit bien la peine de naître !* J'ajouterois : — “ Et quand on est né, “ seroit-ce la peine de vivre ? (b) ” En ce cas là, que croire des qualitez, & des desseins, du Créateur ?

THEOCR.

Cela est outré. Mais voilà comme nous sommes faits : Une impression fort vive grossit l'objet. Il nous faut un retour de calme, & un nouvel examen, pour voir juste. Avec cela pourtant, si notre existence étoit bornée à cette vie, je l'avoue, je ne saurois, non plus que toi, que penser des qualitez, & des desseins, du Créateur : On pourroit même dire quelque chose de plus.

[Il se remet à lire.]

Cette Ebauche des Maux de l'Âme peut suffire ici d'autant mieux que j'aurai occasion d'en montrer la pluspart plus explicitement en décrivant les Biens opposez.

Passons

(b) Il y a plus de vingt siècles que Théognis, Poète Grec, a pensé, & exprimé plus cruellement, ce que Philemon cite ici d'un Poète François, & ce qu'il y ajoute.

Passons donc à ces Biens. Je dois commencer par l'article des Connoissances ; Et j'avertis que mes reflexions porteront principalement sur la connoissance, que nous aurons de Dieu. Celle-là est infiniment supérieure à toutes les autres : Elle en renferme en quelque sorte la pluspart ; Et je ne pourrais entrer dans quelque detail sur les objets innombrables de nos etudes, & de nos decouvertes, dans le Ciel sans embrasser beaucoup trop de matiere.

Il est convenable qu'ici bas nous n'appercevions les choses qu'un peu *obscurément*, & *comme dans un miroir* ; *Que nous marchions par Foi, & non par vue (c)* : Mais le tems viendra, où sans *en mourir*, & sans aucun autre inconvenient, nous pourrons contempler l'Eternel à *face decouverte*, & à plus forte raison, les autres objets du Ciel.

Je ne mets point en doute que nous aurons de la Divinité une connoissance infiniment supérieure à celle, que nous pouvons en avoir ici bas, une connoissance intime. St Paul nous l'apprend en termes formels quand il nous dit *que nous verrons face à face ; Que nous connoîtrons selon que nous avons été connus (d)*.

Pour decouvrir avec quelque exactitude quels seront les plaisirs, que produira une Connoissance intime de la Divinité il faut examiner

(c) 1 Cor. xiii. 12. 2 Cor. v. 7.

(d) 1 Cor. xiii. 12.

examiner premierement en general ceux, que nous donne l'acquisition de toute connoissance quelconque envisagée en elle même ; Et après cela ceux, qui l'accompagnent ordinairement, c'est à dire ces sortes de Biens, ou de Plaisirs, qui sont separez, ou differens, des Plaisirs, que la Connoissance produit par elle même. Cela comprend les Plaisirs de tout genre, dont elle peut devenir, & devient souvent, la Cause, ou l'occasion.

J'ai premierement à examiner les plaisirs de toute Connoissance considerée en elle même, c'est à dire les plaisirs mêmes d'APPRENDRE, & de SAVOIR, confidez separement des autres avantages, que la Connoissance peut nous procurer.

Au reste, quoique quelques unes de mes reflexions soient applicables au plaisir de la Connoissance dans toutes sortes de Créatures Intelligentes, cependant c'est l'Homme principalement, ou uniquement, que j'ai en vue. Mon sujet ne m'engage pas à rechercher ce qui concerne d'autres Etres que nous mêmes.

Les plaisirs les plus convenables à la Créature Intelligente, ceux qui la distinguent de la Brute, & qui forment l'Essentiel, presque le Tout, de sa Felicité, sont les plaisirs *Actifs*, je veux dire ceux, qu'elle tire de l'usage volontaire de ses Facultez ; Ceux, où elle est

le moins Passive, où, en un mot, elle met le plus du sien.

Cette verité marquée en plusieurs endroits de cet Essai, & présentée en diverses façons, tient bon par tout. Elle devient d'une évidence frappante quand on l'applique au sujet, que j'ai à present à traiter. — Qu'est ce que c'est que connoître un objet ? Assurément ce n'est pas simplement en avoir cette idée, qui s'imprime dans mon ame par le moyen de mes sens ; Car si cela etoit, la Brute connoîtroit aussi bien, ou mieux, que moi. Si de cette idée il resulte quelque plaisir, c'est-là ce plaisir purement *passif*, qui est le moindre de tous les plaisirs, dont l'Etre Intelligent puisse jouir.

Quelle est donc la difference entre ce que fait la Brute & ce que je fais, par rapport à cet objet, dont nous venons elle, & moi, de recevoir l'idée ? Voici la grande difference :

La Brute en demeure là ; Ou si cette impression la meut à satisfaire quelque'un de ses appetits, c'est là tout l'avantage, qu'elle en retire ; Et même dans cette determination il n'y a rien d'*actif* : Elle sent seulement qu'elle va de son bon gré ; Mais elle est depourvue du plaisir du choix, ou de l'*agence*. La *spontanéité* seule, ou la *Non-resistance* à un penchant, ne fait point la Liberté ; n'implique nullement la satisfaction de juger, de sentir, qu'on est libre. Tout son plaisir donc se borne

borne à remplir un besoin corporel. Mais moi au contraire, je n'ai pas plutôt reçu l'impression de l'objet que je le confidere; Je l'examine; Je reflechis; J'y cherche les rapports, qu'il a avec d'autres; Je travaille à en decouvrir la destination, les usages. Dez là je commence à connoître: Et tout ce que fait mon Esprit en consequence, ou (pour mieux dire) à l'occasion, de cette premiere impression, tout cela est de moi: Je m'affranchis du vil etat de Créature Passive: Je m'elevé à la Classe honorable des Etres Actifs. C'est alors, & alors seulement, que mon ame jouissant du sentiment de sa grandeur trouve dans ce qu'elle fait un contentement, une diversité de plaisirs, qu'aucune sensation, aucune impression, comme telle, ne sauroit absolument nous donner.

Appercevoir un objet sans y faire aucune reflexion ce n'est pas le connoître: Rien n'est plus clair. En demeurer à la seule perception de cet objet c'est borner presque à rien le plaisir, qu'il est propre à produire; Or Reflechir, Examiner, c'est vouloir; c'est agir librement: Je pouvois m'en abstenir: Je pouvois tourner mes pensées d'un autre côté. Par consequent le plaisir d'Apprendre, & de Savoir, est un plaisir Intellectuel, & Actif, qui ne convient qu'à l'Etre doué de Raison.

Telle est & par elle même, & par un nombre infini de suites avantageuses, la valeur d'Apprendre, & de Savoir, que le sage, le benin, Créateur nous pousse presque irrésistiblement à nous servir de toutes nos facultez pour enrichir notre Entendement de toutes sortes de Connoissances : Il ne s'est pas contenté du motif, que forme l'idée des utilitez sans nombre, qui sont annexées au savoir ; Idée, qui d'abord se presente d'elle même ; & qui se developpe & s'etend, à mesure que nous faisons des progrès en connoissance : Dans la crainte que ce motif ne fût pas assez efficace, ou commençât trop tard à operer sur des Créatures imparfaites, & mortelles, il a mis en nous un ressort, qui joue de notre plus tendre Enfance ; Dont l'action est continuelle, & à la force duquel nous ne pouvons guere nous empêcher de ceder : C'est la curiosité.

L'Intelligence humaine faite exprès pour savoir, & introduite dans le monde sans aucune connoissance, n'a pas plustôt son être qu'elle s'agite pour apprendre. Cette curiosité naturelle est le premier mobile de tous les efforts que nous faisons pour nous instruire de toutes sortes de veritez. Il est si puissant que faute d'objets, qui meritent notre attention, il nous jette sur des Riens. Notre Entendement ne sauroit demeurer oisif : Cet état-là lui est insupportable. De là vient, pour
le

le dire en passant, que quand nous n'avons pas appris de bonne heure à n'aimer que les veritez, qui sont de quelque importance, & que nous nous sommes laissé tomber dans une grande disette d'objets de quelque prix, nous ne manquons pas de contracter la meprisable habitude d'envoyer notre Esprit à la quête de mille bagatelles : Semblables à ces Pauvres d'une indigence extreme, qui vont remuer les baliures des maisons pour y trouver quelque haillon, nous allons fureter les plus petites affaires, ou les plus minces amusemens, du Prochain.

La curiosité est une faim intellectuelle, qui à peine est appaisée qu'elle nous presse de nouveau ; Et comme à l'égard de l'appetit corporel le plaisir consiste moins à se sentir rassasié qu'à manger, de même le plaisir de la Connoissance consiste moins à savoir qu'à apprendre.

La satisfaction de savoir n'est en elle même qu'un etat d'aïse par rapport à l'objet, que l'on cherchoit, & que l'on vient de rencontrer. C'est une satieté, qui deviendrait bientôt insipide sans le grand accessoire, qui relève le prix de tous nos Biens, de tous nos plaisirs, je veux dire la flatteuse consideration

—— Qu'on a travaillé pour savoir ; Que cette jouissance est le fruit de nos soins, de nos etudes. Une connoissance, que l'on me communique toute entiere, contente ma curiosité ;

riosité ; Voilà tout : Mais une connoissance, que j'acquiers, a tout l'affaisonnement du MOI.

Deterrer une verité c'est quasi créer l'objet apperçu. La merveilleuse machine du Monde après mille vaines tentatives se trouve à la fin bien agencée dans le cerveau d'un Philosophe : Elle est pour lui un Monde, qu'il vient de tirer du néant.

Ma Proposition : ——— *Que la curiosité est un appetit de savoir, qui se renouvelle sans cesse*, emporte evidemment la necessité du progrès dans nos connoissances pour nous rendre heureux.

Ce progrès regarde deux choses — 1. l'Approfondissement de l'idée d'un objet, que nous connoissons déjà en partie, & 2. la Nouveauté, ou la Decouverte, d'un objet, qui auparavant étoit totalement ignoré ; Ou plutôt le Progrès est simplement *l'Acquisition de plus de connoissance* ; Car dans le fond ce que je decouvre dans un objet, qui ne m'étoit connu qu'en partie, m'est tout aussi nouveau que la vue d'un objet, qui jusque là étoit absolument ignoré. Le progrès est donc ici un renouvellement continuel du plaisir de satisfaire notre faim Intellectuelle. Sans lui nous serions bientôt réduits à la satieté. Le plaisir du *Moi* y joindroit bien d'abord une douce vivacité ; Mais ne pourroit le soutenir longtems ; Et nous serions rongez de la faim intellectuelle.

Au reste dans ce progrès (c'est ce que l'on ne doit point perdre de vue) il faut pour qu'il nous donne tout le plaisir qui peut resulter des connoissances, il faut que nous conservions toujours l'Agence, l'usage de notre liberté, l'exercice volontaire de nos facultez, en un mot, ce que j'ai appelé le *Moi*.

Je remarque encore que, bien qu'il soit très vrai, comme je l'ai indiqué d'abord, & supposé dans toutes les reflexions, que je viens de faire, bien qu'il soit très vrai, dis-je, que toute speculation considerée en elle même, ou dont je ne puis retirer d'autre avantage que l'avantage, ou le plaisir même, de *Savoir*, a des charmes si attrayans qu'elle nous fait prendre avec joye des peines infinies, cependant quand l'objet qu'il s'agit de connoître, est de nature à exciter divers sentimens agréables, qui n'ont aucun rapport à celui de notre curiosité, je veux dire des sentimens tout-à-fait distincts, ou differens, du plaisir même d'apprendre, ou de savoir, alors cet objet est incomparablement plus digne de nos recherches que s'il se terminoit à la speculation seule. Si, par exemple, je pouvois trouver le moyen d'appercevoir nettement la Lune, & ses Habitans, je me servirois de ce moyen avec empressement : Mais si je jugeois que de cette decouverte, d'abord simplement curieuse, je pourrois par une suite d'autres etudes tirer des usages, qui augmenteroient

teroient beaucoup le bonheur de ces Etrangers, & le nôtre, je m'appliquerois à ce travail avec une toute autre ardeur. Voilà une Proposition qu'apparemment on ne me disputera pas.

Une autre

CLEOB.

Permets moi une petite interruption. Cette matiere-là a été souvent celle de mes meditations. Ne se peut il pas que la meilleure partie du plaisir, que nous donne la speculation, procede de ce que nous supposons, non sans beaucoup de fondement, qu'il n'est aucune connoissance, qui ne puisse tôt, ou tard, par quelque endroit être la cause, ou l'occasion, de quelque autre sentiment encore plus agréable que celui-là seul, qu'elle excite par elle même ? Avides de bonheur nous cherchons la connoissance, moins pour elle même, que parceque c'est par elle que nous decouvrons, & saisissons, ce grand nombre d'objets, qui peuvent contribuer à nous rendre heureux. Si on pouvoit imaginer une speculation absolument sterile par rapport à tout autre avantage que celui de la simple perception de son objet, & se depouiller en même tems de cette pré-occupation raisonnable, que nous avons tous, & que nous contractions de très bonne heure, en faveur de toute connoissance quelconque, peut-être
à un

à un certain âge notre curiosité en deviendrait elle aussitôt languissante. En ce cas là elle seroit un puissant aiguillon d'un grand usage, à la verité, dans les premieres années de la vie ; Mais qui dans la suite perdrait beaucoup de sa force, ou seroit d'une beaucoup moindre utilité, parceque les motifs, que la reflexion, & l'experience ne manquent pas d'y joindre, le surpassent considerablement.

Une connoissance, que la seule curiosité nous inciteroit à acquérir, on la negligeroit pour s'appliquer à d'autres connoissances plus dignes de nos recherches. S'il y en a qui soient purement curieuses, & dont nous fassions pourtant les objets de nos etudes, c'est que nous ajoutons toujours à l'idée de l'acquisition de ces sortes de connoissances quelque accessoire ; Quelque envisagement d'une autre nature ; Quelque appetit moral, dont nous attendons un sentiment agréable : Et par là elles r'entrent dans le rang des decouvertes, qui nous donnent d'autres plaisirs, que le simple plaisir de savoir.

THEOCR.

A-la-bonne-heure : Ces idées-là ne sont point incompatibles avec les miennes.

CLEOB.

Aussi n'ai-je pas eu dessein de te contredire.

B b

PHIL.

PHIL.

La reflexion de Cléobule m'a fait penser au sentiment, qu'on appelle, *Admiration*, & m'a fait naître quelques doutes. — Peut être que la seule, ou la principale, cause du plaisir, qu'elle nous donne, c'est qu'elle interesse notre amour propre autrement qu'en exerçant notre faculté contemplative, ou, en d'autres termes, c'est qu'elle met aussi en mouvement quelqu'un de nos Instincts moraux : — Mais r'envoyons tout cela à quelqu'autre entretien.

THEOCR. [*se remet à lire.*]

Une autre Proposition aussi certaine, c'est que plus une connoissance a de clarté, & d'étendue, plus elle nous donne de plaisir.

Supposé que ce plaisir soit seulement celui d'appercevoir le Beau d'un objet, la grandeur du dessein, l'aptitude des moyens employez pour l'exécuter, ou le nombre, la finesse, la justesse, des ressorts mis en oeuvre pour faire jouer toute la machine, il est indubitable que ce plaisir est plus, ou moins, grand, plus, ou moins, pur, & vif, à proportion de la netteté, & de la plénitude, de cette vue, ou de cette conception.

A ces principes si simples, & si incontestables, sur les plaisirs d'apprendre, & de
savoir

savoir, j'ajoute quelques observations sur diverses circonstances, qui peuvent extrêmement ou augmenter, ou diminuer, ces plaisirs.

Nous avons vu que notre propre travail est, pour ainsi dire, le Sel de la connoissance. Pour bien jouir il faut que nous acquerions :

1. Mais si ce travail est trop dur ; S'il m'accable, ou seulement me fatigue beaucoup, il forme un trop grand contrepoids à la recompense. Il y a des cas, où l'épouvante, que me cause l'idée du labeur, qu'il faudroit subir pour me satisfaire, l'emporte sur le desir.

Nous avons vu encore qu'il nous faut des progrès :

2. Mais s'ils sont lents ; Si nos facultez sont foibles ; Si nos travaux sont inevitablement, fréquemment, interrompus, tout cela nous decourage, ou nous impatiente.

3. Après cela encore s'il y a incertitude du succès, il peut arriver, il arrive souvent, que nous n'osons pas entreprendre : Quoi, je me donnerai mille peines ; Et au lieu de la lumiere, que je cherche, je ne ferai peut-être que m'enfoncer dans une plus profonde obscurité ! Ah ! il vaut mieux croupir dans mon ignorance ; Ensevelir mon ame dans cette espece de néant qu'est pour elle l'oisiveté.

4. Remarquons encore que si on prévoyoit qu'un jour l'Univers ne pourroit plus four-

nir matiere à nos recherches ; Qu'au bout d'un certain tems on sauroit tout, on voudroit reculer ce tems fâcheux ; Et pour cela il faudroit r'allentir sa marche : Les progrès en seroient plus petits, & moins rapides. Cela diminueroit beaucoup le plaisir.

Quand à mesure que vous faites des decouvertes vous vous appercevez qu'il y en a de plus grandes à faire, & que vous n'êtes point retenu par la crainte de manquer du tems requis pour executer un tel projet, chaque rencontre de nouveaux objets est un surcroît de plaisir.

Certainement la seule idée que l'heure viendrait, où il n'y auroit plus rien à apprendre jetteroit la tristesse, l'abattement, dans l'ame de tout homme accoutumé à cette noble occupation :

5. Enfin si avec les qualitez, & les circonstances, les plus favorables pour apprendre, je prévois que tout ce thresor de connoissances, que j'aurai apporté tant de soins à amasser, & le plaisir à tout moment reütere de l'accumuler par de nouvelles richesses, me seront quelque jour enlevez par la cessation de mon être, en voilà assez pour amortir toute ma joye ; Pour glacer toute mon ardeur.

De ces cinq dernieres observations il suit manifestement : — Que pour nous animer à rechercher les connoissances ; Pour nous soutenir

tenir avec allegresse dans nos etudes ; Pour ne nous pas faire acheter trop cher notre succès, il faudroit — Que les travaux necessaires ne fussent point rebuttans par le trop de labeur ; Que nos facultez, talens, secours, eussent toujours une exacte proportion avec l'objet, qu'il s'agiroit de connoître ; Qu'une ferme esperance de réussir nous facilitât les choses à ce point précis, où l'etude, même l'etude la plus appliquée, devient un plaisir ; Que rien contre notre gré n'interrompît le cours de nos occupations ; Que pour fournir à cet appetit, qui renaît sans cesse, nous entrevissions dans les profondeurs de l'Infini des provisions, qui ne pussent jamais s'épuiser ; Enfin, & sur-tout, que nous fussions aussi assurés d'une durée sans fin que nous le sommes de l'existence actuelle du Créateur, & de la nôtre.

Considerons suivant ces idées-là notre situation dans ce monde par rapport aux connoissances ; Et de là en se reglant sur les declarations, ou insinuations, de la Ste Ecriture, on pourra inferer quelle sera notre situation dans le Ciel.

A quelques egards nos connoissances ici bas surpassent de bien loin celles, qui nous sont necessaires pour fournir à nos besoins naturels ; jusque là que si le Créateur avoit borné notre durée à ce court espace de tems, qui limite la vie humaine, il seroit impossible de
comprendre

comprendre à quel dessein il auroit donné à l'Homme une capacité, qui s'étend à un nombre infini de spéculations, que nos besoins ne requierent pas ; Et cela même (pour le dire en passant) est une très forte preuve que la vie presente n'est que le commencement, le berceau, de notre être.

A d'autres egards notre Intelligence est si foible, si imparfaite, que même par rapport à ce qu'il faut savoir pour remplir tous nos besoins nous nous trouvons à tout moment arrêtez : Il est vrai que cette ignorance ne tombe guere que sur les besoins accidentels, comme sont les maladies, & cette espece de besoins, que produisent notre sensualité, notre vanité, & nos caprices.

Ces tenebres (on le conçoit bien, & on ne peut qu'admirer en cela la sagesse du Très-haut) ces tenebres, dont nous sommes mortifiez, affligez, sont absolument nécessaires à notre etat de Discipline ; Au gouvernement du Souverain : — Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit : Je ne dois considerer que nos connoissances mêmes.

Elles sont très imparfaites. Nous sommes convaincus que nos efforts pour penetrer les objets, ne percent guere au delà de l'écorce. Quant aux spéculations sublimes, encore que notre Intelligence se porte à une infinité d'objets au dessus des objets de ce Monde, cependant elle sent par tout qu'elle ne voit que les bords
des

des voyes (e), & des ouvrages, de Dieu. A peine avons nous satisfait notre curiosité sur un Point que mille autres se présentent sur lesquels nous jugeons tristement que nous ne saurions la satisfaire. Mais pour ne pas vous arrêter inutilement par une longue description des imperfections de nos connoissances; Ou des amertumes, des degouts, qui se mêlent au plaisir d'apprendre, je dirai seulement qu'ici bas ce plaisir est sujet à tous les inconveniens, dont il devoit être exempt pour être pur, & complet: Nos decouvertes ne sont jamais totales: Notre travail est souvent trop fatigant: Nos progrès vont pesamment: La pluspart du tems nous n'avancons qu'à tâtons: Nos travaux sont à tout moment interrompus: Souvent nous sommes très incertains du succès. Il est bien vrai que non seulement l'Univers; Mais un Insecte; Une Plante; Un de nos Cheveux, offre à notre curiosité une provision d'objets. Loin de craindre qu'ils nous manquent, nous sommes confondus par leur multitude. Des milliers de siecles d'une vie comme la nôtre ne suffiroient pas, je ne dis point pour en approfondir, mais seulement pour en parcourir, la cent milliême partie. Mais à quoi me sert cette abondance si excessive, cette etonnante profusion, de mets exquis,
si

(e) Job xxvi. 14.

si on m'en arrache trop tôt ; Si on me laisse à peine le tems d'en goûter deux, ou trois ? A moins que le Créateur, qui les met sous les yeux, qu'il m'a donnez, & qui, sans doute, a voulu exciter cet appetit, que je tiens aussi de lui, ne se propose de me r'amener bien-tôt, à ce magnifique Banquet & de m'y laisser assez long tems pour que je puisse jouir de tout, il n'a fait de moi qu'un miserable *Tantale*.

Quant à divers usages, que nous tirons de nos connoissances, ces Biens, ou plaisirs, accessoires, qu'elles peuvent procurer, on juge bien que, soit à cause de la petitesse, c'est à dire du peu d'importance des objets ; soit à cause de la foiblesse de nos lumieres ; soit à cause de divers accidens, auxquels nous sommes exposez, ces sentimens, ou plaisirs là, pour l'ordinaire ne sont pas d'une grande vivacité, ou d'une longue durée.

Dans le Ciel, par la bonté, & la puissance, de celui, qui nous a créez, & qui nous aura ressuscitez des morts, nos facultez auront le degré de perfection requis pour mieux distinguer, mieux penetrer, les objets, & faire des progrès plus grands, & plus prompts. Nos etudes d'ailleurs ne seront sujettes à aucun des inconveniens, que je viens de marquer.

Ici la Ste Ecriture seconde admirablement la Raison :—Cette expression :—*Notre corps relevé*

relevé en gloire (f) ; Ce qui implique une amelioration inconcevable de nos organes ;) Ces paroles : — *Alors nous verrons face à face* (g) ; Ce que St Paul dit ailleurs qu'à present nous marchons par foi, & non par vue (h) ; Mais qu'alors la foi sera abolie (i) ; Ce que dit St Jean parlant de Dieu qu'alors nous le verrons tel qu'il est (k) ; Cet endroit de l'Apocalypse, où l'Apôtre faisant une description de la Jerusalem celeste nous apprend que le Seigneur Dieu en eclaire les Habitans (l) ; Ces paroles de St Paul : *Maintenant nous connoissons en partie ; Mais quand la perfection sera venue, alors ce qui est en partie sera aboli* (m) ; Cette comparaison, que fait le même Apôtre entre notre etat present & celui, où nous serons dans le Ciel : *Quand j'étois enfant je parlois comme un enfant ; Je pensois comme un enfant ; Mais quand je suis devenu homme j'ai aboli ce qui étoit de l'enfance* (n) ; Ce passage de St Pierre, où il dit que *c'est un heritage incorruptible, que rien ne peut souiller, ni flétrir* ; Enfin ces paroles de notre Sauveur lui même dans

C c

St

(f) 1 Cor. xv.

(g) 1 Cor. xiii. 12.

(h) 2 Cor. v.

(i) 1 Cor. xiii.

(k) 1 Jean iii.

(l) Apocal. xxi. & xxii.

(m) 1 Cor. xiii. 10, 11.

(n) Ibid.

(o) 1. Pierre i. 4.

St Luc — *Acquerez dans le Ciel un thresor, qui ne sauroit defaillir* ; tous ces passages etablissent comme autant de veritez indubitables les flatteuses idées, que la Raison seule n'oisoit nous presenter que comme autant de justes conjectures. Mais developpons ces idées suivant les reflexions, que j'ai faites sur le plaisir d'Apprendre, & de Savoir. C'est le detail qui instruit, qui interesse, qui touche,

Nous verrons Dieu face à face.

De quelle nature sera cette vue, ou cette connoissance ?

C'est ce qu'il nous est impossible de deviner. Ici toute conjecture seroit temeraire, absurde, parceque pour être en etat de conjecturer avec fondement il faudroit être revetu des qualitez requises pour concevoir cette espee de connoissance, cette façon de connoître ; C'est à dire qu'il faudroit que nous fussions à present ce que nous serons après une glorieuse resurrection. Quand St Paul fut comme elevé dans le Ciel par un ravissement miraculeux il entendit, ou comprit, des choses, qu'il nous declare ne pouvoir être exprimées, ou representées. Ainsi à l'égard du *mode*, ou du *comment*, de la vision beatifique, nous sommes ici bas dans une profonde ignorance. Mais ce que l'on peut avancer bien hardiment c'est que nous le connoissons lui, & tout autre objet, avec une force, une facilité, une netteté de conception

ception infiniment supérieures à tout ce que le plus beau génie peut espérer ici bas de la plus longue étude. Sans supposer que Dieu fera quelque changement à notre âme même, ou se manifestera à elle immédiatement, on juge bien que munie d'organes incomparablement plus commodes, & plus parfaits, que ceux, auxquels elle est liée sur la terre, elle aura de grands avantages pour bien connoître, & pour avancer en connoissance.

Quoiqu'il en soit, les expressions de l'Ecriture autorisent visiblement ce que je viens d'avancer. Ainsi les attributs de Dieu ; La conduite de sa Providence ; Ses vastes desseins, & à la suite de cela les merveilles de la Création ; Ce curieux mécanisme, dont nous ne découvrons qu'une partie, même dans les objets les moins composés ; Tous ces objets d'une grandeur, d'une beauté, d'une variété, d'une importance, infinie, & dans l'étude desquels nous sentons à tout moment la faiblesse de nos lumières, se rapprocheront de nos regards.

A ce céleste flambeau, dont l'Eternel nous éclairera, mille admirables nouveautez ecloront à nos yeux ; En lui, par lui, tout autour de nous, nous verrons ce qu'à présent œuil ne sauroit voir ; Nous entendrons ce qu'à présent oreille ne peut ouïr ; Notre Âme recevra ce qu'à présent elle ne peut recevoir.

Des Voyageurs en mer à quelques lieues de terre n'en voyent que les côtes. Celui qui a les yeux les plus perçans, & les meilleurs instrumens, demêle dans ce païsage confus quelques objets qui sont perdus pour tous les autres, & qui echauffent vivement sa curiosité. La nuit vient dérober tout à leurs avides regards. Pendant leur sommeil le vaisseau fait voile vers le port ; Et le matin au lever du soleil il est à l'ancre : On débarque. Des milliers d'agréables, de magnifiques, objets se présentent nettement de tous côtez. On n'avoit rien imaginé qui approchât de ce que l'on voit.

Nous aurons ainsi dans le Ciel, à un point au delà de toute conception le plaisir de la nouveauté ; De la surprise ; Celui de sentir notre curiosité satisfaite, ou celui de nous trouver pourvûs des moyens de la satisfaire ; Et si d'abord ce plaisir est affoibli par l'idée d'avoir reçu, ou de n'avoir point acquis, ce ne sera-là qu'un très petit desavantage ; Car un moment après notre introduction dans le séjour des Bien-heureux, notre installation, pour ainsi dire, dans notre nouvelle Dignité, nous aurons la joye de retrouver le *Moi* dans toutes nos decouvertes, dans tous nos progrès. Se figurer que tout à la fois Dieu nous deployera tout ce que nous pourrions apprendre dans toute l'eternité ce seroit selon une de mes observations ôter à la connoissance presque tout ce qui en fait le prix.

A me-

A mesure que les veritez deviendront plus difficiles à comprendre nous acquerrons des talens proportionnez : Nous irons ainsi par rapport au plaisir d'apprendre, & de savoir, nous irons de force en force, comme nous irons à tous egards de gloire en gloire.

Après cela les etudes requises pour avancer de la sorte ne seront point des travaux accablans. Les secours, que nous ne pourrons tirer de nous mêmes, une infinité d'Etres plus intelligens que nous, & pleins d'une celeste bonté, s'empresseront à nous les offrir. S'il y en a à present, qui soient des *Esprits Administrateurs* pour notre Bien (p), en pourrions nous manquer alors ?

Selon une de mes reflexions le travail, pourvû qu'il ne fatigue pas, est l'ame de notre contentement. Nos peines ainsi devenues sources pures de nos plaisirs, rien ne nous decouragera : Car pourrions nous n'avoir point une ferme esperance du succès ? Sur quoi la crainte d'echouer seroit elle fondée ? Quelle donc que puisse être la longueur des soins requis pour atteindre un certain objet, l'espoir, ou plustôt l'assurance, de reüssir nous soutiendra, nous animera, nous remplira de joye. L'idée du grand éloignement, dans lequel on envisagera la jouissance de cet objet sublime, ne retranchera du desir que cet excès d'ardeur, qui le rendroit incommode. Ce desir
fera

(p) Heb. i. 14.

sera temperé par ceux de jouir premierement de ce grand nombre d'objets intermediaires, & tous par eux mêmes delectables, qu'il faudra saisir, & employer, pour s'élever jusqu'à ce grand objet en vue.

Je le suppose, cet admirable objet, dans un très grand éloignement ; Et en effet pour que le tems d'en jouir soit extrêmement éloigné il faudra que la gradation depuis notre premier degré de connoissance jusqu'au degré requis pour parvenir à cet objet soit composée d'un prodigieux nombre de classes, ou de degrez. La raison en est claire : — Nos progrès toujours egaux à nos facultez, & n'étant point retardez par des interruptions involontaires, seront grands, & rapides. Dans un séjour, où nous serons debarrassés des soins requis pour nous nourrir ; Nous vestir ; Nous loger ; Où nous ne dormirons plus ; Où il n'y aura plus ni douleurs, ni larmes, ni soucis ; Où tout loin de nous inquieter ; De deranger nos sages entreprises, les favorisera, on conçoit bien que nous aurons le plus tranquille loisir pour les executer.

Cependant avec de si grands avantages pour goûter tout le plaisir d'Apprendre, & de Savoir, & malgré ce vaste amas de science, que nous aurons fait dans quelques centaines de milliers de siecles, cette douce idée : — *Que la source de nos connoissances ne tarira jamais*, cette idée si necessaire au repos de tout Etre, qui chérit le plaisir d'Apprendre, nous ne

ne la perdrons pas un seul moment. Il y a abondamment en Dieu, & dans l'immensité de ses ouvrages, de quoi fournir à une curiosité infinie : Et (ce qui est bien digne de remarque) toujours assurez que nous ne pourrons jamais tout savoir, nous ne laisserons pas de conserver toujours une ferme espérance de connoître tous les objets, qui se présenteront, ou dont nous pourrons avoir quelque notion : — Infiniment plus heureux de ce côté là que nous ne le sommes ici bas ; Car ici mille objets se présentent que nous savons ne pouvoir comprendre : Ici nous avons des notions de mille choses, que nous savons ne pouvoir approfondir.

Oui tout-ce qui paroîtra ; Tout ce que nous entreverrons confusément, nous entreprendrons avec confiance de le démêler ; De le contempler sous toutes ses faces : Mais il y aura toujours au delà de ces objets entrevûs d'autres objets, qui avant que nous nous fûssions mis à portée de decouvrir leur existence, n'en avoient point pour nous.

Ceux là ne sauroient exciter des desirs, ni par consequent causer aucun mal-aise (q) : Ainsi l'esperance de tout apprendre etant en quelque sorte conciliée avec l'assurance de ne jamais tout savoir, les douceurs de l'une ne troubleront point celles de l'autre : Nous jouirons de toutes les deux.

Mais

(q) *Ignoti nulla Cupido.*

Mais tout cela suppose, ou implique une durée éternelle. C'est-là un accessoire si important que sans lui tous les autres perdent la plus grande partie de leur valeur, ou même ne sauroient absolument avoir lieu.

Je ne fais que l'indiquer ici parceque c'est un Accessoire general également necessaire à toutes sortes de Biens, toutes sortes de plaisirs; L'accompagnement universel, & inseparable de la béatitude celeste, & que par cette raison il sera mieux placé dans l'article des accessoires generaux de tous les plaisirs du Ciel. Là j'aurai soin de faire des reflexions detaillées sur l'idée d'une existence à toujours.

Me voici arrivé aux sentimens
Mais je m'arrête. Si je continuois, Cléobule seroit homme à me gronder.

CLEOB.

Fort bien ! J'aime les Gens, qui se corrigent.

Tu t'es imposé silence d'autant plus à propos qu'il y avoit deja quelques momens que je l'attendois pour proposer mes reflexions :

Telle est la nature de Dieu que les organes, quelque parfaits qu'on les suppose, ne peuvent en aucune façon contribuer à nous en procurer la connoissance. Par consequent il faudra que la perception, que nous aurons de lui, soit une perception immediate. Je conçois
que

que ce sera une conviction expérimentale de son Etre ; une conviction de sentiment. Il s'unira à notre âme, Il influera sur elle, pour y créer une connoissance de lui tout autrement nette, & frappante, que celle, que nous en pouvons acquérir ici bas : Et encore que cette connoissance vienne d'abord toute de lui, je ne vois pas qu'il implique contradiction qu'ensuite il nous laisse les moyens de la perfectionner par les puissances actives de notre Entendement. Ici bas c'est l'idée de l'existence de l'Univers ; C'est l'idée de notre propre existence, qui nous persuade de celle de Dieu ; C'est de même par des voyes détournées que nous parvenons à la connoissance de ses attributs, De ses desseins ; De son gouvernement. Il n'y a rien d'immédiat ; Rien même de si démonstratif que la Raison humaine ne puisse admettre de l'incertitude, des doutes : Mais alors au contraire éclairez par lui même, & pénétrez de sa présence, & de ses adorables qualitez, nous les connoîtrons avec autant d'evidence ou de certitude, que nous savons ce qui se passe en nous mêmes.

PHIL.

Allons, Théocrite, plaide ta cause.

THEOCR.

Comment donc ? — Que veux tu dire ?

D d

PHIL.

PHIL.

Hé quoi ! tu ne t'apperçois pas que la reflexion abstraite de Cléobule attaque une parenthese singuliere de ton Ecrit ?

THEOCR.

Quelle parenthese ? — Oh ! je me la r'appelle : — Parlant des attributs de Dieu j'ai avancé que *peut-être n'y a-t-il rien que nous connoissons mieux (r)*. Il paroît d'abord que ce que Cléobule vient de dire ne sauroit se concilier avec ma Proposition : Mais il n'est pas difficile d'en démêler l'accord.

Premierement il faut remarquer que la Parenthese est restreinte, ou se rapporte uniquement, à *ce que nous connoissons des divins attributs (s)* ; Et sur ce pied-là elle me paroît non seulement vraie, mais fort claire. Les attributs *Moraux*, & quelques uns des attributs *Physiques*, pris en gros, & séparément de quelques *Modes*, & circonstances, les Attributs surtout qu'il nous est très important de connoître, nous en avons des idées aussi distinctes que d'aucune autre Proposition generale concernant des objets de cette nature, je veux dire des objets, qui ne tombent point sous les sens, & qui n'appartiennent

(r) II. Dial. p. 50.

(s) Ibid.

nent point aux Mathématiques : Et ces idées, quoique d'une différente espece n'en ont pas moins de droit à notre assentiment.

Il est bien vrai que ce n'est qu'indirectement que nous apprenons que Dieu est sage, & Bon. Mais en plusieurs cas nos moyens d'acquérir une connoissance ne font rien, ou presque rien, à sa netteté, ou à sa certitude. A ces egards-là elle peut être la même que si je fusse allé à l'objet en droite ligne. Cela est vrai particulièrement quand le circuit est fort peu compliqué, & fort court : Or c'est ici le cas :

Je me contemple moi même : Je sai très distinctement ce que c'est que *Sagesse* ; Je sens ce que c'est que *Bonté*. Certainement il n'y a rien que je connoisse mieux que ces deux Qualitez-là.

L'existence de Dieu supposée, je lui applique mes idées de ces deux Qualitez : S'il les a, il faut qu'elles soient en lui précisément les mêmes que dans tout autre Etre quelconque avec la seule difference de leur supériorité : Par conséquent je ne sache rien que je connoisse mieux que ces deux Attributs du Très-haut.

Est il question de quelques uns de ses Attributs *Physiques* ; — De sa *Puissance*, par exemple, & de son *Immutabilité*, j'en ai aussi des idées bien distinctes. Quoique j'ignore le *Comment* de l'action du Pouvoir Divin,

cependant je ne sache rien que je connoisse, ou conçoive, mieux que cette Proposition—
Il peut faire tout ce qu'il veut.

L'Immutabilité (on voit bien qu'il s'agit ici de l'Immutabilité *Physique*) résulte évidemment & de ce Pouvoir absolu, & de cette Eternité, que les Théologiens appellent *a parte ante* (t). Je conçois avec la même netteté ce que c'est que d'être *Immuable*.

Concevoir des attributs *divins*, & se convaincre qu'il y a un Dieu qui les possède, sont deux choses fort différentes. Ma parenthèse ne touche point au dernier de ces deux articles. Celui-ci dans la sphere d'activité de notre Entendement est un peu plus éloigné; Mais, pour le dire en passant, quoiqu'on ne puisse y parvenir que par une marche plus longue, & plus oblique, j'oserois bien avancer qu'une évidence plus que suffisante nous accompagne à chaque pas.

Cela n'est pas du sujet de la dispute. J'y r'entre, & j'espère de la terminer par cette seule question :—Les idées, qui sont de ici bas aussi nettes qu'aucune autre, ne sauroient elles dans le Ciel devenir incomparablement plus détaillées, plus sensibles? Et puis ce flambeau si lumineux, que nous y attendons, ne regarde-t-il pas principalement celles,

(t) Eternité antérieure, ou Existence sans commencement.

celles, qui sont encore obscures, ou incertaines, & celles qui nous manquent?

Je suis bien aise, Philemon, que tu m'ayes donné occasion de développer la Proposition de ma parenthese. On se met dans l'esprit que nous n'avons que des notions très confuses des qualitez du Très-haut; Et cette erreur est très préjudiciable à la pieté, à la vertu.

PHIL.

Tu aurois pu ajoûter à ta Defense que tu as modestement addouci ta parenthese par un *Peut-être*.

CLEOB.

Je t'assure, Philemon, que je ne songeois pas à attaquer Théocrite.

PHIL.

N'exgotifons donc pas davantage là dessus, & parlons d'autre chose : — Ce que Théocrite nous a lû sur l'esperance de tout apprendre donne lieu à une difficulté : — Parmi les objets sans nombre, qui s'offriront à notre Intelligence, apparemment il s'en trouvera quelques uns, dont la pleine connoissance est reservée à Dieu seul : Il est raisonnable de penser que la créature, quelque parfaite que vous la supposiez, ne pourra jamais acquerir des idées complettes de tout ce qui appartient à l'IN-

à l'INFINI : Cela etant, nous sentirons que notre curiosité vivement excitée sera destituée des moyens de se satisfaire. Cela ne diminuera-t-il pas un peu notre felicité ?

THEOCR.

Apparemment quand nous aurons porté nos progrès à une certaine elevation nous aurons tout le discernement requis pour distinguer ce qui est *connoissable* pour la créature d'avec ce qui ne l'est que pour l'Etre suprême ; Et toujours habiles à maîtriser des appetits, qui pourroient se deregler, & nous corrompre, nous saurons sans peine prescrire à notre curiosité les mêmes bornes, qui sont necessairement prescrites à nos connoissances par la nature même des choses. La plus noble ambition deviendrait extravagante si elle engageoit un Etre créé à desirer de se mettre en la place du plus grand, du premier, de tous les Etres ; Aussi cela n'arrive-t-il pas : L'imagination la plus emportée ne va pas si loin. De même la plus ardente curiosité se retiendra, s'eteindra, au moment qu'on apercevra que vouloir penetrer plus avant ce seroit empieter sur les droits du Très-haut ; ce seroit vouloir être ce qu'il est, ce que lui seul peut être. Toujours humbles, & reconnoissans ; soumettant toujours avec joye notre volonté à celle de ce grand Dieu, que nous aimerons de toute notre ame, nous ne serons pas plustôt parvenus jusqu'aux bords de
de

de ces *insondables* profondeurs que reculant avec respect, & lui faisant ainsi hommage de notre dependance, nous porterons sans regret toutes nos recherches, toute notre attention, vers cette multitude d'objets, sur lesquels nous pouvons innocemment, & avec succès, exercer notre curiosité.

EUGENE.

J'entendis l'autre jour un sermon sur le Passage, qui a servi comme de Texte à cette partie-ci de l'Essai de Théocrite : *Alors nous verrons face à face (u)*. Il y avoit dans ce sermon un morceau, qui me frappa. En sortant de l'Eglise je le repetai tout bas. Vous savez que j'ai la memoire très bonne. Je crois que je pourrois le reciter presque mot pour mot.

THEOCR.

Voyons, je t'en prie. Je suis sûr que Cléobule, & Philemon, le souhaitent aussi.

CLEOB. & PHIL.

Oh ! pour cela, oui.

EUGENE. [*recite.*]

Pour peu que l'on soit sensible aux plaisirs les plus dignes d'un Etre qui pense, l'idée de voir

(u) 1 Cor. xiii. 12.

voir Dieu distinctement doit exciter des desirs bien ardens. Qu'il est naturel de chercher incessamment les moyens de remplir de pareils desirs, & d'employer ces moyens sans delay !

Nous les savons : Ils sont tous compris dans ce mot—La *Sainteté*, ou la *Vertu*. Ceux-là seuls seront admis à l'adorable presence de Dieu, qui travaillent sincerement, & avec assidue, à l'ouvrage de leur sanctification. *Sans elle nul ne verra le seigneur : Retirez vous de moi, dit-il, vous tous, qui faites le metier de l'iniquité (x).*

Etudier l'Eternel aussitôt qu'on a atteint l'Age de Raison ; S'appliquer ensuite à cette etude de plus en plus, c'est un acheminement sûr à la sainteté ; C'est un aiguillon de feu à faire tous les efforts possibles pour la pratiquer avec exactitude.

Après cela une connoissance un peu précise, un peu étendue, de la sagesse, & de la bonté, du Tout-puissant ; Une connoissance telle seulement que l'on peut l'acquérir ici bas, doit souvent combler nos coeurs de consolation, & de joye. Dieu dans l'eclat des lumieres de l'Evangile est le *Dieu de misericorde*, le *Dieu de paix*. Quels thresors de benignité ! Quelles effusions de graces ! Il est grand ; Il est aimable ; Il est adorable, au de là

(x) Heb. xii. 14. Matth. vii. 23.

là de toute expression, de toute conception ; Non, nos langues n'ont plus de termes ; Nos coeurs n'ont plus de sentimens, qui y suffisent.

Mais independamment même des excellens usages, qui se tirent de cette noble etude ; Ou, à la prendre simplement du côté de la contemplation, elle est infiniment plus attrayante que toute autre.

De plus, il n'est pas à supposer que tous les soins, que nous aurons pris sur la terre pour le bien connoître seront absolument perdus dans le Ciel. Ceux qui y sont reçus, *se reposent de leurs travaux ; Et leurs oeuvres les suivent (y)*, c'est à dire qu'ils en retirent les fruits qui repondent à ces oeuvres. Par conséquent celui qui dans ce monde a le mieux vû l'Eternel, aura aussi (toutes choses d'ailleurs egales) aura dez son entrée dans le séjour de la gloire, les qualitez requises pour le mieux voir.

Tout homme, qui n'a point été derouté par de fausses lueurs ; Qui a suivi constamment au travers de tous les brouillards ces rayons de lumiere, que Dieu a repandus dans l'Univers, & surtout qui favorisé du flambeau de l'Evangile l'aura porté par tout avec lui.

E c pour

(y) Apocal. xlv. 13.

Quoique ce Passage soit particulièrement applicable à l'état des Fideles depuis leur mort jusqu'à leur resurrection (voyez Dial. III. p. 106.) cependant il est bien raisonnable de l'étendre, & de l'appliquer aussi à l'état qui la suivra.

pour marcher seûrement dans les sentiers de la verité ; Tout homme, en un mot, qui secouant avec un genereux courage tout joug de préjugé, ou de pré-occupation, imposé par des Maîtres, ou par des Noms illustres, rejette ces systemes si long tems en vogue, qui nous donnent de fausses notions de notre grand Dieu, des notions injurieuses à la majesté divine, n'aura rien à corriger dans la copie, qui, toute foible qu'elle est, charme à present ses regards. Il ne voit Dieu que comme *dans un miroir* ; un miroir defectueux : Il ne le voit que de loin ; Mais au moins son miroir est vrai : S'il ne rend l'image que legerement, qu'*obscurément*, il ne la rend point à faux. Cet homme sage trouvera donc dans la *Face* de Dieu les mêmes traits ; Mais marquez avec une netteté, une force, une pleinitude, au delà de son esperance ; Au delà même de ses desirs ; Il retrouvera ces augustes traits relevez par un éclat ravissant.

Au lieu que ceux qui ont retenu ces misérables portraits, qu'on avoit imprimez dans leur cerveau dez leur enfance, auront beaucoup à changer dans leurs idées ; Et après avoir en pure perte souffert ici bas de tristes incertitudes, des scrupules inquiettans, & même quelquefois de cruelles frayeurs, je ne sai si à l'aspect de ce grand Dieu si different du Dieu, qu'ils s'étoient représenté, ils ne subiront

subiront point quelques momens de mal-aise : Je fai bien du moins que s'il est possible dans le Paradis que de bonnes ames, des ames vertueuses, soient exposées à quelque chagrin, ces bien-heureux Errans, dont je parle, ne pourront sans confusion, sans douleur, se ressouvenir — Qu'au lieu d'une Justice telle qu'elle doit être, même dans les Gouverneurs du Genre humain, c'est à dire rien autre chose qu'une modification de la Bonté, ou une Bonté considérée par rapport à de certains objets, & qui s'exerce suivant les directions de la sagesse, ils ont supposé dans le Gouverneur de l'Univers une Justice severe, & *Vengeresse*, qui punit pour punir ; Ce qui sous le beau nom de Justice cache une veritable cruauté :

Qu'au lieu de ne faire envisager en lui qu'une Majesté infiniment adorable par les attraits de toutes les Vertus, ils l'ont deguisé sous une Majesté si fiere, si pointilleuse, qu'indépendamment du Mal, que se font à eux mêmes, ou que font à d'autres, des Insolens, qui la deshonorent, elle le porte à leur infliger des tourmens eternels, parcequ'ils ne lui ont pas rendu hommage :

Qu'ils ont soutenu que le Souverain se plaît à montrer son autorité avec une espee d'ostentation ; A exercer vainement sa puissance seulement pour la manifester ;

Qu'ils ont accusé ce Juge suprême d'une partialité, d'une dureté, dont les plus imparfaits des Etres Intelligens, les Hommes, se sentent incapables :

Qu'à ce Dieu, qui est *Charité* ; Qui ne nous a créez que pour nous rendre heureux ; Qui ne veut point la mort du Pecheur ; Qui ne nous afflige qu'à regret ; Qui nous aime mieux que ne font les Peres de notre chair ; Qui nous chérit comme on chérit la prunelle de l'oeuil ; Qui nous declare qu'il ne nous abandonnera que quand la plus tendre Mere abandonnera son Nourisson, & pas même alors (z) ; Qu'à ce Dieu bien-faisant, dis-je, à ce bon Pere celeste, ils ont attribué des desseins biffarres, & affreux, envers de foibles créatures, qui ne peuvent non plus se ravir une fatale existence qu'elles ne peuvent se la donner ; —

Que pour exalter la sagesse, & l'Immutabilité, du Très-haut ils ont déclaré que ces desseins, qui font tremir d'horreur, sont autant de Decrets absolus, irrevocables, & formez de toute eternité.

Que

[z] 1 Jean iv. 8. Ezech. xxxiii. 11. Jerem. Lam. iii. 33. Ps. ciii. 13. Deut. xxxii. 10. Ps. xvii. 8. Es. xlix. 15.

Quelques uns de ces Passages regardent particulièrement le Peuple d'Israël : Mais l'Oeconomie de l'Evangile nous apprend qu'ils sont applicables à tous les Hommes : Après cela les quatre, qui concernent visiblement tout le Genre humain, savoir 1 Jean iv. 8. Ezech. xxxiii. 11. Lam. de Jerem. iii. 33. Ps. ciii. 13. sont plus que suffisans.

Qu'ils lui ont prêté une résolution fixe de condamner aux plus terribles effets de la haine des Etres qui n'existoient point, & qui au moment qu'il les tire du néant deviennent par là même les objets de son amour ; Car, comme dit admirablement l'auteur de la Sapience, Il aime toutes les choses qui sont : *Il ne haït aucune des choses qu'il a faites, puisque s'il les eût haïes (c'est à dire sans doute, s'il eût prévu qu'il les haïroit) il ne les auroit pas créées (a) :*

Que ce sage Créateur, qui declare qu'il veut rendre à chacun selon ses oeuvres ; Que le Fils ne portera point l'iniquité du Pere (b), a imputé à tout le Genre humain le peché d'un seul homme :

Que tous ceux qui n'ont pas reçu l'Evangile demeurent infectez d'une corruption, que nous apportons au monde ; Que cette corruption, les rend dez leur naissance les objets de sa colere, & qu'ils demeurent dans ce déplorable état tant qu'ils n'embrassent point une doctrine, dont ils n'ont pas seulement oui parler :

Que

(a) Sap. xi. 25.

Quoique le livre de la Sapience soit au nombre des Apocryphes, il l'emporte sur quelques livres, qui sont généralement plus respectez & contient des choses si sensées, & si belles, que souvent il peut beaucoup aider à fortifier une opinion.

Voyez aussi Ps. cxlv. 9. Prov. viii. 31. Rom. iii. 28

(b) Rom. ii. 6. Ezech. xviii. 20.

Que par la même raison les innocens Enfans de ces innocens Reprouvez se trouvent enveloppez dans cette condamnation generale :——

Qu'usant envers nous d'une profonde dissimulation ce Dieu *de verité* sous une belle apparence du precieux don de la Liberté nous a réellement assujettis à un mechanisme, qu'il avoit fabriqué avant la fondation du Monde :——

Que mûs par ces ressorts infailibles, si nous faisons le Mal nous le faisons parceque son Esprit, qui nous soutenoit dans le Bien, nous laisse tomber de même que je laisse tomber une pierre, que je tenois à la main; Et que quand nous faisons le Bien, la part que nous y avons est imaginaire; C'est lui, lui seul, qui le fait réellement :

Qu'avec cela pourtant il nous appellera en Jugement; Nous condamnera, ou nous absoudra, selon que nous aurons fait ou le Bien, ou le Mal, & qu'avec une rigueur à jamais inflexible il precipitera dans un abyme de flammes eternelles toutes celles de ces Machines Intelligentes aussi passives que des pierres, mais susceptibles d'un sentiment très vif de bonheur, & de misere, qui l'auront offensé; C'est à dire qui auront enfreint de terribles Loix, qu'il leur etoit impossible d'observer.

Je n'ignore pas que les Théologiens, dont il s'agit, n'avouent point tout cela ; Qu'ils s'inscrivent en faux contre les termes, dans lesquels plusieurs de ces Propositions-là sont conçues : Mais il me semble que tout cela est impliqué dans ce qu'ils nous disent, ou résulte évidemment de leurs Principes.

Reprenons le fil du discours : —

Admis à la présence de Dieu ces Théologiens, & leurs Disciples dans les mêmes erreurs, pourront ils sans honte, sans affliction, se r'appeller combien par leurs étranges imaginations ils avoient défiguré l'auguste peinture, dont ils contempleront avec autant d'étonnement que de vénération l'adorable original ?

Ce Dieu clement ne leur reprochera pas les diverses injures, qu'ils ont faites à sa gloire : Leur intention étoit bonne : Hélas ! ils croyoient l'avancer, cette gloire ineffable. Notre ignorance ; Nos erreurs involontaires, ne nous attirent pas son indignation ; Mais sa pitié : Il n'éloigne de lui que les Méchans. Mais encore une fois ces Fidèles si heureusement détrompez ne se mortifieront ils point eux mêmes par leurs propres réflexions ?

Je finis par un mot d'avertissement : —

Qu'une idée, qu'on nous présente sur la Nature, ou sur les Desseins, de Dieu, soit nouvelle ; Qu'elle ne le soit pas : Qu'elle vienne d'ici ; Qu'elle vienne de là ; Tout cela

cela n'importe : Il s'agit de savoir si elle est belle ; Si elle merite d'être appliquée à l'Etre suprême ; Si elle est conforme à la Raison, à la Ste Ecriture.

En toutes choses l'erreur nous deplaît, nous chagrine, nous choque. Combien plus à l'égard d'un si grand objet !

Heureux dez ici bas lorsque nous pouvons seulement l'entrevoir *tel qu'il est*, que de felicité lorsque nous le verrons *face à face* !

CLEOB.

Au seul mot de sermon j'ai pensé m'affoupir ; Mais n'y eût il dans ce morceau-là que la candeur, qui y regne, c'en étoit assez pour me tenir éveillé.

PHIL.

Outre la candeur il y a du zele sans irritation.

CLEOB.

Je voudrois que le Predicateur eût dit un mot de la Pré-science eternelle, & absolue. Je sai qu'elle a de grands Partisans : Nos plus celebres Théologiens font de prodigieux efforts de genie pour la concilier avec la Liberté de l'Homme ; Et peut-être ces efforts n'aboutissent ils qu'à demontrer l'impossibilité du succès. Ils se figurent qu'ôter à l'Etre suprême cette prerogative ce seroit limiter

ter sa Perfection. Mais s'il implique contradiction que ce qui depend de la Liberté puisse être prévu d'une prévision absolue, on ne fait pas plus de tort à la science du Très-haut quand on dit qu'il ne sauroit prévoir de la sorte les actions humaines que l'on ne fait tort à sa Puissance quand on dit qu'il ne sauroit faire des choses contradictoires : Or il me semble qu'il ne peut y avoir *Pré-vision infallible* que lorsqu'il y a *Enchainure de Causes, & d'Effets*, ou en d'autres termes, *Necessité d'Evenement* : Et l'idée même de Liberté n'exclud elle pas une telle Enchainure, ou toute neccessité d'Evenement ?

Pour conserver à Dieu un honneur, qui me paroît chimerique, on lui ôte le plaisir réel de decouvrir dans les volontez des Créatures, qu'il a bien voulu douer d'Intelligence, & de Liberté, divers objets nouveaux, qui donnent à tout moment, & très abondamment, un nouvel exercice à sa Sagesse, & à sa Bonté ; Et c'est-là, sans rien ajoûter à sa Grandeur, c'est retrancher un précieux article de sa Béatitude ; Offusquer ses plus aimables Vertus ; Anéantir toute juste idée d'une Providence ; Lui ravir toute la gloire de son Gouvernement : En effet si la *Pré-science absolue* emporte neccessité d'Evenement, & par consequent de la part du Créateur *Pré-determination absolue* ; Et si pré-determiner des Créatures Libres c'est détruire l'Essence même de leur être, les metamorphozer en

purs Automates ; Et si enfin une Prè-science impossible, contradictoire, ne peut en aucune façon emaner de ses attributs, ou contribuer à sa gloire, il s'ensuit clairement que par le faux eloge, qu'on a fait de sa Toute-science, on ne l'a point exalté comme un sage Legislatteur, ou comme un Maître prudent, qui a des sujets, ou des Domestiques, à gouverner ; Mais que degradant infiniment le panegyrique, le rendant très indigne de lui, on ne l'a loué qu'en qualité de Physicien consommé, d'habile Machiniste, entre les mains de qui les plus hautes Intelligences ne sont que comme des outils entre les mains d'un Artisan.

Bien plus il me semble que ce seul Dogme amène encore à sa suite la plupart de ces Dogmes etranges, contre lesquels le Prédicateur s'est recrié : Ainsi tel Docteur, qui a longtems, & s'avamment, travaillé à les refuter, se laisse gagner par un vain scrupule, & abbatant d'un seul coup tout ce qu'il avoit construit, nous r'enfonce dans le cahos, dont il vouloit nous débarrasser.

L'erreur, s'il y en a, vient d'une fausse idée de la Liberté : On se figure toujours que les Motifs nous determinent infailliblement. A cette idée-là on joint celle-ci—Que tous les motifs imaginables, ou possibles, sont au pouvoir du Créateur.

Cette seconde Proposition ne me paroît pas fausse comme la première : Mais je la crois

crois sujette à bien des Exceptions, ou Distinctions. C'est ce que je tâcherai de faire voir tout-à-l'heure.

De ces deux Propositions on conclut que la conduite de chaque Individu dépend absolument des motifs établis par le Créateur, & de la dispensation qu'il en fait.

En conséquence de ces Principes du système, que je combats, tel, ou tel, motif donné cause infailliblement telle Détermination. Cette détermination produit d'autres motifs, qui operent avec la même force, & ainsi de suite ; De sorte qu'il est certain qu'avec telles, & telles dispositions, & dans telles, & telles, circonstances, un Homme agira de telle, & telle, façon.

Cela ne revient il pas à une enchainure de Causes, & d'Effets ? Et ne nous voilà-t-il pas retombez dans un pur Mechanisme ?

En ce cas-là, sans doute, le Maître de l'Univers peut prévoir les déterminations de notre volonté aussi sûrement qu'il prévoit l'accroissement, & la succession, de toutes les Plantes.

Mais si, selon l'opinion de Théocrite, & la mienne, la Liberté est Cause, première Cause, Faculté motrice, independante de toute impulsion quelconque (c), les choses dans leur cours naturel vont tout autrement : Alors un motif donné n'est point necessairement suivi de telle, ou telle, détermination ; Et il peut

F f 2

arriver

(c) Voyez I. Dial. vers la fin.

arriver que de deux Hommes avec mêmes Facultez, mêmes Inclinations, & dans les mêmes circonstances, l'un tire à droite, & l'autre à gauche,

Si on objecte à notre idée de la Liberté—
 “ qu'il y a dans tout Etre Intelligent une
 “ constante *Appetence* (d) de son bonheur;
 “ Que c'est-là un panchant general, auquel
 “ il seroit absurde de supposer que nous
 “ puissions, ou voulions, résister,” je re-
 ponds que l'observation est indubitable;
 Mais que je pense qu'elle ne renverse pas
 notre These.

Par la constitution des choses cette app-
 etence de notre bonheur produit une *Tendance*
 continuelle à la felicité de Tous, & Chacun,
 des Etres Intelligens: Et c'est là pour le dire
 en passant, c'est une verité qui repand un
 grand jour sur la Nature, & les Deseins,
 du Très-haut. Il nous faloit cette disposi-
 tion: Il nous la faut toujours; Car un Etre
 Intelligent, & Libre, qui n'auroit ni Crainte,
 ni Desir, en un mot, aucun sentiment de
 son propre bonheur, & par consequent au-
 cune idée du bonheur d'autrui, n'agiroit
 point du tout, ou n'agiroit qu'au hazard,
 c'est à dire sans dessein.

“ Mais sur ce pied-là, repliquera-t-on,
 “ tout Acte de notre Liberté est une Pro-
 “ duction, ou une Suite, necessaire de cette
 “ *Appetence*

(d) *Appetence*. J'entens par ce mot une Disposition in-
 herente, qui emporte un desir fixe, invariable.

“ Appétence de notre bonheur, laquelle
 “ vous reconnoissez être comme un ressort
 “ qui joue perpetuellement, & sans jamais
 “ manquer.”

Je pourrois soutenir qu'à la rigueur ce desir de mon bonheur n'influe point *necessairement* sur ma Liberté : Mais que cela soit, ou non, il ne m'importe : Il est bien certain que, quand je le *Pourrois*, je ne *Voudrai* jamais ce que j'envisagerai comme tendant à me rendre misérable. Voulez vous donc qu'à cet egard, & à prendre ainsi la chose en general, je ne sois pas libre ? J'y consens. On veut se rendre heureux : C'est un Point, sur lequel nous sommes d'accord.

On veut se rendre heureux : Mais il s'agit de prendre la veritable route du bonheur. C'est ici qu'il y a une grande diversité de Directions, ou de ce qu'on appelle des Motifs. On ne peut concevoir une situation, où nous en serions depourvûs : Et c'est sur le choix de ces Directions, ou Motifs, que s'exerce notre Liberté.

Quoiqu'il soit bien vrai dans un sens que tous les motifs possibles sont au pouvoir du Créateur, il est pourtant vrai aussi qu'à divers egards ils dependent de notre Volonté : La Raison les examine ; Elle les joint, les separe, les r'enforce, les varie, les affoiblit, les conserve, les rejette : La Memoire en r'appelle, qui etoient comme perdus dans le Passé : Je puis ainsi detruire de fausses lueurs, Faire
 naître

naître de vraies lumieres ; Acquerir de sages Guides. Tout cela est de moi : En cela ma Liberté agit seule ; Elle est degagée de tout Enchainement : A moins donc que Dieu n'aît resolu d'interposer sa puissance pour me determiner, il implique contradiction qu'il lui reste aucun Indice infallible de ce que je ferai. Une pareille Interposition ne peut jamais regarder la *Moralité* de mes Actions : Ce seroit m'ôter ce qu'il y a de louable dans celles, qui sont Vertueuses, & se constituer lui même ce que les Théologiens appellent — *l'Auteur du Peché* : Par consequent il ne sauroit prévoir à-coup-sûr si je choisirai le Bien, ou le Mal.

Se retrancher sur la foiblesse de nos Connoissances ; Dire qu'il ne nous appartient pas de decider sur ces Poincts abstrus, c'est eluder la Question ; C'est se fermer les yeux à soi même, & pretendre les fermer aux autres.

Quelque bornées que soient nos Connoissances, il y a une infinité de choses si simples, & si claires, qu'un Esprit attentif ne balance point à fixer son jugement.

Tel me paroît être le Poinct en question. Dez là que vous supposez quelque moyen sûr, infallible, de prévoir les volonteZ d'un Etre libre, vous supposez aussi qu'un objet bien connu devoit, je ne dis pas *apparemment*, *vraisemblablement*, mais *nécessairement*, le determiner. Vous lui otez donc sa liberté. N'est ce pas-là une contradiction palpable ?

— Mais,

“ Mais, dit on, il y a peut-être pour prévoir les Actions Libres, les *Futurs contingens* (e) quelque moyen sûr, que nous ne saurions deviner.”

Ici un *peut-être* est un Paralogisme. Nous ne pouvons raisonner que suivant nos Conceptions, & quand elles sont nettes nous devons nous en rapporter à ce qu'elles nous indiquent : Or je ne sache rien de moins equivoue, de moins obscur, que mes *Sentimens* : Et la Liberté est une affaire de Sentiment. De même je ne sache rien de plus simple, & de plus clair, que l'idée de *prévoir un événement* : Je ne puis m'empêcher de juger, que pour prévoir il faut quelque signe de ce qui arrivera : Et je dis que la Nature même de la Liberté, telle que je la conçois, que je la sens, renferme impossibilité de tout signe infallible : Cela encore est aussi clair que tout le reste ; Car puisque toute détermination particuliere de ma volonté est une chose, qui existe par elle même, un *Commencement*, un *Principe*, ou, en d'autres termes, une chose, qui n'est la Production, ou la suite, nécessaire de quoi que ce soit, n'est il pas d'une évidence à la portée de tout le monde qu'il ne

(e) *Pre-vision absolue d'un Futur contingent.* Il me paroît singulier que l'on mette ensemble ces termes-là.

Ou l'événement futur pouvoit tourner autrement qu'on ne l'a prévu : Ou il ne le pouvoit pas. S'il ne le pouvoit, il n'étoit pas *contingent* : Et s'il le pouvoit, on ne l'a pas prévu infalliblement.

ne peut y avoir aucune sorte de connexion assurée entre cette determination & la *Prévision*, dont il s'agit ?

• On allegue les Propheties comme des preuves de Fait d'une Pré-science absolue.

Je ne veux point incidenter sur les differens degrez d'evidence de deux Propositions, qui sont, ou qui semblent être, contraires l'une à l'autre : Mais admettant, comme je fais, la Réalité, la *Divinité*, de plusieurs Propheties, je dis que les Evenemens, par lesquels Dieu les accomplit, sont des Exceptions à l'Oeconomie ordinaire, des Effets miraculeux de sa Toute-puissance. Quand il juge à propos de nous avertir qu'un tel Evenement arrivera il a premierement resolu de faire en sorte que cet Evenement arrive ; Et le *Scrutateur des Reins & des Coeurs*, le *Maître des Cieux, & de la Terre*, ne peut jamais être destitué des moyens requis pour amener à-coup-sûr l'Evenement.

Cette reponse est bien vague. A quelque heure de loisir je la developperai.

Frappé de la grande probabilité de ce que je viens de vous dire sur cette matiere delicate ; Mais retenu par la Veneration que j'ai pour les *Clarke*, & d'autres Auteurs de notre tems, ce n'est qu'avec defiance, & par voye de questions, que je vous ai proposé mes pensées.

• Prenez la peine, mes chers Amis, d'examiner très soigneusement ce grand sujet, & de

de me communiquer vos meditations dans un entretien exprès.

Il est tard. Adieu.

VII. D I A L O G U E.

PHILEMON, EUGENE, CLEOBULE, &
THEOCRITE.

THEOCR. [*il lit.*]

ME voici arrivé aux sentimens. Il s'agit de tous ceux qui sont distincts & des sensations, & du plaisir d'Apprendre & de Savoir (*a*).

Dans le dessein de les trouver, & de les placer avec ordre, je vais en marquer les différentes sources ; Et il est bon d'avertir que par ces sources j'entens — non les Facultez, les Instincts, ou les Goûts, requis pour nous rendre susceptibles de ces sentimens ; Car mon dessein n'est pas de fatiguer l'attention du Lecteur par des reflexions philosophiques, & abstruses ; Mais j'entens par ces Sources les Objets qui en consequence de nos Facultez, Instincts, ou Affections, excitent en nous tels & tels sentimens ; Et par *Objets* non seulement tout objet, qui existe hors de nous ;

G g

Mais

(*a*) Voyez ci-dessus, VI. Dial.

Mais encore toute idée, que nos reflexions, ou nos reminiscences, presentent à notre ame, & qui par là peut exciter un sentiment.

Il y a de tous nos sentimens trois sources generales : — 1. Dieu — 2. Nos semblables, ou d'autres Créatures Intelligentes — 3. Et nous mêmes.

Jusqu'ici je n'ai considéré dans la connoissance, que nous aurons de Dieu, que ce qui pouvoit satisfaire notre vaste curiosité. A present il y faut chercher ce qui peut nous penetrer de mille autres delectables sentimens.

Quand je contemple des objets, qui meritent mon admiration, & qui d'ailleurs touchent mon amour propre, ou mes affections genereuses, & sociales, alors au plaisir d'admirer se joignent divers autres plaisirs, qui lui donnent de la vivacité, & de l'etendue, à proportion du nombre, & de la grandeur, de ces objets ; Ou plustôt qui en font un composé de divers sentimens exquis. Je ferai bien sentir cette verité par un exemple familier : — On me mène dans un palais ; De là dans des jardins ; De là dans une campagne, où l'Art, & la Nature, ont formé ensemble tout ce que l'on peut imaginer de plus riant, de plus commode, & de plus beau : On me laisse quelque tems admirer les endroits les plus frappans. Je le fais avec la froideur d'un Etranger, qui va tout à l'heure quitter ces lieux charmans, où
ni

ni lui, ni ses amis, ne possèdent quoi que ce soit : Mais au moment que je suis sur le point de partir mon Conducteur m'arrête pour me dire que tout ce que je viens de voir est à moi, & à mes amis ; Qu'il n'y a rien là qui n'ait été fait exprès pour nous. Je retourne sur mes pas : Je remarque avec une surprise extreme que même dans les moindres choses on a eu l'égard le plus scrupuleux à mon goût, & au leur ; Qu'il n'y a pas une petite fleur, qui ne soit placée à notre phantasie : Pour lors mon admiration devient toute de feu : Elle se prend à tout : Cette petite fleur ingenieusement mise là pour me faire plaisir m'en donne un plus vif que ne faisoit auparavant ma contemplation de toutes les superbes beautez de ce Paradis terrestre. Mais les mouvemens de mon coeur envers celui, de qui je tiens ce magnifique present, sont bien d'une autre vehemence ; Ont bien une autre douceur.

Ce sera-là notre cas dans le Ciel : Etonnez d'abord des objets qui s'offriront à nous de toutes parts, & reflechissant ensuite sur la bonté du Créateur, qui nous les donne, qui les a faits pour nous, nous admirerons leurs rapports à nos facultez dans un detail, qui multipliera notre admiration à l'infini ; Et tel objet, qu'à notre entrée nous n'avions pas seulement remarqué, nous frappera, nous agitera d'un nouveau mouvement de reconnaissance, & d'amour.

236 *Essai sur la Felicité*

A l'aspect de ce thresor de felicité, qui fera tout ouvert à mes regards enchantez, se joindra le souvenir de tout ce que mon Dieu a fait pour m'en procurer la possession.

CLEOB.

Tu poses donc en fait que dans le Ciel nous nous souviendrons de ce qui s'est passé sur la terre ?

THEOCR.

Affurément : Sans cela comment pourrions nous connoître l'équité des jugemens de Dieu, ou la sagesse de ses voyes ? Comment saurions nous que nous existions dans une autre vie, & que nous sommes précisément les mêmes Individus ? En effet sans le souvenir du Passé celui-ci ne comprendroit point pourquoi il se trouve chargé d'habitudes criminelles, qui vont lui attirer la destruction : L'autre ignorerait de même comment il se trouve revetu de qualitez, qui lui procurent une vie heureuse, & éternelle : La Resurrection deviendrait pour nous une premiere Naissance. En un mot, il en resulteroit mille absurditez, mille inconveniens. Ainsi non seulement je pense que nous conserverons toute notre memoire ; Mais je suis même très porté à croire que Dieu nous r'appellera les evenemens, que nous pourrions avoir oubliez.

[11]

[*Il se remet à lire.*]

Je retracerai loin en arriere cette prodigieuse diversité de combinaisons, de circonstances, d'évenemens, que sa benigne Providence a amenez pour operer mon salut. Bientôt mes reflexions particulieres sur moi même se repandront sur tout le Genre humain: En developpant l'ouvrage de la Redemption, qui alors sera achevé pour nous, je decouvrirai presque jusqu'au fond cette sagesse, cette charité, qui ont eclaté en Jesus Christ, & qu'à present les Anges mêmes ne sauroient totalement penetrer. Alors ce que les Dispensations du Très-haut ont aujourd'hui de plus obscur; Ce qui quelquefois me confond, me cause de douloureuses inquietudes, me decourage, je verrai clairement que tout cela étoit necessaire au divin systeme; Que les endroits les plus enigmatiques en étoient les pieces les plus artistement inventées, & arrangées: A l'exemple de Dieu je tirerai ainsi en quelque sorte la lumiere des tenebres. De même à l'égard des maux de cette vie, dont je me plains quelquefois si amèrement; Que je supporte avec tant d'impatience; Qui me font craindre à tout moment de m'emporter jusqu'à un murmure injurieux à mon Pere celeste, je remarquerai que c'est à eux que je suis en partie redevable de mon glorieux etat. Avec quelle joye ne penserai-je point

point à ces maux favorables ; A ces heureuses afflictions ! Il ne m'en restera qu'une idée, qui servira excellemment à relever le prix de mon bonheur ; A m'en donner une jouissance exquise : Ainsi encore à l'exemple de mon Dieu je tirerai en quelque sorte le Bien du Mal. Que la lumiere a de splendeur quand elle sort d'un epais nuage ! Que le simple contentement devient ravissant quand il succede à une angoisse extreme ! Si mon bonheur est entier en lui même, ou sans le secours d'une telle comparaison, quelle vivacité de sentiment n'y ajoûtera-t-elle pas ! A quel degré ne portera point notre amour pour Dieu cette revue du passé ! Je ne puis m'empêcher de revenir à cette touchante idée ; De m'y arrêter longtems. Il nous paroissoit autrefois un Dieu, qui se plaisoit à se cacher ; Un Pere, dont les procedez equivoques rendoient l'affection incertaine ; Et nous verrons que toujours enclin à *faire luire sur nous toute la clarté de sa face* (b) il n'attendoit pour cela que le tems convenable ; Qu'il étoit constamment un Pere vigilant, égal, immuable dans ses vastes, & genereux, projets, qui nous accompagnoit par tout ; Qui nous châtioit à regret ; Mais que la fermeté de son affection, & sa profonde connoissance de ce qui pouvoit le mieux contribuer à notre felicité

(b) Pl. ivi

félicité, engageoient à nous imposer une discipline accommodée à nos inclinations, & à notre état sur la terre, & à cause de cela quelquefois un peu sévère. Envisageant alors dans son vrai point de vue toute sa conduite envers nous, nous n'y appercevrons plus qu'un admirable composé de tendres soins, de traits d'une prudence consommée, & d'une finesse inimitable, pour nous guider, & nous pousser insensiblement, à une béatitude, où il ne manquât rien de tout le bonheur, dont nous sommes, ou pouvons devenir, susceptibles. Le plaisir de la surprise ; Celui de la comparaison de notre situation présente à notre situation passée ; En un mot, tout le renfort, que notre joye pourra recevoir d'une affluence des plus touchantes, réflexions, nous le posséderons à pur & à plein. Le retour à Dieu à chaque article de cette revue suscitera dans notre ame un sentiment d'admiration, & d'amour, dont à présent nos plus heureuses expériences dans la piété ne peuvent nous donner qu'une foible idée. Aujourd'hui quand il nous arrive un événement inopiné, & qui surpasse, ou seulement remplit, nos espérances, je pose en fait que si vous joignez à cet événement une ferme persuasion qu'il est d'une façon singulière l'effet de l'approbation, de la faveur, dont Dieu vous honore, vous aurez infiniment plus de joye de cette persuasion que de l'avantage même, dont sa Providence

Providence vient de vous gratifier. Les mouvemens d'affection, & de reconnoissance, qui nous agitent envers un Bienfaiteur digne de toute notre veneration, de tout notre attachement, sont d'une toute autre valeur que le plus grand Bien, qu'il nous fait d'ailleurs. Ce Bien est une marque, un gage, de son affection, & par là il met en jeu toute la nôtre : Oui voilà principalement ce qui nous le rend précieux. Cela est surtout vrai par rapport à Dieu ; Car outre le Bienfait present, dont on jouit ; Outre les delicieux sentimens de gratitude, & d'amour, qu'il occasionne, on en conclud pour les desseins du Très-haut ; Pour son procedé à l'à-venir.

Nous sommes foibles : Nous ne pouvons nous soutenir par nous mêmes : Nous avons à tout moment besoin d'appui : Nous en cherchons : Nous voudrions & assurer notre bonheur present, & à-venir, & l'augmenter. Si nous ne voyons pas distinctement des moyens, des ressources, pour cela, nous tombons dans l'inquietude. Mais si Dieu a jetté l'oeuil sur moi, pauvre petite Créature ; S'il m'approuve, il m'aime ; Et s'il m'aime, il me favorise. Il m'aime ; Il me favorise. Je viens d'en recevoir une preuve demonstrative : Sa faveur une fois gagnée on ne la perd plus qu'on ne veuille bien la perdre : Il n'y a point d'humeur, de caprice, ou d'inconstance, à craindre de sa part : Que n'ai-je donc

donc point à esperer, à attendre, de lui !
Que de doux mouvemens s'elevent alors à
la fois dans notre ame ! Que de joye ! Et
que ce raisonnement sera vrai, sera convain-
cant, dans le Ciel ! Que cette idée y sera
grande, & vive !

Ici bas outre les brouillards epais, qui nous
derobent en partie la vue de notre bon Dieu,
& nous empêchent de goûter toute cette
joye ineffable, & glorieuse, dont cet objet
clairement apperçu doit combler tous les
coeurs, outre cette obscurité, dis-je, il y a
souvent un autre obstacle incomparablement
plus difficile à surmonter, & que nous for-
mons absolument nous mêmes ; C'est le
vice. Il nous arrive envers Dieu ce qui est
ordinaire aux hommes envers leurs Amis.
Dez là que nous nous comportons mal à
leur egard, ou que par quelque endroit nous
nous rendons moins dignes que nous ne l'e-
tions de leur affection, nous sentons aussitôt
diminuer la nôtre. Souvent en consequence
du Mal, qu'un injuste Offenseur a fait, il
haït plus l'Offensé qu'il n'en est haï.

Les douleurs de la conscience sont si ai-
gues, si insupportables, que notre fureur se
jette sur tous les objets, qui les ont le plus
innocemment occasionnées. Voyez vous cet
homme qui se retourne brusquement comme
pour mettre en pieces une pierre, contre la-
quelle il vient etourdiment de se heurter ?

H h

Dans

Dans votre sang froid vous le croiriez tout-à-fait hors du sens : Mais regardez d'un autre côté : Voilà un Tel qui passe. Votre visage se derange : Vous ne pouvez en soutenir la vue. Je sai ce que c'est : Il y a quelque tems que vous lui fîtes une criante injustice. Outre ces remords de notre conscience, qui se r'animent toujours à la vue de l'objet, qui nous a portez à commettre la mauvaise action, il y a, quand cet objet est un Etre Intelligent aussi bien que nous, il y a toujours un sentiment, qui nous rend cet objet très odieux : C'est la honte : Elle perce le coeur. Nous fuyons, nous abhorrons, ce qui la reveille. L'idée d'un Temoin de notre indignité, surtout quand ce Temoin est la Personne, ou l'Etre, même, envers qui nous sommes coupables, est une idée rongeante. Si à la honte se joint une crainte bien fondée d'un châtiment merité, il y a alors complication de mouvemens, qui nous déchirent. C'est là notre déplorable situation par rapport à Dieu lorsque nous avons foulé aux pieds ses saintes Loix, ou, en d'autres termes, meprisé ses salutaires avis. Les sentimens d'une douce confiance, d'un amour sincere, & ardent, que nous avions pour lui pendant notre innocence, s'amortissent par le choc de divers sentimens opposez. Ce grand Dieu, qui étoit la source de notre tranquillité, de notre consolation, de notre joye, devient
une

une source de honte, & de frayeur : Et si on ne se hâte d'appaiser cet affreux tumulte de son ame par une veritable repentance, par un prompt amendement, on s'expose au plus formidable de tous les perils, celui de changer en funeste averfion les heureux sentimens, qu'on avoit pour cet Etre tout adorable, & tout puissant. Si nous etions toujours sages, & vertueux, nous goûterions dez ici bas très purement le plaisir d'aimer Dieu : Mais les plus avancez dans l'ouvrage de la sainteté ont toujours bien des reproches à se faire. Ah ! voilà principalement ce qui refroidit ce celeste amour, & mêle beaucoup d'amertume à ses douceurs.

Dans le Paradis ce grand obstacle sera détruit. Si d'abord nous sommes saisis de quelque honte par le souvenir de ce nombre de foiblesses, d'omissions, d'ecarts, qui ont gâté l'ouvrage de notre sanctification ; Si nous nous trouvons confus d'en recueillir des fruits si prodigieusement au dessus de ce que nous pouvions raisonnablement attendre de nos soins, & de nos efforts, soins si interrompus, efforts si languissans, cette amertume sera d'abord extremement addoucie par les regards propices de notre Pere celeste, & puis entierement absorbée dans une profusion de faveurs. Ayant une fois, & pour jamais, *mis arriere de lui toutes* nos folies, *toutes nos iniquitez* ; Ayant accepté nos

bonnes intentions, nos foibles travaux, il préviendra au moment de notre entrée dans le séjour de la gloire, il préviendra par tous les temoignages de son affection paternelle tout ce qui pourroit encore nous troubler ; Pour lors parfaitement semblable à ce Pere dans la touchante parabole de l'Enfant prodigue, à ce Pere si indulgent, si tendre, qui, au lieu de faire à son Fils le moindre reproche, ne songe qu'à essuier ses pleurs ; Se jette à lui pour le prendre dans ses bras ; Le comble de carresses, & de bienfaits, il ne nous laissera pas le tems de r'amener dans nos ames des sentimens douloureux, que son ineffable bonté veut bannir aux siecles des siecles.

De nos reflexions sur le Passé nous procederons naturellement à envisager le sort qui nous est réservé dans l'A-venir ; Et de tout ce qui nous sera arrivé dans ce monde ; Mais sur-tout de notre bonheur d'alors, nous deduirons à coup sûr des consequences prophetiques, qui seront une ravissante anticipation des degrez de gloire, & de felicité, que nous ne possederons pas encore. Je suis dans le *port de salut* à l'abri de mille affreux dangers, auxquels je viens d'echapper. Ils sont pour jamais anéantis par tout ailleurs que dans ma memoire. Là ce tableau, autrefois si terrible, loin de m'effrayer encore fait un *Contraste*

traste eclattant, qui me sert à mieux sentir ma seûreté presente. Tranquile, & content, au milieu de mes Amis je n'apperçois plus rien devant moi qui ne me promette des plaisirs, des plaisirs purs, des plaisirs variez à l'infini, des plaisirs eternels.

On ne peut concevoir que foiblement les charmes d'une telle situation. Ceux là seuls en ont une notion legere, à qui il est arrivé quelque evenement semblable à celui-là autant que la vie humaine admet cette ressemblance. Par exemple, vous echappez comme miraculeusement d'un naufrage : Vous mettez le pied sur le rivage entre les bras de mille Personnes cheries, de qui vous aviez été separé pendant bien des années, & qu'à peine esperiez vous de revoir : Vous entendez encore la mer mugir vainement derriere vous : Vous voilà dans un azyle paisible, & riant : Vous voilà au milieu des doux transports de l'affection la plus tendre. Cette image vous touche : Ici pourtant elle est petite ; Elle est grossiere. N'en faites point une comparaison.

Que cet etat est superieur à notre etat present ! Quelle prodigieuse difference ! Un Poëte dit ingenieusement que par rapport au Passé, & à l'A-venir, *nous nous trouvons dans ce monde confinez sur une petite langue de terre*
entrée

entre deux vastes mers, las, inquiets, etonnez (c).

Pour les Athées, s'il y en a, ou pour cette espece de Deïstes, qui croient que Dieu ne pense point à nous ; Pour ceux, en un mot, qui traitent de chimeres une Providence, & une Vie à-venir, & surtout pour les Impies, les Pecheurs endurcis, l'image est non seulement vraie au pied de la lettre ; Mais elle ne rend l'objet que froidement, & sans force. On pourroit y ajouter le trait suivant aussi vrai que les autres :—*Releguez sur cette langue de terre pendant qu'ils s'endorment, ou s'amusent, ou se querellent, un terrible orage se forme ; Et soudain l'ouragan les emporte ; Les precipite dans l'onde, ou les brise contre les rochers d'alentour.* (d).

Mais si on applique la même image à ceux, qui ont de la pieté, de la vertu, elle est extrêmement outrée. Ils savent d'où ils viennent : Ils devinent pourquoi on les a placez là : Ils decouvrent en eux mêmes, & autour d'eux, des instrumens, des materiaux, pour franchir la mer, qui est devant eux, & gagner le rivage d'un immense païs, qu'ils entrevoient.

11

(c) *Betwixt two Seas on one small Point of Land
Weary'd, uncertain, and amaz'd, we stand.*

M. PRIOR in his Alma.

(d) C'est ici à peu près la même pensée que celle de notre fauteur, Matth. xxiv. 38—51.

Il faut pourtant avouer que la comparaison, ou l'Allegorie, est juste à plusieurs egards. Les hommes les plus sages sont mecontens, ou (pour ainsi dire) fatiguez du Passé. S'ils n'attachent leurs regards que sur la vie presente, ce qu'ils ont desiré; Ce qu'ils ont recherché, avec le plus d'ardeur; Ce qu'ils ont fait avec le plus d'affiduité, tout cela leur paroît mince, frivole: Ils en sont degoutés. Ce qu'ils souhaitent encore; Ce qu'ils esperent, *cela aussi est vanité*. Ce qu'ils prévoient est bien pire que le *Rien* du Passé: C'est quelque chose de triste, d'affligeant, dont le plus heureux concours d'evenemens ne peut les garantir: C'est la decadence de leurs facultez; C'est la Mort. Et s'ils tournent leurs regards sur leur conduite entant que leur felicité future en depend; Ou s'ils cherchent de justes consolations, & des plaisirs durables, dans la connoissance, qu'ils ont de l'Etre Suprême, alors encore ils apperçoivent divers sujets de regret, de confusion, & de crainte; Alors encore leurs plus augustes, leurs plus douces, idées sont frequemment derangées, obscurcies, par des difficultez, des incertitudes.

Dans notre conduite passée que de *desirs fols*, & *nuisibles*! Que de folles occupations! Que de vils amusemens! Quelle dissipation d'un tems precieux, dont nous aurions dû être si rigoureusement oeconomés! Que de securité;

securité ; Que de temerité, par rapport aux mauvaises habitudes, comme si elles n'étoient pas de dangereux Ennemis ! Que de mollesse ; Que de delai ; Que de negligence, dans l'important ouvrage de notre sanctification ! Ah que cette revue est mortifiante ! Et puis on ne s'en tient pas là : Notre conviction de tant de foiblesse ; De tant de fautes, nous inquiette aussitôt sur l'A-venir : Et malgré le pressant besoin que nous avons de toutes sortes d'encouragemens à *r'acheter* le tems perdu ; A donner à nos progrès dans la carrière du salut une rapidité, qui repare toute leur lenteur précédente, malgré ce pressant besoin, dis-je, des doutes inevitables viennent souvent refroidir notre zele : On s'afflige : On craint avec raison que l'A-venir ne ressemble au Passé : On gemit de se voir encore si éloigné de la perfection, à laquelle on aspire. Nos plaisirs pieux, qui feroient si vifs, si notre foi étoit plus entière, & si nous avions plus de vertu, ces plaisirs si dignes de nous, si desirables, nous n'en jouissons que de loin à loin ; Nous en jouissons mal : Ils sont mêlez ; Interrompus : Un petit accident ; Une distraction ; Un Rien, nous les ravit. Reviennent ils, c'est sur le même pied : Et souvent nous voudrions les ressusciter dans nos ames sans pouvoir réussir à notre gré.

C'est

C'est là en general, si je ne me trompe; l'état des meilleurs Chrétiens ici bas. Cependant, à tout prendre, ils jouissent de beaucoup de tranquillité, & de bien des plaisirs de la nature de ceux du Ciel. Fondez sur la miséricorde de Dieu; Déplorant leur indignité; Integres, & assidus, dans leurs foibles efforts, ils savent, ils sentent, au fort même de leur ignominie intérieure, & de leur humble inquietude, que ce bon Pere leur pardonne; Les chérit; Leur donnera secours *en tems opportun*. La douleur, qui ne vient que de la conscience; D'une conscience delicate, amène toujours avec elle la consolation, & souvent la joye. Plus on fait s'humilier, s'affliger, pour des fautes, qui échapperoient au discernement des Ames grossieres, ou que les Gens de ce caractère trouveroient trop legeres pour daigner se les reprocher, plus on fait aussi se *consoler & se rejouir; au Seigneur*. Mais enfin il est certain que cet état-là est bien imparfait, ou plutôt bien triste, en comparaison de celui des Bien-heureux dans le Paradis.

Là tout sera allegresse; Exultation. Les sources ameres qui dans cette vie versent leur fiel sur toutes ses douceurs, seront absolument taries: Que dis-je! Je l'ai déjà remarqué—Elles seront changées: Elles deviendront des ruisseaux pour grossir les *fleuves de delices*. Plus de remords; Plus de doutes;

Plus d'inquietude. En decouvrant dans l'abyme (Permettez moi ici un peu de repetition, ou de recapitulation, & un peu d'amplification : On revient avec plaisir à de tels objets : On aime à les deployer)—En decouvrant dans l'abyme du Passé les profondeurs de la Sagesse, & de la Misericorde, de Dieu, nous y puiserons mille plaisirs indicibles. En nous r'appellant ce voyage sur la terre, ce voyage dangereux, qui malgré tant de detours, tant de faux pas, enfin, par l'indulgence, l'assistance, de notre Pere celeste nous a conduits à cet heureux séjour, nous trouverons, non seulement dans ce que nous avons fait de mieux ; Dans ce qui nous est arrivé de plus favorable ; Mais même dans nos malheurs ; Dans nos perils ; Dans nos pechez, des sujets d'admiration, & de joye. D'autre côté l'immensité de l'A-venir, que nous aurons devant nous, sera comme un amphithéâtre à perte de vue, un amphithéâtre de nouvelles Beutez ; De degrez de bonheur, qui s'eleveront vers le throne du Très-haut, le Centre de toute gloire ; De toute felicité. Oui nous verrons au loin tout autour de nous Classes sur Classes ; Connoissances sur Connoissances ; Sentimens sur Sentimens ; Plaisirs sur Plaisirs ; Genereux Projets sur genereux Projets, qui sans eclipse, &
sans

sans intervalle, se surpassant (e) les uns les autres allongeront toujours le merveilleux Point de vue ; Aggrandiront le vaste & admirable, coup d'oeuil ; Embelliront l'inenarrable Decoration. Les objets, dont l'éloignement les anéantissoit d'abord à nos regards, nous leur donnerons l'être, nous les saisirons, en avançant ; Mais aussitôt d'autres objets en plus grand nombre ; Encore plus magnifiques ; Encore plus proportionnez à la munificence du Créateur, s'offriront à nos yeux toujours *armez* de leur faculté progressive : Je veux dire que notre Intelligence croissant à chaque instant étendra à chaque instant ses délicieuses connoissances, & avec elles toutes les limites de notre béatitude. Tout cela doit être ainsi ; Car où s'arrêteroient la Puissance ; La Sageffe, & la Bonté, de Dieu ? La cause est infinie : Ses effets doivent y repondre.

Ces vues si flatteuses pour nous mêmes, nous les aurons aussi de tous côtez par rapport à tous les Etres Intelligens. Ce cercle de lumiere, & de vie, qui part du sein du Très-haut, aura dissipé tout nuage ; Toute *ombre de mort*. Il portera par tout une parfaite serenité ; Une joye ineffable, & glorieuse.

Ce n'est point assez que d'être heureux soi même ; Ou, pour mieux dire, on ne

I i 2

peut

(e) *Hills peep o'er hills, and Alps on Alps arise.*

PERK.

peut l'être tout seul : Il faut que ceux là soient rendus heureux aussi, qui peuvent le devenir. Non, une belle Ame ne sauroit jouir d'une félicité complete si elle fait qu'il y a des misérables. Quel plaisir pour un bon coeur de voir l'Etre Suprême établissant par tout sans partialité, & sans cesse, tout le bonheur, qui convient à chacun, ou dont chacun est susceptible ! Ce noble plaisir, nous en sommes tout-à-fait privez ici bas. Helas ! non seulement tous nos semblables ne sont pas aussi heureux qu'ils pourroient l'être ; Mais il y en a un très grand nombre qui souffrent. Cela seul suffiroit pour rebuter de la vie présente, quand même on y seroit d'ailleurs dans la situation la plus désirable. Dans le Ciel, heureux en nous mêmes nous le serons aussi par la félicité des autres. Sentir sincerement, & vivement, le bonheur d'autrui c'est en quelque sorte multiplier sa propre béatitude à proportion du nombre des heureux. Mais ceci regarde nos sentimens envers nos semblables, & doit avoir sa place ailleurs.

On me dira peut-être que dans d'autres endroits de cette partie de mon Essai je me suis aussi un peu écarté de la première source, que j'ai assignée pour nos sentimens dans le Ciel : Que je n'ai pas borné mes réflexions à Dieu comme au premier chef, auquel elles devoient se rapporter.

Quand

Quand il y auroit du vrai dans cette Critique, le mal ne seroit pas grand. Il me suffit de donner une idée de nos sentimens. Je puis être d'autant moins scrupuleux à les ranger précisément sous tels & tels chefs que pour le faire avec une grande exactitude il faudroit les subdiviser ; En grossir considérablement le nombre : Ce qui souvent loin de soulager la memoire ne fait que l'embarasser.

Mais après cela la remarque en question n'est pas tout-à-fait juste : Elle est du moins trop rigoureuse. C'est à Dieu principalement que se rapportent tous les divers sentimens, dont j'ai fait mention : C'est lui qui sera le grand objet de notre amour ; L'appui de notre confiance ; La source de nos esperances.

L'utilité des objets, qui seront autour de nous, nous r'amènera toujours à lui en nous traçant par tout ses tendres soins : C'est en lui que nous verrons le grand plan d'une béatitude universelle, & qui ira toujours en augmentant : En un mot, selon l'admirable expression de St Paul, il sera *Tout en Tous* (g) : Non seulement il sera l'objet le plus essentiel de tout notre attachement ; Le thresor inepuisable, comme le premier mobile, de nos plus grands plaisirs ; Non seulement nous le retrouverons (pour ainsi dire) à chaque pas
dans

(g) 1 Cor. xv. 28.

254 *Essai sur la Felicité*

dans les nouveaux effets de sa Sageſſe, & de ſa Liberalité ; Mais il penetrera lui même juſqu'au fond de nos coeurs. C'eſt lui, qui les a faits : Il en connoît tous les replis ; Tous les mouvemens : Lui ſeul fait faire jouer à plein tous les reſſorts de notre felicité, ſi je puis parler de la ſorte : Et il ſera là pour le faire. Rien ne coûte à ſa puiffance : Rien n'eſt difficile à ſa ſageſſe ; Et ſa Bonté veut tout. Quelle variété donc ; Quelle vehemence ; Quelle delicateſſe ; Quel concours, d'heureux ſentimens n'y créera-t-il pas, ſoit en ſe montrant à nous à *viſage decouvert* ; Soit en nous parlant *bouche à bouche*, c'eſt à dire en ſe communiquant à nous ſans reſerve à proportion de notre capacité ; Soit en donnant occaſion à notre Liberté, à notre Entendement, à nos Affections, de ſ'exercer ſelon nos ſouhaits, & pour notre plus grand Bien !

Il ſera Tout en Tous. Je ne ſai ſi St Paul a voulu dire ſeulement — *Il ſera l'eſſentiel, le Tout, de tous les Bien-heureux* ; Ou ſ'il a voulu dire auſſi — *Il leur prodiguera ſans rien negliger, ſans rien retrancher, tout ce qui convient à chacun pour le rendre parfaitement heureux* ; *Il ſera avec eux, dans leur coeur, ou preſent à leurs eſprits, auſſi intimé-ment que la nature, & le degré d'Intelligence, de chacun le permettra* ; *Il y verſera continuellement ſes plus benignes influences.* L'un, & l'autre, de ces deux ſens ſont certainement
très

très veritables : Ce grand, ce bon, Dieu remplira notre ame entiere : Elle sera comme inondée de la joye, que repandra dans tout l'Univers sa presence adorable. Pour tout dire en deux mots : — Tout ce qu'il y a de plus doux, de plus ravissant, dans l'admiration ; Dans la reconnoissance ; Dans l'amour ; Dans la confiance ; Dans l'esperance ; Dans un accomplissement anticipé de tous les genereux desirs, que forme un coeur magnanime, un coeur plein de l'affection Fraternelle ; Dans la vue d'une diversité infinie d'objets, de Biens, tous, tôt ou tard, à notre portée ; Tous faits pour nous ; Tous propres à contribuer par quelque endroit à nos plaisirs ; Et enfin dans l'idée d'un accroissement de grandeur, & de felicité, à jamais ; Tout cela nous le possederons, nous le goûterons, sans melange, & avec une vivacité, une force, de sentiment, que nous n'avons point, & ne pouvons avoir, ici bas.

La seconde source des sentimens . . .

Mais, mes amis, je vois à votre air qu'en voilà assez pour aujourd'hui.

CLEOB.

Pour nous donner une idée de la joye, qui regne dans le séjour de l'immortalité Jesus Christ, & ses Apôtres, employent souvent l'image des Festins, & des Noces. Par exemple, notre Sauveur dit : — *Il en viendra d'Orient,*

d'Orient, d'Occident, du Septentrion, & du Midi, qui seront à table au Royaume de Dieu (b). Quand on connoît l'Esprit de l'Evangile ; Que l'on fait attention aux divers correctifs, qui se trouvent repandus dans les Ecrits sacrez, & qui doivent absolument prévenir toute conception grossiere, ou mal assortie à la dignité de la Créature Intelligente, & à la gloire de cet admirable séjour ; Que par consequent on s'en tient à la sublime analogie, que ces sortes d'images indiquent, & qui est la seule, dont notre Seigneur aît voulu nous instruire, on trouve ces images simples, naturelles, également propres à faire sans danger, une forte impression sur les Ignorans comme sur les Savans. Un Festin, une Nopce, est un nombre d'amis, qui s'assemblent pour se livrer à une innocente joye. On prend toutes les précautions nécessaires pour qu'elle ne soit point interrompue : On se débarrasse de tout ce qui pourroit la troubler. Cela peint bien cette joye pure, & continuelle, dont nous jouirons dans le Ciel. Dans ce sens-là nous sommes invitez à un Banquet eternal ; A des Noces sans fin, & où (pour suivre la Figure) chaque Service, chacun des Concerts, chacune de ces diverses fêtes, qu'on imagine pour varier les plaisirs de ces tems devouez à la tranquillité,

&

(b) Luc. xiii. 29. Apol. xix. 7, 9.

& à l'allegresse, surpassera toujours tout ce qui avoit précédé.

PHIL.

Je roule dans mon esprit une difficulté considerable. Tu dis dans ton Essai, Théocrite, *qu'une belle ame ne sauroit jouir d'une felicité complete si elle sait qu'il y a des misérables*. A moins donc que toutes les Personnes, avec qui nous avons eû ici bas d'etroites liaisons, ne soient reçues au Ciel comme nous; Que dis-je, à moins que tous les hommes ne soient sauvez, il nous sera impossible d'être parfaitement heureux. Mais pour le present je mets à l'ecart le sort de tous ceux qui nous sont inconnus, & n'envisage que celui de nos Parens, & de nos amis. Cela rend l'objection plus interessante, plus touchante : —

Rien de plus incertain que le salut de tant de Gens; Et il est bien cruel que nos plus genereux sentimens fassent en quelque sorte dependre notre bonheur de la conduite d'autrui, & par là le rendent si preciaire pendant toute l'eternité.

THEOCR.

Vous jugez bien, mes amis, que cette importante difficulté m'est venue dans l'esprit. Je ne l'ai inserée dans aucun endroit de mon Essai. Je voulois auparavant avoir votre avis

K k

là

là dessus. Il me semble que cette affligeante idée, & la discussion, à laquelle elle m'obligerait, seroient une fâcheuse interruption, ou même une grande tache, au beau tableau de la béatitude celeste. Un homme frappé de ce tableau ne voit pas cette difficulté, ou ne la voit qu'en passant. Son imagination agréablement échauffée ne lui donne pas le tems de s'y arrêter. S'il se la r'appelle ensuite, il peut sans beaucoup de peine la refoudre ; Au lieu que si tout au milieu du plaisir, que lui donne la contemplation de ce magnifique tableau, vous lui jetez soudain devant les yeux cet objet effrayant, vous le glacez. Vainement après cela satisferez vous son Entendement sur l'objection proposée : Il ne pourra plus que bien difficilement se remettre en train pour sentir vivement les touchans objets, qui reparoîtront : Ou du moins il vous saura mauvais gré de lui avoir ainsi rompu en visiere. Son esprit vous dira brusquement. — “ Il falloit r'envoyer ceci à un
“ autre tems. La difficulté ne m'auroit pas
“ échappé. J'en aurois bien rencontré la
“ solution sans votre secours. Je ne vous
“ demandois pas ici une discussion seche : Je
“ voulois une suite uniforme de l'attrayante
“ peinture. Vous auriez pû à la fin de
“ l'Essai nous donner de ces sortes de raisonnemens.”

EUGENE.

EUGENE.

Peut-être bien. Mais voyons. Examinons un peu la difficulté. Tu penses, Théocrite, qu'il est facile de la résoudre. Je ne sai ; Mais j'avoue qu'elle m'embarrasse. Dans ce séjour de gloire, & de béatitude, l'absence de toute Personne, que nous aurons tendrement aimée ici bas sera une preuve indubitable de sa condamnation. Le cas pourra arriver ; ou même il arrivera infailliblement à un grand nombre de Fideles : Et comment concilier leurs justes, leurs inevitables, regrets avec une joye pure, & eternelle ?

THEOCR.

Il faut considerer d'abord que tous les attachemens, qui tiennent beaucoup du mechanisme, & qui ne conviennent qu'à l'oeconomie presente, tels que sont l'affection *Parentale*, celle qui resulte de la consanguinité, & l'amour conjugal, seront entierement abolis. Toute amitié donc, qui n'etoit pas fondée sur l'estime, cessera : Nos plus Proches ne seront pour nous que ce que sont tous les autres hommes. Ceux, que la supposition des vertus, qu'ils n'avoient pas, nous faisoit cherir, nous serons honteux de les avoir aimez ; De nous être laissé tromper par leur hypocrisie. Ils deviendront les objets de notre indignation. Je conçois, à la verité, qu'il y

aura un regret universel, une douleur generale, dez que nous saurons le deplorable sort de ceux, qui par leurs vices se seront exclus du Paradis; Mais quand notre Seigneur Jesus Christ aura subjugué tous ses Ennemis (i); Quand la mort aura été engloutie en victoire (k); Quand notre divin Mediateur aura remis l'empire à Dieu son Pere (l); En un mot, quand l'Etre suprême sera Tout en Tous, alors ces misérables, à qui leur incorrigible perversité aura attiré la *seconde Mort* (m), c'est à dire apparemment une mort, après laquelle il n'y a plus de retour à la vie, une destruction absolue, ne subsisteront plus que dans notre souvenir. Si ce triste souvenir mêle encore quelque amertume à nos douceurs, ce mélange se dissipera peu à peu: Il sera absorbé dans ce *fleuve de delices*, qui coule aux siècles des siècles, & grossit à chaque moment.

EUGENE.

Mais, Théocrite, est il bien clair que cette *seconde Mort*, dont parle St Jean, marque *Annihilation*, & qu'elle sera la punition finale des Pecheurs impenitens? L'Ecriture sainte loin d'appuyer ce sentiment-là ne s'y oppose-t-elle pas.

THEOCR.

(i) 1 Cor. xv. 25.

(k) Ibid. ver. 54.

(l) Ibid. ver. 28.

(m) Apocal. ii. 11. xx. 14. xxi. 8.

THEOCR.

Je sai que c'est-là l'opinion la plus generale : Mais cette opinion est elle bien fondée ? La punition denoncée au premier Pecheur, & en lui à tout le Genre humain, est elle autre chose que la Mort, la Destruction ? Comment pourroit on prouver que cette Mort implique des tourmens eternels ?

Jesus Christ est venu nous relever de cette terrible sentence ; Nous annoncer une Amnistie generale, & une heureuse immortalité : Graces admirables, auxquelles, moyennant des dispositions clairement spécifiées, chaque mortel peut avoir part. Les Rebelles obstinez retombent sous la premiere condamnation : N'est ce pas là en gros le systeme de l'Evangile ? N'est ce pas là la doctrine de St Paul dans son Epitre aux Romains (n) ?

La *punition eternelle*, dont les Pecheurs impenitens sont menacez — *Ce feu qui ne s'éteint point, ce ver qui ne meurt point* (o), & autres expressions semblables, signifient elles autre chose qu'un etat, dont on ne sauroit revenir, un supplice qui met fin à tout ?

Le fameux Passage de St Matth. xxv. 46. qui dans nos versions est rendu ainsi : — *Ceux-ci s'en iront aux peines eternelles* doit être

(n) Voyez J. Taylor on Original Sin, and his Paraph. on the Romans,

(o) Luc. ix. 43, 44

être traduit : — S'en iront au supplic^e *eternel* (p).

Pourquoi cette expression n'indiqueroit elle pas précisément la même chose que les termes figurez, dont je viens de faire mention ? Ce supplice mis en opposition à la *Vie éternelle* ne doit il pas être une *Mort éternelle* ? Ne peut on pas regarder comme un commentaire, ou une explication, de ces paroles celles de St. Paul aux Theffal. (ii. 1. 9.) — *punis d'une perdition, ou plutôt destruction* (q), *eternelle* ?

Peut on prendre dans un autre sens ces paroles de St. Paul (Gal. vi. 8.) *Celui qui sème à la Chair moissonnera de la Chair la Corruption ; Mais celui qui sème à l'Esprit moissonnera de l'Esprit la Vie éternelle* ?

Cette *Corruption* n'est elle pas visiblement la *Mort*, la *Destruction* ? Ce terme peut il ici signifier autre chose ? A-t-il quelque rapport à des tourmens sans fin ? Mais l'opposition si marquée entre une vie éternelle pour ceux qui sement à l'Esprit & le sort de ceux qui sement à la Chair, ne suffiroit elle pas seule pour nous convaincre ?

St Jean dans l'Apocal. (ch: xx. ver 14.) dit : — *La Mort, & l'Enfer, furent jettez dans l'étang de feu.*

Ne

(p) εις κόλασιν αἰώνιον.

(q) 2 Theff. i. 8, 9. ὀλεθρος. Voyez aussi Rom. viii. 6. & Jaq. 1. 15. θάνατος.

Ne faut il pas convenir que cela signifie que le *Hades* (c'est le terme de l'Original) c'est à dire le séjour, le lieu, où étoient les méchans avant le Jugement final, fût entièrement détruit ? Et n'est ce pas de la même manière que l'on doit concevoir le sort de tout ce qui est jetté dans l'étang de feu ? Cet étang peut il être autre chose qu'une expression figurée pour designer la dissolution, ou destruction, de toutes les choses, dont il est dit qu'elles y sont jettées ?

St Pierre dans une de ses Epitres (2 Pierre iii. 7.) dit : — *Les Cieux, & la Terre, qui subsistent maintenant sont reservez par la même Parole (ou sagesse divine) étant gardez pour le feu au jour du Jugement, & de la DESTRUCTION des Impies (r).*

Par quelle raison ne prendrons nous pas dans le sens simple, dans le sens littéral, les termes de *Mort*, de *Corruption*, de *Destruction*, de *Perdition*.

Je ne sache rien de si fort contre cette Interpretation que ce Passage de l'Apocal. xx. 10. *Le Diable qui les seduisoit fut jetté dans l'étang de feu & de soufre, où sont la Bête & le faux Prophète, & ils seront tourmentez jour & nuit aux siècles des siècles* — *αἰῶνας τῶν αἰώνων.*

Mais

(r) *ἀνάστα.*

Mais il s'en faut bien qu'il ne soit sans replique.

On pourroit traduire avec Whiston (s) — *pendant des siecles de siecles*. Mais j'avoue ingenuement qu'il me paroît que pour l'ordinaire ces mots Grecs denotent d'une façon vague l'Eternité : Aussi ne voudrois-je pas appuyer beaucoup sur une difference dans la traduction de ces mots (t). Je la mets donc à l'ecart & je remarque premicrement que quand on reconnoîtroit que l'idée d'Eternité doit ici être prise à toute rigueur, & appliquée aux peines, tout ce que l'on en pourroit inferer c'est que les tourmens du Diable, du faux Prophète, & de la Bête (ou si vous voulez de Gog, & de Magog, à qui selon Whiston il faut rapporter le Passage en question)

(s) W. Whiston's Eternity of Hell Torments considered, p. 50.

(t) Peut-être devrois-je ici me retracter, ou du moins affoibler mon avoëu beaucoup plus que je ne fais. Quelque surabondance de droit que l'on aît, est il à propos de hazarder une concession qui occasionne la necessité d'un long raisonnement, & qui refusée tout court anéantiroit la difficulté ?

Les Apôtres avoient transplanté dans leurs ecrits, & dans leurs discours, l'Idiome, & les idées, Judaïques. De là vient que chez les Chretiens dans les tems Evangeliques les termes en question ne denotoient point une Eternité proprement dite.

Quand les Théologiens des premiers siecles du Christianisme vouloient dire une *Durée sans fin à toute rigueur* ils se servoient de termes tout differens, de termes tout autrement energiques, & précis. Pour s'en convaincre on n'a qu'à lire le Traité de Whiston que je viens de citer.

tion) seront réellement éternels : Et cela même ne nous indique-t-il pas qu'il n'en est point ainsi des méchans en général ? En effet comme le remarque le même savant, la menace dénoncée contre ces trois *Etres* nommément spécifiés est conçue en termes tout autrement expressifs pour désigner la durée de leurs tourmens que la menace dénoncée aux autres Impies.

Je vais plus loin, & je demande — Ne pourroit on pas faire voir que ce Passage ne marque nullement des peines éternelles ?

Pourquoi cela ne voudroit il pas dire seulement que ces trois *Etres* seront tourmentés sans relâche pendant tout le tems de leur existence jusqu'à leur entière destruction ?

Pour faire voir qu'il n'y a rien de forcé dans cette Interpretation je remarque d'abord que ce Passage est visiblement parallele à chap. xiv. 10, 11. *Celui-là aussi boira du vin de la colere de Dieu ; — Et il sera tourmenté de feu & de soufre devant les saints Anges, & devant l'Agneau ; Et (ver. 11.) la fumée de leur tourment montera aux siècles des siècles ; Et ceux-là n'auront aucun repos ni jour ni nuit, qui adorent la Bête, &c.*

Il est à presumer que les paroles du ver. 11. du Passage, que je viens de citer, doivent être expliquées par celles-ci du ch. xix. 3. *Sa fumée monte aux siècles des siècles.* Il s'agit là de Babylone dont la chute, c'est à dire,

sans doute, la destruction, nous est rapportée au ch. xiv. 8.

Ces paroles — *sa fumée monte, &c.* sont évidemment prises d'Isaïe xxxiv. 10. Le Prophete dit que le feu, qui embrasera le pais d'Edom, *ne s'eteindra ni jour ni nuit, & que sa fumée montera eternellement.*

On voit bien comment cela doit s'entendre: Et en general les termes vagues, qui denotent l'Eternité, doivent ils être pris à la rigueur quand la nature, & les circonstances, du sujet, ou d'autres expressions de l'Auteur, ou son but evident, loin de l'exiger nous portent au contraire à donner à ces termes le sens, que, même dans le discours ordinaire, l'on donne frequemment à des termes equivalents, comme le sont ceux-ci *eternellement — pour toujours — a jamais ?*

N'est il donc pas bien probable que l'Apôtre veut dire seulement que le Diable, la Bête, & le faux Prophète, ou le Diable, Gog, & Magog, après avoir souffert des tourmens incomparablement plus longs que ceux des Mechans, dont l'iniquité n'aura pas été à beaucoup près si enorme, seront entierement consumez, ou detruits? Voilà des *peines eternelles*, c'est à dire des peines, dont on ne revient point pour r'entrer dans un etat de bonheur: Voilà un feu, dont la fumée comme celle de l'incendie de Sodome, ou du pais d'Edom, *montera eternellement*; c'est à dire
sera

fera un monument eternel du supplice mérité, une catastrophe à n'être jamais oubliée.

Les peines sont *eternelles*, qui durent autant que celui qui les souffre, de même qu'une incendie est *eternelle* qui ne finit que par l'entière consommation des matières combustibles : Et que c'est ainsi qu'il faut entendre les tourmens en question, ne doit on pas le déduire de ce que ces trois Etres seront jettez dans cet étang de feu, qui selon la remarque ci-dessus ne peut signifier autre chose qu'une entière consommation, une destruction absolue ?

Après tout, en un mot, ne pourroit on pas dire tout simplement que si l'idée de la destruction totale des Méchans est clairement marquée en plusieurs endroits de l'Écriture, cette idée explique la phrase incertaine de l'endroit dont il s'agit ; Qu'elle en limite, ou en addoucit, l'hyperbole (u) ?

Et puis la Raison est toute, & puissamment de ce côté-là (x).

L 1 2

Mais

(u) Il y a tout lieu de croire que pendant les deux, ou trois, premiers siècles du Christianisme l'Annihilation des Pécheurs impenitens étoit la doctrine généralement reçue. On alloit même beaucoup plus loin : Tout le monde sait que le grand Origene admettoit leur rétablissement sans en excepter le Diable.

Il est arrivé plus d'une fois dans les siècles suivans que l'on a cherché les erreurs des Pères de l'Eglise, & que l'on a rejeté leurs plus saines doctrines.

(x) Voyez Tho. Burnet, De statu Mort. & Resur. sub. fin.

Mais cet important sujet demanderoit une ample discussion. Je prepare un Traité exprès, que peut-être je donnerai au Public, si Dieu me conserve encore quelque tems la vie, & la santé.

EUGENE.

La destruction des Mechans me tranquilliferoit beaucoup. Si on les suppose incorrigibles, il me semble qu'il n'y a point d'autre moyen d'en debarrasser & nous, & eux mêmes. L'ame se revolte impetueusement contre l'ancien systéme. Je suis penetré du genereux sentiment de Théocrite : Aucun de tous les Etres compâtissans ; Dieu lui même, quoiqu'il ne soit pas susceptible d'une emotion proprement dite, pourroit il jouir d'un bonheur parfait s'il savoit au milieu des flammes, ou dans des tortures equivalentes, un grand nombre de miserables, qui brûleroient toujours, qui seroient continuellement déchirez, sans pouvoir jamais expirer ? Mais tout change de face ; Les difficultez disparaissent ; La felicité pure se montre uniment, & clairement, quand on se represente tous les Ennemis de Dieu, & de la Vertu, ensevelis dans le Néant, & de là bientôt dans un profond oubli.

PHIL.

PHIL.

Si on reconnoît que les termes, αἰώνιος & εἰς τοὺς αἰῶνες ne marquent l'Eternité que d'une maniere vague, & que dans de certains cas il ne faut pas les prendre à la rigueur, je crains bien que cela n'affoiblisse la promesse que l'Ecriture nous fait d'une vie eternelle. Les raisonnemens que l'on fondera sur la nature du sujet, ou sur le but apparent de l'Auteur, auront ils autant de force que des expressions que l'on croiroit signifier par elles mêmes, & incontestablement, une Eternité absolue ?

CLEOB.

Il s'agit ici d'un point de Fait. Quand même l'objection seroit d'un grand poids, elle n'y changeroit rien : Or il paroît que dans les tems Apostoliques, & parmi les Chretiens, ces termes Grecs ne signifioient point par eux mêmes, & constamment, une Eternité absolue. Je ne veux point examiner ici en Grammairien, ou en Critique, leur signification précise chez les Auteurs profanes. Vraisemblablement cet examen aboutiroit à leur assigner un sens, qui ne s'écarteroit pas beaucoup de celui des Auteurs Sacrez, ou Ecclesiastiques. Mais le Fait allégué suffit.

Le

Le docte Mr. Daubuz dans son Commentaire sur l'Apocalypse (ch. xiv. p. 640.) dit — “ Cette expression *aux siècles des siècles* signifie — pendant la continuation, ou “ la durée, du sujet.”

Mais de pareilles expressions peuvent se trouver placées de façon qu'il seroit absurde de ne les pas prendre à la rigueur. Par exemple, quand St Paul dit que Dieu donnera (y) la *Vie éternelle* *τοῦ αἰῶνος* à ceux qui *cherchent l'Immortalité*, il est évident que l'on doit ici entendre le mot *Eternel* d'une *Eternité* absolue parceque ce mot répond à une Immortalité proprement dite, ou absolue, qui est certainement ce que cherchent ceux qui *perseverent à bien faire*.

Après cela il y a pour une Vie absolument éternelle une variété d'expressions, & de phrases, dont quelques unes mettent hors de toute contestation une entière Immortalité (z). Vraiment le seul mot d'*Immortalité* (a) suffiroit.

Il nous est dit en plusieurs endroits que pour le fond, & l'essentiel, notre felicité ressemblera à celle de Christ. Je n'en veux pas d'avantage (b).

Enfin,

(y) Rom. ii. 7.
 (z) 1 Pierre v. 4. 1 Theff. iv. 17. πάντοτε. 1 Cor. xv. 55. 2 Tim. i. 10. Apocal. xxi. 4. Luc. xx. 36, &c.
 (a) 1 Cor. xv. 53, 54.
 (b) Rom. viii. 17. Phil. iii. 21. 2 Tim. ii, 12. Col. iii. 4. 1 Jean iii. 2. 1 Cor. xv. 47—49, &c.

Enfin, supposé que la Ste Ecriture ne nous promît nulle part expressément une vie d'un bonheur, & d'une durée, sans fin, ce seroit assez qu'elle nous promît un retour à la vie, & un état de bonheur. Pour moi, je l'avoue, je n'en serois guere moins convaincu que cette seconde vie sera absolument eternelle. Est ce connoître Dieu que de s'imaginer qu'il voulût jamais arracher une douce existence à une créature chérie, qui seroit son bonheur de l'aimer, & sa gloire de lui obeir ? Et conçoit on qu'un homme qui sur la terre auroit gagné l'approbation du Très-haut voulût dans le ciel la perdre, ou seulement la risquer ? Mais, en un mot, il nous a créés pour nous rendre heureux. Exercer ainsi sa bonté fait partie de sa béatitude : Replonger sans cause dans le néant des Etres, que cette bonté suprême l'a engagé à en tirer, seroit-ce executer son dessein ? Ne seroit-ce pas se dementir lui même ?

EUG.

Je ne vois pas qu'il y aît lieu au moindre doute là dessus (c). — Mais à propos des Personnes, que nous pourrions regretter, il me vient dans l'esprit une pensée sur
toute

(c) On en a pourtant douté ; Et cela uniquement parceque l'on s'est figuré qu'une existence co-eternelle avec celle de Dieu seroit un privilege trop glorieux pour nous : Mais au contraire la grandeur du Don le rend digne de Dieu, & m'assure qu'il veut nous l'accorder.

toute affection, dans laquelle on s'est engagé legerement, je veux dire sans examiner soigneusement si la Personne aimée merite de pareils sentimens. Où seroit l'inconvenient de concevoir que même dans le Ciel une pareille affection auroit quelques suites fâcheuses ?

Il en seroit comme de certains restes de mauvaises dispositions. Je croirois que sans nous exclurre du Paradis elles nous causeront quelque malaise ; Qu'il nous faudra du tems, & des soins, pour nous en defaire, & completer ainsi notre bonheur.

PHIL.

Mais en effet, je ne vois rien d'absurde dans cette notion. Vraie, ou non, je suis bien sûr que l'idée de ne pas trouver dans le Ciel nos Femmes, nos Enfans, & les autres Personnes, que nous voyons tous les jours avec quelque plaisir, fait à present une terrible impression sur toute bonne ame. Je ne sais, mes amis, si je suis d'une autre pâte que vous ; Si ma complexion est plus tendre, ou mon imagination plus vive ; Mais je confesse que cette idée m'inquiette, m'epouvante. Théocrite nous a dit que certains attachemens, qui tiennent du mechanisme, & qui ne conviennent qu'à l'oeconomie presente, seront abolis (d).

Je

(d) Voyez ci-dessus, p. 259.

Je crois bien que ce qu'il y a de naturel, & d'innocent, dans ces sortes d'attachemens ne nous exposera pas dans le ciel à de cruels chagrins. Théocrite en a marqué la raison : Et quand même nous ne la devinerions pas, nous devrions être très persuadés que par la sagesse, & la bonté, du Créateur rien de ce qui est naturel, & innocent, ici bas, n'aura dans le séjour de la béatitude des effets qui la troubleroient. Mais avec cela tous les efforts de ma Raison ne sauroient calmer la frayeur, que cette idée me cause. L'imagination en est frappée : Et il est bien vrai que dans de certains cas le Jugement ne guerit pas de la peur.

THEOCR.

Voilà comment Dieu tourne à l'avantage des hommes leurs foiblesses mêmes : Quel motif à ne négliger aucun des moyens, que la Providence nous fournit pour contribuer au salut de ceux, avec qui nous avons quelque liaison !

EUGENE.

Pour en revenir à ma notion, on doit, si elle est juste, on doit être bien circonspect quand il s'agit de former un attachement. Nous sommes tous sujets à nous laisser gagner par quelque petite qualité de peu de

M m valeur

valeur. Il faut apprendre à ne beaucoup aimer que la Vertu, & ceux qui en ont.

THEOCR.

Fort bien ; Mais n'est il pas à craindre que l'on ne devienne trop desiant ? Il est si doux d'aimer. Si pour se livrer à ce penchant on attendoit jusqu'à ce que l'on fût convaincu de tout le merite, que l'on croit appercevoir dans la Personne qui nous plaît, on passeroit peut-être toute la vie à attendre ; Car enfin il faut des occasions pour demontrer les sentimens ; Et souvent même les actions sont equivoques. Comment s'assurer qu'on en penetre les motifs ? Or les motifs sont le tout : Ce sont les Sentimens ; Ce sont les Intentions, qui constituent uniquement, & absolument, la Moralité de tous nos procedez. — Je vous l'avouerai, mes Amis, le gros de la conduite ; Une apparence avantageuse, & de là une grande probabilité en faveur des vertus supposées, c'en est assez pour moi. J'aime mieux m'exposer à la petite honte d'avoir été dupe, & à des regrets de peu de durée, que d'être actuellement ingenieux à me tourmenter en refroidissant mon amitié par des sujets de soupçon peut-être tout-à-fait imaginaires, & que j'aurois eu de la peine à deterrer. Si cet empressement à aimer, & à juger en Bien, ne fait pas honneur à notre esprit, il en fait à notre coeur ;

coeur ; Et pour tenir son coin dans le Paradis parlez moi du Coeur.——Je pense avoir deviné pourquoi notre divin Sauveur amoit tant St Jean——C'est que St Jean étoit le meilleur homme du monde.

Je jurerois que si quelque grand inconvenient doit naturellement resulter de certains evenemens occasionnez par la bonté de notre ame, notre Pere celeste a préparé pour cela quelque remede, que nous ne saurions à present decouvrir. Si telle est la foiblesse humaine qu'il faut que d'un côté, ou de l'autre, nous nous ecartions du Poinct de perfection, je me jette à tout hazard du côté de l'affection, & de la bonté. Excès pour excès, c'est celui-là que je choisis sans balancer. Notre Ami Eugene, que nous appellons ordinairement *la belle ame*, n'est peut-être dans le fond qu'un rusé faquin. Mais je l'aime, & l'aimerai tant que je ne verrai chez lui que ce que j'y vois. Il ne me viendra pas seulement dans l'esprit de chercher un mauvais tour à ce qui me paroît louable,

EUGENE.

Je t'envie cette reflexion. Je suis tout chagrin de ne t'avoir pas prévenu ; Et ton compliment ne me console pas. La peste soit de l'esprit quand il culbute nos plus doux sentimens !

M m 2

CLEOB.

CLEOB.

Hah ! hah ! hah ! Vous verrez que de peur de ne pas assez aimer, ou de n'être pas assez bon, il deviendra sot. Il voudra surpasser Théocrite ; Et, entre nous, Théocrite est déjà un peu benêt.——Supposé qu'ici bas notre penetration nous empêche souvent de former de tendres liaisons, & par là diminue beaucoup le nombre des objets de notre affection, ne considerez vous pas que nous en aurons moins d'objets à regretter dans le Ciel ? Et d'ailleurs n'en ferons nous pas amplement dedommager ?

PHIL.

Cela est vrai. Mais après tout où est le risque, ou quel est il ? Ce ne peut être qu'un rien, comme Théocrite l'a remarqué : Et puis, notre vieux Caton, fais tu bien qu'il y a des gens, qui ayant beaucoup negligé leurs meilleures dispositions en ont contracté de très mauvaises ? Ils ont pris un biais, qui quand il s'agit des actions d'autrui, & sur tout des actions visiblement equivoques, ne manque guere d'influer en mal sur leurs jugemens. Ainsi avec un esprit d'ailleurs juste, & penetrant, ils sont extrêmement sujets à se tromper ; Et leur erreur est d'autant plus odieuse qu'elle est necessairement injuste, & cruelle.

Un

Un homme doué d'excellens Goûts moraux, qu'il a soigneusement cultivez, voit d'abord dans une action les motifs qui en pareil cas auroient infailliblement agi sur lui. Il y apperçoit bien un mauvais côté, ou quelques justes sujets de soupçon ; Mais il est en état de decider suivant les regles de la plus exacte equité si le *Fait* doit être pris par les endroits les plus avantageux au Prochain ; Ou bien jusqu'où l'on peut appuyer sur les soupçons ; Et il conclud avec humilité, que c'est tout au plus une de ces actions, où le mauvais s'est mêlé à ce qu'il y a de bon.

Mais les Observateurs, qui se prêtent imperceptiblement à une secrette jalousie, ou qui preferent la reputation d'être ingenieux à celle d'être charitable, n'ont pas recours à de louables motifs s'ils peuvent sans eux expliquer le phenomene avec un plus grand air de plausibilité, ou avec plus d'espoir de plaire à la multitude : Ils prononcent donc hardiment que de pareils motifs n'ont eu aucune part à l'action, & s'applaudissant d'une decouverte si subtile ils en elevent un trophée à leur orgueil. L'orgueil, notre ami, l'orgueil entre souvent dans le composé de cette prudence consommée, ou plustôt de cette triste, & fausse, politique, qui nous fait juger si rigoureusement des actions d'autrui.

CLEOB.

Vous êtes tous contre moi ! C'est avoir affaire à trop forte partie. Mais vous ne me rendez pas justice quand vous m'accusez de trop de severité ; Car, à tout prendre, j'ai beaucoup d'indulgence : Je suis peut-être aussi soigneux, aussi empressé, que vous mêmes à pallier vos defauts ; Et je serois très mortifié de me voir forcé par une entiere evidence à vous aimer moins que je ne fais.

EUGENE.

Le traître comme il nous ajuste tout en nous disant des douceurs !

CLEOB.

L'Epithete de *vieux Caton* me tient au coeur. *Decatonisez* moi au plustôt ; Et surtout point d'accusation d'orgueil ; Ou je vous jure que je serai plus mechant que jamais.

EUGENE.

Soit—La paix—Et bonne nuit.

CLEOB.

Oui, la paix, rancune tenant. Je ne me suis pas assez vengé. Adieu à la *Caraïbe* (e)
—Salutation

(e) On dit que les Caraïbes etoient si vindicatifs que quelquefois bien des années après une offense reçue, & après une

—Salutation dans la bouche, & coup de
massue dans le coeur.

THEOCR.

A la *Caraïbe*, dis tu—Hé ! cette belle
disposition se trouveroit peut-être ailleurs
qu'en Amerique : Mais je ne sai quel usage
tu en feras pour aller au Ciel.

CLEOB.

Oh ! je m'en deferai en tems & lieu.

THEOCR.

Très bien ; C'est à dire que tu vaincras
tes passions après que tu leur auras cédé la
victoire. C'est assez là le train ordinaire des
hommes.

A revoir.

une feinte reconciliation, ils prenoient l'Offenseur par der-
riere, & l'assommoient.

Cette Nation-là est presque eteinte.

VIII. D I A L O G U E.

PHILEMON, EUGENE, CLEOBULE, &
THEOCRITE.

THEOCRITE.

IL faut vous r'appeller que j'en suis à la seconde source de nos sentimens, c'est à dire que j'ai à depeindre ceux qui naîtront de nos relations, de notre commerce, avec nos semblables, où avec d'autres Habitans du séjour de l'immortalité (a).

[Il lit.]

Nous sommes tellement faits pour la société que sans elle nous ne pouvons pas même imaginer la Béatitude. L'idée d'un séjour, où il nous seroit impossible de rencontrer un de nos semblables ; Une Isle deserte, par exemple, où l'on auroit été jetté par un naufrage, a quelque chose de triste, d'affreux, qui nous epouvante. En vain nous représenteroit on cette Isle comme le jardin d'Eden : Cela ne nous toucheroit point ; Mais supposez qu'un second naufrage jette sur les mêmes bords deux, ou trois, Personnes, & sur-tout des Personnes de merite, cette peinture

(a) Voyez ci-dessus VII. Dial.

ture repand aussitôt dans nos coeurs la consolation, & la joye. Il ne s'agit pas des secours, que nous pouvons tirer les uns des autres pour les besoins de la vie. Que la nature vous aît fait un logement commode : Que tout croisse sans culture : Que les animaux, qui peuvent vous être utiles, viennent à vous de leur propre mouvement, ou se laissent prendre, & s'apprivoisent, sans peine ; Tout cela ne tient point contre l'absence de tout Etre, sur qui je puisse fixer cette affection sociale, qui trouble mon coeur : Tout cela, quelque cas que j'en fîsse si je n'étois pas seul, me devient insipide, m'ennuye. Certainement ce n'est donc pas parceque sans mes semblables je ne pourrois pas même vivre, ou ne le pourrois que par un travail très peinible, & continuel, que je les aime ; C'est parceque je suis fait pour les aimer ; C'est parceque mes sentimens pour eux, & leurs sentimens pour moi, sont les principaux ingrediens, les grands ressorts, de ma felicité. Il est vrai que les travers d'esprit, & les vices, d'un grand nombre d'hommes suspendent ; Arrêtent ; Detournent, nos affections naturelles, & souvent changent en aversion notre plus doux penchant à l'amitié. Alors ces affections ressemblent à des oiseaux effarouchez. Après un vol long, & incertain, si enfin ils se posent quelque part c'est avec defiance, & tout

N n

prêts

prêts à repartir.——Cet effarouchement est souvent très excessif; Et il y a ordinairement beaucoup de notre faute.

De plus bien des Gens possédez de quelque passion, qui les empêche de bien cultiver ces douces affections, les affoiblissent jusqu'à s'y rendre presque insensibles : Notre amour propre devient grossier : Il ne fait plus chercher les sentimens mêmes, qui étoient les plus propres à le flatter : Il oublie en quelque sorte ce qui est le plus précieux, & se contente de ce qui l'est le moins : En negligant ainsi; En laissant ainsi dans l'inaction, nos dispositions sociales, & genereuses, on s'accoutume peu à peu à ne regarder ses semblables que comme autant d'instrumens, dont on peut tirer quelque usage dans les affaires de la vie : Nous perdons l'idée du plaisir pur d'aimer : Encore plus laissons nous deperir dans notre ame le sublime plaisir de desirer le bonheur d'autrui sans aucune vue réfléchie sur le nôtre : Alors nous voyons avec indifférence les Personnes, qui vraisemblablement ne peuvent nous rendre aucun service, ou contribuer par aucun endroit à nos divertissemens. Si toute une Nation étrangere passoit auprès de notre país, nous la verrions sans nous intéresser pour elle. Renfermez dans une étroite sphere nous ne plaçons notre affection que sur un petit nombre d'amis :

Peut-

Peut-être même se trouve-t-il des Gens, qui à la rigueur n'aiment Personne.

Mais ceux-là même, qui, en partie à cause des défauts d'autrui, & en partie par leurs propres défauts, se sont ainsi presque tout resserrez dans leur propre Individu, & laissent languir dans une profonde lethargie leurs affections genereuses, & sociales, ceux-là même les r'éveilleroient ; Leur donneroient bientôt une vigueur inconnue, si tout-à-coup tous les hommes devenoient réellement estimables, & aimables, & leur paroïssent distinctement tels.—On vous apprend que tous ceux, qui sont autour de vous, ont entièrement changé : Ils sont bons, genereux ; Ils vous aiment sincerement, tendrement : Il n'y a pas jusqu'à ces Etrangers, que vous voyez de loin, qui n'ayent un vif regret de ne pouvoir vous montrer l'affection, qu'ils ont pour vous.——Ces hommes endurcis cesseroient subitement de l'être : Ils se sentiroient avec une charmante surprise emûs des mêmes sentimens, qu'ils verroient regner par tout.

Ce sera-là notre cas dans le Ciel : Nous serons affurez de trouver dans chacun des Bien-heureux precisément toutes les dispositions ; Toutes les affections ; Tous les sentimens, que nous voudrions qu'on eût pour nous.

Y a-t-il plus de plaisir à aimer une Personne, qui le merite, qu'à être aimé de ceux, que l'on estime ? Quand je pourrois decider, je ne le ferois pas ici : Cela seroit inutile : Nous n'en ferons pas à l'Alternative : Nous aurons abondamment ces deux plaisirs.

Nous portons tous en nous mêmes un desir naturel d'être estimez, & aimez. Le fait est incontestable. C'est, pour le dire en passant, c'est un admirable motif à exercer avantageusement toutes nos Facultez ; A nous lier les uns aux autres par la plus tendre amitié ; A faire les plus belles actions. La sagesse, & la bonté, de Dieu eclatent dans cette constitution de nos coeurs. Ici bas nos propres egaremens, nos folies, & un grand nombre d'obstacles de dehors ; Divers accidens ; L'ignorance des autres hommes ; Leurs faux jugemens, nous empêchent souvent de satisfaire cet heureux desir. Souvent c'est en vain que nous cherchons à nous faire valoir, même par les plus petites qualitez : On nous traverse dans les Riens comme dans les choses d'importance.

Les plus pervers des hommes ne sauroient se mettre au dessus de l'approbation d'autrui ; Encore moins soutenir une haine generale : Ce que chez Tels & Tels certaines qualitez, & actions, nous font perdre d'estime, & d'affection, nous tâchons de le regagner ailleurs, en tout, ou en partie, par d'autres qualitez, & par une autre conduite ; Mais
par

par tout, & pour tous, le succès est incertain.

Il ne le fera plus dans le Ciel. Tous ses Habitans étant réellement, certainement, estimables, & aimables, seront constamment estimez, & aimez : On ne se trompera plus ni sur les vrais objets de l'estime, & de l'amitié, ni sur les moyens d'inspirer ces sentimens.

Donnez des plus excellentes facultez ; Tout autrement susceptibles alors que nous ne le sommes à present des plaisirs Moraux ; Ardens imitateurs de ce grand Dieu, que nous verrons toujours face-à-face, nous saurons aimer tout ce qui l'approchera—Ces Etres sans nombre, qui seront autour de lui, nous saurons les aimer avec une vivacité, une délicatesse, une constance, que nous ne connoissons que foiblement dans ce monde. Il nous aime mieux, incomparablement mieux, que le plus tendre Pere n'aime un Fils unique. Nous apprendrons de lui notre amour fraternel : Envisageant comme ses Enfans ; comme sa Famille, toutes ses cheres Créatures, nous aurons pour elles cette dilection singuliere, qui s'attache à tout ce qu'un Objet cheri juge digne de la science : Oui, nous aimerons tous les Etres Intelligens ; Tous nos semblables, pour Dieu ; A cause de Dieu, & pour ainsi dire, en Dieu. Tout d'ailleurs ;
Toutes

Toutes les circonstances favoriseront notre concorde, notre affection mutuelle.

Ici bas il en est tout autrement : Il y a souvent conflict d'Interêts ; Il y a un grand nombre d'incidens ; De mes-entendus ; Diverses complications d'obscuritez, de difficultez, dans nos affaires, dans nos Droits ; De frequentes discussions sur le *Tien*, & le *Mien* ; Après cela les surprises de la chair & du sang ; Des modes cruelles ; Des préjugez tyranniques, sur les egards, & le Poinct d'Honneur ; De fausses notions sur les desseins, les sentimens, d'autrui ; Et de là les soupçons, les craintes : Et puis combien de tems est requis ; Combien de peines faut il prendre, pour nous bien assurer de l'affection de nos semblables ! Tout le monde connoît les dangers du choix, & de la confidence. Qu'il est difficile d'empêcher qu'on ne se desie de nous ! Il y a encore les jalousies, les guerres, entre Nation, & Nation ; Les opinions desavantageuses, les haines qui se forment entre elles promptement, & se fomentent pendant des siecles : En un mot, une infinité de choses, tant generales que particulieres, detruisent une affection mutuelle, ou la rendent foible, partielle, & la bornent à un petit nombre.

Quelque bien disposez que nous soyons, elle ne peut s'enraciner dans nos coeurs selon toute l'étendue, & avec toutes les forces, qu'elle pourroit avoir. Soit faute d'objets, qui la meritent ;

tent ; Soit que des causes accidentelles s'y opposent, il n'arrive guere que dans le cours d'une longue vie on acquiere plus de deux, ou trois, amis, pour qui elle puisse se deployer sans contrainte, & dans toute sa vigueur. Je doute même qu'il y aît, & qu'il puisse y avoir, dans le monde une amitié, qu'aucun défaut ; Aucune circonstance, ne gêne, & ne derange.

Mais dans le Ciel plus de pareils obstacles. Il seroit long, & superflu, de suivre l'enumeration de ceux, que je viens de marquer. Je m'arrête donc à celui du conflict d'Interêts. Après ce que j'ai deja dit de notre etat dans ce glorieux séjour, & ce que je vais dire à present du Conflict d'interêts, & quelques autres reflexions que j'aurai tout à l'heure, occasion de faire, je pense que les Lecteurs les moins eclairez concevront aisément, sans que je prenne la peine de le montrer en detail, que tous les autres obstacles, que j'ai indiquez, disparoîtront aussi bien que celui-ci.

Non seulement une opposition d'interêts ne pourra plus avoir lieu ; Mais au contraire il arrivera infailliblement que tous les interêts se réuniront. Si tous les objets, qui peuvent nous être de quelque usage étoient en assez grande quantité pour servir également à tous ; Ou bien s'ils étoient de telle nature que chacun pût en avoir la possession sans
aneantir,

anéantir, ou diminuer, celle d'autrui ; Si chacun satisfait de ses propres plaisirs en attendant que ses progrès lui en procurâssent de plus grands ne pensoit à ceux des autres que pour les en feliciter sincerement ; En un mot, si la felicité de chacun, loin de nuire à celle de Personne, faisoit partie de la felicité de Tous, & si toutes les affections concentrées dans l'Etre suprême tendoient conformément à la sienne à operer la felicité universelle, il est evident que l'interêt particulier au lieu de traverser l'interêt general, l'interêt commun, se confondroit avec lui, & que cet interêt commun joindroit les coeurs par des liens indissolubles ; Or, comme nous l'avons déjà vû en partie, & le verrons encore par la suite de cet Essai, ce sera là incontestablement notre situation dans le Paradis: Ainsi notre affection mutuelle fortifiée par nos progrès en connoissances, & en vertus; Animée par la presence, & par l'amour, de Dieu ; Encouragée de toutes parts; Libre de tout empêchement ; A l'abri de toute froideur, sera dans chaque Individu des Bien-heureux plus forte, plus tendre, que ne l'est aujourd'hui celle que nous avons pour un ami intime. Parmi ces milliers de compagnons de felicité il n'y en aura pas un, que nous n'aimions ainsi. La multitude des objets de notre amitié ne l'affoiblira envers aucun. — Selon nos conceptions d'à present ceci paroîtra peut être à la
pluspart

plusp art des Gens un etrange Paradoxe: Cependant rien n'est plus vrai. Avec un peu d'attention on se persuade aisément que cela doit être; Et même on a ici bas quelques exemples qui en approchent. Un Pere, & une Mere, qui ont une nombreuse Famille, ou une Personne, qui passe sa vie dans un cercle d'amis choisis, nous fournissent ces exemples: Ce Pere, & cette Mere, aiment leurs Enfans; Cet ami ses amis, sans que l'un de robe rien aux sentimens qui sont dûs à l'autre: Ils les aiment tous sincerement, vivement: Ils n'en sauroient perdre un que cela ne leur déchire le coeur. Je ne dis pas qu'on les aime également. Cela n'est pas nécessaire: Aussi ne pense-je pas que les amitez particulieres soient bannies du Ciel.

Là, sans doute, il y aura comme ici de ces rapports singuliers; De ces heureuses circonstances, qui avec un vrai merite forment ces liaisons si etroittes, si rares, si precieuses, dont on ne parle point que l'ame ne se prête à cette idée avec delectation; Que le coeur ne s'en attendrisse. Les Personnes, qui par mille soins ont établi sur la terre une telle union, en perdroient elles tous les fruits dans le séjour de la gloire, & des delices? Non. Cette union suppose de part & d'autre un assemblage de toutes les vertus; Une force de pieté, & de probité; Une etendue, une delicatesse, de bonté, & d'affections so-

ciales, qui sans pouvoir absolument triompher des defauts, & des foibleffes nous les font reciproquement, & sans peine, supporter, pardonner. Les suites generales de ces dispositions, de ces sentimens-là dureront à jamais : Hé ! pourquoi donc cette union particuliere, une union deja si semblable à celle, qui dans le Ciel liera ensemble toutes les ames ; Une union fondée sur les mêmes bazes que notre béatitude, que notre immortalité, ne subsisteroit elle pas aussi aux'fiecles des fiecles ? Cette douce esperance fait à present la plus solide consolation des amis, que la mort separe : Elle empêche que ce *Roi des epouvantemens*, ce terrible Ennemi de tous ceux qui vivent sans Dieu, & sans esperance, au monde, ne vienne par la seule idée de son approche nous ravir les plaisirs de l'amitié. Dieu permettroit il que cette touchante esperance nous trompât ? Pourquoi le permettroit il ? Certainement elle ne sera anéantie que comme toutes les autres, que nous fondons sur la bonté de notre grand Dieu, & sur ce qu'il y a en nous de plus louable, de plus digne de son approbation : Elle ne sera anéantie que comme notre Foi, & notre Connoissance, d'ici bas, c'est à dire dans le sens de St. Paul qu'elle ne finira que par la jouissance (b) même de ce que nous espérons. Sur ce pied-là nous aurons encore dans

(b) 1 Cor. xiii.

dans le Ciel des objets favoris de notre affection. Les talens, les goûts, particuliers, mettront necessairement dans notre union Fraternelle ces varietez, que l'on observe aujourd'hui dans une societé d'elite ; Et si nous avions ici bas des Amis, de vrais Amis assurément nous les retrouverons : Mais avec cela nous aimerons beaucoup tous les Bienheureux.

La multiplicité des objets varie bien nos sentimens : Mais (je le repete) elle ne les détruit point ; A peine même les disperse-t-elle. L'affection qu'on a pour toute une aimable Societé, semble se ramasser sur chaque Individu à mesure qu'il se presente. A la verité, il y aura le plus, & le moins : Cela est inevitable. Si je pouvois être aussi intimement associé avec un Ange que je puis l'être avec le plus estimable, le plus aimable, de tous les hommes, il est certain que mes sentimens pour l'Ange seroient superieurs à ceux, que j'ai pour l'homme : Mais encore une fois je n'en aimerois ni moins réellement, ni moins tendrement, ce dernier.

Là dessus il doit venir naturellement dans l'esprit à bien des gens que cette pré-eminence, cette superiorité de talens, & de qualitez ; Ces convenances particulieres, dont je viens de parler, ne manqueront pas d'introduire, comme cela arrive si frequemment sur la terre, les cruels sentimens de la jalousie, de

l'envie. Mais si on le pensoit on se tromperoit beaucoup. Ces odieuses passions ne viennent que d'un conflict d'interêts réel, ou imaginaire, & de l'abus que nous faisons d'une noble ambition, qui est inseparable de l'Etre Intelligent. Nous avons déjà vû qu'un conflict d'Interêts réel n'aura pas lieu dans le Ciel. Le conflict imaginaire en sera, sans doute, banni de même; Car il ne resulte que de nos plus folles erreurs. A l'égard de cette ambition qui nous est naturelle, elle est un desir constant de s'aggrandir; De se perfectionner. Supposé qu'il fût en notre pouvoir d'eteindre ce desir, nous devrions très soigneusement le conserver: Il y auroit même la plus indigne bassesse à ne pas le cultiver, l'enflammer, de plus en plus.

Quand on dirige mal cette ambition, qui par elle même est si digne de nous, si glorieuse; Quand on se laisse emporter à une fougueuse imagination, on se figure que la grandeur d'autrui nous abbaïsse; Que sa felicité superieure diminue la nôtre: En ne jugeant des choses que par une comparaison insensée on pense que tenir les autres au dessous de soi, ou les empêcher de nous surpasser, c'est réellement s'élever soi même; Que notre felicité gagne à nuire à la leur. Ces fausses, & cruelles, notions n'entreront point dans le sejour des Bien-heureux: Tout y sera rectifié: Les plus beaux sentimens y seront, dans toute leur pureté, toute leur splendeur.

Si dans le Ciel on étoit sujet à l'envie, notre félicité y seroit incomparablement plus précaire, & souvent plus imparfaite, que celle dont nous jouissons sur la terre. Ici en effet les différences de grandeur, & de plaisir, ne sauroient approcher de celles, qui là nous frapperont les yeux de tous côtez : Ou, en d'autres termes, les objets, que nous appelons à présent des objets d'envie, seront tout autrement considérables, & nombreux.

Généralement il y a dans ce monde-ci une compensation de Biens, & de Maux, qui réduit le sort des hommes presque à l'égalité. Dans le Ciel au contraire il y aura des degrés d'inégalité à l'Infini. Il est vrai qu'il ne s'y trouvera point de maux réels ; Mais un Envieux en feroit naître autant d'imaginaires qu'il verroit d'Êtres supérieurs à lui : Et j'ai déjà dit que les maux imaginaires tourmentent réellement : Dans le Ciel donc l'Envieux souffriroit : Il ne manqueroit pas de faire souffrir les autres. Dieu pour le Bien de ses chers Enfans doit nécessairement l'exclure de ces paisibles lieux, où il a fixé le palais de sa gloire, & où la concorde, l'affection mutuelle, sont au premier rang des sources, & des appuis, de la béatitude universelle. C'est à cause de cela (pour le remarquer en passant) que cette detestable passion, & les autres, qui tiennent d'elle, la jalousie, la convoitise, nous sont si expressément, si fortement, si fréquemment, défendues.

Auprès

Auprès de Dieu, à sa cour, (pour ainsi dire) parmi les Anges, & les saints glorifiez, chacun entierement affranchi de ces affreux sentimens, sera content de son sort : Chacun saura se rejouir de la felicité superieure d'autrui : Admirable source de tranquillité, & de joye, qu'il n'appartient qu'aux celestes vertus de l'humilité, & de la charité, de faire sourdre, & couler eternellement, dans nos coeurs ! On ne sauroit que très defectueusement se représenter cette Mine de bonheur, cette prodigieuse diversité de plaisirs, dont cela seul enrichit le séjour de l'immortalité. Un de mes semblables vient de faire une découverte, ou un progrès, qui le charme : J'en jouis aussitôt avec lui. Un autre très supérieur & à lui, & à moi, me communique aussi quelque nouvel accroissement à sa grandeur, & à sa felicité : J'y participe de même : Je m'approprie ainsi en quelque sorte tout le bonheur du Ciel.

Ici bas, soit que mes genereux sentimens n'approchent pas de ceux, que j'aurai alors ; Soit que les autres ne me déclarent pas à plein leurs sujets de joye, & qu'ainsi la plupart du tems je n'en puisse juger que sur des informations vagues, & incertaines ; Soit que leur felicité se trouve, comme la mienne, trop entremêlée de chagrins pour qu'il y ait quelque chose qui merite une vive congratulation ; Soit enfin que trop occupé de mes propres

propres affaires, de mes propres maux, je ne puisse recevoir qu'à la hâte, & legerement, les douces impressions d'une affectueuse sympathie, ceux de mes plaisirs, que je tire uniquement de ma connoissance des plaisirs d'autrui, ne sont pour l'ordinaire ni fort touchans, ni en fort grand nombre.

Mais dans le Ciel plus de pareils obstacles. Mon coeur tranquille, epuré, n'ayant plus rien à faire qu'à s'ouvrir à d'agréables sentimens, s'y livre sans reserve. Quand je possède moi même toute la felicité, que je desire, il me suffit de l'appercevoir ailleurs pour la saisir, l'ajouter à mon fond, pendant que cet autre Bien-heureux ajoute de même sa felicité à la sienne.

Ici bas il y a très peu de Gens, à qui l'on deploye toute la joye, qu'on peut avoir dans le coeur. On craint souvent qu'ils n'en trouvent le sujet frivole, & encore plus souvent qu'ils n'y participent avec une mollesse, une froideur, qui nous feroit de la peine; Et puis si la Personne, à qui l'on voudroit dévoiler toute son ame, est beaucoup moins heureuse, on ne peut guere s'empêcher d'appercevoir que votre sort ne la fasse reflechir sur le sien, & ne mêle à sa joye une secrette mortification. On soupçonne qu'elle est capable de quelques mouvemens d'envie; Et cela parce qu'ordinairement on l'est soi même.

Plus

Plus rien de tout cela dans le Ciel. Après ce que j'ai dit, le faire voir en detail sur chaque article ne seroit que repeter.

Les Peuples de la Chine, & du Japon, qui passent pour les plus ingenieux de tous les Orientaux, pensent qu'il nous est impossible d'être parfaitement heureux tant que nous voyons d'autres hommes nous surpasser en talens, & en felicité. Pour concilier cette idée avec la béatitude du Ciel ils croient que là par une favorable illusion chacun se figurera qu'il est plus avantage, plus heureux que tout autre.

Voilà ce que c'est que d'ignorer, ou de connoître mal, les merveilleux effets que produisent ces deux excellentes vertus, qui brillent si particulièrement dans l'Evangile: — l'Humilité, & la Charité: Dans quelles absurditez ne tombe-t-on point sur le vrai bonheur! Il faut avoir recours à des Enchantemens: Il faut nous crever les yeux; Faire de nous des imbeciles. Il y aura certainement divers degrez de gloire, & de felicité, & quelques uns de nos semblables *brilleront comme les étoiles du firmament*, c'est à dire, nous surpasseront de bien loin: La Raïson le montre: L'Ecriture le dit (c). Mais pourquoi borner les objets de notre envie aux autres hommes?

Ne

(c) Jean xiv. 2. Dan. xii. 3. Matth. xiii. 43. 2 Cor. ix. 6. & xv. 41.

Ne pourrions nous point être envieux d'un Seraphin ? Ou bien l'illusion iroit elle jusqu'à nous faire imaginer que nous serions plus grands, & plus heureux, que lui ?——Et puis que gagne-t-on à ce ridicule stratagème ? On détruit une des sources les plus abondantes de nos celestes plaisirs.

Dieu m'a donné l'Etre : Il m'a donné une ame : Il m'offre une joye qui en peut remplir toute la capacité : La détruirois-je, cette touchante joye ? Y mêlerois-je seulement de l'amertume, parceque je sai qu'il y a des ames susceptibles d'une béatitude encore plus etendue ? J'aurois tout autant de raison de me plaindre de mon Créateur parcequ'il a formé des Etres avec des facultez plus excellentes que celles du plus parfait de tous les hommes. Loin de m'en plaindre j'en admire davantage sa bonté : Je le remercie de tout mon coeur du Bien qu'il a fait à d'autres : Cela entre dans le petit retour qui est en mon pouvoir pour le Bien qu'il m'a fait. Ma reconnoissance envers lui ; Ma bonté ; Ma tendre affection, pour tous les autres Bien-heureux, qui m'aiment peut-être encore plus que je ne les aime, sont des parties essentielles de mon bonheur : Moi, envier leur gloire, ou leur felicité, parce qu'elle est supérieure à la mienne ! Ah plustôt quelle joye n'aurois-je pas de les elever encore plus haut !——Mais j'ai ce divin plaisir : Mes

sentimens leur en font : J'exerce leurs plus sublimes facultez : Ce qui se passe pour eux dans mon coeur les touche, remue, echauffe, accroît, leur affection pour moi : Ils s'employent en ma faveur : Je leur donne la douce occupation de chercher, de travailler, à m'être utile. Ils me sont ainsi redevables de la joye de s'approuver eux mêmes ; De la joye de se perfectionner ; De la joye de m'aimer, comme je leur suis redevable de mille bienfaits, & de la gratitude, de l'amour, qu'ils m'inspirent.

C'est là certainement la maniere dont on envisagera les choses dans le Ciel : Voilà les sentimens qui y regneront.

Après cela point de peine ; Point de necessité d'un concours de circonstances, pour former ces charmantes liaisons de nos coeurs : Au premier abord ; De plein sault ; A la seule vue d'un Habitant du Ciel, nous voilà mêlez, confondus : Nous ne sommes plus qu'un coeur, & qu'une ame.

EUGENE.

Arrête un moment. — Nous sommes convenus qu'un certain degré de travail donne un grand relief au plaisir. N'y auroit il point ici de l'incongruité ? Une amitié cimentée par divers soins, même des soins laborieux, n'est elle pas plus precieuse, plus touchante, que *ton amitié de plein sault ?*

THEOCR.

THEOCR.

Où quand nos soins réussissent à souhait, & qu'ils ne sont pas trop peinibles : Or le cas est rare : Leur succès ici bas est presque toujours incertain, ou imparfait, & souvent il coûte trop :——Mais soit ; Nous perdrons dans le Ciel quelques unes des douceurs, qui naissent des difficultez ; Nous y serons privés du plaisir de former par des soins assidus les aimables noeuds d'une affection mutuelle. Mais de là en avant quelle difference ! Par les occupations requises pour employer le plus avantageusement les moyens sans nombre que nous aurons de fortifier, & d'augmenter, cette affection déjà tout établie nous gagnerons infiniment plus que l'équivalent de notre petite perte,

[Il se remet à lire.]

Dans l'immense séjour de l'immortalité (je dois l'appeller *immense* ; Car si on considère les facultez, le nombre, les desirs, les progrès, des Immortels, on concevra d'abord qu'il faut nécessairement que leur séjour soit immense) dans ce vaste séjour, dis-je, ma curiosité me porte à aller loin de l'endroit, où je me trouve, voir des Inconnus, c'est à dire des amis, que je n'ai pas encore vus. Je pars : J'arrive. D'abord mille empressements pour l'Etranger. Chacun a ses moyens, sa façon,

façon, de me procurer des plaisirs. Au reste, je suppose que nous ne sommes point embarrassés à nous entendre ; Qu'il y a un langage universel : Cela est très vraisemblable. Ma satisfaction anime leur zele ; Et leur genereuse, leur tendre, joye fait le plus delicieux assaisonnement de celle, qu'ils me donnent. Je reviens : Je rencontre par tout des multitudes innombrables : Jamais d'Ennemis. Il n'y en a nulle part. Personne qui en me voyant ne desire aussitôt de me faire du Bien : C'est leur premiere idée ; Leur premier mouvement : C'est leur passion dominante. Ils savent que tout cela se passe aussi chez moi. Nous appercevoir de loin, & même en voyageant rapidement, c'est nous faire des protestations reciproques d'un affectueux attachement ; C'est jouir du plaisir de s'aimer.

Combien frequemment ce doux sentiment ne se renouvellera-t-il point ! Et puis que de feu ! Que de delicateffe ! Que de sagacité ! Que de soins gracieux ! Que d'agréables travaux ! pour augmenter à l'envi notre felicité ; Pour varier nos plaisirs.

Eloigner tout ce qui pourroit faire de la peine sera bien la premiere attention ; Mais rien de plus facile. L'ouvrage, auquel on s'attachera avec le plus d'ardeur, sera de chercher, d'imaginer, tout ce qui pourra hâter nos progrès, avancer, etendre, notre bonheur.

Dans

Dans l'état présent des choses il n'est pas possible de bien concevoir la tranquillité, le contentement, les délices, de cette affection mutuelle, & universelle ; Sur-tout si on la suppose incomparablement plus vive, aussi bien que plus pure, qu'elle ne pourroit l'être ici bas quand même tous les hommes seroient parfaitement vertueux : Et il faut qu'on la juge telle en conséquence de la grande supériorité de nos dispositions célestes ; Des nouveaux motifs, que nous aurons alors, & des circonstances tout autrement favorables, où nous nous trouverons.

Si quelqu'un doutoit que ces admirables sentimens de l'amour fraternel regneront dans le Ciel, & en demandoit une confirmation par l'Ecriture, il seroit bientôt satisfait. Je n'insisterai pas sur les preuves que la Raison seule fournit. Ce que j'ai dit de notre sociabilité, de nos affections naturelles, des principales sources de nos plaisirs, & l'idée du nombre infini des Habitans du Ciel, présentent d'abord ces preuves à toute Personne attentive.

EUGENE.

En effet supposer que les Habitans du Ciel ne se connoitroient pas les uns les autres, n'auroient aucun commerce ensemble, c'est supposer que le Ciel seroit pour nous un vaste désert ; Ce qui assurément est une choquante absurdité ;

absurdité ; Et des Etres intelligens qui vivent en même lieu, & qui peuvent se communiquer des idées, & des sentimens, doivent s'entr'aimer pour être heureux : Cela est indubitable.

Passé moi cette petite interruption, Théocrite.

THEOCR. [*Il se remet à lire.*]

Quant à la Ste Ecriture, elle est expresse. Il n'y a même aucune source de nos plaisirs, qu'elle indique plus clairement. *Après ces choses je regardai, dit St Jean, Et voici une grande multitude que Personne ne pouvoit compter, de toute Nation ; De toute Tribu ; De tout Peuple, & de toute Langue, qui se tenoient devant le throne, & en presence de l'Agneau, vetus de robes blanches ; Et ils avoient des palmes dans leurs mains (d) : Et un peu plus bas :—Ils sont devant le throne de Dieu, & ils le servent nuit & jour dans son temple ; Et celui qui est assis sur le throne habitera avec eux.*

Vous êtes venus à la montagne de Sion ; A la cité du Dieu vivant ; A la Jerusalem celeste, & aux milliers d'Ange ; Et à l'assemblée, & l'Eglise des premiers nez, qui sont écrits dans les Cieux ; Et à Dieu, qui est le Juge de tous, & aux Esprits qui sont parvenus

(d) Apocal. vii. 9.

nus à la perfection, dit l'Auteur de l'Épître aux Hébreux (e).

On pourroit me chicaner sur l'application de ces passages ; Alleguer qu'ils ne viennent pas directement au sujet ; Que même dans l'un des deux il ne s'agit pas de l'état des Bien-heureux après la résurrection.

Je crois qu'ils sont très applicables. Il n'importe qu'ils conviennent directement, ou indirectement : Il suffit que par des deductions claires ils indiquent, ou impliquent, ce que j'ai en vue. Mais enfin quand nous les mettrions à l'écart, il nous en reste assez. Je cite donc d'abord ces paroles parallèles à un passage que j'ai cité, ou plutôt les mêmes paroles de notre Sauveur ; Mais r'apportées dans St Matthieu un peu autrement que dans St Luc — *Je vous dis que plusieurs viendront d'Orient & d'Occident, & seront à table avec Abraham, Isaac & Jacob* (f). Cela exprime bien le nombre des Bien-heureux, & leur union. Je cite ces paroles de St Paul, qui disent tout—*La Charité ne perit jamais* (g).

Cette admirable sentence placée, où elle est, ou considérée avec ce qui la précède, & la suit, renferme tous les sentimens, que j'ai marquez en detail.

A ce,

(e) Hebr. xii. 22, 23.

(f) Matth. viii. 11.

(g) 1 Cor. xiii. 8.

A ce que je viens de dire des plaisirs de notre union fraternelle je vais ajoûter quelques observations, ou conjectures, bien probables, sur la Nature, ou plutôt l'Espece, de nos plaisirs d'alors par opposition à la plupart de ceux du monde présent. Ces observations viennent assez naturellement à la suite de nos sentimens les uns envers les autres.

Ici bas dans nos Fêtes ; Nos Festins ; Nos Parties de plaisir, il y a toujours quelque chose de très defectueux. Quelque bien assortis que soient les Compagnons de plaisir, ce sont tantôt des momens de langueur ; Tantôt l'extremité opposée — le bruit ; Le rire immodéré ; La Confusion. Nous sommes quelquefois emportez par une joye tumultueuse sans nous appercevoir qu'elle ne satisfait point : Mais bientôt elle rebûtte, elle fatigue. Le plus petit intervalle de reflexion fait sentir qu'elle n'est pas le contentement, que nous cherchons ; Qu'elle n'est pas faite pour un Etre Raisonnable comme Tel. Cela est si vrai que les Gens, dont l'esprit a le moins de ressources pour les occuper agréablement, sont ceux qui recherchent le plus les divertissemens fougueux, & s'y livrent le plus long-tems. Ce n'est pas que je blâme cette sorte de joye quand elle ne s'ecarte pas des regles de l'innocence. Non : Il est bon que les Personnes les plus serieuses en jouissent de tems en tems. Nous sommes trop composez

sez de chair, & de sang, pour nous borner à une joye, qui soit toute du ressort de nos Facultez spirituelles. Le badinage; La gayeté; Le rire, donnent du relâche à l'esprit; Le fortifient pour la Meditation en contribuant beaucoup à la santé : Mais dans le Ciel cette joye ne pourra plus avoir lieu : Elle y seroit inutile ; Elle y seroit trop petite. Le moins parfait des Bien-heureux la dedaigneroit ; En auroit honte.

Bien des Gens se figurent que le Riré est l'effet naturel, & la marque seûre, d'une vraie joye ; D'une joye bien desirable. Cependant il n'est qu'un supplément au défaut de solides plaisirs. C'est un avantage ; Mais de ces avantages, qui servent de remede à quelque infirmité, à quelque imperfection. Outre le Bien, qu'il fait à notre corps, nous pouvons en retirer un avantage Moral, qu'apparemment le Créateur a eu aussi en vue : C'est de nous corriger les uns les autres de certains défauts legers, ou de nous empêcher de les contracter. Toute faute beaucoup au dessous de celles, qui meritent l'indignation, ou qui ont une grande influence sur le bonheur de nos semblables, trouve aussitôt dans cette moquerie passagere une reprehension proportionnée.

Dans le Ciel nos corps n'auront plus besoin d'un pareil secours : Et à l'égard de l'avantage Moral, supposé qu'il nous restât quelques

Qq

defauts

defaute de peu de consequence à corriger, le Rire ne conviendrait ni à la Majesté de nos Correcteurs, ni peut être à leur celeste bonté. Il y seroit sujet à de grands inconveniens.

Certainement les Etres superieurs à nous, les Anges, ne rient point : Ils sont trop parfaits ; Trop réellement heureux, pour cela. Le vrai contentement est tranquile : Les plus grandes joyes sont serieuses. Le Rire est un plaisir momentané, moitié spirituel, moitié animal. Il n'est assorti à la nature de l'Homme que dans sa condition mortelle. Notre joye dans le Ciel sera une Serenité eternelle toute parsemée de ces sentimens delicieux, qu'aujourd'hui nous appellerions des ravissmens. Point de tumulte ; Point de confusion ; Point d'humeurs sombres ; Point de cette gayeté turbulente, qui embarrasse, etourdit, ceux qui ne l'ont pas : ——— Une tranquillité generale ; Un doux contentement ; Une joye vive ; Mais paisible ; Des plaisirs très sensibles, très animez ; Mais purs ; Mais dignes de nous, & toujours accompagnez de cette aimable circonspection, que nous inspire une tendre amitié ; En un mot, des sentimens exquis, indicibles ; Mais sans emportement, qui nous pousseront, non à deranger l'harmonie universelle des coeurs ; Mais bien à l'establi de plus en plus ; A la porter à un degré de perfection infiniment au delà de la plus touchante image,

image, que la plus feconde imagination en puisse tracer.

Nous voici parvenus à la troisieme source de nos sentimens ; Mais je comprends qu'il est tems de finir ma lecture.

EUGENE.

J'ai quelques difficultez à proposer. Dans l'affection Paternelle, & encore plus dans l'affection Maternelle, & surtout dans l'affection entre deux Personnes de different Sexe, il y a une delicateffe, une fleur, un charme subtil, dont on n'a point d'idée quand on n'a pas aimé ainsi ; Ce que l'on sent de plus tendre pour un Ami n'a rien de ce charme particulier. Les desirs grossiers seront bannis du Ciel (*b*) : On n'en sauroit douter ; Et l'on ne doit pas avoir regret aux objets de ces sortes de desirs ; Mais ce sentiment si fin, & si doux, dont je parle, est certainement d'une autre nature : Il peut subsister sans ces desirs : On le goûte souvent dans les momens où l'imagination ne se porte à rien de charnel. Quelque chose d'analogue ne pourroit il pas avoir lieu dans le Ciel, quoiqu'il n'y aît plus de Relation de Pere à Fils, de Mere à Enfans ; Plus de sexe ?

Qq 2

CLEOB,

(*b*) Matt. xii. 30.

Luc. xx. 34. 35

CLEOB.

Je t'entens, Eugene. Hé pourquoi t'avis-
tes tu de faire le fin avec nous ? Ou pour-
quoi le fais tu si mal ? As tu cru nous bien
cacher ton jeu en introduisant d'abord dans
ton discours un Pere, & une Mere ? Le fait
est, notre Ami, qu'il y a une affection, qui
te tient bien autrement au coeur que l'affec-
tion *Parentale* : Et la difficulté que . . .

EUGENE.

Le fait est, notre Ami, que tu es un Chi-
caneur : Mais à la bonne heure ; Pense tout
ce que tu voudras, pourvû que tu repondes
serieusement à ma question.

CLEOB.

Je conçois que le *grossier* de notre ten-
dresse en influant diversement sur notre Ima-
gination & sur notre memoire, contribue
beaucoup à la vivacité de ces sentimens du
coeur, qui font partie de ce qu'on appelle
l'*Amour*, & qui sont de la même nature que
cette affection celeste, dont la durée doit
être eternelle. Si cela est, on voit aisément
pourquoi ce charme subtil se trouve dans ces
sortes de sentimens, & ne se trouve que
là. Mais dans une autre Oeconomie les
mêmes effets, ou des effets de la même sorte,
& plus grands, ne pourront ils pas être pro-
duits

duits par des causes différentes? Le Créateur n'a-t-il pas mille moyens de rendre à notre Ame tout ce qu'elle peut perdre en perdant ces jeux de l'Imagination, qui très utiles dans notre condition mortelle deviendroient incommodes dans notre état d'immortalité? Théocrète l'a indiqué (i); Et à ce qu'il a dit j'ajoute une reflexion, qui doit, ce me semble, nous mettre l'esprit, ou pour mieux dire, l'Imagination, tout-à-fait en repos là dessus : — C'est que certainement l'affection, que les Anges ont les uns pour les autres, est indépendante de quelques accessoires, qui dans ce monde servent à fortifier la nôtre, ou à la rendre plus vive, & plus delicate : Et penses-tu qu'ils nous soient inferieurs en sentimens? Or tu fais que nous serons comme eux (k). Nous pouvons donc nous tenir bien assurez que nous gagnerons beaucoup au change.

PHIL.

Il me paroît de la derniere evidence que nos affections d'ici bas, tant qu'elles ne s'écarterent point de la dignité de notre nature, conviennent à une société d'Immortels : Je ne sache donc rien qui doive nous empêcher de croire que tout ce qu'elles peuvent avoir de doux, de charmant, nous le retrouverons au Ciel avec une pureté, une excellence, qu'elles

(i) Voyez IV. Dial.

(k) Marth. xxii. 30.

qu'elles ne fauroient avoir sur la terre. S'e-pouvantant de ce que les sources de quelques uns de ces accompagnemens, qui à présent contribuent à toucher le plus finement nos coeurs, seront totalement taries, c'est laisser usurper à l'Imagination la place, & l'empire, du Jugement. On se remet d'abord de cette espece de terreur panique quand on considere de sang froid que nous ne sommes point interessez à la conservation de ce qui produit, ou occasionne, un sentiment : C'est le sentiment même qu'il s'agit de conserver ; Et, sans contredit, Dieu peut le susciter en mille façons differentes, qui dans cette vie nous sont entierement inconnues.

EUGENE.

Autre difficulté, Théocrite : Tu nous as débité quelques idées qui tiennent du Paradoxe, ou qui du moins demandent quelque eclaircissement. Tu as dit mot pour mot, si je ne me trompe, — *Nous laissons deperir dans notre ame le noble plaisir de desirer le bonheur d'autrui sans aucune vue reflexie sur le nôtre (1)*. On dispute beaucoup sur le Desinteressement. Y a-t-il une generosité pure, ou un veritable Desinteressement ? Est ce un fait que nous pouvons avoir en vue le bonheur d'autrui sans songer premierement au nôtre

(1) Voyez ci dessus VII. Dial.

nôtre, ou, en d'autres termes, sans regarder premierement cet état d'autrui comme propre par quelque endroit à nous procurer quelque avantage ? Il me semble qu'oui : Cependant les reflexions de la Rochefoucault, & de quelques autres pareils Moralistes, m'embarraissent, & m'ébranlent.

THEOCR.

Ces Messieurs là ont jetté beaucoup d'obscurité, & de confusion, dans les idées, que l'on a de la vertu. Amoureux de raffinemens ; Mettant leur gloire dans des decouvertes singulieres, ils sont devenus de ces Philosophes Romanesques, qui inventent à plaisir des systemes de la Nature sans contempler avec de sages précautions les phenomenes, qu'elle leur presente. Je crois qu'il n'est pas bien difficile de deterrer les causes de leur meprise.

EUGENE.

Voyons, je te prie.

THEOCR.

Il n'est guere de sentiment *Pur*, ou *Simple*, qui n'amène aussitôt une reflexion ; Un dessein : Cette reflexion, ce dessein, excite d'abord un autre sentiment ; Et alors . . .

CLEOB.

CLEOB.

Arrête — Comment conçois tu que la reflexion puisse exciter un sentiment ? Ce sont les objets seuls, qui frappent les Goûts.

THEOCR.

Cela est vrai : Le terme *d'exciter* étoit mal : Ce sont les objets seuls, qui forment les motifs, c'est à dire qui nous incitent en faisant impression sur nos Goûts, Instincts, ou Affections : Mais l'Imagination, ou la Memoire, amène, présente ; Et la Reflexion choisit, retient, les Objets ; Ainsi ces facultez là *occasionnent* les sentimens. C'est ce terme-là, ou quelque terme equivalent, que je devois employer : Et pour le dire en passant, puisque ce n'est pas sur les sentimens que la Raison, & la Liberté, portent immédiatement leur influence, la sphere de leur activité par rapport à ce que nous appellons *Vice*, & *Vertu*, ne s'étend qu'à l'usage, que nous pouvons faire des Sources, ou Causes, immédiates de nos sentimens — Nous rejettons les unes ; Faisons valoir les autres, à notre choix. Qu'on ne fasse point ici de vaine exclamation sur notre foiblesse : Car dans le fonds par ce pouvoir-là nous nous rendons presque autant dignes de blâme, ou de louange, que si nous pouvions agir sur nos Goûts mêmes, & sur les Objets, qui s'y rapportent

rapportent. Ce qu'il y a d'admirable c'est que les Instincts, les Goûts, se fortifient par l'exercice. Mais où en étois-je ? — Oh — Oui — Pour en reprendre le fil je repete ce que j'avois avancé — savoir — Qu'à un sentiment *Pur*, ou *Simple*, l'Imagination, ou la Reflexion, en ajoute à l'instant quelque autre : Nous ne gardons qu'un clin d'oeuil un sentiment sans le mêler. Plusieurs sentimens, qui viennent quasi à la fois, & qui sont étroitement liez, on a de la peine à les decomposer pour les envisager séparément. De là tant de fausses représentations de ce qui se passe en nous. L'amour propre nous accompagne par tout : Il se joint subitement aux premiers mouvemens de notre cœur ; A ses mouvemens les plus desintéressés. Dans les cœurs gâtés ces premiers mouvemens sont foibles ; Et pour l'ordinaire de z le moment de leur naissance ceux de l'amour propre excitent par quelque passion les talonnent ; Les envahissent. L'ame se derobe aux premiers, qu'elle sent à peine, & qui alors ne peuvent guere lui plaire : Elle se livre aux autres, qui l'emeuvent avec vehemence, & qu'elle chérit. Dans cet état un Moraliste fier de son beau Genie, & appliquant à tout le monde ce qu'il apperçoit en lui même ; Peut-être même devenu presque incapable de concevoir que les choses puissent être autrement, prononce d'un ton assuré que la ge-

nerosité pure, ou l'entier Desintereffement, n'est que Chimere, Rêverie.

Un homme, qui ne se pique que de Sens commun, sent tout bonnement, & raisonne sans detour sur ce qu'il sent : Il entre ainsi de plein pied dans la vraie Morale. Si après lui avoir fait du Bien vous lui disiez que sa Reconnoissance est interessée ; Que ce n'est pas votre avantage ; Mais le sien propre, qu'il se propose quand il court à votre service, il vous repondroit avec douleur que vous lui faites grand tort ; Que d'abord il n'a senti absolument que le desir de vous obliger ; Que, si d'autres sentimens s'y sont joints, il ne fait comment cela s'est fait ; Qu'il n'est pas le Maître de son Imagination ; Mais qu'avec un certain depot contre lui même il a aussitôt travaillé à epurer sa gratitude. De même s'il s'agit d'un Ami dans la detresse, il vous protestera ; Il jurera, s'il le faut, que si en pareille occasion quelque esperance pour lui même lui est venue dans l'esprit, c'étoit bien distinctement après qu'il avoit senti les mouvemens les plus purs de l'amitié ; De la compassion ; Du desir de consoler, de soulager. Ce premier mouvement, ce mouvement qui precede toute discussion, n'est il pas genereux, desintereffé ?

EUGENE.

EUGENE.

Hé — mais — ce mouvement ; Ce sentiment, & l'action de faire du Bien, vous donnent du plaisir.

THEOCR.

Il faut bien de toute nécessité qu'un sentiment me cause du plaisir, où de la peine : Sans cela il ne seroit pas sentiment. Mais l'objet n'est il pas hors de moi ? Il ne me revient de mon bienfait (c'est le cas que je suppose) il ne me revient d'autre avantage que le plaisir même du sentiment, qu'excite l'idée d'un Bien conféré à un Etre, qui n'est pas *Moi*. Sans aucun autre dessein au monde que celui de faire ce Bien ; Sans aucun retour sur moi même ; Sans aucune vue, qui me regarde ; *Brusquement*, pour ainsi dire, & *de but en blanc*, je me porte à l'action genereuse : N'est-ce pas là dans la rigueur Philosophique tout le Desintereffement, que l'on peut concevoir ?

Voudriez vous exclurre tout Goût ; Tout panchant ; Tout sentiment ? Ce seroit (Tu l'avois dit Cléobule, & il faut le redire ici) ce seroit agir sans se proposer un but : Alors la generosité deviendrait une sottise, une phantaisie, ou le jeu d'un hazard aveugle : J'aurois secouru un Tel je ne sai pourquoi : J'aurois pu de même lui donner un coup de

R r 2

poing.

poing. Il n'y avoit rien qui me déterminât plus à l'une de ces actions qu'à l'autre : Quelles absurditez !

EUG.

Je te prie, Cleobule, developpe moi un peu ce Principe. L'autre jour quand tu le posas (*m*) la conversation avoit été longue. Je ne pûs te questionner. Je ne le comprends pas bien.

CLEOB.

Si l'Intelligence étoit depourvue de tout Instinct, Panchant, Goût, ou Affection, quelconque, qu'y auroit il qui pût l'engager à delibérer ; A choisir ; A agir ? Elle n'auroit pas même l'idée de *Bonheur* parceque tout bonheur consiste dans le *Sentiment*, & qu'il est vrai des Sentimens Moraux, tout comme des Sensations Animales, que l'experience seule peut nous les faire concevoir : Ainsi une meditation à l'infini pourroit aboutir indifferemment ou à ne point agir du tout, ou à faire du Mal plustôt que du Bien. On envisage presque toujours ensemble, & comme facultez semblables, ou comme une seule & même faculté, la Faculté *Intellective*, & la Faculté *Sensitive* : (Permettez moi ces termes un peu barbares.) Voilà, je pense, d'où viennent le peu de précision, & le grand nombre de

(*m*) Voyez VI. Dial. p. 188.

de disputes, que l'on trouve dans presque tous les Traitez sur cette matiere.

EUG.

Mais quoi ! ce ne sera donc pas la Raison, qui fera la Vertu ? Tu as avancé ce Paradoxe, Théocrite, ou quelque chose d'approchant : Debrouille un peu ton opinion,

THEOCR.

Volontiers :—L'instinct, ou le Goût, Moral suppose l'Intelligence, je veux dire ne peut résider que dans l'Etre Intelligent, & dans un Etre Intelligent, tout au moins égal à nous. L'ame des Brutes les plus parfaites n'est pas susceptible de ce Goût.

La Raison, entant qu'elle signifie une chose distincte de l'Intelligence, c'est à dire la *Ratio-cination*, la *Reflexion*, qui est un acte de l'Entendement, une production de l'Intelligence, ne fait pas le sentiment. Un objet Moral frappe mon ame de même qu'un objet materiel frappe mes yeux, ou mon palais. La Raison ne peut donc rien sur les *Sensations Morales* que les diriger, les gouverner, par le pouvoir qu'elle a à l'égard de l'usage, que nous pouvons en faire. Je ne veux point repeter ce que j'ai dit de ce pouvoir (n) : Mais il faut redire

(n) Voyez ci-dessus, p. 246. Voyez aussi I. Dial. p. 31, 32.

redire que notre susceptibilité naturelle se fortifie ; S'accroît, par l'exercice : Ainsi la Raison peut la tourner du bon côté ; Lui donner le *bon pli*, & une force à surmonter toute tentation. L'Homme le plus Vertueux est donc celui qui a contracté le plus de sensibilité aux plus beaux sentimens ; ou du moins une disposition à en être plus touché que de tout autre, & qui avec le moins de peine, ou de regret, sacrifie aux bons mouvemens de son cœur tous ceux qui le flattent ; Mais qu'il n'approuve pas, c'est à dire ceux qui l'inciteroient à quelque chose de mauvais.

EUG.

Puisque je ne saurois créer en moi mes Facultez, ou mes Goûts, il me paroît evident que tout ce qui depend de ma volonté pour contracter de certaines dispositions ; Me rendre extrêmement susceptible de certains sentimens ; En affoiblir d'autres, c'est de cultiver, de fortifier, mes Facultez ; De chercher, de rassembler, les objets propres à faire telles & telles impressions. Plus je réussis à donner à mes Facultez toute l'étendue, toute la force, toute la finesse, toute la promptitude, & la vivacité, d'operation, dont elles sont capables, plus je me mets en état de jouir des sentimens recherchez, & de mépriser les autres : Je ne puis que cela ; Mais aussi ces dispositions, ces habitudes, considérées

derées comme parvenues à un certain degré, sont visiblement mon ouvrage : Si elles forment ce que j'appelle la Vertu, c'est moi qui me suis rendu Vertueux : Et tout ce que je fais ensuite dans les mêmes vues, & par les mêmes motifs, tout cela est encore de moi : J'y conserve les charmes de l'Agence. Ceci me rappelle ce que tu nous as dit là dessus à ta première lecture (o), & acheve de m'en convaincre.

Mais pour en revenir au Desintereffement, j'avoue que je ne saurois presque retenir mon Indignation contre ces faux Moralistes ; Ou du moins quand l'équité veut qu'elle ne tombe pas sur eux, mon zele me fait abhorrer leurs Principes. Je les crois d'autant plus formidables ces étranges Principes, qu'ils ne paroissent pas être aussi pernicioeux qu'ils le sont. En les examinant avec soin on decouvre distinctement qu'ils vont à etablir (Et quelques uns de ces Messieurs ont été assez etourdis pour le confesser) que chaque Individu du Genre humain est Isolé : ——— Qu'il a des Interêts non seulement differens de ceux de chaque autre Individu ; Mais même des Interêts opposez : ——— Que loin d'en aimer réellement aucun il est dans une espece de guerre contre tous : ——— Que la paix, ou plutôt la treve, ne se fait qu'avec quelques uns, & n'est que l'effet de quelques circonstances

(o) Voyez Dial. I. p. 32.

circonstances casuelles, qui les lient comme par hazard, & pour quelque tems. Ces hideux portraits de l'Homme font un mal très considerable : Ils sement par tout la Defiance. Il vaudroit mieux être trompé souvent que se defier toujours. Deç que l'on doute que les Gens soient réellement aimables on cesse de les aimer. Forcez comme nous le sommes à vivre avec nos semblables quel sort seroit le nôtre si nous etions aussi forcez à les haïr !

CLEOB.

Le pauvre Eugene ne revient point de sa frayeur de ne pas aimer. Mais, raillerie à part, il a raison.

EUG.

A propos d'aimer, Théocrite nous a proposé une question, qui est demeurée indecise — Savoir — *S'il y a plus de plaisir à aimer qu'à être aimé (p)*. Je pense qu'il y a beaucoup plus de plaisir à Aimer. Etre aimé flatte les idées avantageuses, que l'on a de soi-même ; Mais ce sentiment-là, tout agréable qu'il est, ne remue, n'échauffe, point le coeur comme l'autre.

Ce qui apparemment donne le plus de relief au plaisir d'être aimé c'est qu'il produit toujours celui d'aimer, au moins à un certain degré.

Il

(p) Voyez ci-dessus, p. 259.

Il est bien remarquable que le plaisir d'aimer renferme des desirs genereux, très vifs, qui en font une grande partie.

Pourquoi quand on aime souhaite-t-on avec tant d'ardeur le reciproque ? Cela vient principalement de ce que sans le reciproque ces genereux sentimens ne sauroient à plusieurs egards avoir l'effet desiré : Ils languissent ; Et l'affection deperit avec eux.

PHIL.

Cette cause principale pourroit bien être de ta façon. Par où nous feras tu voir qu'elle est réelle ?

EUG.

Par un autre Fait ——— C'est que quand on n'aime pas, on est infiniment moins sensible au plaisir d'être aimé. ——— Peut-être trouverez vous tout cela un peu enigmatique. Je vous laisse le soin de le debrouiller.

PHIL.

J'ai quelques difficultez touchant ce que Théocrite nous a lû sur l'Envie (*q*). Une Inferiorité, où il n'y a point de notre faute, & une Superiorité, que le Superieur n'a pas meritée, ne doivent elles pas naturellement

S s

inspirer,

(*q*) Ci-dessus p. 291, & suiv.

inspirer, même aux plus belles Ames, des sentimens semblables à ceux de l'Envie, ou du moins quelques plaintes, quelques murmures, contre l'Auteur de ces malheureuses differences?

THEOCR.

Sur ce pied-là le seul moyen que l'on pourroit concevoir pour ne pas donner lieu à ces fâcheux sentimens seroit une parfaite égalité entre tous les Etres Intelligens ; Or cette égalité seroit le plus grand de tous les Inconveniens : Que feroient ensemble, je vous prie, une Infinité d'Ange, qui se trouveroient tous créez à la fois avec les mêmes qualitez, les mêmes dispositions, dans les mêmes circonstances ? Ne voit on pas du premier coup d'oeuil que la diversité de Talens ; de Pouvoirs ; d'Inclinations, est tout ce que l'on peut concevoir de plus sagement établi pour le Bien d'une société innombrable ?

De plus cette égalité même n'empêcheroit point le Mal si ces Etres Intelligens estoient assez deraisonnables pour se livrer sans sujet à des sentimens de Jalousie, ou d'Envie ; Car quel que pût être le degré d'elevation, que vous jugeriez à propos de leur assigner, il seroit absurde ; Il impliqueroit contradiction, de les supposer egaux à l'Etre Créateur, l'Etre Independant, l'Etre Suprême : Et pour des Créatures

Créatures extrêmement vicieuses, ou insensées, cet Etre adorable seroit lui même un objet d'Envie.

Mais, pour dire quelque chose de plus direct, & de plus fort, il semble que quand on raisonne sur le Plan de la formation des Etres Intelligens, & sur l'exécution de ce grand Plan, on se suppose existant avant que l'on existe : Oui, vous diriez qu'avant que nous soyons au monde il y a une espece de concurrence, ou de competition, actuelle entre notre Individu & les autres Etres créez, ou à créer ; Au lieu qu'il n'y en a point, & ne sauroit y en avoir. — Dieu fait un Ange, & puis il fait un Homme. L'Homme a-t-il lieu de se plaindre de ce qu'il n'est pas aussi un Ange ? Je n'existois pas, & n'aurois point existé du tout si Dieu ne m'eût créé ce que je suis. Il eût pû créer un autre Ange ; Mais cet autre Ange n'eût pas été Moi. Que me fait l'existence de l'Ange ? Qu'a-t-elle à démêler avec la mienne ? Si l'Ange n'existoit pas, où seroit la difference par rapport à moi ? Je ne serois qu'un Homme ; Et si cet Ange existe, c'est la même chose à mon egard : Je suis un Homme : Ainsi nous plaindre de ce que Dieu nous a placez dans la Classe des Créatures qu'on appelle des Hommes, c'est précisément nous plaindre de ce qu'il nous a donné l'existence.

Si Dieu avoit créé deux Anges, ou deux Hommes, avec les mêmes qualitez, & dans les mêmes circonstances; Qu'il favorisât l'un extraordinairement à l'égard de tout ce qui peut influer le plus avantageusement sur sa béatitude éternelle, & qu'il laissât l'autre dépourvu des moyens, des secours, nécessaires pour le rendre également heureux, j'avoue que cela paroîtroit bizarre, & qu'il y auroit quelque sujet de jalousie: Mais s'il crée deux Anges, ou deux Hommes, avec des qualitez, & dans des circonstances, différentes, & qu'il fournisse à l'un & à l'autre tout ce qui peut les rendre heureux selon toute l'étendue de leurs facultez, celui qui est comparativement inférieur, mais qui peut comme l'autre acquérir un bonheur également proportionné à sa capacité, agiroit bien follement s'il envioit la superiorité de l'autre; Car alors il se trouveroit exactement dans le cas de l'Homme qui envisage avec dépit l'existence de l'Ange: En effet l'identité de Nature entre lui & cet Homme supérieur ne change rien au cas: Que Dieu aît créé des Hommes Supérieurs, ou Inférieurs, à moi, qu'est ce que tout cela fait à l'existence de mon Individu? Et, encore une fois, me plaindrois-je de ce que Dieu a bien voulu me la donner?

PHIL.

PHIL.

Tout extravagans que le font ici bas la plupart des Hommes, il n'est pas ordinaire qu'ils le soient assez pour devenir Jaloux, ou Envieux, lorsqu'il n'y a pas parité de vues, d'Inclinations, de Talens, ou autre matiere à concurrence : Le Jurisconsulte, le Predicateur, n'est pas jaloux du General : Le Campagnard aisé, & habile dans l'Agriculture, n'envie point le fin Courtisan : Mais, qui plus est, lors même qu'il y a lieu à la concurrence nous voyons souvent que l'Esprit du Bien public ; La charité Chretienne, & la sincere amitié, préviennent, ou etouffent, totalement les sentimens de la Jalousie, ou de l'Envie. Je me rends donc : Il me paroît clair que ces affreux dereglemens du coeur humain ne sont point inevitables, & qu'ils seront à jamais bannis du Ciel.

Mais il est tard — Bonsoir.

IX. DI-

IX. D I A L O G U E.

PHILEMON, EUGENE, CLEOBULE, &
THEOCRITE.

THEOCRITE.

VOUS vous souvenez apparemment que j'en suis à la troisieme source de nos Sentimens, c'est à dire que j'ai à vous de peindre (a) les celestes plaisirs, que nous tire-rons precisément de nous mêmes, comme de l'approbation de notre conscience, & en general de tout ce qui est réellement notre ouvrage.

[*Il lit.*]

Je suppose que l'on n'a pas oublié les diverses reflexions que j'ai repandues dans cet Ecrit sur l'avantage, ou la satisfaction, qu'il y a à être libre ; Sur la superiorité extreme des plaisirs Actifs aux plaisirs Passifs ; Sur la necessité absolue de la Liberté, ou de l'Agence, pour jouir d'un bonheur assorti à l'Etre Intelligent. Je ne veux point les repeter. Tout cela fourniroit encore quelques developpemens interessans ; Mais la longueur de mon Essai epouvanteroit le Lecteur. Je
me

(a) Voyez ci-dessus, Dial. VIII.

me borne au plaisir de l'Approbation de soi même. Après cet article celui de nos occupations dans le Ciel pourra methodiquement être placé sous ce chef ; Car elles sont ou totalement, ou en partie, notre ouvrage.

Le souvenir est une espece de restitution du Passé. Nous sentons, ou prévoyons, comme certains, des effets d'une cause éloignée qui ne subsiste plus : Cela redonne en quelque sorte l'être à cette cause, & la r'approche. Quand elle dependoit de nous, je veux dire quand il s'agit d'une chose, que nous avons faite, & qu'il étoit en notre pouvoir de ne pas faire, l'idée, ou le souvenir, de cette action est une source presente de sentimens heureux, ou malheureux, selon la nature des suites de ce procédé, que nous nous r'appellons. Rien de plus affreux que de se trouver dans une misere, vers laquelle on se souvient que l'on s'est volontairement acheminé depuis longtems, & dans laquelle on vient enfin de se plonger. Quel que puisse être le tourment, que l'on endure, le fort du supplice est toujours dans les reproches, que l'on se fait : Et de même dans une situation heureuse, que l'on a amenée de loin par des soins, des travaux, pleins de circonspection, de prudence, & d'affiduité, ce qu'il y a de plus doux procede toujours de l'approbation de soi même. Plus on a surmonté d'obstacles, & évité

evité de perils, plus on jouit vivement du bonheur acquis.

Telle est notre sensibilité à ce qui est *Beau, Bon, Raisonnable*, qu'indépendamment du succès de nos choix, & de nos actions, nous ressentons beaucoup de douleur, ou de plaisir, selon la conduite, que nous avons tenue. Si j'ai fait ce qui naturellement devoit m'attirer de grands maux, comme la perte de ma réputation, de mes Biens, de ma santé, & que, contre le cours ordinaire des choses, ces malheurs là ne me soient point arrivez, il me reste au fond du coeur un sévère châtiement : J'ai une honte secrète de l'estime, que l'on me conserve : Je ne puis m'empêcher de me dire à moi même avec une profonde affliction que j'ai mérité la mendicité, & mille douleurs corporelles : Mon Bien me paroît en quelque maniere un Bien usurpé ; Ma santé un avantage, qui ne m'appartient pas : Affûrément du moins je n'en jouis point avec cette satisfaction, ce contentement, que j'aurois sans mes humiliantes reflexions.

Et si, loin de rien perdre, quoique j'aye mérité d'être privé de tout, j'ai au contraire obtenu des recompenses, qui n'étoient dues qu'à des qualitez, dont j'étois absolument dépourvû ; A des travaux, que je n'ai point subis, alors je profite à regret de l'ignorance de mes Supérieurs, ou de ces coups que j'appelle *coups de Hazard*, & de l'injustice qu'on

qu'on a faite à quelqu'un de mes semblables, Cette recompense, quelle qu'elle soit, n'a pour moi qu'un vil prix en comparaison du prix, qu'elle auroit pour celui, qui l'avoit méritée : Peut être même ferois je plus heureux sans elle.

Tel encore par une conséquence naturelle, tel est le pouvoir de cette influence de l'approbation de soi même qu'elle addoucit les plus grands maux. Pouvoir se dire avec vérité —

“ Ce n'est pas ma faute : Au contraire j'ai
“ agi avec toute la prudence possible pour
“ éviter ce malheur : Je ne me suis point
“ départi de mon intégrité ” c'est emousser leur pointe ; c'est presque se consoler.

Enfin si attrayante est la gloire ; Si délicieux le plaisir, de s'estimer, de se louer, soi même que quand nos maux sont les effets de nos Vertus, comme cela arrive quelquefois parmi les desordres du monde présent, alors ils changent de nature ; Ils cessent d'être des Maux. Je suis pauvre : C'est parceque des richesses, que mes parens avoient gagnées par la rapine, & l'extorsion, je les ai restituées aux vrais Propriétaires, quoiqu'ils n'eussent rien à attendre des Loix : Ma disette devient une opulence intérieure, qu'un Riche vertueux acheteroit volontiers de tous ses thresors. Posons encore un autre cas : —
Je quitte ma Patrie parceque l'erreur, & l'esprit de persécution, y regnent. Des cir-

T t constances

constances singulieres m'obligent à cacher qui je suis. Dans le lieu de mon refuge on me soupçonne de quelque mauvais procedé ; On me meprise. Dechû d'un haut rang ; Tombé dans l'ignominie ; Exposé à de fâcheux traitemens, j'ai la serenité peinte sur le visage : C'est qu'il n'y a point de coeurs, où elle soit mieux etablie que dans le mien. On m'etale à moi même sans le savoir la grandeur de ma vertu. Mon estime de moi même se proportionne au degré des cruels jugemens, dont on fletrit ma reputation. Si on ne me faisoit eprouver de pareilles tentations peut-être ignorerois-je combien je suis capable d'y resister. Mon ignominie apparente est un triomphe réel : On fait eclatter dans mon ame toute ma gloire : On y developpe tout mon bonheur. Le chagrin de n'être point estimé de mes semblables est absorbé dans la joye de m'estimer, ou plustôt de me louer, si singulierement moi même : Après cela cette precieuse approbation d'autrui je suis assuré de la regagner dans peu, & vraisemblablement avec des accompagnemens bien flatteurs.

Au Ciel avec quelle joye ne repasserons nous point dans notre esprit les diverses tentations, que nous avons surmontées ; Les divers maux, que nous avons endurez, pour suivre courageusement la route de cette felicité, que nous venons enfin d'atteindre !

Nous

Nous jouirons ainsi délicieusement du Passé. Notre approbation de nous mêmes proportionnée à nos peines relevera notre béatitude au dessus de la béatitude de tous ceux qui dans leur pelerinage terrestre auront rencontré moins de difficultez : Oui, quand même Dieu ne nous assigneroit point un état plus glorieux que le leur, notre memoire seule y mettroit une grande difference à notre avantage. Après cela plus de maux : *Toutes larmes seront essuyées (b)* : Plus de mélanges amers : Nous posséderons à plein les doux fruits de nos soins, & de nos travaux : Cette approbation de nous mêmes, qui ordinairement n'étoit qu'une consolation dans nos calamitez, deviendra un plaisir pur, & vif.

Plus touchez de la beauté de la Vertu ; Plus capables d'en suivre avec exactitude, avec fermeté, les admirables maximes, que nous ne l'étions, & que nous ne pouvions l'être, ici bas, non seulement nous jouirons de notre approbation par rapport au Passé ; Mais nous anticiperons ce celeste plaisir dans un à-venir éternel ; Car nous nous sentirons assurés par avance de le conserver inviolablement, & de l'augmenter aux siècles des siècles.

Sur la terre, hélas ! nous ne connoissons ce vrai plaisir que bien imparfaitement parce-

T t 2

que

(b) Apocal. xxi. 4.

que nous ne travaillons pas assez à l'acquiescer tout entier. Un seul jour signalé par quelque grande victoire sur son propre coeur ; Un seul jour, où l'on est tout-à-fait content de soi même, est un jour précieux, un jour du Ciel ; Et cependant à cause de nos inadvertences, de nos foiblesses, ces beaux jours ne viennent que de loin à loin : Et même quand ils viennent notre joye est falsifiée par quelque triste souvenir, & par la juste crainte, qu'il occasionne, que le lendemain ne ressemble à ces jours nombreux, qui sont souilleés de quelque tache.

Nous ne pouvons donc juger que foiblement du ravissant bonheur, qui resultera de la constante approbation de nous mêmes dans cette illustre Assemblée des Saints, où notre plus ardent desir sera de nous *avancer de gloire en gloire jusqu'à la parfaite stature de Christ (c)*.

Je passe à l'article de nos occupations.

Je ne veux point parler ici des soins requis pour nous instruire nous mêmes, & nous perfectionner de plus en plus, ni de ceux qu'il faudra prendre pour instruire, perfectionner, rendre essentiellement plus heureux, les celestes Con-citoyens, qui seront au dessous de nous, ou à qui nous pourrons nous rendre utiles. Ce sera-là, sans doute, le principal but de notre application, & de nos travaux.

Nous

(c) 2 Cor. iii. 18. Ephes. iv. 13.

Nous prefererons cela à toute autre occupation ; A tout autre plaisir. Exercez à sacrifier des sensations, qui ne seront alors qu'une addition, un surabondant, à notre félicité, ou que nous n'envisagerons comme étant de quelque importance qu'autant qu'elles peuvent servir d'occasion, ou de mobile, aux sentimens sociables, & genereux, nous sacrifierons avec joye ces petits plaisirs dans toutes les occurrences, où notre affection, notre bonté, demanderont ce sacrifice : Cela même servira à relever le goût exquis de nos beaux sentimens. Etre bienfaisant sans qu'il en coutât jamais rien, ce seroit perdre beaucoup du plaisir de l'être. Tel est l'état des choses pour des Créatures finies, ou bornées, comme nous : Et cette oeconomie si digne de l'ingenieuse bonté du Très-haut, cette oeconomie établie ici bas de façon qu'on l'apperçoit à tout moment (puisque l'on ne sauroit presque rendre le moindre service sans prendre quelque peine, ou sans renoncer à quelque avantage) cette belle oeconomie continuera, sans doute, dans le ciel avec cette seule difference—Que les soins necessaires, ou les avantages, dont il s'agira de se priver, ne seront jamais assez considerables, pour exciter un combat douloureux, ou causer des regrets, & ne feront que repandre dans notre ame cette joye delicate, qui resulte de toute opposition quand elle n'arrête, & ne diminue, point

point le succès. Dieu, qui goûte un plaisir suprême à faire du Bien, prodiguera à tous les Habitans du Ciel tous les moyens possibles de jouir du même plaisir. Sous ses ordres, & à son imitation, chacun le cherchera avec ardeur ; Le trouvera par tout ; Le variera en mille façons différentes. Les Etres les plus elevez auront à cet egard la tâche la plus ample, & par conséquent la plus feconde en delicieux sentimens : Mais ceux-là même (pour suivre ici exactement les idées, & les expressions de l'Ecriture) ceux-là même qui ont reçu le moins de talens, qui auront eu le moins d'occasions, & de moyens, de demontrer leur obeïssance, leur fidelité ; Ou dont la commission, & la capacité, auront eu le moins d'etendue, *seront etablis sur beaucoup (d)*. Proportions gardées ils auront comme les autres le Centuple : Personne dans le Ciel à qui ne soit confié le doux soin de contribuer au bonheur d'autrui. Tout cela est marqué, ou supposé, dans plusieurs de mes reflexions precedentes ; Et le detail sur les services d'une grande importance, que les Bien-heureux se rendront, seroit ou incertain, ou superflu, & peut-être ennuyeux.

Ainsi le peu d'observations, que j'ai à proposer à present, doivent rouler sur des objets d'une autre espece, c'est à dire que je n'ai

(d) Matth. xxv. 21.

n'ai en vue que ces occupations inferieures, auxquelles on ne songe qu'après que l'on s'est suffisamment attaché à quelque affaire.

Au reste, on doit juger que les plus petites aussi bien que les plus grandes seront elles mêmes des plaisirs, ou y aboutiront, sans autre difference que la nature, ou le degré, du plaisir.

Alors apparemment l'Univers produira en abondance, & comme de lui même, tout ce qui conviendra à des Créatures si nobles ; Mais à-coup-seûr alors comme à present l'Eternel nous accordera par tout le doux privilege de créer des objets, je veux dire de les perfectionner en employant pour cela l'industrie, dont il nous a douez & les materiaux qu'il nous fournit. Perfectionner c'est en quelque sorte créer. Aujourd'hui, par exemple, d'un petit oeuillet simple, & mal coloré, l'ambitieux Fleuriste fait une grosse fleur emailée des plus belles couleurs : De même alors de quelque petit *Rien* nous saurons faire un précieux *Joyau*.

Cette Analogie est trop importante pour être detruite, ou negligée. Il faut seulement delivrer notre travail des divers inconveniens, qui l'accompagnent ici bas, & donner à ses objets incomparablement plus de multiplicité, & d'etendue.

Il ne s'agira plus de labourer pour avoir du pain : On ne s'occupera pas non plus à travailler

travailler des etoffes, ou à bâtir des maisons ; Les maisons y seroient aussi inutiles que le vetement. Mais par tout où l'Art peut embellir la Nature : Par tout où la Philosophie peut faire des decouvertes curieuses, & utiles ; Par tout où la penetration, les soins, & les travaux, peuvent multiplier, orner, aggrandir, des objets, qui repondent à nos sensations ; Dans tous ces lieux, dans toutes ces occasions, nous mettrons la main à l'oeuvre avec cette satisfaction extreme, qui accompagnera toutes nos entreprises. Je ne veux point reparler de cette satisfaction : Je l'ai depeinte en parlant de nos Connoissances.

Tous nos Compagnons de Felicité concourront avec nous à faire d'admirables ouvrages.

Aujourd'hui à cause des differens interêts des Hommes ; Du petit nombre de ceux, qui sont employez, & de la brieveté de notre vie (e), nos ouvrages les plus vantez sont très imparfaits.

Malgré nos infirmités naturelles, & le peu de tems que nous avons à sejourner ici bas, si tout le Genre humain s'entendoit, & s'entraidoit, à cultiver les Arts ; A construire des Edifices ; A embellir des Jardins, nous verrions bien-tôt des productions, qui nous feroient regarder avec mepris tout ce que le Monde ancien, & le monde moderne, ont
jamais

(e) *Vita brevis, Ars longa.*

jamais eu de plus superbe, & de plus com-
mode : A plus forte raison verrons nous
dans le glorieux séjour de l'immortalité des
prodiges d'industrie, & de travail, que nous
ne pouvons à present seulement imaginer.

St Jean dans l'Apocalypse nous donne une
haute idée de la magnificence de l'Habitation,
qui sera, comme il l'appelle (f), *le Taberna-
cle de Dieu avec les Hommes. Le bâtiment
de la muraille, dit il, étoit de Jaspe ; Mais
la Cité étoit d'Or pur, semblable à du Verre
très clair ; Et les fondemens de la muraille
de la Cité étoient ornés de toute pierre preci-
euse : Et les Rois de la Terre apporteront en
elle leur gloire, & leur honneur : Et ses portes
ne seront point fermées de jour : (Ces dernières
paroles, pour le dire en passant, marquent
une libre entrée dans la Cité celeste à tous
les Habitans du Ciel.) Or il n'y aura point
là de nuit, & on apportera en elle la gloire,
& l'honneur des Nations.*

Il ramasse ainsi tout ce que l'on peut con-
cevoir, tout ce que tous les Peuples du
Monde peuvent fournir, de plus riche. Cette
pompeuse description, quoique figurée, n'é-
tablit elle pas solidement ma conjecture ;
Ne la marque-t-elle pas fort vivement ?

On juge bien qu'il seroit absurde de vouloir
entrer dans le détail de la nature des ou-

U u

vrages,

(f) Apoc. xi. 3—8, & suiv.

vrages, auxquels nous nous occuperons. Pour le savoir nous ne connoissons assez ni nos sensations celestes, ni le degré de nos facultez d'alors, ni le Genre d'objets, & de materiaux, de ce glorieux séjour. Mais en general j'ose avancer que nous aurons une prodigieuse variété d'agréables occupations. Nous appercevrons par tout de charmantes nouveautez, & pourvus des moyens d'en tirer tout l'avantage possible assurément nous ne manquerons pas de nous en prévaloir.

Il est dans la Nature un grand nombre de secrets, qui pendant que nous sommes sur la Terre demeureront impenetrables : Il y a une infinité de combinaisons ignorées, d'où peuvent resulter des effets aussi utiles que curieux : Nous decouvrons ces secrets ; Nous rencontrerons ces combinaisons.

Marquons encore une sorte d'occupation, qui tient le premier rang après les plus utiles, ou même que j'aurois dû placer avec elles :
 — Les Anges, & les Saints, dans le Ciel nous sont representez comme perpetuellement occupez à louer Dieu, à chanter ses merveilles (g). Bien des Gens sont sujets à se figurer que cette occupation est ennuyeuse ; Mais qu'ils connoissent peu le plaisir de peindre de belles choses ; D'exprimer de sublimes idées ; D'exposer aux yeux de touchans objets,

(g) Apocal. iv. 8. vii. 12.

jets, & faire ainsi passer dans le coeur des sentimens exquis ! Occupez premierement à savourer une vive admiration ; A goûter une joye ineffable, nous le ferons aussi bientôt après à tirer d'une infinité de celestes objets de lumineuses copies ; A r'assembler, à rapprocher de nous, dans mille ingenieuses mignatures, & pour l'usage d'autrui & pour le nôtre, ce qui nous frappera, nous touchera, le plus dans l'Univers.

Quand St Jean dit que dans la Cité de Dieu il n'y aura *ni deuil, ni cri, ni travail (b)*, on juge bien que par ce mot de *Travail* il faut entendre seulement *Peine, Lassitude, Travail qui se fait à contre-cœur, & douloureusement.*

Il seroit grossièrement absurde d'imaginer que les Habitans du Ciel vivront dans une entiere oisiveté. Il n'en faudroit pas davantage pour y introduire un ennui insupportable ; Et encore qu'on doive les supposer occupez principalement à perfectionner leur Intelligence ; A multiplier, ou grossir, les sources de leurs plus doux sentimens, rien n'empêche qu'on ne les conçoive aussi comme s'attachant souvent à des ouvrages de moindre valeur, mais qui aideront pourtant à varier, à polir, pour ainsi dire, en un mot, à achever celui de leur felicité.

U u 2

A pre-

(b) Apocal. xxi. 4. *et non, Labor, Dolus.*

A present pour achever d'executer mon plan j'ai à indiquer divers Accessoirès, qui completeront notre béatitude celeste (i).

PHIL.

Gardons cela pour une autre lecture. Je crois que ce que nous venons d'entendre nous fournira matiere à bien des reflexions, qui ne se presenteroient plus à notre esprit si nous laissions passer cette occasion de les communiquer.

Je suis frappé de l'idée des ouvrages immenses, que pourroient produire une concorde inviolable entre tous les Hommes, & un concours unanime à l'execution d'un même projet : Mais à propos cela me r'appelle une remarque que j'avois dans l'esprit, & que je voulois te communiquer. Quelqu'un de vous, mes Amis, se hâta de faire je ne sai quelle objection, qui me fit perdre de vue le sujet de ma remarque ; De sorte que nous nous separâmes sans que je pûsse trouver le moment favorable pour la proposer. Elle regarde ce que tu nous as lu touchant les incidens, & les traverses, qui arrivent, même dans nos Fêtes, ou nos Parties, qui promettent le plus d'agrément, & de plaisirs. La voici : — Je voudrois que tu eusses été beaucoup plus long sur les defec-
tuositez

(i) Voyez ci-dessus II. Dial. p. 57.

tuositez, les inconveniens, du commerce que nous avons ici bas avec nos semblables. Cela renforceroit beaucoup le contraste entre le Monde present, & le Monde à-venir.

THEOCR.

Je suis fort aise d'avoir pensé comme toi, Philemon : Et voici là dessus un petit Supplément, que j'ai écrit depuis notre dernière entrevue.

[Il lit.]

Dans les services mutuels, que nous nous rendons les uns aux autres, il y a ordinairement divers défauts : On les fait trop attendre : On ne les pousse pas assez loin : En accordant une grace on n'use point d'une certaine délicatesse : Souvent la Personne obligée rougit de nos bienfaits : Après cela si nous faisons beaucoup de Bien, nous usurpons insensiblement (Ceci arrive aux plus belles Ames ; Et c'est un Mal presque inévitablement attaché à plusieurs foiblesses, plusieurs circonstances, de notre condition presente) nous usurpons, dis-je, une certaine autorité, dont la Personne, qui est l'objet de nos bontez, gemit quelquefois sans oser s'en plaindre : D'autre côté cette Personne-là, quoique pleine d'équité, & le coeur très disposé à la reconnoissance, se meprend souvent au véritable prix des faveurs : Divers soupçons sur les motifs
du

du Bienfait ; Quelque petit travers dans la maniere de l'accorder ; Quelque omission dans les circonstances ; Quelque inattention pour ce qui compose le *gracieux* des actions, ou des paroles ; Enfin cet ascendant, que gagne le Bienfaiteur, & dont il fait quelquefois un usage indiseret, tout cela egare, derange, affoiblit, la gratitude ; Refroidit l'affection, Celle du Bienfaiteur, qui s'apperçoit que ses genereux procedez n'inspirent pas tous les sentimens, qu'il en attend, tombe aussy en langueur. Qu'il est difficile aux hommes de s'entr'aimer beaucoup ici bas ! Outre mille sujets d'une defiance reciproque il faut si peu de chose pour les chagriner : Et ces defauts presque imperceptibles, qui causent de legeres mortifications, qui est ce qui peut les bien decouvrir en lui même ? Qui est ce qui souffre avec route la docilité, la debonnaireté, requise qu'on le convainque qu'il en est entiché ? Qui est ce qui peut s'en corriger absolument ?

Dans la conversation, dans les recreations que l'on prend ensemble, combien de petits maux, qui en diminuent beaucoup le plaisir, ou l'agrément ! Tels sont la contrainte où l'on se trouve souvent ; L'ignorance des soins et perez, ou des sujets de discours qui plairoient le mieux ; La reserve, la froideur, ou la sterilité, des uns ; Le trop de vivacité, & d'abondance, des autres ; Ici l'indolence à
faire

faire plaisir ; Là une façon gauche de chercher à en faire ; Des divertissemens mal choisis, où l'on neglige, l'on pique, quelque'un paroeque quelque interêt particulier s'en mele ; Et puis des inadvertences ; Un manque d'egards ; Des préférences marquées, qui glacent les uns, & jettent la jalousie, le depit, dans le coeur des autres ; Souvent une petulance impolie, qui pousse les gens à parler à la fois ; A s'interrompre l'un l'autre, ou à ne laisser parler qu'eux mêmes. Par là les dialogues les plus interessans degenerent en sentences rompues ; En discours sans ordre, & sans suite ; Ou bien se changent en soliloques diffus, qui reduisent un homme de goût à une meditation solitaire, mais gênée, au milieu d'une grande compagnie : Tout cela amène le degout ; L'ennui ; L'impatience ; Le desir d'être ailleurs. — On ne finiroit point si on vouloit faire l'enumeration des divers desagrémens, qui se glissent dans la société de ceux même qui ont constamment la volonté de la rendre agréable, & divers talens pour cela.

Que tous ces inconveniens là soient bannis du Ciel, c'est ce qu'on se persuadera dez le moment qu'on aura considéré la difference de nos Facultez ; De nos sentimens, & de notre situation d'alors. Point de defiance : Des coeurs unis ; Des ames toutes nues les unes aux autres ; Une bonté divine ; Un souverain

rain mepris pour ces vaines superioritez, qui flattent ici bas notre petite imagination ; Un amour vif, & pur : Et de là infailliblement un soin infini à nous corriger de toutes les foibleffes, qui pourroient nous rendre incommodés à nos semblables ; Une attention delicate, & soutenue, à suivre, à contenter, les goûts d'autrui ; Goûts rectifiez, raffinez ; Goûts toujours bien reglez, toujours aimables, & que nous connoitrons distinctement presquede la premiere entrevue.

EUGENE.

Il me paroît evident que tout ce qu'une politesse réelle, raisonnable, cette politesse qui en excluant les formalitez gênantes met en jeu les plus obligeantes attentions, regnera admirablement parmi des Etres tels que le doivent être les Habitans du Ciel. Mais je roule dans mon Esprit une question qui peut-être vous fera rire. N'importe : Je veux la proposer. — Y aura-t-il dans le Ciel des Jeux, des Amusemens, des Recréations ?

CLEOB.

Je ne vois pas là le mot pour rire : La question n'est point ridicule. Elle fournit des reflexions propres à nous faire concevoir plus distinctement la felicité celeste.

La

La plupart de nos Amusemens, ou de nos Jeux, sont des suites ou de l'imperfection humaine, ou de la corruption générale. Les plus innocens sont des delâsemens, qui nous conviennent bien parcequ'au bout de quelques heures la contention de l'Esprit, & le travail du Corps, nous fatiguent. Les Jeux d'exercice contribuent à la santé : Ils sont nécessaires aux Personnes, que leur Profession, ou leur Metier, oblige à une vie sédentaire. Il y a aussi des Amusemens, qui fournissent à l'Esprit une variété d'agréables idées sans le clouer à l'Etude. Ceux, qui sont exempts des abus, que la depravation des Mœurs, & du Goût, y a glissés, ont encore le grand avantage de reveiller les affections sociales, & de ferrer ainsi les noeuds d'une amitié mutuelle.

De tout cela je pense pouvoir inferer que dans le séjour de l'Immortalité la plupart de nos Divertissemens d'à present seront oubliés, méprisés, rejetés, comme inutiles, & insipides. Assurément ceux qui pourroient causer quelque déplaisir à nos semblables y seront abhorrez : Et, si dans ce glorieux séjour il y a d'innocens Animaux, on y aura aussi une aversion éternelle pour tout divertissement qui pourroit leur faire du mal. Mais si l'on veut appeller Amusemens, ou Jeux, ces occupations, qui supposent un concours de monde, & où chacun s'emploie à

donner, ou à recevoir, du plaisir, ces Parties, qui servent à deployer, à exercer, quelque talent de l'Esprit, & qui se rapportent par quelque endroit aux occupations inferieures, dont Théocrite nous a parlé (*k*), je conçois que nous aurons au Ciel des Amusemens ; Qu'ils y seront en très grand nombre, & d'une diversité infinie. Pourquoi n'y fixeroit on pas des tems, & des lieux, où l'on offriroit à Tout-venant mille objets nouvellement, & artistement, composez pour exciter de douces sensations ; Où l'on executeroit quelque chose d'Analogue à nos plus beaux Concerts ; Où l'on feroit des Représentations finement assorties à des Etres d'une Intelligence epurée, & d'un Coeur tout tendre, tout genereux, & où, en un mot, on se surprendroit agréablement les uns les autres par toutes ces sortes d'heureuses inventions, qui peuvent faire naître de touchantes idées, & animer les affections sociales ?

Les talens sublimes sont rares ; Mais il n'y a que très peu de Gens, qui n'ayent quelque petit talent. Il est bon qu'aucun ne soit enfoui. Ce sera pour chaque Individu des Immortels une satisfaction singuliere de pouvoir fournir sa part au thresor de la felicité publique.

EUGENE.

(*k*) Voyez ci-dessus, p. 334, & suiv.

EUGENE.

Voici une autre difficulté d'un plus grand poids : Tu as remarqué, Théocrite, que les peines, & les perils, qui ne sont plus que dans notre souvenir, donnent une pointe exquise à nos plaisirs presens. Rien n'est plus vrai ; Mais j'aimerois pourtant beaucoup mieux un plus bas degré de bonheur, & moins de risque de n'y pas parvenir. Pourquoi le Créateur nous a-t-il assujettis à une rude Discipline, qui peut nous pousser dans le chemin de la perdition ?

THEOCR.

Je conçois que l'état de Discipline est inséparable de celui d'imperfection. L'Être suprême est le seul, qui en soit exempt. Ceux, qui sont les plus elevez au dessus de nous, ont actuellement, ou ils ont eu, sans doute, des tentations, des epreuves, proportionnées à la superiorité de leurs Facultez, & de leurs connoissances. Il leur faut, ou il leur a falu, comme à nous, des soins, des efforts, pour assurer, pour accroître, leur béatitude. Cela résulte clairement de la liberté jointe à l'Imperfection, & à des Goûts, des Panchans, des Desirs, que l'on doit nécessairement supposer dans toute Créature Intelligente. Je vous defie d'imaginer une Ecole, une Education, sans juger en même

tems que les Ecoliers peuvent negliger de se former l'esprit, & le coeur ; Se corrompre miserablement.

Après cela (nous l'avons déjà vû dans nos Entretiens ⁽¹⁾ precedens) cette Discipline n'étoit point originairement, ou dans l'intention du Créateur, ce qu'elle est devenue : Notre corruption l'a rendue infiniment plus peignable, plus rigoureuse. — Au reste, Eugene, il me semble que tu ne fais pas assez de cas de ce relief admirable, de ce charme indicible, que repandent sur nos heureux succès des peines qui ne subsistent plus que dans notre memoire ; Des ecueils evitez ; Des precipices franchis, que nous avons laissez loin derriere nous. Penses y bien, & peut-être reconnoîtras tu que ce precieux surcroît fait une ample compensation pour ce qu'il y a de difficile, & de perilleux, dans notre sort present. Oui, il est tel qu'il nous dedommagera en quelque sorte de la privation de cette aise parfaite ; De cette seûreté absolue, que l'Eternel seul a toujours possedée, & qu'il ne pouvoit communiquer à aucune Créature sans lui ôter en même tems l'Essentiel, le Fort, le Fondement, de toute la gloire, de tout le bonheur, dont une Créature Intelligente est susceptible, l'Agence, la Liberté, le plaisir du *Moi*.

La

(1) Voyez ci-dessus Dial. IV. p. 13^e, & suiv.

La possibilité, le risque, de retomber pour jamais dans le néant est un mal annexé aux avantages sans prix d'être Actif, capable de se procurer une ravissante félicité. On est encouragé par toutes sortes de motifs à se la procurer, cette félicité : On est pourvu à cet effet de mille moyens inmanquables. Ce sort-là ne vaut-il pas incomparablement mieux que celui d'être assuré d'une existence éternelle ; Mais à condition que l'on seroit toujours une créature Passive, incapable de jouir des seuls plaisirs, que nous jugeons dignes de ce nom ; Une créature, qui avec tout ce que vous pourriez lui supposer de plus brillantes qualités ne seroit dans le fond qu'au rang des Brutes ?

EUG.

Tu as raison : Je choisirois sans ballancer comme Dieu a choisi pour nous. — Il n'en seroit pas de même si nous avions à craindre des tourmens éternels, & surtout des tourmens semblables à ceux que cause un feu dévorant. Y eût-il cent mille contre un que je ne tomberoie point dans cette horrible fournaise, je ne voudrois pas, si la chose étoit à mon option, je ne voudrois pas accepter, ou retenir, une existence, qui me feroit courir un risque si affreux. Tous les attrait du Paradis ; Toute la probabilité concevable d'y parvenir, ne m'empêcheroient pas de trouver

ver bien dur que le Créateur m'eût donné l'être, & me le conservât, sans mon consentement: J'implorerois la compassion pour obtenir le Néant; Et (soit dit sans blasphème) il me paroîtroit non seulement inexorable, inflexible, mais même bien Injuste, s'il ne vouloit pas me l'accorder. — Des douleurs déchirantes; Des douleurs sans intervalle; Des douleurs sans fin! Ah! l'idée seule fait dresser les cheveux: Je ne m'étonne pas qu'elle jette dans le delire, dans le desespoir, un grand nombre de pauvres Personnes, à qui l'ignorance, ou les prejugez, cachent les richesses de la grace, & de la misericorde, de Dieu.

Tu as dit, Théocrite, que la Raison favorise (m) puissamment le système de l'annihilation. Je l'avoue, si je n'écoutois qu'elle, & ne me trouvois encore arrêté par quelques Passages de l'Ecriture, je ne pourrois être un moment en suspens: Je serois entraîné. — Quoi, l'Etre infiniment bon, *le seul Etre parfaitement bon* (n), ne voudroit jamais mettre fin à la déplorable existence d'un nombre de malheureux, qui crierient jour & nuit: —
 “ *Montagnes tombez sur nous* (o), *Ecrasez*
 “ *nous* — Maître de l'Univers daigne nous
 “ donner

(m) Voyez ci-dessus VII. Dial.

(n) Matth. xix. 17.

(o) Apocal. vi. 16.

“ donner le coup de grace — Fais nous
“ r'entrer dans le néant,” & qui desesperez,
enragez, de son refus ne pourroient s'empê-
cher de le maudire ? — Mais à quel but ce
terrible refus ? Pourquoi permettroit il ces
horreurs, ces maledictions, eternelles ? —
Seroit-ce pour sa gloire ?

PHIL.

En effet considere-t-on bien que non seule-
ment on laisse ici la bonté suprême dans une
etrange oisiveté, mais que l'on fait executer
au *Pere des misericordes* (p) tout ce que l'Es-
prit de vengeance le plus furieux, & la ma-
lice la plus infernale, peuvent inventer de
plus cruel ? Y a-t-il quelque chose à imagi-
ner au delà d'une succession eternelle d'af-
freux tourmens ?

CLEOB.

Ah ! quand est-ce que seront prosrites
pour jamais toutes les notions injurieuses à
notre grand Dieu ! Rien ne m'afflige davan-
tage ; Rien n'est plus pernicieux, que ce qui
nous empêche de l'aimer.

PHIL.

Je ne devine pas quels sont les Passages,
qui sont encore balancer Eugene. Je ne
veux

veux pas le lui demander à present. Je suis pressé de te faire ton procès, Theocrite. — L'autre jour faute de loisir, ou par oubli, nous te passâmes un fort mauvais raisonnement : — Tu nous dîs que le Ver. 10. du Chap. xx. de l'Apocalypse est plus energique qu'aucun autre ; Et tout de suite tu lui donnas pour *Parallele* les Versets 10. & 11. du Chap. xiv (q). Or voici mon argument : — Si le premier est beaucoup plus expressif que l'autre, où est le *Parallele* ? Et comment le dernier peut il servir à determiner le sens du premier ?

THEOCR.

Le terme de *Parallele* est peut-être trop fort. Quelque terme plus vague ; Celui de *Ressemblance*, par exemple, eût été mieux avec des *Eplucheurs* comme toi. J'ai voulu dire seulement que les Ver. 10. & 11. du Chap. xiv. emportent la même Teneur à quelques circonstances près, qui ne touchent point au fond de la question.

Mais quand je t'abandonnerois cet endroit-là de mes Remarques critiques sur le Passage en dispute, l'en trouverois tu plus concluant pour l'Eternité absolue des Peines ? —Faites y attention, mes chers Amis : En vertu d'une expression, qui notoirement, in-

contesta-

(q) Voyez VII. Dial. p. 265.

contestablement, ne marque en plusieurs endroits qu'une *Eternité relative à la durée du Sujet* ; Ou d'une phrase figurée, & dont la Figure est éclaircie dans le même Chapitre quatre Versets plus bas en faveur d'une Destruction absolue, on donne à plusieurs Passages, qui expriment tout *simplement*, tout *litteralement*, une pareille Destruction, on leur donne en faveur des *Peines sans fin* un sens très figuré, très forcé ; Et cela sans que ni dans ce qui précède, ni dans ce qui suit, il y aît un seul mot qui nous engage à porter nos idées au delà du sens simple, & littéral : Cela n'est il pas bien singulier ?

Encore une fois n'est il pas beaucoup plus raisonnable d'expliquer ce Passage particulier par ces divers Passages que d'expliquer tous ceux-ci par celui-là ?

CLEOB.

Il est tems qu'à mon tour je propose une difficulté : — En parlant du plaisir de la Bénéfissance tu nous as dit, Théocrite, que *l'exercer sans qu'il en coûte rien c'est perdre beaucoup de ce plaisir*. Si cela est, les Créatures ont sur le Créateur même un avantage considérable ; Car ce relief aux sentimens de la générosité lui est interdit : En effet on ne conçoit pas que Dieu puisse faire le moindre sacrifice, ou prendre la moindre peine, en nous comblant de faveurs.

Y y

THEOCR.

THEOCR.

Par la nature même des choses il faut que des Créatures faites pour être heureuses ayent quelques plaisirs, dont le Créateur ne sauroit jouir. Ce sont des plaisirs occasionnez par quelque imperfection : Tel est, par exemple, ce sentiment qui ravit l'ame quand on a echappé d'un affreux danger ; Que l'on s'est corrigé d'un vice detestable ; Que l'on a regagné la faveur d'un Etre, de qui tout notre bonheur depend. Il semble qu'il en est de même du plaisir en question : Cet accessoire, que l'on juge être interdit au Créateur, resulte de ce que nous ne sommes pas maîtres absolus de tous les objets ; De ce que nous ne saurions posséder tous les plaisirs à la fois ; De ce que souvent nous ne saurions en acquérir un sans renoncer à un autre, & de ce qu'il y a quelque defectuosité dans nos plus nobles facultez, ou même dans nos meilleures dispositions. Les petits avantages, qui viennent d'une inferiorité immense, ne sont à l'égard de la Béatitude Suprême que comme des atomes imperceptibles en comparaison de l'Univers. Il convenoit à la charité du Tres-haut, cette charité si pure, si parfaite, de nous créer tels qu'il y eût pour nous des Biens propres à suppléer, autant que cela étoit possible, au defaut de ces Biens transcendans, qui n'appartiennent qu'à des qualitez incommu-

incommunicables, ces qualitez qui font l'Essence même de l'Etre Infini.

Voilà des idées, qui, bien que metaphysiques, paroissent claires, & fondées en raison. Mais de plus, implique-t-il contradiction que Dieu se mette de son bon gré dans une situation, où un grand acte de beneficence seroit necessairement précédé d'un sentiment douloureux? Il est bien sûr au moins que dans sa parole il nous fait concevoir les choses de cette maniere-là; D'une maniere simple, adaptée aux idées communes des hommes, & précisément de celle qui donne le plus d'eclat à sa bonté: Il veut que nous pensions que pour nous sauver il s'est comme arraché avec une vive douleur au premier objet de son amour. *Il nous a donné son Fils unique, & a permis qu'il subît l'ignominie, & la mort, afin que nous ne perissions point; Mais que nous obtenions la vie éternelle (a).*

EUG.

Cela est vrai. On dit que la Nature divine est *impassible*. En la supposant non susceptible du moindre mal-aise peut-être lui ôte-t-on en même tems toute sensibilité au plaisir; Et en ce cas-là je ne comprends plus du tout ce que c'est que la félicité: Mais je n'ai garde de m'enfoncer là dedans: Tout

Y y 2

ce

(r). 1 Jean iv. 9. Rom. v. 8. Ibid. viii. 32.

356 *Essai sur la Felicité*

ce que j'en fai, & que j'en veux savoir dans ce monde, c'est qu'en l'envisageant suivant les idées, que nous en donne l'Evangile, je me sens le coeur emû d'une reconnoissance, embrasé d'un amour, qu'un million de vos raffinemens Philosophiques n'exciteroient pas.

THEOCR.

Quand on suppose en Dieu une entiere *Apathie* il me paroît que l'on doit entendre seulement qu'il n'est susceptible d'aucune *Perturbation*; Car on ne peut s'empêcher de concevoir que certaines choses lui sont agréables, & que d'autres lui déplaisent; Et que signifie cela, si cela ne signifie pas des sentimens? La Ste Ecriture dit qu'il y a *joye au Ciel pour un seul Pecheur qui vient à s'amender* (s). Cela n'exprime-t-il pas un doux sentiment? Et quand on parle du Ciel en general, Dieu est il excepté? Il y a cent autres Passages, qui representent encore plus energiquement les mêmes affections, & les appliquent particulièrement à l'Etre suprême (t).

Par parité de raison il doit aussi y avoir au Ciel, & en Dieu lui même, une sorte de regret, ou de tristesse, pour les Pecheurs qui ne s'amendent point; Et la Ste Ecriture peint

(s) Luc. xv. 7.

(t) Psal. ciii. 13. cxlvii. 11. lxxxi. 14. Mich. vii. 18. Deuter. v. 29. xxxii. 29.

peint cette idée-là encore plus vivement que l'autre par tout, où elle nous parle de ses tendres compassions (u).

L' *Anthropologie* de l'Ecriture ne peut s'appliquer qu'à ces expressions, où elle semble prêter à l'Etre suprême ce qu'il y a en nous de materiel, d'imparfait, & d'irregulier. Si on l'étend plus loin ; Si on prétend que même de nos meilleures Facultez, de nos plus excellentes affections, nous ne pouvons rien inférer pour le connoître, c'en est fait ; Nous n'en avons plus d'idée ; Et nous voilà *sans Dieu, & sans esperance, au monde* (x).

Il est tard. Partons.

EUG.

Encore un mot — Ce que tu as dit du risque de tomber dans le néant occupe tout mon esprit — Un dernier Jugement ! — Une seconde Mort ! — Que de questions se présentent !

Supposé que cette seconde mort soit l'Annihilation, penfes tu, Théocrite, que la sentence sera exécutée sur les Impies au moment de leur resurrection ?

THEOCR.

(u) On peut citer à ce sujet tous les passages, qui expriment, & exaltent, la miséricorde de Dieu. Il y en a un très grand nombre. Mais voyez particulièrement Hsai. xlix. 15. Joël ii. 13. Lam. de Jerem. iii. 32, 33. Ezech. xxxiii. 11.

(x) Voyez Dublin Lit. Journal a Letter on Divine Analogy, Vol. II. Part I. Art. XII. p. 145.

THEOCR.

Je croirois que le *Jour*, comme parle l'Ecriture, c'est à dire le *Tems*, du Jugement sera d'une longue durée : Il faudra que chacun des Pecheurs impenitens soit convaincu qu'il n'est pas *qualifié* pour le séjour des Bienheureux ; Qu'il y seroit mecontent, & feroit souffrir les autres.

EUG.

Mais ne pourroit il point y avoir après la Resurrection un second, un troisieme, Essai, je veux dire quelque autre etat de Discipline ? Je ne suppose pas de nouveaux Essais à l'infini. Mais après les procedures, par lesquelles les Pecheurs impenitens seront convaincus de la droiture des Decisions du Juge suprême, pourquoi n'y auroit il pas un long intervalle de tems jusqu'à celui de ce *Retablissement* universel, par lequel Dieu sera *Tout en Tous* ?

Ces Pecheurs ne seroient pas d'abord irrevocablement condamnez à la destruction ; Dieu les relegueroit quelque part, & travailleroit encore à les r'amener ; Car enfin tant que le salut d'un homme est possible je crois que la bonté de Dieu le porte à lui fournir les moyens de se sauver. Sur les desseins de ce grand Dieu à cet egard rien de plus formel que les declarations de l'Ecriture. Vous diriez

diriez même qu'elles vont jusqu'à marquer une Redemption absolument totale (t). La seule exception donc, que l'on puisse raisonnablement admettre, regarde les Pecheurs d'une perversité incurable.

L'exil des Pecheurs non qualifiez pour le Paradis, impliqueroit des châtimens rigoureux, ou, en d'autres termes, une severe Discipline ; Et comme il n'est pas probable qu'une *Incorrigibilité absolue* soit un cas ordinaire, le nombre de ceux, que Dieu par sa bonté se verroit obligé d'anéantir, seroit apparemment très petit : Ainsi on auroit tout lieu d'espérer de trouver un jour dans le Paradis les Amis, qu'on n'y auroit pas rencontrés en arrivant.

PHIL.

Ne se pourroit il point aussi que pendant l'intervalle de tems entre notre Mort & notre Resurrection Dieu accordât à ceux qui ne sont pas d'une perversité sans remede des moyens de s'amender ? Nous avons remarqué qu'alors vraisemblablement ceux, dont la sanctification étoit bien avancée à l'heure de leur mort, se trouveront avec l'assistance de Dieu en état de continuer, & de perfectionner,

(y) Outre plusieurs Passages qui ont déjà été citez à ce sujet, voyez encore Coloss. i. 20. Eph. i. 9, 10. Rom ii. & v. Heb. ii.

tionner, l'ouvrage (z). Pourquoi ne conjecturerions nous donc pas que les moins avancez pourront profiter de ce tems-là ? Pourquoi n'admettrions nous pas ou ce nouvel expedient, ou celui d'Eugene, ou plustôt tous les deux ? Peut être même pourroit on en imaginer encore quelque'autre.

Cela repandroit de la lumiere sur l'obscurité où nous sommes par rapport aux Personnes, qui sont enlevées de la Terre à la fleur de l'age. Il faut sur-tout que Dieu se soit reservé une Oeconomie particuliere pour les Enfans, qui meurent dez le berceau. Je ne fai sur quel fondement on croit qu'ils vont au Ciel sans passer par un etat de Discipline. Non seulement cela me paroît incompatible avec le plan universel du Créateur, ou même avec la nature des choses : Mais ne voit on pas aussi qu'il y auroit de la partialité, j'oserois dire de la bisarrerie, à mettre un Enfant tout d'un coup en possession de la felicité celeste pendant que tant d'autres Mortels pour la mince prerogative de jouir un peu plus longtems d'une courte vie, qui en elle même est de très petite valeur, sont exposez à manquer leur salut ? ——— “ Mais, direz vous, “ la mort de cet Enfant est elle donc pour “ lui un Mal plustôt qu'un Bien ? ” ———

Ce

(z) Dial. III. vers la fin.

Ce ne sauroit être un Mal ; Car puisqu'en perdant la vie les jeunes Gens perdent en tout, ou en partie, l'Education spirituelle, qui leur convenoit sur la Terre, ils feroient, sans l'avoir mérité, une perte irréparable si Dieu permettoit qu'ils fussent à jamais destituez d'une Education pour le moins égale à la nôtre ; Et c'est ce qu'assurément il ne permettra point. Non, sur le Total de leur bonheur cette mort prématurée ne sauroit leur être désavantageuse. Je le redis de bon cœur après Eugene ——— Le Créateur infiniment bon, parfaitement impartial, ne voudra jamais retrancher à aucune de ses Créatures Intelligentes la moindre possibilité de parvenir à la béatitude éternelle ; Et j'ajoute qu'il y aura toujours une ample compensation pour tous les Maux, qu'elles pourront avoir soufferts sans se les être volontairement attirés.

THEOCR.

De pareilles pensées me frappent beaucoup, & me plaisent encore davantage : Elles semblent se deduire bien de ces Passages, qui expriment en general les charitables desseins du Créateur : Mais cela suffit il ? Ne faudroit il pas aussi montrer distinctement que l'on peut les concilier en detail, & par tout, avec la Ste Ecriture ?

Cela demanderoit une longue discussion.

CLEOB.

Vos reflexions me r'appellent un ouvrage, que je lus l'autre jour : C'est un Traité en quatorze Lettres sur l'Etat des Ames après la mort. Vous y trouverez des éclaircissements, qui peut être obtiendront votre approbation. Je n'adopte pas tout le système de l'Auteur ; Mais je pense qu'il a d'excellentes idées.

THEOCR.

Oh ! pour le coup, Adieu. Si nous voulions vous en croire nous passerions ici toute la nuit.

X. DIALOGUE.

PHILEMON, EUGENE, CLEOBULE, &
THEOCRITE.

CLEOB.

ALLONS, Théocrite, commence ta lecture. Tu as dit, & re-dit, que tous les Maux ; Maux corporels ; Maux de l'Esprit : Inconveniens de toutes les sortes, seront bannis du ciel ; Que rien n'y troublera,
notre

notre paix, n'y derangera notre bonheur. Il me semble que cela embrasse tout ; Ainsi j'impaiiente de savoir ce que tu entens par tes *Accessoires* (a).

THEOCR. [Il lit.]

Malgré l'étendue, & le detail, de mes reflexions dans cet Essai il y a des choses bien interessantes, que je n'ai fait qu'indiquer. Quelquefois je n'ai représenté notre félicité celeste que négativement, je veux dire par rapport seulement à l'exemption des Maux ; Et ces idées négatives ne frappent point comme une image positive du Bien dont on jouit par opposition à ce Mal, que l'on n'a plus sujet de craindre ; Par exemple, dire — *Je ne suis point exposé aux horreurs de la guerre* ne marque que foiblement l'état d'un homme, qui se trouve en sûreté, & qui réfléchit sur cet état. Quelquefois je n'ai pas assez appuyé sur le Contraste, que forme l'objet de quelques Maux placez vis-à-vis des Biens opposez ; Quelquefois je n'ai pas décrit assez amplement diverses douceurs, qui doivent nécessairement entrer dans le composé de notre béatitude ; En un mot, j'ai encore plusieurs reflexions à développer, plusieurs traits à ajouter au tableau. Suivant mon plan je vais vous les proposer sous l'idée d'*Accessoires*

Z z 3

cessoires

(a) Voyez ci-dessus IX. Dial. p. 340.

364 *Essai sur la Felicité*

cessoires à la felicité celeste : Et avant que de finir il sera bon d'y joindre encore quelques observations.

Au reste, en me servant de ce tiltre, ou de ce nom, d'*Accessoires* je ne sai si j'ai bien rencontré. Il embrasse ici des idées bien différentes. Les unes regardent des Biens négatifs, ou simplement une exemption de certains Maux : D'autres indiquent quelque chose de positif.

J'ai voulu renfermer tout cela sous une denomination generale : Mais au cas que ce terme ne convienne point, je crois que j'obtiendrai aisément l'indulgence de mes Lecteurs puisque j'ai soin d'avertir en quel sens, & à quel but, je l'employe.

Un premier, & grand, accessoire c'est notre Tranquillité, notre Sécurité. Ici bas l'idée de notre mortalité, & de notre assujettissement aux douleurs corporelles, nous accompagne par tout : C'en est assez pour avilir, souvent même pour anéantir, les plaisirs de la fleur de nos jours. On fait qu'à tout moment un accident peut nous ôter ce souffle de vie, & qu'à coup sûr au bout d'un court espace de tems, quelque heureusement qu'on échappe aux dangers, qui comme autant de fleches volent, pour ainsi dire, continuellement autour de nous, on tombera dans une triste decadence, & de là dans le goufre de la mort ; On le fait ; On en est absolument convaincu :

convaincu : Cela se presente frequemment, & malgré qu'on en ait. Les plaisirs, qui ne se trouvent que dans les nombreuses assemblees, ces plaisirs tumultueux, que la plupart des Hommes, faute de savoir mettre en oeuvre les mines de Felicité, qu'ils portent dans leur propre sein, ont la foiblesse, la folie, de rechercher avec le plus d'empressement, sont constamment accompagnez de divers dangers ; Et ceux là le sont encore davantage, qui demandent de violens exercices, & de ces voitures, par lesquelles l'art supplée à l'imperfection de notre force, & de notre agilité. D'ailleurs diverses incommoditez ne manquent pas de s'y joindre ; De sorte que le Mal-aise, & la Peur, affoiblissent extremement ces plaisirs, & souvent les metamorphosent en douleur. Mais le plus grand nombre de nos plaisirs fussent ils ce qu'ils ne sont point, bien vifs, & bien purs, que signifient après tout quatre jours de plaisirs !

Dans le Ciel plus rien à craindre ni des Elemens, ni de ces terribles Revolutions, Fleaux, Bouleversemens, Catastrophes, qui epouvantent ici bas, & detruisent, les Hommes : Plus rien à craindre de nos semblables, danger (soit dit à la honte eternelle du Genre humain) danger infiniment plus formidable, & plus frequent, que la Foudre, les Tempêtes, les Maladies contagieuses, les Tremblemens de Terre, les Tygres affamez, le

le venin des serpens, la fureur de l'Océan, & la voracité de ses monstres.

Si dans le Ciel il restoit quelque sorte de danger, ce ne pourroit être que celui des accidens. Mais il faut se souvenir de la difference infinie entre les Sentimens, les Dispositions, les Inclinations, des Hommes d'alors, & les Sentimens, les Dispositions, les Inclinations, des Hommes d'aujourd'hui. L'état present des choses fait qu'avec tous les soins possibles, on ne peut éviter de fâcheux accidens; Et outre cela les Hommes d'à present sont en general indiscrets, etourdis, durs, ne s'embarassant guere du Mal qu'ils peuvent faire. Sur ce pied-là est il etonnant que sans inimitié ils ne laissent pas de se traverser, de s'entrepousser, de se heurter, de s'estropier, les uns les autres? Est il etonnant que leur negligence occasionne divers maux, qu'un peu de précaution auroit prevenus? Même dans cette vie les accidens deviendroient extrêmement rares si les Hommes s'entr'aimoient comme ils le doivent: A plus forte raison de pareils Maux ne pourront guere avoir lieu dans un séjour, où l'ordre de la Nature sera tout autrement favorable, & où, encore une fois, tous nos Semblables seront de vrais Amis. S'inquieteroit on de la simple possibilité de quelques accidens, qui ne sauroient avoir de fâcheuses suites (b)?

Peu
ol (b) Voyez ci-dessus, Dial. III, p. 96.

Peu de Gens peut-être conçoivent bien toute la grandeur du plaisir d'une parfaite sécurité. Il faut remarquer qu'on ne sauroit en jouir sur la terre; Et c'est par cette raison-là que sans une meditation un peu soutenue, un peu approfondie, on ne peut se faire une juste idée de la satisfaction, de la joye, qui accompagnent la Tranquillité quand on reflexit attentivement sur une exemption absolue de tout danger. Je viens de dire que dans cette vie il est impossible de goûter ce plaisir-là. Cela pourra d'abord être pris pour un etrange Paradoxe. Rien n'est pourtant ni plus vrai, ni plus clair. " Mais " quoi, dira-t-on, est ce donc que nous sommes toujours dans la crainte ? " Non assurément : Au contraire la plupart des Hommes ont l'avantage de vivre sans peur lors même qu'ils sont menacez de divers Maux : Ils sont tranquilles, quoiqu'ils n'ayent pas sujet de l'être : Imprudence, manque de reflexion, stupidité, tout ce qu'il vous plaira, c'est par rapport à plusieurs sortes de maux, c'est réellement un grand Bien, un Bien sans lequel les Hommes seroient trop misérables : Et apparemment c'est pour leur conserver cet excellent Lenitif que le Créateur les a faits si amoureux du present, & si ignorans sur l'à-venir : Cependant ils ne jouissent point ; Ils ne sauroient jouir, de la Tranquillité, que j'ai en vue ; Cette Tranquillité raisonnée, qui
procède

procède de la consideration attentive d'un état de sèreté, que rien ne peut alterer. Comme un pareil état est impossible dans cette vie, il est evident que nous n'y saurions posséder cette sorte de Tranquilité, dont cet état peut seul être la source, & le fondement.

Pendant la plus grande partie de notre pelerinage sur la terre, il est vrai, nous n'éprouvons point le tourment de la peur. Je l'ai déjà marqué, si nous l'éprouvions très souvent, nous ne pourrions plus soutenir la vie : Mais tant s'en faut que nous puissions acquérir la Tranquilité, dont il s'agit, qu'au contraire dez le moment que nous raisonnons sur notre Tranquilité nous la trouvons si mal appuyée qu'aussi-tôt nous la perdons, & ne pouvons la recouvrer qu'en cessant de réfléchir. Je me porte très bien aujourd'hui : Suis-je assuré que je me porterai bien demain ? Ai-je un garant certain qu'en sortant de chez moi je ne ferai pas une cruelle chute ? Si j'envisageois tous les perils, qui me menacent à toute heure, sur quoi fonderois-je ma Tranquilité ?

S'il y en a une ici bas, qui soit à l'épreuve d'un rigoureux examen, c'est celle-là seulement qui ressemble un peu à la Felicité du Ciel, je veux dire celle, qui repose sur notre confiance aux soins de la Providence, & particulièrement sur ce Principe indubitable—

Que

Que toutes les fois que le Seigneur permet qu'un Mal atteigne un Homme sage, & vertueux, il ne le permet que dans la vue de lui procurer un plus grand Bien, parceque suivant les admirables arrangemens de sa Sagesse, & de sa Bonté, TOUTES CHOSES DOIVENT TOURNER A L'AVANTAGE DE CEUX QUI L'AIMENT (c).

Dans le Ciel, où les Maux ne feront plus ni nécessaires, ni utiles, la Raison, & la Vertu, banniront à pur, & à plein, toutes sortes d'inquietudes, indépendamment même de cette Constitution nouvelle, qui rendra les Douleurs, & la Mort, aussi contraires aux regles de la Nature que le seroient à présent l'Insensibilité, & l'Immortalité. Oui, la grande connoissance, que nous aurons de notre bon Dieu; Notre ardent Amour pour lui, & pour la Vertu; Voilà sur-tout ce qui nous assurera à jamais qu'il n'y a plus de perils pour nous; Voilà nos garants infailibles d'une continuation à toujours de ces plaisirs ineffables, dont sa main remplit le séjour de sa gloire.

Si à l'idée de votre propre sûreté vous ne joignez l'idée de la sûreté des Personnes, que vous chérissiez, ou des autres Biens extérieurs, dont vous faites cas, votre Tranquilité est extrêmement defectueuse. Telle est quel-

A a a quelquefois

(c) Rom. viii. 27.

quelquefois notre affection pour quelques uns de nos semblables que quand nous les voyons exposez à d'affreux dangers nous ferions de bon coeur un échange de notre douloureuse seûreté avec leur terrible situation.

Quant à nos inquietudes par rapport à d'autres Biens, encore qu'elles soient incomparablement moins vives, moins cruelles, elles mêlent pourtant beaucoup d'amertume à toutes les douceurs de la vie.

Dans le Ciel mes Amis, mes plus chers Amis, mon plus cher Ami, seront par tout comme moi auprès de notre grand Dieu dans une parfaite seûreté. Point de Mort ; Point de Douleurs pour eux non plus que pour moi ; Et par consequent point d'Abbatemens ; Point de ces changemens d'humeur, qui viennent de quelque derangement corporel : Et par consequent encore chez des Etres si sages, si bons, si bien constituez, point de bisarrerie ; Point d'incartades ; Point de trayers ; Point d'emportemens ; Point de rudesse : Un commerce toujours uni, toujours aisé : Autre sorte de seûreté d'un plus grand prix qu'on ne le croiroit d'abord.

Rien à craindre ni pour mon repos, ni pour ma reputation, ni pour ma joye. Point de Biens à perdre (d) : Ceux que je possède aujourd'hui je les retrouverai demain plus précieux, plus abondans.

Un

(d) Matth. vi. 20.

Un autre accessoire c'est celui du Progrès. J'en ai déjà parlé au long sans le faire envisager comme ici sous l'idée d'un Accessoire. J'ai tâché de faire voir que dans le Ciel les progrès auront lieu à l'égard de toutes les qualitez avantageuses tant du corps que de l'ame ; En un mot, à tous egards. Ce qui m'engage à en reparler ici c'est qu'à ce que j'en ai dit j'ai quelques observations à ajouter sur son importance.

Les deux Accessoires, que je viens de mentionner, sont si nécessaires à notre Felicité que sans eux les plus grands Biens deviendroient en partie des sources de Maux ; Et même sans la seûreté plus ces Biens seroient dignes de notre attachement plus deviendrait affligeant le Mal qui resulteroit de cette Privation. Rien n'est plus clair : Plus par exemple, vous imaginerez de delices dans une vie qui doit finir, plus vous sentirez que l'idée de sa perte en deviendra douloureuse.

La Privation du Progrès ne porteroit pas ses tristes effets au même degré : Mais cependant elle falsifieroit, troubleroit, anéantiroit peut être à la longue, presque toute notre joye.

Que l'on se r'appelle ici ce que j'ai avancé touchant les progrès en parlant de notre curiosité, & de nos connoissances^(e) : Tout ce-

A a a 2

(e) Dial. VI.

la est applicable à toutes les qualitez, tous les avantages, imaginables. Un etat fixe ne convient point à la Créature Intelligente. On n'a pas plustôt atteint un degré de bonheur, ou de perfection, qu'on aspire au degré prochain. Si on se trouvoit tout d'un coup arrêté par des barrieres eternelles, nos desirs nous tourmenteroient. L'esperance est toujours un Bien inestimable. Elle n'est pas seulement une excellente consolation dans nos Maux; Elle est encore le plus piquant assaisonnement de nos plus doux plaisirs. — On ne peut trop admirer l'étendue, & la delicateffe, des soins de Dieu pour notre Felicité: Tout ce qu'il y a en nous, & pour nous, de plus desirable se developpe, s'accroît, peu à peu: Nous avançons. Il nous semble à cause de l'impetuosité de nos desirs que nous avançons lentement; Mais nous avançons toujours. Cette impetuosité, fâcheuse ici bas, la brieveté de la vie, l'Incertitude des choses humaines, & nos propres foiblesses, la rendent excusable. Nous pouvons la ralentir; Mais non l'amortir entierement: Pas même peut être lui ôter tout excès.

Dans le Ciel elle ne nous troublera plus. Là nos desirs n'auront que ce degré d'ardeur, qui leur donne de la force; Et tous ces desirs par l'assurance de les voir un jour satisfaits seront autant de sentimens heureux. Au reste je parle ici de cette assurance com-

me

mé d'une vérité reconnue. J'ai déjà travaillé à l'établir (f) ; Et je remarque ici en passant qu'on doit la considérer comme un Accessoire qui vient bien à la suite du précédent. Après ce que j'en ai dit ailleurs il seroit superflu de m'arrêter davantage à faire voir combien il est considérable. Je reprends le fil de mes observations sur nos desirs :

Pour jouir d'un bonheur assorti à notre Nature (je l'ai déjà remarqué) il faut que nous desirions : Une situation sans desirs seroit insipide. Ce qui les rend ici bas douloureux c'est qu'il s'y mêle toujours de la crainte ; Et la crainte produit l'impatience. Bannissez la crainte : Donnez nous un grand pouvoir sur nous mêmes : Faites nous envisager 70 ans comme une portion presque imperceptible de notre durée ; Et nous ne nous impatienterons plus : Or c'est là ce qui nous arrivera dans le séjour de l'Immortalité.

Se trouver à l'abri de ces Maux de l'Esprit, qui viennent de nos pechez, c'est encore un grand Accessoire à notre Felicité. Pour en faire mieux connoître la valeur je vais ici ajouter quelques reflexions à ce que j'ai expressément marqué, ou distinctement insinué, ailleurs sur l'approbation de soi même, dont on jouira dans le Ciel, & sur l'Impeccabilité Morale, qu'on y aura contractée (g).

De

(f) Dial. VI. & VII.

(g) Voyez le IX. Dial.

374 *Essai sur la Felicité*

De tous les *Maux de l'Ame*, ou de l'*Espirit*, les plus accablans sont certainement ceux, que l'on designe par les remords de la conscience.

Outre cette aversion extreme, ce sentiment d'horreur, que nous avons naturellement pour tout ce qui est indigne de nous, c'est à dire contraire à nos *Goûts Moraux*, à nos bonnes affections, nous joignons constamment à l'idée du Vice celle de quelque Châtiment. Si ce n'est point l'idée d'un Châtiment proprement dit, ou d'une peine infligée, c'est du moins celle d'un Mal qui suit necessairement le Crime, soit d'un Mal positif, ou de la privation d'un Bien. De qu'un Homme sent qu'il s'est degradé, abruti, lui même ; Qu'il a fait quelque chose d'atroce, il est comme convaincu ou que quelque revers, quelque terrible aventure, quelque violente douleur, va tomber sur lui ; Ou du moins qu'il a éloigné, & peut être perdu pour jamais, un Bien, dont la jouissance est necessaire à son bonheur. Sans le secours de la repentance, & l'espoir de se réhabiliter, de regagner ses droits sur l'objet, qu'il a eu la folie, la fureur, de se ravir à lui même, il n'y pourroit tenir : Le desespoir s'empareroit de son ame. Voici une partie, & peut être la plus foible partie de son horrible soliloque : — “ Je
 “ pouvois, je devois, être Prince, & ne suis
 “ qu'un Bouvier : Je pouvois, je devois,
 m'elever

" m'élever à la dignité des Anges, & ne
 " suis qu'un vil Mortel : Je me suis rab-
 " baissé presque au rang des Brutes. —
 " Qu'on ne me menace point d'une destruc-
 " tion éternelle : Elle seroit un Bien en
 " comparaison de l'Enfer, qui brûle mon
 " coeur. Judas la cherchoit, cette conso-
 " lante destruction, quand il eut trahi son
 " cher Maître (b).

Quoiqu'il n'y ait que les vices les plus odi-
 eux, les crimes les plus noirs, qui puissent
 jeter l'ame dans ces angoisses inexprimables,
 cependant toutes sortes de vices, toutes sortes
 de pechez, y portent le trouble, la confusion,
 l'inquietude, à proportion du jugement, que
 l'on en fait soi même ; Et ce Jugement, il
 est impossible que nos plus subtiles illusions
 l'extenuent assez pour le rendre peu formi-
 dable.

Nous sommes ici bas environnez de ces
 dangereux Ennemis de notre Ame, que l'on
 nomme des Tentations. Quelque grand que
 puisse être l'avantage que nous avons rempor-
 té, & quelque assurez que nous soyons de la
 Victoire, nous avons encore à combattre :
 Nous sommes exposez à la surprise ; Et sou-
 vent, hélas ! l'Ennemi nous surprend. Peut
 être ne nous blesse-t-il que legerement ; Mais
 enfin il nous blesse : Nous vivons dans les
 alarmes

(b) Matt. xxvii. 3—5.

alarmes. Quelle aimable Tranquilité donc, quelle charmante Paix, quand telles seront nos heureuses circonstances, telles nos forces spirituelles, qu'au lieu de Tentations à craindre nous ne trouverons plus autour de nous que de quoi donner un agréable exercice à nos Vertus !

En voilà assez sur ce que j'ai appelé les Accessoires à notre bonheur celeste. Il me reste à faire encore quelques observations pour achever de nous donner une idée de ce glorieux état.

Une situation très inferieure à celle, que je viens de représenter paroîtroit à bien des Gens un Paradis très digne de tous nos vœux. Il est dans la Vie presente des momens tranquilles, agréables, heureux. Par exemple, lorsque par un beau jour, avec quelques Personnes choisies, loin de l'exécrable bruit des armes, entourés d'objets qui flattent nos sens, le coeur libre de reproches, & l'esprit débarrassé d'affaires incommodes, nous nous livrons à une conversation interessante, ou à une innocente joye, nous vivons, nous sommes contents. Ou bien lorsque dans une paisible, & riante, solitude nous rêvons sans contrainte selon le tour de notre genie, & l'espece de notre goût, ou choisissons quelque autre occupation favorite, nous possédons ce qu'il nous faut; Nous vivons, nous sommes contents.

Supposez

Supposez une entière sûreté : Ecartez le mélange ordinaire des Maux de cette Vie : Admettez une variété de plaisirs, & seulement de plaisirs mediocres, je veux dire de plaisirs qui n'excederoient pas ceux, que je viens d'indiquer : Supposez encore (car ceci est absolument requis) que nous n'eussions aucune promesse, ni même la moindre notion, d'une autre vie infiniment préférable à celle-ci : Enfin figurez vous qu'il fût à votre option, ou d'eterniser cet etat, ou de r'entrer dans le néant, peut être que traitant de chimere la juste crainte qu'au bout de quelques siecles le degout ne vous rendît malheureux vous prendriez avec empressement le parti de vivre ainsi.

Or s'il est vrai qu'avec le seul Accessoire d'une Tranquilité absolue, c'est à dire d'une exemption de tout Mal positif, & malgré l'impossibilité de divers progrès, que l'imperfection presente de la Nature humaine exclud necessairement, s'il est vrai, dis-je, que dans de pareilles circonstances une succession de plaisirs mediocres, la plupart les mêmes, & qui au bout d'un certain nombre d'années ne seroient absolument plus que des plaisirs repetez, peut composer un Paradis desirable, que ne devons nous point penser du Ciel, où le plus foible de nos plaisirs surpassera les plus touchans des plaisirs d'ici bas ; Où l'accessoire de la Tranquilité sera accompagné de celui d'un Progrès sans fin, & de celui de l'assurance

B b b

surance du succès dans nos travaux, dans nos études ; Où par conséquent nous nous attendrons à des Decorations toujours nouvelles, à des plaisirs toujours differens, toujours plus raffinez ; Et où par conséquent encore l'Eternité loin de pouvoir introduire le degout, & la langueur, ne fera que nous donner de notre Gloire, de notre Felicité, une jouissance toujours & plus ample, & plus exquise !

Les anciens Auteurs Payens, & en particulier les Poëtes, nous parlent de l'âge d'or, & nous donnent des descriptions de leurs Champs Elizées. Dans l'âge d'Or la simplicité des moeurs ; L'innocence ; La paix ; Un doux loisir ; Une fertilité naturelle par tout ; Un tems doux, & serein, sont les plus grands charmes de ce tableau : Dans les Champs Elizées les mêmes images un peu embellies ; Une exemption des besoins humilians du Genre humain sur la terre ; Quelques uns des plaisirs assortis à notre nature, comme, par exemple, ceux de la Musique, nous rendent un âge d'or un peu epuré, un peu raffiné. Ces fictions, quoique très defectueuses, touchent les plus insensibles.

Si vous en retranchez le *Petit*, le *Grossier*, l'*Imparfait*, que l'Or ne peut detacher de la peinture des objets, qui ressemblent trop à ce que nous connoissons ici bas ; Et si vous y ajoutez divers avantages, auxquels on n'a point pensé, ou que, faute d'avoir des idées assez

assez sublimes de la Divinité, & de ses desseins, ces Auteurs n'ont point representez avec leur éclat, & leur étendue, ces sortes de tableaux pourront être regardez comme un léger crayon de la félicité du Ciel dans ses commencemens.

Ce que la Ste Ecriture nous dit du jardin d'Eden, & l'état où l'on imagine que les hommes auroient été si ni notre Premier Pere, ni la Posterité, n'eût peché, présentent une image bien attrayante : Cependant on se tromperoit fort si on jugeoit qu'elle peut nous donner une juste idée du Paradis à-venir. L'Homme ici bas, même dans l'état d'innocence, & avec l'approbation du Très-haut, ne pourroit être qu'au berceau de sa grandeur, & de sa béatitude : Il y a une *Enfance* pour tous les Etres créez. Il doit donc y avoir aussi ce qu'on peut analogiquement appeller une *Adolescence* : Et puis les progrès des uns sont plus tardifs, ou plus foibles, que ceux des autres : Ainsi supposer que dans le Ciel le premier grade des plus petits de ses Habitans ne sera pas à plusieurs egards extrêmement superieur à ce qu'il pourroit y avoir de plus desirable dans un jardin d'Eden, c'est peut être supposer vrai : Mais dans un petit nombre de siècles tout l'emportera si éminemment sur ce que nous pouvons concevoir de plus délicieux, de plus glorieux, dans un Paradis terrestre qu'il ne peut nous

fervir à deviner seulement notre bonheur d'alors.

L'Homme innocent ne seroit qu'Homme : La terre ne seroit qu'un jardin. Quand même nous ne mourrions point, ce ne seroit pas dans ce Monde-ci que nous jouirions de l'immortalité : Cela ne se pourroit : Il n'y auroit point de place : Et puis confiner ici bas des Immortels ne repondroit nullement à la munificence du Tout-puissant. Pour nous faire donc posséder l'immortalité, & la posséder dignement, il faudroit qu'il nous transportât ailleurs ; Ou (ce qui revient au même) qu'il fît à notre Demeure divers aggrandissemens, & changemens.

Les Champs Elizées du Paganisme ne sont qu'un autre monde un peu moins imparfait que celui-ci dans sa perfection.

Il ne s'agit plus comme dans Eden, ou comme dans l'Elizée, il ne s'agit plus d'un bonheur etroittement limité ; D'un menu detail de joye ; De parcelles de béatitude, dont je fais aisément le calcul : C'est une joye, qui m'environne, qui me vient de toutes parts ; C'est une felicité vaste, immense, où je n'ai plus d'arithmetique pour le nombre de mes plaisirs ; Plus de mesures pour leur grandeur : Ce sont, en un mot, les effusions eternelles de la puissance, & de la gratuité, de l'Etre infini : Ce sont, selon la belle expression de St Paul, *les richesses incomprehenfibles*

comprehenfibles de Christ (i) : C'est un fejour, auquel on ne fauroit assigner des bornes : C'est l'Univers purgé, r'etabli, perfectionné, fuivant toute l'etendue, toute l'efficacite, des perfections de fon Créateur : Ce font des multitudes innombrables d'Êtres Intelligens, qui en fageffe, & en heureux sentimens, s'elevant continuellement vers la gloire, & la béatitude, de l'Être fuprême.

Voilà dans quelque detail ce que je conçois des Biens du Ciel. Je me flatte de n'avoir avancé fous le fceau de l'autorité Evangelique que des Propositions formellement contenues, ou clairement infinuées, dans les Ecrits facz ; Et à l'egard de mes conjectures, je crois avoir eu foïn de ne hazarder que celles, qui fondées fur les Attributs de Dieu ; Sur la nature des chofes en general, & en particulier fur la Constitution de la Créature humaine, & fa fituation dans ce monde, font d'une grande probabilité.

Pour rendre cet Effai plus complet je vais r'affembler les principaux traits du tableau difperfez ça & là ; Mettre ainfi tout à la fois fous les yeux ces merveilleux objets. Ce fera une recapitulation, un précis, de toutes mes observations, & reflexions, precedentes.

———Lecteur attentif, fi chacun de ces objets detaché des autres a pû vous frapper, j'efpere

(i) Ephes. iii. 8.

j'espere qu'un *Tout-ensemble* en vous r'appelant ce detail interessant, que vous n'avez vû qu'à plusieurs reprises, & en vous presentant l'harmonie, & le lustre, que chaque partie considerée separément ne sauroit avoir, produira un plus grand effet, fera sur votre esprit une impression plus vive, & plus durable.

Je suppose, mes Amis, qu'il faut garder cela pour une autre lecture.

PHIL.

Sans contredit.—Raisonnons un peu sur ce que nous avons entendu.

Il me semble, Théocrite, que tu aurois bien fait de paraphraser avec etendue plusieurs passages que tu as citez, & que tu devois inserer ceux qui me viennent dans l'esprit : Ils auroient puissamment confirmé les autres. La Ste Ecriture nous dit que nous serons faits *participans de la nature divine* ; Que nous porterons *l'image du Fils unique de Dieu* (k) ; Que nous sommes ses *Co-heritiers* (l) : Elle dit que les *Fideles* seront assis avec lui sur son *throne* (m). Après cela, sans doute, tant de sublimes conjectures que tu voudras : Assurément ceux-là ont tout à esperer, tout à attendre, qui sont *transformez de gloire en gloire*

(k) 2 Pierre i. 4. Rom. viii. 28. 1 Cor. xv. 49.

(l) Rom. viii. 17.

(m) Apocal. iii. 21. Voyez aussi ibid. xxi. 7.

gloire à l'image (n) de celui qui est assis à la droite de Dieu (o).

THEOCR.

J'y avois pensé. Il y auroit beaucoup à ajouter à mon Essai. Mais, je l'ai déjà dit, je crains la longueur : D'ailleurs je voudrois savoir un peu le goût du Public avant que de prendre la peine d'en faire un ouvrage plus ample & plus correct. S'il deplaît tel qu'il est, je desespérerois absolument de le faire approuver : Et s'il plaît, je ferai si encouragé que je me ferai un plaisir d'y remettre la main.

PHIL.

Tu nous as dit bien hardiment, Théocrite, qu'un état fixe, quoique très-beureux, ne convient point à la Créature Intelligente. Quand on n'applique cette idée qu'à des Etres imparfaits cela va le mieux du monde. La Proposition plaît d'abord, & ne paroît pas pouvoir nous mener à de terribles absurditez : Mais l'applique-t-on à l'Etre parfait, tout change de face. Si un état fixe, un état qui implique l'impossibilité du progrès, est un grand désavantage, il suivra de là que le premier des Etres Intelligens, l'Etre suprême, est dans

(n) 2 Cor. iii. 18.

(o) Matth. xx. 44. Marc xiv. 62. xvi. 19. Ephes. i.

dans une situation desavantageuse, une situation qui ne lui convient pas ; Car assurément elle est fixe, immuable : Tu m'avoueras qu'il seroit injurieux de lui imputer aucune diminution, aucune addition, en un mot, aucun changement quelconque en Bien, ou en Mal. Tu as ajouté que *si nous nous trouvions arrêtés par des barrières éternelles, nos desirs nous tourmenteroient ; Que l'esperance est toujours un Bien inestimable.* Cela servoit à développer, à appuyer, la Proposition : Or chacun de ces articles devient faux quand on l'applique à l'Etre suprême. Il est *arrêté par des barrières éternelles* ; Et cependant je suis bien sûr que tu ne diras pas qu'il a *des desirs qui le tourmentent* : L'esperance, que tu appelles un Bien si précieux, Dieu n'en est pas susceptible ; Et quoiqu'il manque de ce *piquant assaisonnement aux plaisirs* penses tu qu'il ne soit pas parfaitement heureux ?

THEOCR.

Il y a sur les perfections de Dieu un grand nombre d'idées si généralement établies qu'on n'oseroit presque proposer, je ne dis pas de les proscrire, ou de les affoiblir ; Mais seulement de les examiner, & qui pourtant aboutissent à d'étranges conclusions. Si l'on suppose que Dieu est dans un état absolument inalterable soit par rapport à lui même, soit par rapport à tous les Etres de l'Univers ;
Qu'il

Qu'il voit également le Passé, le Present, & l'A-venir; Qu'il a tout prévu, tout réglé, tout prédeterminé, de toute eternité, je ne comprends plus à quoi il peut s'occuper; Je n'ai plus aucune notion de son bonheur.

Il y a en Dieu impossibilité de progrès dans ses Facultez, & Attributs; Mais non à l'égard des Actes, ou Operations, de ces Attributs. Par exemple, Le Monde n'est pas éternel: Il y a donc eu un tems, où la Toutepuissance du Très-haut ne s'etoit point encore exercée par rapport à ce Monde. On peut concevoir ainsi une execution, & un developpement, à l'infini des desseins, ou projets, du Créateur; Et pour ce qui concerne les Etres Intelligens, & Moraux, & par conséquent libres, ces projets étant tous conditionnels, c'est à dire, dependant de la conduite de ces Etres essentiellement libres, admettront une diversité inconcevable de menagemens, d'expediens, d'accroissemens, pour les amener à l'état, que l'Etre suprême doit toujours avoir en vue, une félicité permanente, & progressive.

Un état fixe ne convient point à la Créature Intelligente: parcequ'elle est toujours loin de la perfection absolue. Mais Dieu étant absolument parfait n'a pas besoin de progrès, & par conséquent ne peut les désirer. Un Bien qui n'est un Bien qu'entant qu'il supplée à quelque défaut, ou remplit

quelque besoin, n'est pas un Bien pour un Etre, à qui rien ne manque, & ne sauroit manquer.

Mais si la perfection absolue, & fixe de toute eternité, implique evidemment une Immutabilité à toute rigueur dans les qualitez, ou attributs, du Créateur elle ne va point à la même conclusion par rapport à ce qui se passe en lui à l'occasion de ses Créatures. Ici je crois qu'il faut introduire toutes les impressions, que peut faire sur un Etre sage, & bon, une variété infinie d'evenemens. Sur ce pied là il ne change pas pour ses créatures : Mais ses Créatures en changeant excitent en lui des sentimens d'approbation, ou de desapprobation ; D'agrément, ou de déplaisir, & quelque chose d'analogue à de charitables craintes, à de genereux desirs. Cela l'engage à veiller constamment à l'exécution de ses vastes projets : Il fera venir l'heureux moment, où la multitude innombrable de ceux, qui ne se seront point attiré une perdition sans retour, commenceront au Ciel la carrière de leurs progrès à l'infini dans la gloire, & dans la béatitude. Il n'y aura qu'un court espace de tems pour l'indignation : Après cela, la felicité devenue universelle, & assurée, l'Eternel se complaira à jamais dans ses oeuvres (p).

Il

(p) Voyez 2 Pierre iii. 13. Apocal. xxi. 1. 1 Cor. xv. 24.—28.

Il me semble, comme à Cléobule (q), qu'une Pré-science absolue emporte des Décrets absolus, & détruit toute idée d'Occupation & de Gouvernement : Au lieu que si nous supposons qu'une telle Pré-science est incompatible avec la nature même des Etres libres, & que par conséquent Dieu ne prévoit qu'autant qu'elle le permet, nous concevons aussitôt qu'il agit suivant les diverses occurrences occasionnées par le précieux don qu'il leur a fait de la Liberté ; Nous le verrons travaillant continuellement, & par des moyens innombrables, à leur procurer toute la félicité, dont ils sont susceptibles. Ils ont le pouvoir de frustrer les genereux projets. Leur donner ce pouvoir (nous l'avons déjà remarqué) c'étoit le plus admirable effet de son Desintéressement, & de sa Bonté ; Mais il s'agit d'empêcher qu'ils n'en abusent à leur propre ruine ; Il s'agit de les conduire au bonheur comme s'ils y venoient d'eux mêmes : Voilà pour lui autant de sources de plaisirs Intellectuels, & Moraux, qu'il y a de Créatures Intelligentes. Plus d'état fixe, qui exclue de sa Béatitude le Progrès, & l'Espérance : Voilà pour lui des Progrès par les progrès volontaires de ses Enfants : Voilà des Desirs, & par conséquent *Esperance*, ou quelque chose d'analogue.

C c c 2

Je

(q) Ci dessus Dial. VI. vers la fin.

Je ne decouvre point par où de pareilles idées pourroient lui être injurieuses. On n'a qu'à me le faire appercevoir, & j'y renonce à l'instant; Car j'ai pour lui la Veneration la plus profonde. Tout ce que j'envisage comme appartenant necessairement à la souveraine perfection, je le lui attribue aussitôt, bien persuadé qu'en cela je ne saurois me tromper. Il peut y avoir de l'erreur dans mes conceptions; Mais dans mes desseins, dans mes volontez, dans mes efforts, pour le connoître, & le représenter, tout est droit, tout est *selon pieté*.

EUG.

A quoi bon nous dire cela? Nous le savions. La bonne foi, qui regne dans tes heresies, doit te mettre à couvert de tout blame. Au reste, tu pourrois bien me rendre un peu heretique aussi: Je suis tout disposé à juger qu'à force d'*alambiquer* les perfections du Très-haut, & de subtiliser son *Apathie* (r), on court grand risque de donner dans le Galimatias, ou dans la Chimere; Et si je n'adopte certaines notions, & même certaines paroles, consacrées par le Temps, & par la Multitude, me voilà heretique comme toi.

THEOCR.

(r) Voyez IX. Dial. p. 276, 277.

THEOCR.

Je le confesse, mes Amis, mon Apologie étoit de trop ; Mais de l'abondance du coeur la bouche dit, & souvent reedit. Je reviens à toi, Philemon : — Après tout dans ce que j'ai lû touchant la *Beatitude* il ne s'agit pas de celle de Dieu : Il s'agit de la nôtre ; Et si mes Propositions sont vraies, que faut il de plus ? Elles demeureront telles malgré les difficultez, qu'elles pourroient faire naître sur tout autre sujet.

— PHIL.

Encore un mot sur un autre endroit de ton Essai. Tu as dit que la *nouvelle Constitution*, que Dieu etablira dans le Ciel, rendra les Douleurs, & la Mort, aussi contraires aux Regles de la Nature que le sont à présent l'Insensibilité & l'Immortalité (1). Je ne vois pas pourquoi après le renouvellement de toutes choses les Douleurs, & la Mort, seroient d'une impossibilité physique : Je croirois plutôt que non seulement le bonheur, & les progrès des Bien-heureux dans toutes sortes de grandes connoissances, & d'excellentes qualitez, mais même leur exemption de tout Mal corporel aussi bien que de tout mal spirituel, & leur immortalité, seront selon le plan
eternel

(1) Ci-dessus, p. 286.

eternel de Dieu, ou l'ordre immuable des choses, les fruits de la sanctification; De même que selon ce plan, selon cet ordre, la misère, & la mort, sont les suites de la corruption morale. Ainsi avec une *possibilité physique* de périr il y auroit toujours pour tous les Bien-heureux une *impossibilité morale*; Et par là l'Oeconomie nécessaire pour conserver tous les plaisirs de l'Agence, ou du Moi, subsisteroit éternellement à tous égards, ou dans toute l'étendue imaginable.

Les expressions de l'Ecriture — *Les Justes iront à la vie éternelle* — — *Ce corruptible revetira l'incorruption, ou l'incorruptibilité* — — *A celui qui vaincra je donnerai à manger de l'arbre de vie, qui est au milieu du Paradis de Dieu*, & autres expressions semblables (1), marquent bien distinctement que suivant les loix de la Nature d'alors, ou suivant ce nouvel Ordre, ce nouvel Etablissement, des choses, nous pourrions par des moyens faciles, & agréables, conserver éternellement notre vie, & notre santé; Mais elles n'emportent pas une impossibilité absolue, & physique, de perdre l'une, & l'autre.

De plus, Théocrite, tu as remarqué qu'il est de la nature de tout corps, au moins de tout corps organisé, de pouvoir s'user, se déranger

(1) Dan. xii. 2. Matt. xxv. 46. Jean v. 29. 1 Cor. xv. 43, & 54. Apocal. ii. 7, 10, 11, 17. Ibid. xxi. 6.

ranger par un choc (u). Tu en as conclu qu'il falloit concevoir dans le Ciel quelque expedient pour conserver, ou reparer, le corps, que nous y aurons. Cela n'implique-t-il pas evidemment une possibilité physique de dissolution ? D'ailleurs l'impossibilité Morale suffit ; Et elle a certainement quelque chose de plus flatteur.

THEOCR.

Je pense que tu as raison. Je pourrai donc ou retrancher cet endroit-là, ou y ajouter ton raisonnement par voye de correctif.

CLÉOB.

Tout comme il vous plaira : La question me paroît de très peu de consequence. Quand même nous serions *Physiquement* immortels, & invulnérables, nous n'en serions pas moins heureux ; Car dans ce qui se feroit pour notre felicité il y auroit toujours assez du nôtre. Eugene s'est recrié contre les *Subtilisateurs*. Peut-être, mes Amis, ne feriez vous pas mal de vous r'appeller ses reflexions, & d'en profiter. Je vous devois un coup de bec : Le voilà. Il est tems de nous separer. Adieu.

(u) Dial. II. & III.

XI. & Dernier DIALOGUE.

PHILEMON, EUGENE, CLEOBULE, &
THEOCRITE.

THEOCR.

VOUS vous souvenez, sans doute, mes Amis, que j'ai à présent à r'assembler les principaux traits du tableau dispersez cà & là ; A mettre ainsi tout à la fois sous les yeux ces merveilleux objets. Ceci ne sera donc qu'une Recapitulation, un Extrait, de toutes mes Observations, & Reflexions, precedentes. Je me flatte que ce *Tout-ensemble* fera plus d'effet ; Ou dumoins qu'il fera quelque plaisir au Lecteur en lui r'appellant les endroits les plus interessans, & en les lui presentant degagez de toute discussion.

CLEOB.

Je crois que tu as raison. Tu ne nous as montré ton Ciel que par morceaux : Il sera bon de voir les choses les unes auprès des autres, & chacune en sa place.

EUG.

Affurément les importantes veritez, les grandes conjectures, une fois etablies, on sera bien

bien aise de les passer en revue une seconde fois, & sans la fatigue de l'attention, que requierent les raisonnemens.

PHIL.

Nous sommes tous d'accord sur l'utilité de ton Extrait. Commence ta lecture.

THEOCR. [*Il lit.*]

Ici bas il y a de fâcheuses infirmités, des desavantages réels, attachez à notre corps. Ces infirmités, ces desavantages, viennent avec nous au Monde, & ne nous quittent qu'avec la Vie.

Nos Facultés corporelles, nos Sens, ont des imperfections. Il en résulte nécessairement divers inconveniens positifs.

Enfin nous sommes sujets aux maladies, aux douleurs, à la décadence : Notre Corps s'use, se déränge, se dissout : Nous mourons : Cela est inevitable.

Les fâcheuses infirmités, les desavantages inseparables de notre Constitution présente, sont : — Les désagréables suites de la Nourriture, & le Sommeil.

Les Effets de ces Infirmités sont fréquens, incommodés : Le sommeil est une espèce de mort periodique, une interruption à la Pensée, & au Sentiment.

Nos Facultés corporelles, quand nous les comparons aux Facultés du même Genre

D d d

dans

dans d'autres Animaux, & sur-tout quand nous considerons le degre de perfection, auquel le Créateur pourroit porter ou ces mêmes Facultez, ou des Facultez analogues, nous paroissent d'une imperfection bien humiliante.

Les inconveniens positifs, qui resultent de cette imperfection, & de la nature des Etres, qui nous environnent, ont lieu presque à toute heure. Nous nous mouvons avec lenteur : Nous ne saurions nous transporter un peu loin sans embarras, sans lassitude : Pour employer utilement notre souplesse, notre agilité, notre force, il faut que nous subissions des travaux, des peines, que l'on peut souvent appeller des *Maux*.

Nos Sens aussi sont bien defectueux : Il est des Saisons, des tems, & bien des heures, où l'Art ne sauroit suppléer à plein au defect de la lumiere du Soleil ; Et souvent cette lumiere, qui nous est si utile eblouit, affoiblit, nos yeux. La necessité, où nous nous trouvons de reparer par notre industrie ce qui manque à nos Facultez, & à nos Sens, demontre leur imperfection, & nous fait desirer quelque chose d'analogue, qui ne soit point sujet à toutes ces incommoditez.

Si le Goût, & l'Odorat, nous fournissent un grand nombre d'agréables Sensations par la multiplicité des favorables objets, qui les excitent, il arrive souvent que
des

des objets contraires produisent un effet opposé. La disposition présente des choses amène de pareils désagréments inévitablement, & fréquemment. Mais ce ne sont là que des riens en comparaison des Maladies, des Douleurs, de la Décadence de notre Corps, & de sa Mortalité. Voilà les grands Maux, qui sans l'addition d'aucun autre Mal peuvent faire de ce Monde présent une *Vallée de misères*.

Dans le Ciel nous serons affranchis de toutes ces infirmités naturelles, que j'ai appelées de fâcheuses sujétions. *Les Viandes sont pour le Ventre, & le Ventre est pour les Viandes ; Mais Dieu détruira l'un, & l'autre*, dit St. Paul (a).

S'il faut supposer des moyens de conserver, de réparer, de perfectionner, nos corps immortels, ces moyens seront, sans doute, si aises, si prompts, si commodes, qu'on ne pourra les regarder comme des inconvéniens : Peut être même seront ils si agréables qu'ils entreront dans le composé de notre Béatitude.

Le sommeil alors loin de nous être utile deviendrait en quelque sorte une usurpation des droits de l'Immortalité : Ce serait autant de retranché sur une délicieuse existence. Nos corps donc, quoique délicatement, ou finement, organisez, subsisteront dans le

D d d 2 même

(a) 1 Cor. vi. 13.

même état, ou se r'établiront très promptement, & se perfectionneront de plus en plus, sans avoir besoin pour cela d'un usage embarrassant de quelque matiere externe, ou d'aucun intervalle de repos.

Nous pourrions nous transporter d'un lieu à un autre avec une facilité, & une vitesse, qui peut être surpassera tout ce que nous connoissons ici bas de la Faculté Loco-motive: Nous aurons les moyens les plus commodes, & les plus nombreux, pour vaincre la resistance des Corps. Telles seront, en un mot, notre agilité, notre adresse, & notre force, que nos travaux d'alors n'auront que ce doux degré de peine, qui dans bien des cas fait du travail un plaisir.

Nous aurons des Sensations de toutes les especes, non seulement de celles qui servent principalement à nous procurer la connoissance des objets, mais aussi de celles, qui ne servent qu'à nos plaisirs: Il y en aura de semblables, ou analogues, à celles d'ici bas: Celles là seulement en seront retranchées, qui ne sont faites que pour la vie présente; Et apparemment en leur place le Créateur en substituera un grand nombre d'autres, dont nous ne pouvons à present avoir aucune idée.

Il faudra necessairement, par exemple, que nous ayons un Sens analogue à la Vue; Mais, sans doute, il sera tout autrement parfait

fait que notre Vue d'à present ; Et ce qu'il y aura alors de semblable, ou d'analogue, à la lumière de ce monde, sera invariable, éternel. A des Créatures, qui ne dorment jamais, il ne faut point de nuit. Ce sera une lumière pure, égale, d'un éclat perpétuel, & dont nos yeux pourtant, alors faits exprès pour elle, ne seront ni éblouis, ni fatiguez. De même à l'égard de l'Ouïe, nous aurons aussi un sens analogue : Ce qui aujourd'hui nous procure le doux sentiment, & l'agréable idée, des sons accordans, harmonieux, ne doit point être détruit. Par la munificence infinie du Très-haut tout ce qui est si noble, si beau, si convenable à des Etres, qu'il a douez d'Intelligence, qu'il a rendus susceptibles de tant de sentimens exquis, sera infailliblement augmenté, perfectionné.

Quant aux sensations de toute autre espece, nous serons environnez d'objets propres à les exciter. Tout inferieurs que de pareils plaisirs nous paroîtront alors à des plaisirs plus dignes de l'excellence de notre nature, ils ne laisseront pas que d'aider à compléter notre bonheur.

Ces Sensations, quelque nombreuses, quelque variées, qu'elles puissent être, n'ébranleront point l'admirable constitution de nos corps celestes.

Outre

Outre le plaisir, qu'elles nous feront par elles mêmes, elles serviront à donner prise, pour ainsi dire, à une multitude de ces aimable attentions, de ces soins obligeans, qui cimentent, qui animent, l'affection mutuelle.

Toujours soumises à notre Entendement epuré; Hors de toute concurrence avec nos Goûts Moraux; Purgées de tout leur venin, loin de nous jeter encore comme ici bas dans de honteux ecarts, elles ne feront que repandre un doux assaisonnement sur nos genereuses actions, multiplier, diversifier, les agrémens de la Societé.

Outre ce que je viens de dire des Sensations, il est à remarquer qu'il y a un etat, qui n'a du rapport à aucun de nos Sens en particulier, mais qui les favorise tous: C'est cet etat d'une *aise* complete, où l'on se trouve lorsqu'on jouit d'une santé entiere, & qu'aucune intemperie de l'air, aucun Insecte, aucun des corps, qui environnent le nôtre, ne nous causent la moindre incommodité, & qu'au contraire tout conspire à nous flatter, à nous plaire: C'est plus qu'une simple tranquillité: Ce n'est pas du moins une tranquillité fade: Encore que l'on ne fasse pas attention à tel, ou tel, objet qui pourroit frapper agréablement quelqu'un de nos sens en particulier, on goûte un plaisir general, qui sans être vif a quelque chose de bien doux.

Nous

Nous devons supposer dans le Ciel un état analogue, mais très supérieur, à toute situation de cette nature, que l'on peut acquérir dans le monde présent.

Les Maladies, les Douleurs, la Decadence de notre corps, & sa Mortalité, sont les grands Maux de la vie terrestre, des Maux, dont toute notre sagesse ne peut nous garantir : Et ces Maux-là nous en ferons entièrement delivrez.

Aujourd'hui les Maladies, les Douleurs, traversent frequemment nos plus agréables, nos plus utiles, occupations, nos plaisirs les plus chers. Alors plus de ces tristes obstacles, plus de ces affligeantes interruptions : Nous serons entièrement à nous mêmes : Nous serons possesseurs à plein de tous nos Biens.

A present l'affoiblissement inevitable de nos Facultez, de nos Sens, nous reduit à un état de langueur, d'ennui. Alors dans une jeunesse éternelle, & à la faveur d'un accroissement continuel de nos Facultez, & de nos Goûts, nos plaisirs s'affermiront, & feront toujours de nouveaux progrès en vivacité, & en étendue.

Ce que j'ai dit jusqu'à present se rapporte tout à ces Avantages, ces Biens, ou ces Plaisirs, que je nomme Avantages, & Plaisirs, du Corps pour les distinguer de ceux qui supposent les Affections Morales, & la Reflexion.

flexion. Ces derniers, que je nomme particulièrement les Biens, ou les Plaisirs, de l'Ame, sont d'un tout autre Ordre, d'un tout autre Prix. Ainsi notre Ame dans le Ciel auprès de notre bon Dieu parmi les saints glorifiez va nous presenter cette partie du tableau, qui est infiniment plus auguste, & plus attrayante, que l'autre.

Avant que de l'etaler il est necessaire de vous y preparer par quelques observations qui seront comme des regles pour la placer dans son jour.

Quand on compare avec quelque exactitude les plaisirs Intellectuels, & Moraux, avec ceux des Sens on est surpris de trouver que ces derniers font un si petit article de notre Felicité qu'à peine meritent ils d'être mis en ligne de compte ; Et (ce qui est bien singulier, bien digne de remarque) le fort de leur valeur, la seule chose, qui rend un grand nombre d'hommes si affollez de ces foibles plaisirs, c'est qu'en mille occasions ils servent de mobile aux plaisirs Intellectuels, & Moraux. En general les prodigieux ecarts, où les hommes se jettent, les honteux excès, auxquels ils s'abandonnent, ont pour cause, non les Sens, comme on se le figure, faute d'observer les choses avec attention, mais la plus excellente de nos Facultez, celle de l'Agence, & les plus beaux Sentimens, savoir, le desir de s'élever, les affections genereuses, &

& sociales. Les Libertins se trompent sur les Objets de leur Felicité: C'est par les plaisirs Intellectuels, & Moraux, que même les plus abrutis la cherchent sans s'en appercevoir. Les plaisirs des Sens sont par eux mêmes si peu capables de la leur procurer que les y reduire feroit les plonger dans un etat deplorable.

Ainsi la perte de ces sortes de plaisirs, s'il falloit les perdre, devoit peu nous toucher, n'étoit qu'entre les mains de la sagesse ils deviennent des Instrumens, ou, comme je les ai déjà appelez, des occasions, des Mobiles, de plusieurs sentimens dignes de nous, dignes même des Habitans du Ciel. Certainement ce sont les plaisirs Intellectuels, & Moraux, qui forment les grandes sources, la Baze, l'Essentiel, de notre béatitude.

C'est sur ce pied-là que nous devons considérer notre etat dans le séjour de l'Immortalité: C'est avec cette favorable prevention que nous devons y envisager les Biens de l'Ame.

Commençons par les plaisirs Intellectuels.

Les idées de ces plaisirs sont renfermées dans les idées générales d'*apprendre*, & de *savoir*. Ce sont, & ce seront éternellement, des actes volontaires de notre Intelligence. Une science infuse ne nous contenteroit point.

Sans l'affaïsonnement de l'Agence, ou du Moi, nous ne goûterions que très imparfaite-

E e e

ment

ment, tres foiblement, le plaisir de satisfaire notre curiosité, ce vif desir de connoître, qui est né avec nous.

Les divers inconveniens, qui dans ce Monde-ci troublent, derangent, l'acquisition des Connoissances, & en retardent les progrès, seront bannis du Ciel. Là les travaux necessaires ne seront point rebuttans par le trop de labeur : Là nos Facultez, Talens, secours, auront toujours une exacte proportion avec l'objet, qu'il s'agira de decouvrir : Là une ferme esperance de reüssir dans nos curieuses entreprises nous facilitera les choses à ce point précis, où l'Etude, même l'Etude la plus appliquée, devient un plaisir : Là rien contre notre gré n'interrompra le cours de nos occupations : Là pour fournir à notre avide curiosité, à cet appetit vorant qui renaît sans cesse, nous entreverrons dans le vaste Magasin de l'Univers, dans les profondeurs de l'infini, des provisions qui ne pourront jamais être epuïsées : Là enfin aussi assurez d'une durée eternelle que nous le serons de l'existence de notre Créateur, & même de la nôtre, nous n'aurons pas à craindre qu'aucun obstacle dans l'univers puisse jamais borner cette admirable carrière de magnifiques connoissances, & de rapides progrès.

L'Etre suprême est, & sera toujours, le premier, le grand objet de nos Meditations.

Ici

Ici bas nous ne le voyons qu'obscurément : Mais alors nous le verrons *face à face* ; Oui nous le connoîtrons avec une force, une facilité, une netteté de conception, infiniment supérieures à tout ce que le plus sublime génie peut espérer ici bas de la plus longue Etude. Les attributs de Dieu ; Et puis les merveilles innombrables de la création ; La conduite de la Providence ; Les grands desseins du Très-haut, tous ces objets si beaux, si variez, si grands, & dans l'Etude desquels nous sentons ici bas à tout moment la faiblesse de notre Intelligence, se montreront dans tout leur éclat : En Dieu, & par lui, nous verrons ce qu'à présent *oeuil ne sauroit voir* ; Nous entendrons ce qu'à présent *oreille ne peut ouïr* ; Notre ame recevra ce qu'à présent *elle ne peut recevoir*.

Cette vaste connoissance ne s'arrêtera point à une glorieuse speculation. Le sentiment de l'admiration, quelque vif que vous le supposez, sera peut-être un des moindres de ces sentimens délicieux, que nos decouvertes exciteront en abondance.

En voilà assez sur les plaisirs Intellectuels. Je passe aux autres plaisirs de l'Ame.

Il y a de tous sentimens trois sources generales : — Dieu — Nos semblables — Et nous mêmes.

A l'aspect de l'immense thresor de plaisirs, dont Dieu nous aura mis en possession, notre

admiration multipliée à l'infini nous agitera de mille mouvemens de reconnoissance, & d'amour. Par le souvenir du Passé ces obscuritez, ces Maux, sans nombre qui m'avoient tant de fois confondu, tourmenté, & qui ne pourront plus subsister que dans ma memoire, serviront admirablement à relever le prix de mon bonheur, à m'en donner une jouissance exquise : Tout, jusqu'à cette severité apparente, qui nous etonne, & nous inquiette, tant sur la terre, tout dans la conduite passée de notre Pere celeste, nous decouvrira clairement, demonstrativement, qu'il n'y avoit que des soins genereux, des traits d'une prudence consommée, des moyens d'une subtilité à present inconcevable, pour nous guider, nous engager, nous pousser, insensiblement à la béatitude, & pour animer nos plus doux sentimens à ce degre précis, au dessous duquel il manqueroit quelque chose à la felicité, dont nous sommes, ou pouvons devenir, susceptibles. Le retour à Dieu à chaque article de cette precieuse revue elevera dans notre ame des ravissmens, dont à present nos plus heureuses experiences dans la pieté ne peuvent nous donner qu'une legere idée.

Si nous etions toujours Sages, & Vertueux, nous goûterions très purement dez cette vie la joye d'aimer notre bon Dieu ; Mais les plus avancez dans la sanctification ont toujours divers reproches à se faire : La honte,
&

& la frayeur, voilà principalement ce qui refroidit ce glorieux amour, & mêle beaucoup d'amertume à ses ineffables douceurs.

Dans le Ciel ce grand obstacle sera détruit : Dieu ayant une dernière fois, & pour toujours, mis arriere de lui toutes nos folies, toutes nos iniquitez ; Ayant accepté notre sincere repentance, & nos foibles efforts, voudra bien au moment de notre entrée dans le séjour de sa gloire prévenir par tous les temoignages de son affection paternelle tout ce qui pourroit encore nous troubler : Il ne nous laissera pas le tems (pour ainsi dire) de r'amener dans nos ames des sentimens douloureux, que sa bonté infinie veut bannir aux siècles des siècles.

De nos reflexions sur le Passé nous procederons naturellement à envisager le sort, qui nous est réservé dans l'A-venir ; Et de tout ce qui nous sera arrivé dans ce monde, mais sur-tout de notre bonheur d'alors, nous deduirons à-coup-seûr des consequences prophetiques : Delectable anticipation des degrez de gloire, & de felicité, que nous ne possederons pas encore.

Etre ainsi dans le *port du salut* c'est une situation, dont nous ne pouvons guere à present concevoir tous les charmes parcequ'ici bas il n'y a rien qui en approche.

Placez auprès de Dieu ; Honorez de son approbation ; Ravis de son amour pour nous,
&

& du nôtre pour lui, nous verrons par tout naître la felicité & pour nous, & pour nos semblables : Tout nous r'amenera à lui en nous traçant par tout les soins continuels de sa bonté. Nous verrons en lui, & dans l'aspect de toutes choses, le grand plan d'une Béatitude universelle ; D'une Béatitude qui s'étend, qui croît, incessamment.

Selon la belle, & juste, expression de St Paul Dieu sera *Tout en Tous*. Lui, qui a formé nos coeurs, qui en connoît tous les replis, tous les mouvemens, qui seul par consequent sait en faire jouer à plein tous les ressorts, quel concours de plaisirs n'y portera-t-il pas ! Quelle variété, quelle délicatesse, quelle vehemence, ne créera-t-il pas dans nos heureux sentimens ! Soit en se montrant à nous à visage decouvert, ou en nous parlant bouche à bouche, c'est à dire en se communiquant à nous sans reserve à proportion de notre capacité ; Soit en donnant occasion à notre liberté, à notre Intelligence, à nos affections, de s'exercer selon nos souhaits, & pour notre plus grand Bien : Il remplira notre ame entiere : Elle sera comme inondée de la joye, que repandra dans tout l'Univers sa presence adorable : Tout ce qu'il y a de plus doux, de plus ravissant, dans l'Admiration, dans la Reconnoissance, dans l'Amour, dans la Confiance, dans l'esperance, ou plustôt l'assurance de voir un
jour

jour accomplis tous les genereux desirs, que forme un coeur magnanime, un coeur plein de l'affection fraternelle ; Dans la contemplation d'une diversité infinie d'Objets, de Biens, tous tôt, ou tard, à notre portée, tous faits pour nous, tous propres à contribuer par quelque endroit à nos plaisirs ; Enfin dans l'idée d'un accroissement de grandeur, & de félicité, à jamais, tout cela nous le possédons, nous le goûterons, sans mélange, & avec une vivacité, une force de sentiment, que nous n'avons point, & ne pouvons avoir, ici bas.

Nos Semblables, ou d'autres Créatures Intelligentes, forment une seconde source de nos sentimens.

Nous sommes faits pour la société. Sans elle les autres agrémens de la vie deviendroient insipides. Mais dans ce monde-ci les Travers d'esprit, les Vices, des autres, & nos propres Défauts, dérangent, corrompent, nos affections naturelles. La plupart perdent presque l'idée du plaisir pur d'aimer : Encore plus laisse-t-on deperir celui de désirer le Bien d'autrui sans autre vue que ce Bien-là.

Mais ceux-là même qui se sont presque tout resserrez dans leur propre Individu, & laissent languir dans une profonde lethargie leurs affections genereuses, & sociales, ceux-là même les reveilleroient, leur donneroient bien-tôt une vigueur inconnue, si tout à coup ils se corrigeoient eux mêmes, & trouvoient

en

en même tems tous les autres hommes devenus réellement estimables, & aimables. Ce sera-là notre cas dans le Ciel : Nous serons assurez de rencontrer dans chacun des Bien-heureux précisément toutes les dispositions, toutes les affections, que nous voudrions qu'on eût pour nous. Nous portons tous en nous mêmes un desir naturel d'être estimez, & aimez : Et là nous serons assurez de l'être : Le reciproque y sera infail-
lible.

Ici bas un conflict d'interêts ; Une multitude d'incidens, de mesentendus, d'obscuritez par rapport aux sentimens d'autrui envers nous ; De difficultez dans nos affaires ; En un mot, une infinité de circonstances, detruisent une affection mutuelle, ou la rendent foible, partiiale ; La bornent á un petit nombre d'Objets.

Là toutes les circonstances favoriseront cette douce affection. Fortifiée par nos progrès en Connoissances, en Vertus, en aimables Sentimens ; Animée par la presence de notre Pere celeste, notre Pere commun ; Encouragée par tous les motifs imaginables ; Libre de tout empêchement ; A l'abri de toute froideur, elle sera pour tous les Habitans du Ciel plus ferme, plus touchante, que ne l'est aujourd'hui celle que nous avons pour un Ami intime. Nous aimerons un nombre innombrable d'Amis sans que l'un
derobe

derobe rien aux sentimens, qui seront dûs à l'autre.

Je ne dis pas que nous les aimerons tous également : Cela n'est pas necessaire : Aussi ne pensé-je pas que les amitez particulieres soient bannies du Ciel. Si nous aimions tendrement ici bas des Personnes dignes de l'attachement d'un coeur plein de pieté, & de vertu, l'esperance de les rejoindre après la mort, & de les aimer bien mieux que nous ne faisons ; Mieux que d'autres avec qui nous n'avions point eu de liaisons, ne fera apparemment anéantie que comme le seront dans le sens de St Paul la Foi, & la Connoissance, c'est à dire qu'elle ne finira que par la jouissance de ce que nous esperons.

La pré-eminence de quelques Etres, celle même de plusieurs de nos semblables ; Les Talens, les Goûts particuliers ; Certaines circonstances, & des *Convenances* singulieres, ces Convenances qui sont si liantes, mettront necessairement dans notre union fraternelle les varietez, qu'on observe aujourd'hui dans une société d'Elite ; Mais les differens degrez de nos tendres sentimens envers les Bienheureux n'en altereront ni la realité ni la pureté, ni même la vivacité.

Il viendra peut-être dans l'esprit à bien des Gens que cette pré-eminence, cette superiorité de Talens, & de Qualitez, ces Conve-

nances singulieres, dont je viens de parler, ne manqueront pas d'introduire, comme cela arrive si frequemment, si inevitablement, ici bas, les cruels sentimens de la Jalousie, de l'Envie. Non : Ils seront bannis du Ciel absolument, & pour jamais.

Chacun y sera content de son sort : Chacun saura se rejouir sincerement de la beatitude d'autrui envisagée même comme supérieure : Loin d'en gémir en secret nous la ferons réellement servir à notre propre felicité : Chacun ainsi s'appropriera en quelque forte tout le bonheur du Ciel. — On ne peut se représenter que bien imparfaitement l'abondance, & la diversité, de plaisirs dont cela seul enrichit le séjour de l'immortalité ; Et ce vaste thresor, il n'y a que les celestes Vertus de l'Humilité, & de la Charité, qui puissent le former, & l'ouvrir.

Dans ce paisible séjour, parmi un nombre infini de Concitoyens, plus de craintes, plus de soupçons : Après cela plus de peine, plus de necessité d'un concours de circonstances, pour travailler ces charmantes liaisons de nos coeurs : Au premier abord, de plein fault, à la seule vue d'un Habitant du Ciel, nous voilà mêlez, confondus : Nous ne sommes tous *qu'un coeur, & qu'une ame* : Par tout on s'empresse reciproquement à se procurer des plaisirs : Par tout on cherche à jouir, & on jouit aussitôt, de celui de s'entr'aimer.

Combien

Combien ce doux sentiment ne se renouvelera-t-il point ! Et puis que de feu, que d'attention, que de délicatesse, que de sagacité, que de soins obligeans, pour éviter ce qui pourroit déplaire ; Pour augmenter à l'envi notre félicité, toi la mienne, moi la tienne ; Pour varier nos plaisirs !

La troisième source de nos sentimens est renfermée en nous mêmes.

La Liberté est un avantage inestimable ; Elle seule peut produire cette satisfaction, sans laquelle les plus grands Biens perdroient presque tout leur prix. De là vient que les plaisirs *Actifs* sont infiniment supérieurs aux plaisirs *Passifs*. L'Agence, en un mot, est absolument nécessaire pour constituer un bonheur assorti à l'Etre Intelligent,

A l'égard de cette excellente prerogative, & de tous ses précieux effets, notre situation dans le ciel l'emportera au delà de toute comparaison sur tout ce qu'il peut y avoir ici bas de plus favorable, de plus heureux.

Arrêtons nous un moment à considérer un plaisir pur, & sublime, que nous ne pourrions goûter si nous n'étions pas libres : C'est celui de l'Approbation de soi-même.

Le souvenir est une espece de restitution du Passé. Rien de plus affreux que de se trouver dans une misère, vers laquelle on se souvient que l'on s'est volontairement ache-

miné depuis longtems, & dans laquelle on vient de se plonger. Quel que soit le tourment qu'on endure, le plus fort du supplice vient toujours des justes reproches, que l'on se fait. Et dans une situation heureuse, qu'on a amenée de loin par des soins, des travaux, pleins de circonspection, de prudence, d'assiduité, & de courage, ce qu'il y a de plus doux procede toujours de l'approbation de soi même.

Telle est notre sensibilité à ce qui est *Beau, Bon, Raisonnable*, qu'indépendamment des effets de nos choix, & de nos actions, nous ressentons beaucoup de douleur, ou de plaisir, selon la conduite, que nous avons tenue.

Tel encore, par une consequence naturelle, tel est le pouvoir de cette influence de l'approbation de soi-même qu'elle addoucit les plus grands Maux.

Enfin si attrayante est la gloire, si délicieux le plaisir, de s'estimer, de se louer, soi-même que quand nos Maux sont des suites de nos Vertus, comme cela arrive quelquefois parmi les desordres du Monde present, alors en quelque sorte ils changent de nature, ils cessent d'être des Maux: Oui, souvent, par exemple, il est vrai au pied de la lettre que par les louanges de la conscience ceux, que les autres hommes ont la fureur de
de

de *persecuter pour la Droiture (b)*, c'est à dire à cause de leur candeur, de leur probité, de leur pieté, sont actuellement heureux. Leurs souffrances sont absorbées dans leurs plaisirs : Ils ne les regardent plus même comme des souffrances : Ce sont de précieux moyens de leur développer à eux mêmes toute l'excellence de leurs ames, d'y établir une vive, & solide, joye.

Au Ciel quelle satisfaction, quelle douceur, de repasser dans notre esprit les diverses tentations, que nous aurons surmontées, les divers Maux, que nous aurons soufferts, pour suivre constamment la route de cette felicité, que nous venons enfin d'atteindre !

Après cela plus de Maux : Nous posséderons à plein les fruits de nos soins, & de nos efforts : Plus de mélanges amers : Cette approbation de nous mêmes, qui n'étoit quelquefois, ou même ordinairement, qu'une consolation dans nos calamitez, deviendra un plaisir pur, & charmant.

Sur la terre, hélas ! nous le connoissons mal, ce divin plaisir, parceque nous ne travaillons point assez à l'acquérir tout entier.

Dans le Ciel ce ne sera pas seulement par rapport au Passé que nous pourrons sans reserve

(b) Mat. v. 10. *Beati qui*

serve nous livrer à cette touchante joye : Nous l'anticiperons dans un à-venir eternel, bien assurez par avance de la conserver inviolablement, & de l'augmenter de plus en plus.

Ah ! nous ne pouvons imaginer que fort confusément le ravissant bonheur, qui resultera de la constante approbation de nous mêmes dans cette illustre Assemblée des Saints, où notre plus ardent desir sera toujours de nous *avancer de gloire en gloire jusqu'à la parfaite stature de Christ.*

Outre les heureux Sentimens, les plaisirs sans nombre, qui decouleront des trois sources, que je viens d'indiquer, il y aura encore dans le Ciel bien des avantages, qui ne contribueront pas peu à compléter notre béatitude : Nous y aurons des occupations, toutes agréables, toutes dignes de nous.

Le fort de notre application, & de nos travaux, aura pour but de nous instruire nous mêmes, de nous perfectionner de plus en plus, & d'instruire aussi, de perfectionner, de rendre plus heureux, tous ceux qui seront au dessous de nous, ou à qui nous pourrions devenir utiles. Nous prefererons cette Occupation-là à tout autre plaisir : Exercez à sacrifier des sensations, qui ne seront alors qu'une addition, un surabondant, à notre félicité, nous profiterons avec plaisir de l'occasion de les sacrifier aux sentimens genereux.

De

De pareils sacrifices releveront les charmes divins de ces beaux sentimens, de ces nobles travaux.

Une autre Occupation, qui tiendra le premier rang après les plus nécessaires, & qui même à quelques egards se mêle, se confond avec elles, c'est celle de louer Dieu, de chanter ses merveilles. Les Anges, & les Saints glorifient, nous sont representez dans l'Ecriture comme s'employant à cela continuellement.

Comme eux, avec eux, occupez premièrement à sentir une profonde admiration, une joye ineffable, certainement nous le ferons aussi à tirer des copies d'une infinité de celestes objets ; A rassembler, à rapprocher de nous par mille ingenieuses peintures ce qui dans l'Univers nous aura paru le plus auguste, le plus touchant ; A exposer ainsi aux yeux d'Autrui de magnifiques idées, & transmettre dans leur coeur des sentimens exquis.

Après cela les occupations inferieures, celles auxquelles on ne songe que quand on s'est suffisamment attaché à quelque plus grande affaire, celles-là aussi aboutiront toutes à des plaisirs, ou en seront elles mêmes, aussi bien que les plus importantes, sans autre difference que la nature, ou le degré, du plaisir.

Sur

Sur la terre Dieu nous donne l'avantage de créer en quelque sorte des objets en employant l'industrie, dont il nous a douez, & les materiaux, qu'il nous fournit.

Dans le Ciel nous aurons encore, sans doute, ce noble privilege, & nous l'aurons avec toute la superiorité, qu'y mettra celle de nos facultez, & des objets.

Il ne s'agira plus ni de labourage pour avoir du pain, ni d'edifices, ni de metiers, pour se garantir des injures de l'air. L'air, ou ce qu'il y aura d'analogue, aura toujours une temperature convenable à nos corps incorruptibles : Mais par tout, où l'art pourra embellir la Nature ; Partout, où l'attention, & l'etude, pourront nous procurer des decouvertes curieuses, & utiles ; Par tout, où la penetration, les soins, & les travaux, pourront multiplier, perfectionner, les objets de nos Sens, dans tous ces lieux, dans toutes ces occasions-là nous mettrons la main à l'oeuvre avec cette satisfaction extreme qui accompagnera toutes nos entreprises : Et tous nos compagnons de felicité concourront avec nous à faire d'admirables ouvrages.

Il y a quelques avantages qui sont impliquez, ou marquez distinctement, en plusieurs endroits de cet Essai ; Mais qui meritent bien quelques reflexions à part. Je les envisage ici, & vais les presenter, sous l'idée d'Acceffoires à notre bonheur celeste.

Un

Un premier, & grand Accessoire c'est notre Tranquilité, notre seûreté. *Toutes larmes seront essuyées : Il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni travail. — Nos larmes seront essuyées : — Cela ne signifie pas seulement — Nous serons consolez ; Mais toutes les sources de nos pleurs seront taries.*

Ici bas l'idée de notre mortalité, & de notre assujettissement aux douleurs corporelles, nous accompagne par tout. C'en est assez pour avilir, souvent même pour anéantir, les plaisirs de la fleur de nos jours.

Dans le Ciel plus rien à craindre ni des Elemens, maladies contagieuses, bêtes ferores, tremblemens de terre, ou autres bouleversemens de la nature, ni même de ces Ennemis, qui sont incomparablement plus nombreux, plus formidables, plus cruels, c'est à dire rien à craindre des autres Hommes. Là ils seront tous nos tendres Amis.

Peu de Gens peut estre concevoir bien toute la grandeur du plaisir d'une parfaite Seûreté ; Et cela parcequ'il est impossible d'en jouir sur la terre. Il y a bien dans la vie presente une tranquillité actuelle ; Mais ce n'est pas, ce ne sauroit être celle, dont il s'agit, une tranquillité *raisonnée*.

Celle d'ici bas ne peut tenir un moment contre la reflexion. Dez que nous y pensons nous la trouvons si mal appuyée qu'aussitôt

nous la perdons, & ne pouvons la recouvrer qu'en cessant d'y reflechir.

Dans le Ciel au contraire notre tranquillité s'affermira par nos meditations. La Raison, la Vertu, la profonde connoissance que nous aurons de Dieu, notre ardent amour pour lui, notre affection mutuelle, banniront à pur, & à plein, toutes sortes d'inquietudes : Ainsi pour etablir une parfaite tranquillité nous n'aurons pas même besoin de cette constitution nouvelle, de ces favorables circonstances, qui concourront à nous rendre immortels, & invulnerables, ou nous mettront en etat de prevenir, ou de reparer d'abord, le plus petit derangement.

A l'idée de notre propre seûreté il faut joindre l'idée de la seûreté des Personnes qui nous seront cheres, c'est à dire de tous les Habitans du Ciel. Il faut y joindre aussi l'idée de la seûreté de tous les objets utiles à notre bonheur.

Si heureusement constituez, si sages, & si bons, & vivant avec des Etres ou superieurs, ou semblables à nous, par les affections genereuses, & sociales, nous serons à l'abri non seulement des grands revers, des pertes considerables ; Mais même nous ne serons plus exposez à ces bizarreries, ces travers, qui troublent ici bas notre commerce avec les autres hommes : Sorte de seûreté beaucoup plus

plus estimable qu'on ne la croiroit d'abord. Il y a des inconveniens, qui semblent devoir naturellement accompagner la grandeur de notre béatitude; L'excellence de nos facultez, & des faveurs extraordinaires, que Dieu nous prodiguera. Mais certainement ils n'auront pas lieu: Non — Nous n'aurons point de dangereuses agitations: Notre vie sera une sérénité éternelle, une tranquillité délicieuse, qui toute parsemée des sentimens les plus vifs n'en fera pourtant point derangée; Et malgré l'irrésistibilité morale des motifs à persister dans les dispositions, les habitudes, qui seront notre bonheur, nous conserverons le privilege toujours essentiel d'être véritablement *Agens*, le plaisir du *Moi*, celui de l'approbation de soi-même: Autre *sécurité* d'un prix infini. Un autre grand Accessoire c'est celui du progrès — Progrès dans toutes les qualitez avantageuses tant du corps que de l'ame. Ces deux Accessoires — Celui de la sécurité contre toutes sortes de dangers, & d'inconveniens, & celui du Progrès, sont si nécessaires à notre bonheur que sans eux les plus grands Biens deviendroient en partie des sources de Maux.

Sans la seûreté plus ces Biens seroient dignes de notre attachement, plus devien- droit affligeant le mal qui resulteroit de cette privation. Cela est evident.

A l'egard du progrès on peut de même par un moment de reflexion se convaincre de sa necessité pour nous rendre parfaitement heureux. Si je desire de m'élever vers la perfection, & que la possibilité du progrès me soit refusée, n'est il pas certain que je serai rongé de ce desir? Et conçoit on que je puisse m'empêcher de le former?

Un etat fixe ne convient point à la Créa- ture Intelligente. Les desirs sont essentiels à son bonheur: Sans eux le sort le plus doux deviendrait bien-tôt insipide. L'Esperance est toujours un Bien inestimable.

Dans le Ciel nous désirerons, nous espé- rerons; Mais au lieu qu'ici bas souvent nos desirs sont fougueux, & qu'une juste crainte de ne pouvoir les satisfaire les change sou- vent en autant de douleurs, là ils n'auront que ce degré d'ardeur qui leur donne de la vivacité; Et l'assurance de les contenter un jour en fera autant d'agréables sentimens.

N'avoir plus à redouter ces Maux de l'Es- prit, qui viennent de nos pechez, c'est en- core un excellent accessoire à notre felicité.

De tous les Maux de l'Ame les plus af- freux, les plus insupportables, sont certaine-
ment

ment ceux, que l'on designe par les *Remords de la Conscience*. Ils impliquent la honte, l'indignation, les regrets, & les frayeurs.

Ici bas nous sommes environnez de ces dangereux Ennemis de notre Ame, que l'on nomme des Tentations. Quelque assurez que nous nous tenions de la victoire, nous avons encore à combattre : Nous sommes exposez à la surprise : Nous vivons dans les alarmes. Quelle charmante paix donc, quelle aimable tranquillité, quand telles seront nos heureuses circonstances, telles nos forces spirituelles, qu'au lieu de tentations à craindre nous ne trouverons plus dans les objets que de quoi donner un doux exercice à nos Vertus !

Voilà les principaux objets du tableau de la Canaan celeste. Il finit par les traits suivans, qui en donnent une idée generale :

L'Age d'Or, les Champs Elizées, le jardin d'Eden, nous presentent des images bien riantes, bien attrayantes. Cependant on se tromperoit fort si on se figuroit qu'elles ressemblent beaucoup à notre Paradis. L'Homme ici bas, même dans l'état d'innocence, & avec toute l'approbation du Très-haut, ne pourroit être qu'au berceau de sa grandeur, & de sa félicité. Il faut à tous les Etres créez une Enfance, une Discipline.

Si

Si l'on suppose que dans le Ciel le premier grade des plus petits de ses Habitans ne sera pas à plusieurs égards extrêmement supérieur à ce qu'il pourroit y avoir de plus pur, de plus desirable, dans un jardin d'Eden, on supposera peut être vrai. Mais dans un petit nombre de siècles nous nous eleverons si haut au dessus de tout ce que l'on peut concevoir de plus glorieux, & de plus aimable, dans un Paradis terrestre qu'il ne peut nous servir seulement à deviner ce que nous serons.

CLEOB.

As tu fait Théocrite ?

THEOCR.

Oui.

CLEOB.

J'avoue que je ne vois pas par où ce tableau pourroit produire quelque mauvais effet. Je croirois même qu'il peut animer à la piété, à la vertu.

EUGENE.

Je me rappelle une reflexion que Théocrite nous a lue : Savoir Qu'il nous faut un objet précis pour donner de la force, de la vivacité, à nos desirs (c). Je declare que

(c) Voyez I. Dial.

que j'en sens la force. Si un homme qui a perdu la vue n'ose rien imaginer dans le séjour de l'immortalité, qui soit analogue à cette precieuse sensation, son malheur en devient infiniment moins supportable ; Et ce malheur doit devenir leger dez le moment qu'il est persuadé que dans peu Dieu lui rendra une lumiere pure, eclatante, & eternelle. De même a-t-on perdu l'Ouis, on ne peut sans de grands embarras, de chagrinantes difficultez, jouir du plaisir de converser avec ses semblables : Mais ce n'est plus qu'un petit mal, une espece de retraite, ou d'absence, pour quelques jours si vous devez bien-tôt recouvrer tous les moyens requis pour converser commodément avec vos Amis : De même, en un mot, à l'égard de tous les Biens, qui sont réellement des Biens, & que je ne saurois concevoir autrement, il est bien doux, bien encourageant, de pouvoir sur de solides fondemens esperer dans une autre vie des Biens semblables, ou analogues, & infailiblement très superieurs. Tout Chretien rempli d'une foi ainsi detaillee est en etat de soutenir avec une fermeté inbranlable, une constante resignation à la volonté de Dieu, les maux de la vie presente. Les plus grands sont petits pour lui. Ces maux passagers loin de pouvoir par eux mêmes arrêter les progrès de son voyage vers la Canaan celeste
sont

sont au contraire bien propres, sont destineez, à les favoriser ; Et arriver là c'est l'objet dominant, c'est presque le seul objet, de ses desirs.

PHIL.

Comment donc, Eugene ! Mais tu prêches à merveilles : D'homme d'honneur tu brillerois autant en chaire qu'à la tête de ton Regiment.

EUGENE.

Grand merci. Je ferois gloire d'être toujours *in utrumque paratus*. A propos, puisque tu m'as erigé en Predicateur il faut, mes Amis, que je vous recite un autre morceau d'un second sermon du même Predicateur, que vous entendîtes l'autre jour par ma bouche (d).

CLEOB.

Oh ! Qui — qui parle si rondement — Voyons.

EUGENE.

Il n'est pas question de franchise. Ce ne sont que des reflexions d'usage.

CLEOB.

(d) Voyez VI. Dial.

CLEOB.

Hem ! Je commence un peu à craindre l'ennui. Mais enfin sur l'opinion, que j'ai de ton goût, je veux bien risquer un quart d'heure d'attention.

PHIL.

Aurois tu en vue de me punir de ce que je t'ai dit ? Apparemment tu l'as pris pour une raillerie.

EUGENE.

Non — J'ai écouté sans langueur ; Et je me flatte que vous en ferez autant.

[Il recite.]

Tout ce que l'on fait ici bas qui n'a aucun rapport à notre état futur, je veux dire qui ne sauroit directement, ni indirectement, détruire quelque disposition contraire à celles, qu'il faut contracter pour être admis dans le séjour des saints glorifiez, ou nous faire acquérir, ou fortifier, quelque disposition nécessaire pour être heureux, ou plus heureux, dans la vie à-venir, tout cela dis-je, avec le succès le plus favorable n'aboutit qu'à nous procurer quelque petit Bien, quelque petit plaisir. Dez que vous le possédez *en vérité je vous dis* que vous avez reçu votre salaire : Et je vous

H h h

demande :

demande:--Etes vous bien content? Cela remplit il votre ame? Votre joye est elle durable? Est elle seulement pure pendant qu'elle subsiste? Ne vous souvenez vous pas que *dès cette nuit votre ame pourroit vous être redemandée?* Ne sentez vous pas au fort même de la jouissance de ce Bien, que vous avez tant désiré, & dont la recherche vous a peut-être occupé fort long tems, ne sentez vous pas que vous auriez pu employer vos soins, votre travail, beaucoup plus utilement?

Un pas vers le Ciel vaut mieux que mille demarches, qui n'ont pour but que la Fortune, & les plaisirs mondains. *S'emasser des thresors au Ciel c'est là veritablement s'enrichir.* Mêler la Vertu, à tout ce que l'on fait; Ne la point perdre de vue, même dans nos recreations, c'est avancer chemin vers la solide felicité; C'est même en l'attendant jouir d'un bonheur preferable à tout autre bonheur de la vie presente.

Il y a une verité Theologique, ou Morale, que j'ignorois, ou dont je n'étois pas persuadé: On me la communique: On me la prouve clairement: J'en apperçois d'abord les heureuses suites. C'est un grand gain. Où faut il aller: De quels moyens faut il se servir pour faire des profits si réels, si considerables?

Il y a une sage reflexion, qui ne m'étoit pas venue dans l'esprit: Je la lis, ou je l'entens?

tens : Elle me frappe ; Elle me touche vivement : Je desiré plus ardemment que je ne faisois de devenir meilleur : J'y vais travailler sur-le-champ : Je le fais déjà en prenant la resolution de le faire : Je le fais avec un zele extraordinaire : Je réussirai ; Cela est sûr : L'heureux événement ! La précieuse reflexion ! Où est ce — Qui est-ce, qui m'en suggerera d'autres comme celle-là ?

Est il des spectacles, des Assemblées mondaines, des parties de plaisir, qui puissent entrer en concurrence avec elle ?

J'ai fait voir qu'il y aura pour nous dans la Vie à-venir differens degrez de bonheur.

La recompense assignée à chacun repondra exactement aux soins, que chacun aura pris, aux efforts, que chacun aura faits, suivant le nombre des talens, qui lui auront été confiés. Il est vrai que par cette disposition il arrivera que celui, à qui le seigneur avoit confié dix talens, possedera une gloire, une félicité, supérieure à celle du serviteur, qui n'en avoit reçu que cinq. Les choses ne sauroient être autrement. Cette inegalité est absolument necessaire pour l'harmonie, pour le plus grand Bien, de l'Univers pris dans son Tout. Mais dans un sens chacun sera également heureux, c'est à dire que chacun sera heureux à proportion de sa situation, & de sa

capacité : Il le fera parfaitement s'il s'est parfaitement prevalu des avantages, qui lui avoient été accordez. D'où il arrivera souvent que, selon l'expression de notre Sauveur, *les premiers seront les derniers, & les derniers seront les premiers* : Ceux-là ne se sauveront que *comme par feu*, & seront placez aux dernieres places du dernier rang, qui ayant reçu de Dieu les plus heureuses dispositions, les circonstances les plus avantageuses, les plus encourageantes, n'auront pas porté leurs Vertus à un degré approchant de celui qu'ils pouvoient atteindre ; Pendant que Tel, qui est aujourd'hui confondu avec la foule, méprisé des Grands, & dont l'aimable coeur n'est presque connu, & prisé, que de Dieu seul, se trouvant revetu de la robe de nupte la plus magnifique aux yeux du Juge suprême, recevra ordre de s'asseoir au haut bout de *la table avec Abraham, Isaac, & Jacob*.

Dieu pardonne abondamment, cela est certain : Il sauvera un grand nombre d'hommes bien imparfaits, sans contredit. Les nombreux dangers, auxquels on est exposé ; La foiblesse de la Chair, & du Sang ; Les fréquentes distractions, que les affaires humaines causent inévitablement ; Divers malheurs de Temperament, & de Circonstances ; Tout cela fournira des excuses, que notre bon

Pere

Pere celeste dans ses compassions infinies voudra bien accepter : Il nous recevra en grace : Ou (pour parler conformément à une probable hypothese, dont j'ai fait mention,) supposé que notre etat à-venir soit principalement une suite naturelle des Dispositions que nous aurons contractées sur la Terre ; Que les recompenses arbitraires, ou proprement ainsi nommées, ne fassent qu'une partie de notre felicité celeste, il n'en est pas moins vrai qu'à cause des obstacles, qui ici bas se sont opposez à notre sanctification, la petitesse, ou la lenteur, de nos progrès dans la Vertu ne nous exclurra point de la Béatitude. Non : De quelque façon que l'on conçoive l'oeconomie à-venir, la maxime suivante demeure certaine : ——— *Pourvu que le coeur soit bon ; Que nous ayons les qualitez Morales absolument requises, diverses fautes de surprise, de negligence, de foiblesse, ne nous feront pas juger indignes d'etre aggregez à l'assemblée des Bien-heureux ; Ou ne rendront pas notre admission parmi eux incompatible avec leur béatitude, & la nôtre, & par consequent n'obligeront point le seigneur à nous la refuser.*

C'est pourquoi, pour le dire en passant, avancer que les Payens d'un coeur honnête, & bon, qui n'étant pas dans des circonstances à pouvoir embrasser l'Evangile, l'ont ignoré,
ou

ou rejeté, n'entreront pas dans le Royaume des Cieux, c'est faire voir que l'on ne connoît ni la bonté de Dieu, ni l'ouvrage de notre Redemption par Jesus Christ.

Je ne saurois marquer ici quelles sont ces qualitez Morales absolument requises. Je dirai seulement en general que de toutes les dispositions la plus essentielle, celle sans laquelle le séjour de l'immortalité devient inaccessible, c'est d'aimer sincerement la Vertu.

Voilà une doctrine bien consolante : Elle previent toutes les frayeurs que nous causeroit l'idée des foiblesses humaines.

Mais voudriez vous vous en prevaloir ; Voudriez vous en abuser, jusqu'à diminuer, ou rallentir, les progrès que vous pourriez faire dans la sanctification ? Ah ! pensez y bien : Ne confondez point : — N'avoir pas la sage emulation, la noble ambition, d'aspirer au plus haut grade ; Se laisser aller à une certaine mollesse dans nos efforts ; Etre sujet à des inadvertences dans nos soins ; En un mot, negliger sa sanctification jusqu'à un certain degre ; Tout cela se concilie avec l'esperance de ne pas perir ; Mais ce n'est qu'à condition que tout cela ne procede que d'une pesanteur de l'Esprit ; D'une indolence naturelle, & des distractions, que les affaires de la vie presente rendent inevitables ; Ou
des

des surprises, qu'occasionnent le temperament, & les circonstances. Car si cette bassesse d'ame, si cette mollesse dans nos efforts, si ces inadvertences dans nos soins, procedent de trop d'attachement aux vils objets du monde ; Si cette conduite est sensiblement volontaire, & surtout si elle est préméditée, vous meritez une exclusion absolue.

Mais quand même dans ce cas si peu gratiable on ne s'attireroit pas infailliblement les horreurs de l'exclusion, pourroit on considerer un moment sans se couvrir d'ignominie que pour jouir quelques jours d'un vil Bien, d'un faux Bien, d'un phantôme de Bien, qui ne vaut pas le plus foible sentiment de la pieté, on se relegate soi même parmi ce qu'il y a de plus obscur, de moins heureux, dans le Royaume celeste ? *Celui qui seme chichement recueillira aussi chichement (e).* Et faire une perte, ou manquer un profit, par rapport aux Biens du Ciel c'est une perte immense, & peut être une perte irreparable ; Car quels que puissent être les progrès, que nous ferons dans la suite, cette distance fatale, que nous aurons laissée entre le Point, où nous nous trouverons, & celui, où nous aurions pû parvenir, savons nous si nous la regagnerons jamais ?

Travaillons

(e) 2 Cor. ix. 6.

Travaillons donc avec courage, avec ardeur, avec une perseverance, que rien ne puisse deranger, travaillons——je ne dis pas à ne point perir ; (C'est trop peu ; C'est risquer de perir ; C'est quasi le vouloir) mais travaillons à acquerir toute la gloire, toute la béatitude, dont nous sommes susceptibles. Amen !

PHIL.

Que vouloit dire le Predicateur par cette phrase singuliere — *Diverses fautes ne rendront pas notre admission parmi les Bienheureux incompatible avec leur béatitude, & la nôtre ?* Cela infinie quelque Proposition interessante ; Mais que l'on n'entrevoit qu'à peine.

EUGENE.

Oh ! la Proposition étoit bien claire pour ceux qui avoient entendu ses discours : Il avoit eu occasion de faire voir que si les Mechans étoient reçus dans le Ciel ils ne pourroient y être heureux eux mêmes, & troubleroient le bonheur de tous ses Habitans : De sorte que pour etablir une Béatitude universelle, pure, & durable, il faut de toute necessité que Dieu éloigne du séjour des Immortels tous les Pecheurs obstinez. — On peut avoir les qualitez morales absolument requises ;

quises ; Et quelque foibles, & lents, que soient les progrès dans la sanctification, on conserve ses bonnes dispositions ; On les perfectionne peu à peu : Ainsi cette lenteur, cette foiblesse, de nos progrès, n'empêchent pas qu'on ne puisse dans le ciel jouir soi même d'un degré de bonheur, & contribuer à celui des autres ; Ou du moins s'abstenir d'y causer le moindre desordre.

PHIL.

Mais, je te prie, Eugene, après avoir refusé aux Mechans l'entrée dans le Ciel qu'est-ce que ton Predicateur en faisoit ?

EUGENE.

Tiens : Voici là dessus un autre morceau de ses sermons : — Les Mechans, les Pecheurs impenitens, incorrigibles, *ressusciteront en resurrection de condamnation (f)*. Cet acte de comparoissance sera necessaire pour manifester la Sagesse, la Justice, du Créateur : Mais après le jugement universel toute créature reconnue incapable d'un vrai bonheur Dieu la fera disparoître pour jamais. Tous les Fideles recueillis dans le Ciel, tous les Ennemis du regne de l'Unique Issu de Dieu entierement detruits (g), l'Etre suprême sera

I i i

Tout

(f) Jean v. 29

(g) 1 Cor. xv. 25.

434 *Essai sur la Felicité*

Tout en Tous aux siecles des siecles : Il regnera dans tous les coeurs eternellement.

CLEOB.

Je fai bon gré à cet homme-là de penser de la sorte.

PHIL.

Il infinue l'Annihilation des Mechans : Mais cette doctrine ne pourroit elle point donner lieu au relâchement dans les Moeurs ? C'est une difficulté, qui s'étoit présentée à mon Esprit dans une autre occasion, & que je n'eus pas le tems de proposer.

CLEOB.

On pourroit peut-être faire voir que la doctrine opposée peut devenir, & devient souvent, beaucoup plus nuisible à la Pieté, & à la Vertu : Mais, comme cela demanderoit une longue discussion, je dirai seulement que si la doctrine de la Destruction des Impies est celle de l'Ecriture, & de la Raison, il seroit bien absurde de juger qu'elle tend à faire du Mal (b).

THEOCR.

(b) Voyez Quatorze Lettres sur l'Etat des Ames séparées des Corps, VI. Lettre. Voyez aussi la Preface d'une Traduction Françoisé de Thom. Burnet, *De statu Mort. & Resurs. & Whiston, Etern. of Hell Term. confid.* p. 138, 139.

THEOCR.

Je voudrois que le Predicateur se fût un peu plus etendu sur la Negligence, C'est la Maladie spirituelle la plus commune, & la plus dangereuse, des vrais Chretiens. Elle assoupit l'ame doucement : Ce sommeil degene en lethargie ; Et cette lethargie menace de la mort. Les plus Regenez ont toujours besoin de precautions (*i*), & souvent d'avertissemens, & de remedes.

Il est tard. Bonsoir.

(*i*) Luc. xxi. 34—36. 1 Theff. v. 6. 1 Pierre v. 8.
2 Pierre i. 12, 13. Eph. v. 14, 15. Marc xiii. 37.

F I N.

THEORY.

Je voudrais que le Prédicateur le fût un peu plus attentif à la Négligence. C'est la Maladie spirituelle la plus commune, & la plus dangereuse, des vrais Chrétiens. Elle affaiblit l'âme doucement : Ce sommeil de- vient en habitude ; Et cette lethargie me- nace de la mort. Les plus Régénérés ont toujours besoin de précautions (i), & souvent d'avertissemens, & de remèdes.

Il est tard. Bonsoir.

SECRET



FILE

